

LE LIVRE QUI VOULAIT UNE MAISON

Concours de nouvelles Fondcombe 2015
Thème « Félin »



Ysaline FEARFAOL et autres auteurs
Présenté par Didier HALLÉPÉE



les écrivains de

FONDCOMBE



Nouvelles félines

LE LIVRE QUI VOULAIT UNE MAISON

Concours de nouvelles Fondcombe 2015
Thème « Félin »

Ysaline FEARFAOL et autres auteurs
Présenté par Didier HALLÉPÉE

Avertissement sur la lecture des livres numériques

Si vous utilisez la version numérique de ce livre, n'oubliez pas de tenir compte des recommandations d'utilisation liées à l'utilisation de votre liseuse, de votre ordinateur ou de votre dispositif de lecture.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1° de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Copyright Didier Hallépée et les auteurs des nouvelles

2015

PRÉSENTATION DU CONCOURS

Didier Hallépée

Le concours de Nouvelles

« Les écrivains de Fondcombe »¹ ont été créés pour encourager et faire connaître les auteurs qui n'ont pas eu la chance d'être publiés par une grande maison d'édition.

Le pari est simple : ensemble, nous représentons la puissance d'une grande maison d'édition et notre production est importante. Le succès de quelques uns peut profiter à tous.

C'est dans ce cadre qu'a été créé le Prix Fondcombe qui permet de récompenser chaque année des auteurs méritants et de leur apporter une modeste notoriété, premier pas sur le chemin du succès.

Compte tenu du succès que rencontre le Prix Fondcombe, il a été décidé de créer également un concours de nouvelles pour lequel les participants sont invités à écrire une nouvelle (ou adapter une nouvelle existant déjà) sur un thème donné.

La plus grande récompense est, pour chacun de ces auteurs, de mettre un point final à une œuvre qui pourra être partagée avec de nombreux lecteurs.

¹ *Marque déposée*

Les œuvres présentées dans le cadre de ce concours font l'objet d'un recueil qui permettra de faire connaître les auteurs et leurs nouvelles.

Les contraintes

Les nouvelles proposées doivent faire entre 5 000 caractères, et 50 000 caractères, espaces compris. Le maximum peut être porté à 75 000 caractères si la nouvelle est segmentée en chapitres.

La nouvelle doit se raccorder au thème proposé

La nouvelle peut être complétée d'illustrations pourvu que celles-ci soient de bonne qualité et s'accordent au contenu de la nouvelle.

Les illustrateurs peuvent également concourir en proposant des illustrations liées au thème, sans rapport direct avec une nouvelle.

Les thèmes

2 thèmes ont été proposés (au choix) :

Nouvelle féline

Le chat doit être présent dans la nouvelle et y tenir un rôle important sous une forme ou une autre. Mais il n'est pas obligé d'en être le personnage principal.

Il importe peu que le chat soit de gouttière ou de race. Les félins sauvages sont également admis.

Bien entendu, j'ai un faible pour les races de chats que j'ai côtoyées : Mau égyptien, Abyssin, Angora Turc, chat de

maison. Je tiens donc gratuitement mes différentes œuvres félines à la disposition de ceux qui auraient besoin de documentation féline.

Thème n°2 : L'épopée des Alespée

1417 : le roi d'Angleterre prend la ville de Caen. Gilles Alespée, vicomte de Caen, refuse de se soumettre et rejoint les territoires sous contrôle du roi de France.

1419 : après un long siège, la ville de Rouen se rend au roi d'Angleterre. Le chanoine Jean Alespée fait partie de la délégation qui remet les clés de Rouen. Dix ans plus tard, en tant que chanoine de Rouen, il devra siéger au procès de Jeanne d'Arc mais n'y tiendra qu'un rôle de figurant.

Vers 1515 : Jean Alespée épouse Marianne, fille bâtarde de Jean IV d'Albret, roi de Navarre. Leurs descendants seront une noble famille de Nérac dont le dernier du nom sera écharpé par la foule des sans-culottes en 1792.

1562 : La saint Barthélémy n'épargne pas les Alespée, bons bourgeois catholiques qui ont le tort d'avoir de proches cousins parmi l'entourage de Jeanne d'Albret, reine de Navarre et protestante.

La famille Alespée (dont descendent les Alépée et les Hallépée) a une histoire qui traverse les siècles mais dont seules quelques bribes nous sont connues. Les passages ci-dessus sont les plus connus, mais l'arbre généalogique permet de parcourir les siècles, depuis le Moyen-Âge à nos jours. On trouve ainsi des Alespée connus ou obscurs et cette famille est assez nombreuse pour fournir des personnages de tout type ou pour en inventer...

Le thème du concours est d'écrire une nouvelle qui s'inscrive dans l'épopée (imaginaire) de cette famille. La contrainte est que ce soit crédible, et donc de respecter le peu d'informations

historiques dont on dispose. Un des personnages de votre nouvelle doit être un Alespée (ou un Alépée après 1792, mais il sera nommé Alespée). Il n'est pas nécessaire que ce soit le personnage central.

Finalement, on part d'une famille inconnue, dont on ne connaît presque rien, et on crée son histoire à travers les siècles, chacun d'entre vous en inventant un petit bout. Le résultat peut être étonnant !

Le prix

Les nouvelles et illustrations proposées sont publiées en recueil.

L'auteur de la nouvelle classée première sera publié en tête. Son titre sera utilisé dans le titre de l'ouvrage

Les illustrations seront publiées avec les nouvelles. L'illustration classée première sera utilisée pour la couverture de la nouvelle.

Les délibérations

Le jury du concours est composé de :

- Isabelle ESTOURNET-DJEHIZIAN (auteur de Momig, prix spécial Fondcombe 2015)
- Isabelle BONTE (spécialiste féline)
- Jean-François GUÉDON (auteur, coach d'auteurs et spécialiste du monde éditorial)
- Didier HALLÉPÉE (grand lecteur, auteur, spécialiste félin et organisateur de ce concours)

Les participants au concours ont eux-aussi un avis délibératif par le biais de feuilles de notation qu'ils ont été invités à retourner.

Tous les avis reçus de la part des membres du jury sont pris en compte pour établir la liste des lauréats.

Les trois critères retenus pour classer les nouvelles ont été :

- Respect du thème
- Qualité de la nouvelle
- Plaisir de la lecture.

Les trois critères retenus pour classer les illustrations ont été :

- La correspondance entre l'illustration et la nouvelle ou le thème
- L'originalité des illustrations
- La qualité des illustrations

Thème félin

C'est le thème qui a réuni le plus de candidats.

Un merci spécial à Coco CAMEL. Elle a participé par amitié pour nous (hors concours car après la date de clôture) via une nouvelle extraite de son roman « je reste zen - mon mari, mes enfants, mon patron - Je craque ! ». Coco a participé au prix Fondcombe avec cette œuvre, puis a pu être publiée chez « J'ai Lu ». J'espère que de nombreux autres « écrivains de Fondcombe » seront à leur tour repérés par les maisons d'édition et que nos Prix et Concours y aideront !

Léa COLETT et Claude-Aimé MOTONGANE ont voulu faire une nouvelle qui traite des deux thèmes. Un grand bravo à eux.

Plusieurs auteurs ont joint des photos personnelles pour agrémenter leur nouvelle et participer au thème « Illustration ». Leur nouvelle en est enrichie.

Avec « Le congrès clandestin », DELAPORE nous entraîne dans l'univers de Lovecraft. Un auteur que j'ai beaucoup aimé, et la nouvelle nous plonge dans cette ambiance si particulière. Mai, et ce n'est pas inattendu, les amateurs de Lovecraft se font rares. Trouver des illustrations était une autre gageure...

Andras FENRIS n'en est ni à son premier livre, ni à sa première nouvelle. Il nous régale avec « La princesse grenouille et le chat tigré ». Un merveilleux conte pour enfants. Est-ce une nouvelle ? à vous de juger.

Avec « Maléficia », Claire BAUTIER nous présente une adorable sale bête. J'ai bien aimé.

Christine BÉCHAR est l'auteure de « Madrugada » (3 tomes) dont le premier volume a été classé 3^{ème} au prix Fondcombe. Elle nous a fait l'amitié de rédiger un prélude à Madrugada pour notre concours. Un grand merci.

Avec « Maya », Guillaume BOUIGES nous propose une histoire bien touchante !

Avec Vacances, Valérie GOSSELIN nous propose une illustration qui se marie admirablement avec sa nouvelle. Dommage que cette illustration soit hors concours.

Les jurés ailurophiles (ailuros : chat – qui aime les chats) ont bien entendu su apprécier « évitez de donner votre langue à ce chat » de Martine LOEB.

Bref de nombreux talents se sont exprimés et nous ont régautés. Que ceux qui n'ont pas été cités m'excusent : j'ai voulu me limiter à 10 !

➤ Plaisir de la lecture.

Le but étant de désigner les vainqueurs, les jurés ont dû avoir des avis tranchés. Malgré tous les talents exprimés, il a fallu

écarter les œuvres les moins abouties, les moins passionnantes, celles qui étaient trop simples, trop subtiles ou trop compliquées, ou pas assez originales. Et souvent, il s'en est fallu de peu...

Certaines nouvelles ont énormément plu à certains jurés, et pas du tout à d'autres. Ah, qu'il est difficile de plaire à tout le monde !

Notez que plusieurs autres nouvelles auraient été tout à fait dignes de figurer dans les premières places !

Thème Saga

Une nouvelle, c'est tout un art. Créer un contexte alors que la place manque pour le décrire, tenir le lecteur en haleine jusqu'à la fin, éviter les longues explications tout en évitant ce qui viendrait comme un cheveu sur la soupe, que de difficultés à surmonter.

Un thème « Saga », c'est très riche, mais une nouvelle c'est très court !

Les avis des jurés ont été plutôt tranchés et bien divergents. Une même nouvelle peut ainsi être jugée passionnante par l'un et sans intérêt par l'autre ! Au moins, chaque nouvelle a trouvé son public.

J'ai beaucoup aimé la nouvelle de Léa COLETT (et ses clins d'œil), mais il s'agit plus d'un court roman (qui mériterait d'être enrichi) que d'une nouvelle. J'ai bien aimé également les clins d'œil de Claude-Aimé MOTONGANE. Mais peut-être ce texte est-il trop subtil pour recueillir l'unanimité. Merci à tous deux d'avoir répondu avec amitié à mon invitation.

J'ai bien apprécié également le talent de Nathalie BESSONNET. Un texte très abouti, mais finalement non retenu car c'est la nouvelle la moins proche du thème.

Finalement, les deux nouvelles préférées sont « Un sorcier au cœur noble » de Philippe Grain d'Orge et « Une vie pour un fromage » de François BRIAND. Chacune a de grandes qualités, et chacune reste perfectible. Mais, finalement, L'une d'entre elles a été préférée. Laquelle ?

Illustrations

Un grand merci à tous ceux qui ont pris la peine d'illustrer leur nouvelle et qui ont ainsi apporté un petit plus à ce concours.

Un grand merci à Aurore AYLIN qui a participé à la partie « illustration » de notre concours bien qu'elle n'ait pas pu présenter de nouvelle.

Un grand merci à François BRIAND qui a su mettre ses talents de dessinateur au service de ce concours. Et nous a obligés à décider quelle était la meilleure de ses illustrations !

Les critères qui ont permis de vous départager sont :

- La correspondance entre l'illustration et la nouvelle ou le thème
- L'originalité des illustrations
- La qualité des illustrations

Les illustrations ne sont pas toutes parfaites, mais elles ont toutes quelque chose qui correspond à l'esprit du concours. Elles sont donc retenues pour figurer dans le recueil.

Les résultats

Malheureusement, tous ne peuvent gagner. Et le choix fut difficile face aux talents qui se sont exprimés !

Concours de nouvelles FONDCOMBE 2015 Thème Félin		
Auteur	Nom de la nouvelle	Remarque
Ysaline FEARFOL	Le livre qui voulait une maison	1^{er} prix
Kathy DORL	Charmant	2^{ème} prix
Julie DUGUEN	L'empathique	3^{ème} prix

Thème Saga

Concours de nouvelles FONDCOMBE 2015 Thème Saga		
Auteur	Nom de la nouvelle	Remarque
François BRIAND	Une vie pour un fromage	1^{er} prix
Philippe GRAINDORGE	un sorcier au cœur noble	2^{ème} prix

Illustrations

Concours de nouvelles FONDCOMBE 2015 Thème Illustrations		
Auteur	Nom de la nouvelle	Remarque
François BRIAND	Une vie pour un fromage	1^{er} prix
Aurore AYLIN	Le livre qui voulait une maison	2^{ème} prix

« Une vie pour un fromage » est la meilleure illustration liée au thème « saga ».

« Le livre qui voulait une maison » est la meilleure illustration liée au thème « félin ».

Recueils de nouvelles

Les nouvelles et illustrations ont été publiées sous forme d'un recueil par thème :

LE LIVRE QUI VOULAIT UNE MAISON

Concours de nouvelles Fondcombe 2015
Thème « Félin »

UNE VIE POUR UN FROMAGE

Concours de nouvelles Fondcombe 2015
Thème « la Saga des Alespée »

Dans « Le livre qui voulait une maison », vous trouverez également un récit hors concours de Didier Hallépée illustrant le thème félin.

MAIS, VOUS, QUI AURIEZ-VOUS CHOISI
Place à la lecture

LE LIVRE QUI VOULAIT UNE MAISON

Ysaline FEARFAOL

1^{er} prix



Illustration Aurore AYLIN

Ouf, ça y est, j'étais enfin arrivé ! Décidément, je détestais les voyages... L'angoisse permanente : et si on m'oubliait au fond d'un sac ? Ou si on me perdait ? Ce serait terrible... ! Qu'est-ce que je deviendrais, tout seul... ? Je ne serais plus utile à personne, et ça, je ne le supporterais pas. Bon, pour cette fois, j'étais tranquille. J'étais arrivé. Où ? Ça, je ne le savais pas

encore, mais j'y étais, bien au chaud dans ma petite enveloppe matelassée. C'est que j'avais eu de la chance, cette fois-ci : j'avais voyagé dans une jolie enveloppe à bulles, très confortable, qui atténuait les chocs. Pardon ? Vous dites ? Qui suis-je ? Oh, navré, je ne me suis pas présenté... !

Et bien voilà, je suis un livre. Un livre qui a beaucoup voyagé, comme en témoigne ma fiche de voyage (sorte de passeport pour livre, où est inscrit le prénom de mes lecteurs et lectrices, leur lieu d'habitation et la date à laquelle je suis parti vers une autre destination), et aujourd'hui, j'ai décidé de vous raconter mes aventures. Car j'en ai eu, des aventures, oh oui, et celle qui suit fait partie des plus étranges !

Donc, cette fois, comme je l'ai déjà dit, j'étais arrivé sans encombre dans la boîte aux lettres. Et j'attendais que quelqu'un vienne ramasser le courrier. Ça pouvait être long, alors pour patienter, j'essayais de deviner où j'étais. Voyons... Quelques bruits de voitures, pas de klaxons, des tracteurs, des chats qui se disputent, un chien qui aboie, des vaches qui meuglent, des chevaux qui hennissent... J'étais à la campagne ! Et...

Oh, ça y est, la porte s'ouvrait... Une main fébrile s'empara de moi, et j'entendis un cri de joie.

— Chouette, un livre !

Puis je me suis senti emporté, et j'ai atterri sur une table. L'enveloppe s'est ouverte, une main m'a saisi doucement et m'a ouvert, ce qui a déclenché un nouveau cri ravi.

— Super, une fiche de voyage ! Bon, je vais me dépêcher d'accuser réception...

Pendant ce temps, j'ai commencé à observer mon environnement : un salon, grand et chaleureux, illuminé par le soleil. Des couleurs gaies aux murs et sur les rideaux : jaune,

vert, orange, rouge. Un divan et un fauteuil bleus. Des livres de toutes les tailles et de toutes les formes sur les étagères de la bibliothèque. Logique ; toutes ces personnes qui m'échangent aiment les livres et les entassent partout ! Un jour, vous verrez, j'irai dans une maison où il y aura des livres accrochés au plafond...

Ici, ce n'était pas le cas, mais c'était tout juste ! Elle me plaisait bien, cette maison. J'espérais voyager de pièce en pièce pour tout découvrir. Il y avait d'ailleurs un meuble étrange dans celle où j'étais : couvert de fourrure bleue, avec des petites maisons sur différents étages, des plates-formes et des poteaux en corde. J'essayais de réfléchir quand soudain une grosse tête noire et blanche aux oreilles pointues, aux yeux ronds verts et or et aux longues moustaches blanches a surgi à côté de moi. Si j'avais été un être humain, je crois que j'aurais fait une crise cardiaque...

Derrière cette tête, il y avait un long corps noir et blanc, prolongé par une épaisse queue annelée de noir et de gris. Des pattes aux coussinets roses, douces et silencieuses... Un chat ! Un chat très très curieux, qui semblait fermement décidé à grignoter ma couverture... oh, oh, ça commençait à devenir moins rassurant, là, tout à coup... ! C'est que ce chat était vraiment énorme ! Et je ne voyais pas comment je pourrais me défendre !

Heureusement, une main m'a éloigné des mâchoires du chat trop curieux et j'ai entendu un rire.

— Non, mon gros, pas mes livres, tu sais bien... ! Allez, hop, descends de là !

Le gros chat a obéi sans rechigner, et je me suis senti mieux. Enfin, au moins trente secondes, car soudain j'ai vu apparaître un petit corps tigré, avec une petite tête aux yeux d'ambre et une petite queue terminée par un pompon blanc. Un autre chat ! Tout petit, celui-là, mais s'il lui prenait l'envie de

grignoter un bout de livre, je ne voyais pas comment j'aurais pu échapper aux petites quenottes aiguisées comme des rasoirs que me montrait un énorme bâillement.

Heureusement, ce tout petit chat — en fait, une petite chatte — ne semblait pas avoir envie de goûter un livre. Il s'est contenté de se lover sur le fauteuil devant l'ordinateur, de poser sa tête sur ses petites pattes aux coussinets noirs et de fermer ses mystérieuses prunelles ambrées.

Mais il n'empêche que je me posais des questions : où étais-je donc tombé... ? Dans un nid tout doux ou dans une maison de l'horreur pour livres ? Ce gros chat noir et blanc était quand même vraiment impressionnant, et il ne me quittait pas des yeux...

Soudain, je me suis senti soulevé et posé sur un secrétaire, à côté d'une photo, celle d'un troisième chat, noir et blanc lui aussi, avec une petite tache noire sur le menton. Il ressemblait au gros chat, mais ce n'était pas lui, comme le montrait la tache au menton. Curieusement, ce chat-là, je ne le voyais pas dans la maison...

Plongé dans mes pensées, je ne m'aperçus pas tout de suite qu'on m'ouvrait et qu'un marque-page était doucement glissé au début du chapitre un. Un très joli marque-page, avec un hologramme représentant des chevaux, et orné d'un fil doré terminé par un pompon. Lequel pompon semblait fasciner la petite chatte tigrée, réveillée de son somme par une mystérieuse horloge... Par chance, une main fit disparaître le trop tentant pompon de la vue du chaton, qui, du coup, se rendormit tranquillement. À mon grand soulagement...

Durant les heures qui suivirent, je restais tranquillement sur mon secrétaire tandis que la maison s'agitait autour de moi. Ou plus exactement les humains de la maison, car les chats, eux, dormaient voluptueusement, la petite chatte toujours sur

son fauteuil, et le gros chat dans l'une des maisons de l'étrange meuble en fourrure bleue.

Puis le calme revint, une main me saisit délicatement, et mes pages s'ouvrirent pour offrir mon histoire à une nouvelle lectrice (car cette fois, j'avais visiblement atterri chez une lectrice). Elle lisait vite, cette lectrice, mais elle avait une curieuse habitude : parfois, elle caressait machinalement l'oreiller posé à sa gauche, sur l'accoudoir du divan. Bizarre, non ? Décidément, cette maison d'apparence si sympathique semblait cacher bien des secrets...

Les pages tournaient les unes après les autres, maniées avec respect, sans risque de déchirure, quand soudain, le défilé s'interrompt, au beau milieu d'un chapitre. Un instant, je m'inquiétai : est-ce que je ne plaisais plus ? Pourtant, jusqu'à présent, tout allait bien ; je connaissais la hâte fébrile avec laquelle les pages étaient tournées ! Elle dénotait l'impatience de connaître la suite de l'histoire, l'attachement à un ou plusieurs des héros et l'envie de découvrir la suite de leurs aventures, alors pourquoi ce brusque arrêt ?

Et puis soudain j'ai compris : les deux chats jouaient ensemble, et ma lectrice riait en les regardant. C'est vrai qu'ils étaient amusants, ces petits félins. Le gros chat noir et blanc avait beau faire trois fois la taille et le poids de la petite chatte tigrée, c'était elle qui menait la danse. Lui avait plutôt l'air d'un gros nounours un peu pataud, avec ses yeux tout ronds et ses grosses pattes. Bon, c'est vrai, la ligne de poils blancs qui descendait au milieu du noir, du coin de son œil droit à sa joue, lui donnait un air de voyou un peu inquiétant, mais rien dans son comportement ne confirmait cette idée. Au contraire, il était très gentil avec la petite chatte, lui envoyant de temps en temps des jouets pour qu'elle s'amuse à les lancer en l'air et à les rattraper.

Elle était vive comme une anguille, cette petite chatte, et sautait à une hauteur étonnante pour un aussi petit animal. Et

puis elle courait, oh, là, là, il fallait voir... ! Le gros chat avait l'air un peu débordé !! Soudain, le jeu a changé : le gros chat s'est caché sous un carton à peine assez grand pour le dissimuler, et la petite chatte a attaqué. Hop, en avant, toutes griffes dehors ! Hop, une feinte pour éviter la grosse patte blanche et noire qui venait de jaillir du carton ! Hop, une autre feinte... Ah, tiens, non, ratée, celle-là ! Le gros chat avait fait mouche. Mais il avait fait mouche tout en douceur, griffes rentrées, juste une gentille petite tape. Pas découragé pour deux sous, le félin miniature a sauté sur le carton, et la bataille s'est poursuivie. On sentait bien que le chat noir et blanc cherchait le contact, mais étrangement, la petite semblait vouloir l'éviter tout en s'approchant de plus en plus, comme si elle aurait aimé, mais n'osait pas. Encore un mystère dans cette drôle de maison... J'espérais bien rester assez longtemps pour les éclaircir tous !

Le jeu s'est poursuivi encore un moment, puis la petite chatte a bâillé à s'en décrocher la mâchoire avant de sauter sur un fauteuil, de se lover sur elle-même et de s'endormir. Son compagnon a quitté son carton, s'est étiré en ronronnant, puis s'est allongé de tout son long sur le confortable polochon posé sur le plancher, devant la porte-fenêtre, et s'est accordé à son tour un somme réparateur.

Ma lectrice reprit le fil du récit dans le paisible silence du soir. Peu à peu, la nuit tombait. Elle lut encore quelque temps à la lumière d'une lampe, puis, à la fin d'un chapitre, me reposa sur le secrétaire et regagna la chambre conjugale.

J'allais moi aussi plonger dans une douce rêverie nocturne quand soudain le gros chat se leva et se dirigea à pas de velours vers la chambre. Le regard ambré de la petite chatte le suivit, mais elle ne bougea pas. Mais... mais... j'avais la berlue, ou quoi ? ! Derrière le chat noir et blanc, il m'avait semblé apercevoir une autre silhouette féline se diriger vers la chambre. Ce n'était pas possible !! La chatte tigrée était

toujours sur son fauteuil, et pourtant, j'étais sûr d'avoir vu *deux* chats aller vers la chambre.

Que se passait-il dans cette maison ? !

Le matin arriva tôt, très tôt, car en fait, il faisait encore nuit dehors. Apparemment, la petite famille commençait la journée aux aurores... Il y eut des rires, des cavalcades dans l'escalier, des « à ce soir ! », puis le silence revint. Il n'y avait plus personne. Enfin, personne à part les chats.

Heureusement pour moi, ils m'ignoraient, trop occupés à jouer à "cours après moi que je t'attrape". Le divan s'était transformé en montagne à escalader, les pieds de chaises en forêt impénétrable et le carton en voyait de toutes les couleurs.

Ils venaient de s'arrêter pour boire un peu quand soudain il s'est passé quelque chose de vraiment glaçant juste à côté de moi : la photo du chat noir et blanc avec la tache sur le menton a bougé...

Pour un peu, j'aurais fait un bond ! Enfin, si j'avais pu... Mais je ne rêvais pas : le chat sortait de la photo et sautait sur le fauteuil. À bien y regarder, il était bizarre, ce chat... D'abord, il était presque totalement silencieux. Bon, d'accord, les chats ne sont pas des animaux bruyants, mais à ce point-là... Ensuite, il était transparent. Je voyais le dossier du fauteuil à travers son pelage. Et enfin, sa fourrure scintillait doucement, comme si elle était composée de myriades d'étoiles... Un chat fantôme...

Pas d'autre explication, j'avais affaire à un chat fantôme... Si j'avais eu des cheveux et une tête, les premiers se seraient dressés sur la seconde...

Le chat fantôme était à présent à terre et regardait autour de lui. Il finit par apercevoir les deux autres chats, qui avaient achevé de se désaltérer, et se dirigea vers eux. La petite chatte tigrée fit un bond en arrière et courut se cacher sous le

canapé. Mais le gros chat noir et blanc, lui, s'approcha doucement du chat fantôme et leurs nez se mêlèrent. Le gros chat ferma les yeux et cette fois, les poils blancs sous son œil ressemblèrent à une traînée de larmes.

Le chat fantôme se tourna vers la petite chatte, qui recula un peu plus sous le canapé, tandis qu'il s'aplatissait sur le plancher, oreilles pointées vers l'avant. Son attitude n'avait rien d'hostile, à la réflexion, mais visiblement, la petite chatte n'avait pas l'air très convaincue. On pouvait la comprendre : le gros chat noir et blanc faisait facilement trois fois sa taille et son poids, et le chat fantôme, bien que moins imposant, était également plus costaud qu'elle, sans parler bien sûr de son étrange apparence.

— Je ne te ferai pas de mal, tu sais.

Si j'avais eu un cœur, il aurait sûrement raté un ou deux battements, voire plus... Décidément, cette maison allait me faire mourir... Enfin, façon de parler ; n'oublions pas que je suis un livre !! Ce qui n'empêche pas d'être curieux, je l'avoue, et je me remis à observer les trois chats. La petite chatte n'avait pas bougé. Le gros chat voulut donner un coup de langue au chat fantôme, mais on ne peut pas toucher un fantôme, n'est-ce pas ? Il ferma à nouveau les yeux, et à nouveau les poils blancs sous son œil ressemblèrent à un sillon de larmes.

— Ne sois pas triste..., murmura le fantôme.

— Tu me manques, répondit le gros chat.

— Tu as une très jolie amie.

— C'est vrai, mais ce serait mieux si tu étais là.

— Je lui fais peur...

— Laisse-lui le temps ; elle n'est pas là depuis longtemps. Elle a quitté sa maison, sa mère et son frère. Nous aussi nous avons quitté notre mère et nos frères et sœurs.

— Oui, mais nous étions deux. Inséparables depuis la naissance.

Le chat fantôme se releva doucement et se dirigea vers l'arbre à chats (j'avais fini par comprendre que l'étrange meuble couvert de fourrure était un arbre à chats). Il sauta souplement sur les petites maisons et les plates-formes avant de se loger dans l'un des nids. Il ferma les yeux à son tour et je crus voir une larme perler au coin de ses paupières, mais ce fut si fugitif que je me dis que j'avais rêvé. Les chats ne pleurent pas, n'est-ce pas ? Enfin, je crois...

Puis le fantôme descendit de l'arbre et bondit sur le canapé avant de se coucher sur l'oreiller, ce même oreiller que ma lectrice caressait parfois distraitement, mais toujours avec tendresse. Et voilà, un mystère éclairci : elle devait penser au chat de la photo. La petite chatte le regardait depuis le fauteuil où elle s'était réfugiée. Il faisait lentement le tour du salon, de la cuisine et des chambres, s'arrêtant parfois à certains endroits, par exemple devant l'écran de l'ordinateur. Son frère le suivait dans ce qu'il fallait bien appeler un pèlerinage. Soudain, les deux chats s'immobilisèrent, oreilles tendues. J'entendis le bruit de la porte du garage qui se relevait. Le chat fantôme se tourna vers son compagnon, une lueur de panique au fond de ses yeux étoilés.

— Je n'ai toujours pas trouvé... Et le temps passe...

— On trouvera, ne t'inquiète pas, on trouvera... La petite nous aidera, tu verras.

Le chat fantôme tourna brusquement la tête vers l'escalier, puis bondit sur le secrétaire, m'effleura de ses coussinets immatériels et disparut dans la photo.

Durant cette soirée, j'avoue que je ne fus pas très attentif à ma lectrice, sauf pour une chose : elle lisait vraiment vite, et à ce rythme-là, je risquais d'être reparti avant d'avoir le fin mot de l'histoire. Sans vouloir me vanter, je fais partie de ces livres très demandés qui s'en vont aussitôt remis à l'échange.

Le gros chat noir et blanc paraissait un peu triste, ce soir, et la petite chatte tigrée faisait des efforts méritoires pour l'entraîner dans ses jeux. De guerre lasse, elle finit par lui donner une petite tape sur le nez. Il répondit machinalement — et cependant d'une patte de velours — elle insista, et la bagarre pour rire s'enclencha tout naturellement. Bientôt, les deux chats se lancèrent dans une poursuite endiablée, suivie d'une partie de cache-cache dans les tunnels posés par terre avant de s'effondrer, haletants, qui dans un panier, qui sur un coussin...

Le calme régna un moment, puis le gros chat se leva et se dirigea vers la litière. Aussitôt la petite chatte le suivit et s'assit devant la porte, observant de tous ses yeux ce qui se passait, comme un petit aïde d'apprendre. C'était vraiment amusant de la voir aussi concentrée, sa mignonne petite tête penchée sur le côté, tandis que le gros chat vaquait à ses occupations.

Lorsqu'il sortit, elle s'étira, bâilla et partit se lover dans l'un des nids de l'arbre, celui-là même où le chat fantôme s'était réfugié.

Le reste de la soirée fut paisible, et lorsque les lumières s'éteignirent, j'étais de retour sur mon étagère. Je ruminais pensivement les événements de la journée lorsque soudain la petite chatte jaillit de son refuge et fit quelque chose d'étrange : elle se mit à refaire le trajet effectué par le chat fantôme, sa truffe minuscule au ras du sol, avant de retourner dans son perchoir. Elle avait l'air pensive.

La journée qui suivit ressembla à celle de la veille : dès que la famille eut quitté les lieux, le chat fantôme sortit de la photo et rejoignit son frère qui l'attendait, hiératique, assis sur le plancher, la queue enroulée autour des pattes. Ils se saluèrent tendrement, puis le fantôme regarda autour de lui.

- Elle n'est pas là ?
- Non, elle est sortie.

- Elle est craintive, n'est-ce pas ?
- Oui. J'aimerais bien la câliner comme je le faisais avec toi, mais elle ne se laisse pas faire.
- Elle est toute petite, et tu es devenu un beau gros chat.
- J'essaie pourtant d'être gentil...
- Laisse-lui le temps... Et puis ça va quand même mieux, non ?
- Tu as raison, petit frère.

Le silence retomba un instant, puis le fantôme sauta sur l'oreiller et s'allongea en soupirant, l'air triste. Son compagnon, lui, s'installa sur le divan avant de reprendre.

- Tu lui manques, tu sais. Elle a tellement pleuré, quand tu es parti, et elle pleure encore... Elle t'adorait.
- Moi aussi, je l'adorais. J'aurais aimé rester ici, avec eux, et avec toi, mais tu sais bien que j'ai toujours été malade.
- Tu t'es battu si fort...
- J'étais bien, ici. Je suis content d'y être resté jusqu'à la fin et d'être parti entre eux tous.
- Elle est si triste, parfois... La petite et moi, on ne sait pas comment la consoler. Elle nous aime, je le sais, mais entre elle et toi, c'était spécial.
- C'est pour ça que je dois trouver le moyen de rester. Je sais que parfois elle sent ma présence, et je ne veux pas la priver de ça. Et moi aussi je veux rester ici, dans cette maison que j'aime tant, avec toi, la petite et eux.
- Tu sais, parfois, la petite se sent triste ; elle a l'impression de n'être qu'une sorte de roue de secours, une pièce rapportée, parce qu'ils ne voulaient pas que je reste seul.
- Elle était destinée à cette maison, et elle le sait. C'est pour ça qu'elle s'est installée tout de suite dans la caisse de transport. Et ils l'aiment tous très fort. Elle est si jolie, si gentille...

Aucun des deux chats ne s'était aperçu que la petite chatte tigrée était en haut de l'escalier et les écoutait attentivement. Elle finit par s'approcher doucement, timidement, et s'assit

derrière le gros chat. Ses jolis yeux ambrés regardaient le chat fantôme, qui l'aperçut soudain et s'allongea sur le sol.

— Bonjour, petite.

Elle recula de quelques pas, tandis que le fantôme reprenait doucement.

— N'aie pas peur... Je ne te veux pas de mal, tu sais... Tu es bien ici ?

— Oui.

— Ton frère et ta mère te manquent encore ?

— Parfois. Mais il y a beaucoup de jouets, ici. C'est amusant. Et on est bien traité.

Le silence retomba un instant, puis la petite chatte ajouta :

— Quand j'ai vu la caisse, là-bas, dans la maison où je suis née, j'ai tout de suite voulu y entrer, comme si une force m'y appelait.

Les deux frères échangèrent un regard ému. Le fantôme répondit d'une voix douce et triste :

— C'est dans cette caisse que... que je suis parti. J'y étais encore un peu quand elle a apporté la caisse chez toi. Je t'ai trouvée si jolie et si douce quand je t'ai vue que j'ai eu envie que tu viennes. Et pas seulement parce que j'étais triste de savoir mon frère seul ; j'avais envie de t'avoir près de moi. Enfin, si j'arrive à rester...

— Je ne comprends pas...

— Je ne pourrai rester comme fantôme que si je trouve le moyen de m'attacher pour de bon à ma famille. J'ai une lune après ma disparition pour trouver ce moyen, et cette lune est presque écoulée.

— Et... si tu pars, tu iras où ?

— Je n'ai pas le droit d'en parler, mais... même si je sais que j'y serai bien, je n'ai pas envie d'y aller. Je ne connais

personne, là-bas, et de toute façon, je ne veux pas quitter mon frère, ni mes humains, ni toi.

Alors là, pour le coup, j'étais assommé... Ainsi, les chats avaient un au-delà, et ils pouvaient choisir d'y aller ou de rester... Je ne m'en serais jamais douté !

À force de cogiter comme ça, j'ai failli perdre le fil de la conversation. La petite chatte demandait :

— Mais... que dois-tu faire ?

— Ce n'est pas très compliqué, en fait. Je dois faire en sorte qu'un des membres de ma famille prenne en main mon jouet préféré en touchant ma photo. Ça me liera à eux pour toujours.

— Elle caresse ta photo tous les jours..., murmura le gros chat.

— Et ton jouet ? s'enquit la petite chatte, c'était quoi ?

— Un petit singe gris en peluche.

— Je ne l'ai jamais vu...

— Elle n'a plus voulu qu'un autre chat joue avec, après, l'informa le gros chat, alors elle a mis son singe en peluche et sa souris en corde dans une boîte qu'elle a rangée dans le secrétaire.

Ah, oui, vu comme ça, c'était beaucoup plus difficile... Comment des chats pouvaient-ils obliger un être humain à ouvrir une boîte enfermée dans un tiroir en touchant une photo ? J'aurais bien aimé pouvoir les aider, mais je n'étais qu'un livre...

À dater de ce jour, les jeux des deux chats changèrent, tournant inévitablement autour du secrétaire. Lorsqu'ils étaient seuls, ils essayaient d'ouvrir les tiroirs, mais sans succès. Pourtant, ils étaient tous les deux très doués pour ouvrir les caches sous les meubles de la cuisine, surtout la petite chatte, mais le secrétaire, c'était une autre paire de manches... Il était vieux, solide, et il n'y avait aucune prise sur les tiroirs pour des pattes de chats.

Lorsque la famille était là, ils ne cessaient de ramener leurs jouets favoris sous et autour du meuble, espérant ainsi leur faire comprendre qu'il y avait quelque chose d'important à l'intérieur. La petite chatte sauta même plusieurs fois à côté de la photo du chat fantôme, se frottant contre le cadre en ronronnant. Ma lectrice s'étonnait de cette insistance, comme si, au fond d'elle-même, elle sentait qu'il ne s'agissait pas d'une simple lubie de la part de ses petits félins. Parfois je voyais même scintiller le chat fantôme près d'elle, et dans ces moments-là, elle était distraite dans sa lecture, passant plus de temps à observer les chats qu'à lire. Dans un sens, ça m'arrangeait ; plus elle prenait son temps, plus j'avais de chances de voir le dénouement de l'histoire...

Mais je devinais aussi l'urgence qui étreignait les trois chats : les jours s'écoulaient inexorablement, et le moment où le petit fantôme devrait s'en aller pour toujours approchait...

Et puis il y eut ce dimanche après-midi où ma lectrice se retrouva seule à la maison. Elle venait de me reposer en soupirant. Elle n'avait pas envie de lire, c'était visible. Soudain elle se leva et se dirigea vers le secrétaire. Moi, j'étais resté sur le fauteuil, mais je vis quand même qu'elle avait dans les mains la photo du chat fantôme. Il brillait de plus en plus faiblement, ces derniers jours, et je savais que ce jour était sa dernière chance.

Le gros chat et la petite chatte, s'apercevant de ce qui se passait, arrivèrent en courant et s'assirent près d'elle en miaulant.

« Qu'est-ce qui vous arrive, tous les deux ? Ce n'est pas l'heure de manger, dites, petits goinfres... »

Elle essayait de plaisanter, mais sa voix tremblait. Les deux chats échangèrent un regard, puis se dressèrent sur leurs pattes postérieures, appuyant leurs pattes antérieures sur le

tiroir du haut. La petite chatte arrivait à peine à la hauteur du tiroir, mais le gros chat, lui, se mit à le renifler d'un air très affairé. Elle eut un petit sourire.

— Vous croyez quoi ? Que je cache une friandise là-dedans ? Et bien, regardez !

Sur ces mots, elle ouvrit le tiroir. Il était rempli de torchons et de serviettes. Les chats se laissèrent retomber sur leur arrière-train, elle ferma le tiroir... et les deux chats se redressèrent aussitôt, posant leurs pattes sur le tiroir du milieu tout en la regardant de leurs grands yeux attendrissants.

— C'est quoi, un nouveau jeu ? Bon, allez-y, regardez, mais je vous jure qu'il n'y a rien à manger !

Une fois le tiroir ouvert, le gros chat se mit à fourrager à l'intérieur, tandis que la petite, ne sachant que faire ni que chercher exactement, se frottait en ronronnant contre ma lectrice. Celle-ci la caressa doucement, mais des larmes se mirent à briller dans ses yeux tandis qu'elle regardait le gros chat.

— Il te manque, à toi aussi, mon gros ? Il y a encore son odeur sur ses jouets, tu crois... ?

Le gros chat avait mis la truffe sur une boîte dorée, qu'il poussait doucement vers elle. Elle ouvrit la boîte, et en sortit un petit singe gris. À côté, il y avait une souris en corde rose et blanche, et une petite pochette en plastique contenant des poils noirs et blancs. Elle prit tendrement la petite peluche dans ses mains en murmurant :

— Mon chaton... Tu me manques tellement...

La photo gisait, abandonnée, sur le secrétaire. Sans perdre de temps, la petite chatte sauta à côté d'elle et miaula avec une force surprenante pour un aussi petit animal. Ma lectrice leva ses yeux trop brillants vers elle, qui donnait de petits coups de

langue à la photo... et la prit en main pour mettre l'image hors de portée de la petite langue humide. Son autre main n'avait pas lâché la peluche...

Il se passa alors quelque chose de merveilleux : sur l'oreiller favori du troisième chat, je vis apparaître le fantôme, plus scintillant que jamais, et je sus que la magie avait agi : dorénavant, le petit fantôme resterait auprès de sa famille qu'il aimait tant, avec son frère et sa petite sœur adoptive, et quand la lune serait pleine, sa chère maîtresse pourrait même ressentir sa présence, en particulier la nuit, quand ses petites pattes légères viendraient se promener sur son lit, et qu'il se nicherait sur son oreiller, tout près d'elle, comme avant...

Si j'avais eu des yeux, j'aurais pleuré de joie...

Ma lectrice reposa la photo, rangea le singe après l'avoir gratifié d'un baiser, referma le tiroir et revint sur son fauteuil, où elle reprit le fil de mon histoire, apaisée sans savoir pourquoi.

Une petite heure plus tard, elle avait fini, et me remettait à l'échange. J'étais une fois de plus souhaité par un autre abonné, une de ses connaissances, en plus ! Elle remplit donc soigneusement la fiche de voyage, avec des stylos de couleur, puis se leva pour aller chercher une enveloppe, me laissant posé devant l'ordinateur. Et soudain je vis la tête du gros chat à côté de moi, ses yeux tout ronds grands ouverts. Aïe, aïe, aïe, personne pour me protéger... ! Allais-je finalement finir déchiqueté... ?

Mais non : le gros chat se contenta de se frotter voluptueusement contre ma tranche en ronronnant. Il était si enthousiaste qu'il me poussait de plus en plus près du bord et que j'allais tomber...

... quand une main secourable me rattrapa in extremis, gratta le gros chat entre les oreilles — à sa grande joie —, m'entoura

d'un coussin de bulles — avec ma fiche de voyage—, et je fus à nouveau enfermé dans une enveloppe soigneusement renforcée, prêt pour mon prochain voyage. Et... tiens, c'était quoi, ça ? Des poils noirs et blancs, des poils de chat, irrémédiablement coincés dans ma reliure, sans doute laissés par le gros chat quand il s'y était frotté. Ça m'a plu ; dorénavant, je ne voyagerai plus seul, et j'aurai toujours un souvenir de cette étrange histoire.

Dès le lendemain, je partirai de nouveau à l'aventure dans les boîtes à lettres, les sacs postaux, les malles postales (ah, non, ça, c'était à un autre siècle) et les divers véhicules de la Poste, avec à nouveau le risque d'être perdu, oublié, ou pire encore...

Pourvu que je ne me fasse pas kidnapper...

Bien des années se sont écoulées depuis cette étrange rencontre. Je n'ai pas été kidnappé, j'ai juste vu beaucoup de maisons différentes, vécu d'autres histoires, rencontré d'autres livres voyageurs, jusqu'à ma toute dernière aventure...

Tout a commencé par un nouveau voyage postal, qui s'est fini dans la sacoche d'un facteur à vélo. Jusque-là, rien d'extraordinaire. Sauf que la route — ou plutôt le chemin — était très cahoteuse et que tout à coup, plaf ! Ma plus grande peur s'est réalisée : la sacoche mal fermée s'est ouverte, j'étais au-dessus de la pile, et j'ai dégringolé dans un fossé.

J'aurais bien crié, mais je ne suis qu'un livre... Un pauvre livre tout seul, perdu dans un fossé au milieu de nulle part, à la merci de la pluie, du vent, du gel, des bêtes sauvages... Au secours !! Quelqu'un !!! Aidez-moi, je ne veux pas finir ainsi !!!

Mais bien sûr, rien ne s'est passé, et je suis resté là, au fond de mon fossé. Le temps a passé. J'entendais des oiseaux chanter dans les arbres, et de temps en temps, un frôlement dans les herbes toutes proches. Sans doute un petit rongeur,

heureusement trop occupé pour grignoter un bout de l'enveloppe qui me protégeait. Plus les heures passaient, plus je broyais du noir. Les chances que quelqu'un me trouve diminuaient avec le temps, et mon avenir se présentait sous un jour des plus sombres...

J'en étais là de mes tristes pensées quand soudain j'ai entendu des chuchotements, quasiment inaudibles, mais en me concentrant de toutes mes forces, j'ai fini par distinguer une conversation entre plusieurs personnes.

— Qu'est-ce que c'est que cette drôle de chose ? disait une voix timide, qui m'a semblé jeune et féminine.

— Ça doit venir du monde des humains, répondit une voix plus âgée, masculine cette fois

— C'est dangereux ? reprit la première voix.

— Ça n'en a pas l'air, intervint une troisième voix, féminine et décidée, qu'est-ce que ça peut être ?

— On dirait que ça s'ouvre, remarqua une quatrième voix, masculine et jeune.

— Fais attention ! grommela la deuxième voix, ce qui vient du monde des humains est rarement bon pour la Nature.

— Ça ne ressemble pas aux déchets que les humains jettent habituellement, commenta la troisième voix, c'est propre et tout seul. Les humains ont tendance à jeter des choses sales et en tas.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? s'enquit la première voix.

— On ne le laisse pas traîner, trancha la troisième voix, on l'emmène au village, et on décidera tous ensemble.

J'ai senti qu'on me soulevait, et j'ai commencé un nouveau voyage vers l'inconnu.

Au bout d'environ une heure, on m'a posé sur un sol plat, et de nombreuses voix se sont jointes à celles de mes porteurs. J'ai été soupesé, examiné, ausculté et finalement, une très vieille voix a pris la parole.

— Ce qu'il y a d'écrit dessus, c'est une adresse. Les humains s'envoient des messages et des choses diverses d'un endroit à un autre. Ils les emballent, écrivent le nom et l'adresse du destinataire sur l'emballage, et d'autres humains apportent ces paquets ou ces messages à ceux qui les attendent.

— Mais alors, fit une petite voix enfantine, il y a quelqu'un quelque part qui attend ce paquet et qui va être triste de ne pas le recevoir.

Un silence suivit, puis la troisième voix s'éleva à nouveau.

— Je propose d'ouvrir ce paquet, et si ce qu'il contient n'est pas dangereux, nous chercherons un moyen de l'acheminer vers son destinataire.

Une discussion confuse s'ensuivit. Certaines voix étaient pour, d'autres ne voulaient rien avoir à faire avec les humains et souhaitaient détruire le paquet, mais à mon grand soulagement, la troisième voix l'emporta.

Je sentis qu'on me saisissait à nouveau, et l'enveloppe fut déchirée précautionneusement. Je découvris mon nouvel environnement, qui m'aurait laissé sans voix si j'en avais eu une...

J'étais au cœur d'un arbre creux, doucement éclairé par de petites lanternes contenant de minuscules bougies. Autour de moi se tenaient d'étranges petits personnages vêtus de collants, de bottes, de tuniques et de gilets, dans tous les tons de bruns et de verts. Ils avaient de bons visages souriants, avec de grands yeux dorés et des cheveux châtain en broussaille, coiffés de drôles de petits chapeaux pointus rouges, jaunes, orange, bleus ou roses. Ils avaient l'air doux et amicaux, ce qui me rassura grandement quant à mon avenir immédiat.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'un des enfants en s'approchant.

— Un livre, répondit un adulte âgé.
— C'est quoi, un livre ?
— Et bien... un livre, c'est quelque chose qui raconte une histoire. L'histoire est écrite à l'intérieur du livre, et les humains la lisent.

Un nouveau silence suivit cette déclaration, puis un autre des enfants reprit :

— Alors il y a quelque part un humain qui va être triste de ne pas recevoir son histoire...

On dit que la vérité sort de la bouche des enfants, et c'est sans doute vrai, car cette simple petite phrase emporta l'adhésion des petits lutins, qui décidèrent d'un commun accord de se substituer au facteur pour m'acheminer à destination.

Sauf que, pas un d'entre eux ne savait lire, ce qui n'allait guère faciliter l'opération de sauvetage...

Il y eut un autre moment de confusion et de brouhaha, puis la troisième voix se manifesta à nouveau. C'était celle d'une lutine entre deux âges à chapeau bleu, visiblement habituée à prendre des décisions.

— Bon, il nous faut quelqu'un qui sait lire, pas vrai ? Le vieil elfe, il sait, lui. Il suffit de lui apporter le livre et son emballage, et nous saurons où il faut aller.

La solution paraissait simple, mais curieusement, ces paroles furent suivies d'un lourd silence, et je pressentis que les problèmes ne faisaient que commencer...

L'explosion de conversations qui suivit me fit sursauter. Euh... enfin, m'aurait fait sursauter si j'avais été un être vivant. Je ne parvenais pas à distinguer grand-chose de ce qui se disait, mais l'idée générale finit par m'apparaître : le chemin jusqu'au vieil elfe était dangereux et semé d'embûches. Et se posait

également le problème de me transporter sans m'abîmer, une forêt n'étant pas exactement le meilleur endroit pour conserver un livre.

Le problème numéro un était de me mettre à l'abri de l'humidité, ou pire, de la pluie. Je n'étais pas grand – puisque j'étais un livre de poche — ni très gros, mais les lutins n'étaient pas grands, eux non plus. Ils s'étaient mis à plusieurs pour me porter, et leurs petites capes de pluie ne couvraient qu'un morceau de ma couverture.

- On pourrait les coudre, suggéra quelqu'un.
- Impossible, il n'y en aurait pas assez.
- Et si on utilisait des feuilles d'arbre pour l'envelopper ? En mettant plusieurs couches dans des sens différents.
- Et comment on les ferait tenir entre elles ?

Un silence, puis :

- Des herbes tressées ?

Il y eut soudain une explosion d'applaudissements, qui me fit comprendre que la solution était adoptée : un emballage de feuilles et de mousse sèche (quelqu'un ayant entre temps suggéré d'utiliser de la mousse pour me protéger des chocs) relié par un tressage d'herbes. Les enfants furent chargés d'aller chercher les matières premières, tandis que les adultes discutaient du meilleur itinéraire à suivre. Et moi, je crois bien que je m'endormis un peu...

Le lendemain matin, l'opération « emballage » commença. Les lutins me posèrent doucement sur un matelas de mousse, lui-même posé sur un entrelacs de feuilles. Bien sûr, mon enveloppe m'accompagnait. Des cordes en herbes tressées dépassaient de sous ces feuilles, prêtes à être refermées.

L'opération se fit dans la bonne humeur, avec beaucoup de rires et de chahuts, mais le résultat final était parfait : j'étais

bien à l'abri !! Je ne voyais certes rien, mais j'entendais tout, et comme les lutins étaient très bavards, cela compensait en partie ma cécité. Je compris donc que nous partirions le lendemain, car il leur fallait encore rassembler des provisions et décider de qui partirait.

La nuit fut paisible. Je me sentais bien, au creux de cet arbre, avec ces curieux et attachants petits personnages. Pour tout dire, j'aurais bien aimé partager mon histoire avec eux, mais je ne savais pas comment faire. J'avais certes voyagé, rencontré beaucoup de gens, vu des choses étranges (un chat fantôme) et merveilleuses (un livre relié pour un mariage, un livre amoureux, un livre qui suivait la même personne depuis son enfance), entendu des aventures extraordinaires (un kidnapping de livre) ou effrayantes (un livre vampire), mais je ne savais pas comment apprendre à lire aux gens. Ni d'ailleurs comment leur faire comprendre que je souhaitais communiquer avec eux...

Tout à mes pensées, je ne m'aperçus pas que l'aube était arrivée, et que le grand départ approchait. En tout, sept lutins allaient venir. On me chargea sur une sorte de brancard fait de brindilles entrelacées, et en route !

Au début, tout se passa bien. Les lutins riaient, plaisantaient, chantaient, et je sentais le soleil à travers mon emballage végétal. C'était très agréable.

Puis je sentis l'ambiance changer imperceptiblement. Rires et plaisanteries cessèrent peu à peu, laissant place à une inquiétude grandissante. Je ne sentais plus le soleil, mais au contraire un vent froid et humide.

— On dirait qu'une tempête s'annonce, finit par dire une voix soucieuse.

— Il nous faut un abri avant la pluie. Les livres craignent l'eau.

— Mais... Nous sommes au milieu d'un champ !

— Alors il faut courir vers la forêt au lieu de discuter !

La course qui s'ensuivit ne fut guère agréable. J'étais balloté en tous sens et je craignais à chaque instant de glisser de mon brancard. Mais les petits lutins étaient habiles et lorsque nous arrivâmes sous le couvert des arbres, j'étais toujours à ma place. Les premières gouttes de pluie se mirent à tomber au même instant, ne laissant guère le loisir aux lutins de se montrer difficiles quant au choix d'un abri. Nous nous retrouvâmes serrés sous une grosse racine, pas vraiment au sec, mais pas non plus exposés aux éléments. Les lutins m'avaient tassé tout contre le tronc, ce qui ne m'empêchait pas de sentir des gouttes de pluie tambouriner sur mon emballage. Le vent gémissait dans les branches et les secouait avec vigueur. Mes petits compagnons ne parlaient pas et se serraient contre moi. J'avais le sentiment que nous nous réconfortions et nous protégeions mutuellement. J'ignore combien de temps dura la tempête, mais peu à peu le vent faiblit, la pluie s'apaisa et finit par s'arrêter. Les lutins quittèrent notre refuge et s'aventurèrent à l'extérieur. Je n'entendis que la conclusion de leur conversation.

— Parfait, on peut repartir. Le livre n'a rien ?

— L'emballage a tenu. On peut repartir.

— Non, on va chercher un abri pour la nuit. Le soleil va bientôt se coucher, nous sommes mouillés et nous n'avons rien mangé de la journée.

Les lutins se rangèrent sans trop de peine à cet avis. Ils ne tardèrent pas à dénicher un confortable tronc creux, et entreprirent d'installer le campement. J'avoue que ne plus être exposé à la pluie me soulagea, et je me laissais baigner dans la douce et amicale chaleur de cette soirée.

Le voyage reprit le lendemain dès l'aube. Le soleil était à nouveau au rendez-vous, de même que de nouvelles difficultés.

Aux environs de la mi-journée, nous arrivâmes devant ce qui était normalement un ruisseau calme et peu profond. Malheureusement, la tempête de la veille l'avait transformé en un mini-torrent impétueux, et le gué avait disparu.

Si je peux vous raconter tout ça, c'est parce que je n'étais pas tout à fait sorti indemne de l'aventure de la veille : un petit coin de mon emballage s'était déchiré, et je pouvais entrevoir ce qui se passait autour de moi. En l'occurrence, je découvrais le bord d'une petite rivière à fort courant, bordée de mousse et de petites fleurs blanches.

Je sentis le découragement qui envahit mes joyeux compagnons. D'aussi loin que portaient leurs regards, il n'y avait pas un endroit où une bande de lutins pouvaient traverser avec un livre. Ils se laissèrent tomber sur le moelleux tapis moussu, cherchant visiblement une idée, lorsque soudain une voix cristalline retentit.

— Bonjour ! Vous avez l'air bien tristes, dites-moi...

La petite déchirure me permit d'apercevoir un groupe de créatures ailées qui voletaient autour de la rivière. Elles ressemblaient à des libellules aux ailes irisées dans tous les tons de bleus, mis à part qu'elles avaient un corps tout à fait humain, avec deux bras, deux jambes, de longs cheveux bruns, noirs, roux ou blonds, des oreilles pointues et un visage souriant. Des nymphes des eaux (j'avais souvent eu l'occasion de côtoyer des livres de fantasy, qui m'avaient appris à identifier les créatures magiques)...

Les petites créatures se posèrent autour des lutins, et forcément, m'aperçurent.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'une d'elles.

— Un livre.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ?

— Nous l'avons trouvé dans un fossé. Il est destiné à un être humain, mais comme nous ne savons pas lire l'écriture des hommes, nous l'amenons au vieil elfe. Mais la rivière est en crue, et nous ne pouvons pas traverser.

Les nymphes se consultèrent du regard tout en échangeant de rapides signes avec les mains, puis se tournèrent à nouveau vers les lutins :

« Nous vous aiderons. Nous allons construire des nacelles pour vous transporter de l'autre côté, vous et le livre. Ce serait trop triste s'il n'arrivait pas jusqu'à son humain ! »

Une activité fébrile ne tarda pas à régner sur les bords du ruisseau. Des nuées d'oiseaux amenaient des brindilles aux nymphes et aux lutins, qui tressaient habilement de petites nacelles. Il y avait des rires, des chants et du soleil, et je ne pouvais m'empêcher de me sentir joyeux.

La nuit tombait lorsqu'ils achevèrent leur tâche. Ne voulant pas risquer une traversée nocturne, les petits ouvriers décidèrent de camper tous ensemble sous un surplomb rocheux. Pour ma part, j'étais bien à l'abri, déjà installé dans la plus grande des nacelles. Et un peu nerveux à l'idée d'un voyage au-dessus de l'eau... Les livres ne sont pas particulièrement fans des baignades, même dans un joli ruisseau aux berges moussues...

La nuit se passa sans encombre, et le grand moment arriva. Dans un sens, j'aurais bien aimé me faire tout petit, car j'avais vraiment, vraiment très peur de tomber... Heureusement, l'un des lutins, qui contemplait depuis un moment le torrent miniature, eut soudain une inquiétude :

« Et si la nacelle du livre se renversait ? »

Le joyeux brouhaha s'apaisa d'un coup, et tous les regards convergèrent vers moi. Le silence s'éternisait lorsque soudain une nymphe exécuta un looping enjoué :

« Il nous suffit d'attacher le livre aux montants de la nacelle. Si on tresse des herbes, on peut les passer sous celles que vous avez faites pour l'envelopper et lier le tout aux montants. »

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Et le moment redouté arriva : la nacelle décolla. Au début, ça allait bien, puis la nacelle commença à se balancer... Roulis, tangage, roulis, tangage... Oh là là ce que je me sentais mal... Et l'eau était beaucoup trop proche à mon goût... J'aurais bien aimé avoir des mains pour me cramponner... Mes amis les lutins, eux, semblaient apprécier le voyage si j'en jugeais par leurs cris ravis. Quant à moi, si j'avais pu changer de couleur, je pense que j'aurais été d'un joli vert, et si j'avais eu un estomac, j'aurais vidé son contenu par-dessus bord...

La traversée me parut interminable, mais en réalité, elle fut très courte, et je me retrouvais bientôt sain et sauf sur l'autre rive. Comme promis, les nacelles furent offertes à des couples d'oiseaux ayant perdu leur nid en raison de la tempête. Nymphes et lutins se saluèrent amicalement, promettant de se revoir (en particulier, les lutins s'engageant à revenir raconter aux nymphes la fin de leur voyage), et l'expédition reprit.

À la mi-journée, nous arrivâmes au pied d'une pente assez escarpée. Des branches mortes et des pierres parsemaient le chemin vers le sommet, compliquant sans conteste la future escalade.

— Ça ne va pas être facile..., murmura l'un des lutins en se grattant la tête, impossible de traîner le livre là-dessus, il va être déchiré.

— Et il est trop lourd pour que nous le portions jusqu'en haut, renchérit un autre.

— Donc il nous faut de l'aide, conclut un troisième.

Les lutins n'ont pas de pouvoirs magiques, mais en tant qu'habitants de la forêt, ils peuvent communiquer avec les autres créatures sylvestres. Trois d'entre eux furent désignés pour partir à la recherche d'un animal susceptible de les aider tandis que les autres restaient avec moi.

Absorbé par les bruits apaisants de la forêt, j'ignore combien de temps s'écoula avant leur retour. Ils étaient accompagnés d'un écureuil, qui me prit délicatement entre ses pattes avant de me renifler avec attention. Je n'étais guère rassuré, à vrai dire, mais le petit animal était juste curieux, et les lutins veillaient. L'écureuil ne tarda pas à me rendre à mes compagnons, qui me sanglèrent fermement sur son dos, et l'escalade commença. L'écureuil bondissait agilement entre les obstacles, sans même les effleurer, si bien que nous ne tardâmes pas à nous retrouver au sommet de l'escarpement. Les lutins le délivrèrent de son fardeau — moi —, et je découvris un curieux personnage qui nous observait : un peu plus grand que les lutins, plus mince, et surtout, beaucoup plus âgé. Sans aucun doute, le vieil elfe.

Les lutins le saluèrent avec effusions, puis entreprirent de lui narrer leur découverte.

— Bien, bien, fit le vieillard, amenez ce livre chez moi et voyons cette adresse.

Quelques instants plus tard, je fus installé sur une table dans la maison de l'elfe. Les lutins me déballèrent soigneusement, et le vieil elfe s'empara de l'enveloppe. Il déchiffra le nom et l'adresse à mi-voix, sourcils froncés, puis murmura comme pour lui-même :

— Mm... oui, je vois... Ce village n'est pas très loin... Reste à trouver la rue...

L'elfe se dirigea vers une armoire située dans un coin de la pièce, d'où il sortit une liasse de papiers.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit l'un des lutins.

— Des cartes, expliqua l'elfe, notre peuple a toujours gardé un œil sur les humains, et notre tradition veut que nous ayons des cartes des villages autour de notre territoire. Les raisons de cette tradition se sont perdues dans la nuit des temps, mais ce qui est sûr, c'est que c'est une bonne tradition, car elle va nous être utile.

Il farfouilla un moment dans ses papiers avant d'en sortir la carte qu'il cherchait. Il l'examina un instant d'un œil critique puis, apparemment satisfait, rangea le reste de la liasse tout en reprenant :

— Il faudra être discret lorsque nous serons là-bas. Les humains ont oublié notre existence depuis longtemps, et il ne serait pas bon qu'ils se la remémorent. Il nous faudra attendre qu'ils oublient un peu leurs technologies et reviennent vers des choses plus naturelles pour nous révéler à eux.

Les lutins acquiescèrent en silence. Bientôt, tous s'installaient autour de la table pour se restaurer un peu – j'avais été mis à l'abri sur une commode — Il fut décidé de reprendre la route le lendemain matin, après une bonne nuit de repos.

Le départ eut lieu peu après l'aube. J'avais réintégré mon enveloppe de feuilles et de mousse, et les lutins avaient tressé de nouvelles cordes d'herbes pour tenir le tout. Par chance, ils n'avaient pas remplacé la feuille déchirée qui me permettait de voir ce qui se passait.

De fait, j'appréciai tout de suite la présence de l'elfe. Doté de pouvoirs magiques, il aplanissait bien des difficultés. Notamment, je ne fus pas obligé de traverser à nouveau la petite rivière par la voie des airs. L'elfe se contenta de geler un passage, et les lutins traversèrent avec force rires.

Le voyage fut agréable, ni mauvais temps, ni mauvaises rencontres. Il ne fallut que quelques jours pour arriver à proximité du village des humains. Mes compagnons commencèrent par se chercher une cachette sûre, puis l'elfe se mit à l'étude de sa carte afin de choisir le meilleur itinéraire c'est-à-dire celui qui risquait le moins de croiser le chemin des humains.

D'autres jours s'écoulèrent, durant lesquelles je restai dans la cachette. Aux bribes de conversations qui me parvenaient, je compris que l'elfe et les lutins effectuaient des repérages pour me transporter sans se faire voir. Je pris mon mal en patience. Ce n'était pas pire que d'être oublié au fond d'un sac postal, loin de là ! Au moins, il y avait de la lumière et de l'animation. J'étais content de ne pas être resté au fond de mon fossé, et finalement le grand jour — ou plutôt la grande nuit — arriva.

Une fois de plus, mon paquetage fut refait, et le voyage reprit. Les lutins et l'elfe évitaient les zones éclairées, passant par les champs et les jardins. Par chance, la nuit était sombre, et nous ne croisâmes que quelques chats curieux, qui nous escortaient tour à tour vers notre destination.

— Nous y sommes, murmura l'elfe en s'arrêtant.

— Où allons-nous poser le livre ? questionna l'un des lutins sur le même ton.

— Devant la porte d'entrée. Je vais lancer un enchantement pour le protéger.

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Mes compagnons me déposèrent précautionneusement sur le paillason. J'aurais aimé pouvoir les remercier, mais je n'étais qu'un livre, n'est-ce pas ? Je fus néanmoins touché par les adieux émus qu'ils m'adressèrent avant de regagner leur forêt, et l'attente commença...

Le sortilège de l'elfe était efficace, car si j'entendais de nombreuses petites bêtes courir — voire me frôler — dans le

noir, aucune ne me remarqua. Je finis par me tranquilliser et sombrais dans une sorte de somnolence rêveuse.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait me ramena à la réalité. Il faisait jour, et une main se pencha pour me saisir tandis qu'une voix féminine appelait.

— Maman, viens voir ! Il y a un drôle de paquet devant ta porte !

— J'arrive !

La première voix était jeune, et la deuxième plutôt âgée. Une troisième voix, enfantine et féminine, elle aussi, intervint.

— Quel drôle de paquet ! Grand-mère, qui a bien pu te déposer un paquet fait avec des feuilles, de l'herbe et de la mousse ?

— Aucune idée. Allez, fermez cette porte avant que les chats ne sortent et allons l'ouvrir.

Je me retrouvai bientôt sur une table. Une main ridée retira délicatement mes divers emballages, et une triple exclamation stupéfaite retentit.

— Un livre ? !

Il y eut un silence, durant lequel j'observai mon environnement. J'étais dans un salon qui me parut curieusement familier, avec ses couleurs gaies et un immense arbre à chats près de la cheminée.

— Ça alors..., reprit la voix âgée, c'est le livre de Pochetroc que j'attendais depuis des semaines... Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? !

Au même instant, j'aperçus quatre regards curieux qui m'observaient, quatre regards mystérieux aux pupilles fendues, quatre regards dans quatre têtes poilues aux oreilles

effilées et aux longues moustaches. Des chats, bien entendu... Nombre de lecteurs, de lectrices et d'écrivains ont des chats, aussi leur présence ne m'étonna pas.

Sauf que... Ce gros chat noir et blanc et cette petite chatte tigrée, il me semblait bien les avoir déjà vus, il y avait bien longtemps... Plus jeunes et plus vifs, certes, mais toujours curieux. Je ne connaissais pas le troisième chat, tigré et blanc aux yeux orange et vert, ni le quatrième, le chat roux aux yeux orange, mais par contre, je n'avais jamais oublié le chat fantôme qui scintillait sur la table auprès de ses compagnons...

Par un extraordinaire hasard, j'étais revenu dans cette maison où j'avais appris à croire aux fantômes...

Pendant que j'encaissais le choc, la vieille dame m'ouvrit d'une main un peu tremblante, et un paquet de feuilles tomba sur le sol. La petite fille les ramassa d'un geste vif.

— C'est quoi, Grand-mère ?

— Montre.

La vieille dame saisit les papiers et un rire argentin lui échappa.

— Des fiches de voyage !! Il a beaucoup voyagé, ce livre ! Il a vu un tas de gens aux quatre coins de la France... C'est tellement émouvant, de lire tous ces noms, dont certains sont devenus des amis depuis...

Une larme coula le long de la joue de la vieille dame tandis qu'elle lisait ces noms. Son émotion s'accrut lorsqu'elle vit son propre nom inscrit sur l'une des fiches de voyage. J'aurais bien aimé pouvoir lui dire que depuis toutes ces années, les poils noirs et blancs du gros chat étaient restés bien au chaud dans ma reliure... Elle me sourit, d'un sourire très doux qui réchauffa mon cœur d'encre et de papier :

— Tu as assez voyagé, petit livre... Je vais te retirer de mon stock, et je te garderai, là, sur mon secrétaire, à côté de la photo de mon petit chat qui est parti. Tu lui tiendras compagnie. Lui aussi aimait les livres, tu sais. Il aimait beaucoup se frotter dessus pendant que je lisais.

Je sentis une grande paix et une grande félicité m'envahir. Ma vie d'errances était terminée. Moi aussi, maintenant, j'avais une maison...

CHATRMANT

Kathy DORL

2^{ème} prix

Nom d'un sac à puces, la voilà déjà ! Elle pourrait au moins arriver à l'heure du dîner ! Je veux bien lui proposer le gîte et le couvert, mais faudrait pas qu'elle en profite pour rentrer de plus en plus tôt.

Il faut que je me bouge et que j'aïlle lui dire bonsoir. Formule de politesse humaine que j'exècre. Mais tout d'abord, je vais m'étirer longuement et faire une grande toilette. Tant pis pour les usages de cette espèce, elle n'avait pas à rentrer si tôt.

Ça y est, elle recommence: elle me cherche en m'appelant "mon amour". Ça m'hérïsse le poil. Elle a vraiment besoin de retrouver une vie sociale celle-là. Tant pis pour elle, elle va me chercher longtemps, il faut d'abord que je finisse ma toilette, et je vais prendre tout mon temps ! Je sortirai de ma cachette quand je le déciderai.

Et voilà encore qu'elle m'attire avec des croquettes ! Elle va se lasser avant moi. Je n'ai pas encore assez faim pour me déplacer, ni même bouger une oreille dans sa direction.

Il faut juste que je sois discret et lent dans mes mouvements. Cette débile m'a mis un collier avec une clochette, pour mieux me localiser. Honte sur elle d'avoir des sens si peu développés.

Moi c'est Pelote, oui, cette conne m'a surnommé Pelote. Depuis ce jour, il y a bien longtemps où elle s'est imposée chez moi, elle m'appelle ainsi. J'ai décidé de lui faire payer ce nom stupide chaque jour de sa vie, "*every single day*" car je suis un British moi ! Un Lord exposé au Crystal Palace, reconnu par la Grande Bretagne toute entière, un descendant d'une véritable dynastie. L'on dit de moi que je suis tout en rondeur et douceur. Ça pourrait être vrai, si elle m'appelait Edgar Allan Poe, Franklin ou Elton. Mais à cause de ce foutu surnom "Pelote", j'ai gardé la rondeur, mais pour la douceur, elle peut s'asseoir dessus, comme moi dans ma litière et je la dédaigne comme ma première croquette.

J'ai malgré tout plus de chances que mon voisin de palier. Le géant, le plus grand, le chef, le Maine Coon, un descendant des indigènes sauvages du Nord-Est des Etats-Unis. Le pauvre gars a été surnommé "Ficelle". Il est maniaco-dépressif avec de fortes tendances suicidaires. Pas étonnant ! On se remet rarement d'être appelé "Ficelle" surtout quand on est un chef indien, presque un puma.

La dernière tentative de suicide de Maine Coon remonte à quelques jours, le mec qui habite chez lui hurlait au téléphone :

— J'ai laissé mon iPhone tout neuf sur le balcon et Ficelle a voulu faire le malin. Résultat : un des deux est mort accidentellement après une chute de 4 étages ! Et l'autre, je ne vais pas tarder à le tuer !

Pauvre Maine Coon. Ils sont pénibles nos locataires à nous dévaloriser de la sorte, nous affubler de surnoms idiots. Des prétentieux incultes et sales, qui se pensent supérieurs. De dégoût, je m'en lime les griffes sur son couvre-lit. Supérieurs ? Les souris me donnent plus de fil à tordre que ces pauvres benêts.

Pourtant ils devraient se méfier et surtout ne pas nous sous-estimer. Nous vivons comme nous l'entendons, sans le souci

de plaire à qui que ce soit ! Ça s'appelle avoir du caractère ! Apparemment nos locataires en manquent cruellement puisque dès qu'ils se croisent, ils me donnent l'impression de vouloir se plaire les uns les autres, rentrer dans le même moule. Bande de lézards décérébrés. Ils se présentent comme une espèce supérieure, l'humain. Ces boulettes de papier ne savent même pas que nous avons les mêmes régions cérébrales dédiés aux émotions qu'eux. Et en parlant de cerveau, ils ne savent même pas que le cerveau du chat ressemble énormément au leur.

Leur suffisance m'énerve jusqu'au bout de ma queue qui remue parfois malgré moi. Et ma locataire toujours pleine de "mamours" qui continue de me chercher ! C'est insupportable ! Alors l'autre nuit, avec un copain peu fréquentable, (un chat des rues, un "gouttière", qui deale des croquettes hallucinogènes), mais sympa, avec qui je me marre bien, on a décidé de l'emmerder un peu. On s'est mis de chaque côté de la trappe de la chatière et on tapait dessus chacun à notre tour. "Clac, clac, clac". A trois heures du matin, "clac, clac, clac". On s'est tellement marrés qu'on en avait les moustaches frisées et j'ai dû faire une toilette complète pendant au moins une heure pour remettre tous mes poils en place. Preuve de l'ignorance de ma locataire, ce bipède ne sait pas que l'inventeur de la chatière n'est autre qu'Isaac Newton ! Oui, l'inventeur de la loi de la gravitation universelle.

Je le sais car en tant que chat censé retomber sur ses pattes, je me suis beaucoup intéressé à cette histoire de gravitation.

Ces humains nous parlent comme à leur portée de petits. D'une manière niaise, qui leur va bien d'ailleurs. On les sent venir de loin avec leurs jouets stupides grâce à nos 80 millions de cellules olfactives. Eux n'en disposent que d'une dizaine de millions. Bande d'idiots.

L'autre jour, pour faire plaisir à ma locataire, j'ai un peu joué avec le jouet à grelots avec ma patte gauche, car je suis

gaucher. Tout comme les humains, il y a des chats droitiers et des chats gauchers. Et les gauchers sont des "créatifs" il parait. Et moi j'ai pas mal d'idées pour rendre folle ma locataire. Qu'elle arrête de m'appeler Pelote et j'arrêterai de lui rendre la vie infernale dès potron-minet. C'est le deal.

Bon bref, sa voisine du dessous lui a planté un scandale parce qu'elle ne supportait plus le bruit du jouet à grelot sur le parquet. Elle est remontée trois heures plus tard parce qu'elle ne supportait pas non plus mes hurlements à la mort car privé de mon jouet préféré.

Oui je sais, je suis diabolique, mais ça me détend les moustaches, et je suis rancunier : Pelote... Quel ridicule ! Au lieu de virer dépressif comme le Maine Coon, moi j'ai viré sadique. Point, terminé.

D'autant plus que nous avons des aptitudes et des dons mystérieux que ces pauvres humains ne comprennent pas. Il parait qu'on les intrigue. Donc ils se méfient. Bon moi aussi, ces chats-là m'épatent un peu. L'un deux a fait 3 000 kms pour retrouver ses locataires, personnellement, je n'aurais pas mis un coussinet en dehors de mon territoire pour ma locataire. Mais les siens ont dû lui donner un joli surnom, je ne vois pas d'autres explications.

Un autre a survécu un mois coincé dans un congélateur, à -2 degrés. Après être monté dans un camion réfrigérant, il s'est retrouvé enfermé dans le congélateur d'un entrepôt. Il a survécu le gars ! C'est vrai qu'on est tenaces. Au bout d'un moment il faut choisir, c'est soit ton locataire qui se barre, soit toi, et apparemment le chat en question a craqué, de miaulement en miaulement le bruit court qu'il s'appelle Rantanplan. Tout s'explique.

Mais parmi ces exemples, il en reste un, mon idole, mon roi, je rêve de le rencontrer. Ce chat terrorise tous les humains. Un véritable Hannicat Lecter. J'ai vu un reportage sur lui quand

ma locataire qui voulait faire l'amour tranquille a mis la chaine Gulli pour m'occuper. Mais moi j'ai zappé évidemment. Il s'appelle Oscar et d'après certains humains il a le pouvoir inquiétant d'annoncer la mort des patients, ses locataires : des vieux. Dès qu'Oscar grimpe sur leur lit, il ne reste au patient que quelques heures à vivre. Tout le monde croit maintenant qu'il a le pouvoir de prédire la mort. Ils sont flippés complets ces humains. On ne la prédit pas la mort, on la sent venir ! Quelle bande de crétins.

Zut elle m'appelle encore, l'autre : *Mamour où es-tu ?* Je n'ai pas fini ma toilette. Il me reste mes oreilles et mes moustaches elle va devoir attendre !

Entre Pelote et ses *Mamours*, je vais finir par lui lacérer sa gueule ! C'est invivable comme situation !

Je crois que j'ai tout fait pour lui faire comprendre mon exaspération, sans succès. Alors j'ai décidé d'employer des solutions radicales : j'ai voulu l'asphyxier en faisant mon possible dans ma litière, une mort lente et assurée de son odorat déjà si faible. J'ai essayé de lui sectionner l'artère fémorale afin de récolter du sang pour un rituel vaudou, supposé la chasser de chez moi. J'ai tenté de lui faire passer un message en m'installant dans un tiroir rempli de couteaux. Elle n'a toujours rien compris. Alors, depuis quelques jours, j'ai changé de stratégie : je commence à l'affamer. Je lui vole sa nourriture, surtout son kit de survie nocturne. Généralement une part de brioche déposée sur sa table de nuit. Et je miaule. Je miaule sans arrêt à partir du soir, vers 22 heures, ce qui la stresse au plus haut point. Alors elle me met sur le balcon, et là je miaule encore plus fort, elle me rentre aussitôt, elle a peur que la voisine du dessous monte de nouveau râler. Après quoi, je la fixe droit dans les yeux et recommence à miauler.

Je reste toutefois dans la limite de ce qu'elle peut supporter. Je n'ai pas envie qu'elle sorte son arme fatale, celle contre laquelle je suis impuissant et pris de panique : l'aspirateur.

Alors quand je sens qu'elle n'en peut plus et va exploser je sors ma grosse ficelle (pas le Maine Coon, mon truc à moi). Je me mets en mode sexy et j'étire mes pattes comme les pulpeuses aguicheuses des journaux coquins de l'immédiat après-guerre humain. Je suis irrésistible et elle tombe dans le piège grossier que je lui tends.

Je ne suis pas devenu sadique et diabolique pour le plaisir, je n'ai juste pas eu le choix. Nous ne parlons pas le même langage. Cette sans-poil décérébrée pense que je suis systématiquement heureux quand je ronronne. Désolé, mais je ronronne aussi quand j'ai peur, notamment de l'aspirateur : quand elle le sort, je file dans ma cachette et je ronronne pour me donner du courage en attendant qu'il finisse d'hurler. Cette imbécile croit encore que je suis content quand je remue la queue. En réalité, je suis au bord de la crise de nerfs. Souvent elle me caresse et ça m'agace. Mais elle insiste. Elle me prend pour un chien, la conne.

C'est vrai qu'elle n'est pas très futée, l'autre jour, une de ses amies m'a désigné en disant "nyctalope". Elle lui a répondu qu'elle ne devait pas dire de grossièretés ! Une autre fois elle a voulu payer mes croquettes avec des tickets restaurant. Un soir, elle est rentrée chez moi un peu éméchée et a fait tomber sa pilule. Après l'avoir ramassée, elle l'a avalée, et l'a retrouvée quelques minutes après de nouveau par terre. En fait, elle avait gobé un superbe granulé de ma litière.

Quand je vous dis que la communication est impossible avec celle-là, vous me comprenez maintenant ? Je suis dans une impasse, c'est elle ou moi, mais une chose est sûre, il y a une humaine en trop chez moi.

Comment la faire fuir définitivement, elle et son aspirateur ? J'ai pourtant inauguré dignement ma nouvelle litière : la boîte du puzzle de 5000 pièces qu'elle a laissé ouverte avec toutes les pièces en vrac posée par terre. J'ai pourtant accueilli

chaleureusement son nouveau jardin zen. Le petit bouddha regarde à présent ma petite montagne de bouse en souriant. Pour son travail, elle doit porter uniquement du blanc, ma robe est de couleur gris bleuté. Son look est toujours au poil !

Tiens j'ai une petite faim... En parlant de repas, pour la rendre dingue, je m'oblige à me nourrir qu'en même temps qu'elle. L'autre fois, malade depuis trois jours et ne pouvant rien avaler, elle a dû faire semblant de manger devant moi afin que je ne meure pas de faim. C'était jubilatoire !

Une autre fois, en rupture de croquettes. Je l'ai entendu dire : pas de problème, Pelote mange absolument tout ce que je mange si et seulement si, il m'a vu manger l'aliment en question. J'ai confirmé la nuit suivante : aux alentours des 5 heures du matin, elle a dû prémâcher un poisson pané encore surgelé pour que j'arrête de miauler.

Quelle humiliation pour elle ! Mais elle ne craque pas, ne s'enfuit pas en courant et surtout elle continue à m'appeler Pelote et *Mamour* ! Il faut que je réfléchisse à la solution suprême pour qu'elle dégage d'ici ! Mais je le ferai plus tard. Là, j'ai vraiment faim. Je vais sortir de ma cachette, subir ses caresses et niaiseries pendant au moins 15 minutes. Mais j'ai déjà ma vengeance de prévu : ce soir il faudra qu'elle fasse l'avion avec une cuillère pour me faire manger !

L'EMPATHIQUE

Julie DUGUEN

3^{ème} prix

Il ouvrit un œil, doucement réveillé par la délicatesse du premier rayon de soleil de cette journée s'annonçant sous les meilleurs auspices climatiques.

Les paillettes dorées qui illuminaient et faisaient chatoyer son regard et qui vous déshabillait jusqu'au fin fond de l'âme se mirent à scintiller de mille feux.

Il s'étira longuement, avec douceur et précision, dans le respect de ce vieux corps qui l'avait porté tout au long de ses folles aventures humaines.

Le haut tout d'abord, puis toute la colonne vertébrale pour finir par l'arrière.

Il savourait le plaisir de la douce chaleur animale ambiante dans l'étable et ses effluves lactés qui lui chatouillaient les narines.

Lentement de son pas cadencé et chaloupé de mâle fier et sur de son bon droit d'être ici et de régner en maitre des lieux, il partit saluer ses compagnons avant de se rendre à la cuisine.

Roméo était un chat heureux. Né dans l'écurie, petite boule couleur des sables des déserts du bout du monde, il régnait en seigneur et maitre depuis maintenant quinze ans dans la ferme.

Tous les animaux le respectaient et l'appréciaient. C'était un chat paisible et calme, jamais une griffe dehors ni un miaou de trop.

Toujours prêts à sauter sur le dos de qui avait besoin d'un massage ou d'une gratouille délicate du bout de la griffe, il pouvait compter sur ses amies les vaches pour lui garder un coin de paille propre et un peu de lait dans la mamelle.

Les fermiers en étaient très fiers, ils lui auraient volontiers décerné une médaille pour ses talents de chasseur incroyable

Du jour où il commença à chasser, nul mulot, nulle souris ne vint troubler la tranquillité des lieux et des récoltes.

Ce chat qui n'était ni voleur ni paresseux, pas plus qu'envahissant ni fuyant avait donc contrairement à ses prédécesseurs acquis le droit de circuler comme bon lui semblait dans les bâtiments de la ferme. Elle était son domaine.

Après avoir savouré sa coupelle de lait frais qu'il lapa avec la plus grande délectation imaginable, il partit s'allonger au soleil dans la cour sur le banc de granit, déjà chaud.

Ce petit moment était le sien, son temps de repos rien que pour lui.

Roméo travaillait dur toute la journée depuis maintenant quinze ans à la maison de retraite située un peu plus en amont de la route qui menait au village.

Chaque jour, coupant à travers champs pour s'éviter les méandres de la route qui s'étiraient en longues vagues de la manière la plus insolite qui soit, il rendait visite aux anciens du village pour leur accorder plaisir d'être aimé et plaisir de donner.

C'est en chassant la première fois, attiré par l'odeur douce et entraînant d'un mulot, qu'il était arrivé dans la cour de la maison de retraite comme une bombe.

A l'époque il avait freiné des quatre pattes avec vigueur, étonné tout autant qu'effrayé de toutes ces drôles d'engins qui roulaient, montaient et descendaient avant de s'immobiliser dans un crissement de graviers.

Depuis chaque jour il s'était rendu aux Glycines. D'abord par témérité, intrigué par les engins qui lui avaient fait peur, ensuite parce qu'il avait fait de nombreuses rencontres et que celles-ci lui apportaient beaucoup.

Être le maître des lieux d'une ferme permettait certes une position confortable entre coupelle de lait, paille chaude et abri assuré mais cela ne créait pas de réels liens avec les bipèdes.

Pour des fermiers, le chat a un travail à accomplir, s'il le réalise correctement, il acquiert un certain confort mais pour autant il n'est pas riche de câlins, caresses et autres contacts avec l'humain dont il est si friand.

Roméo était un chat paisible et doux pour qui le bonheur extatique consistait à passer un après-midi sur les genoux de Pierre, sur le lit d'Angela, sur le bureau de Xavier. De cette manière il pouvait s'abreuver de tendresse et d'amour, qu'ils lui donnaient par toutes leurs caresses et leurs gratouillis, qui sur le sommet de la tête, qui sur le flanc, qui dans le cou.

Il était devenu la mascotte de la maison de retraite. Chacun en arrivant aux Glycines avait dû laisser derrière lui son histoire, ses souvenirs, et même son chien, son chat ou ses oiseaux. C'était donc avec une joie immense que les personnes âgées des Glycines avaient vu débouler dans leur vie ce chaton couleur sable plein de fougue et de joie de vivre. Le chaton avait grandi mais avait pris ses habitudes chez eux. Tout le

monde désormais recherchait le contact doux de cette boule de fourrure câline qui leur permettait un instant de rêver avec nostalgie à cette autre vie qu'ils avaient dû laisser derrière eux.

Très vite Roméo avait charmé les résidents et soignants. Au début il est vrai qu'il avait joui de son prestige de chaton, mais c'était sa propension à aller vers celui qui était le plus triste ou le plus malade qui avait achevé de conquérir chacun.

Pierre par exemple était un homme qui se serait probablement laissé mourir. Il refusait de manger lorsqu'il était arrivé. Il ne parlait avec personne et était au plus haut point désagréable avec le personnel soignant. Roméo était allé spontanément vers lui. Il avait tenté pendant des jours d'aller sur ses genoux. A chaque fois Pierre le repoussait pour le faire descendre de manière totalement incompréhensible, puisque c'était le manque cruel de son propre chat qui lui pesait le plus.

Alors que tout le monde pensait qu'il finirait à l'hôpital, Roméo avait réussi à le faire manger. Un jour en début d'après-midi, l'infirmier de service avait retrouvé Pierre avec Roméo dans les bras, tout deux endormis, le plateau repas était vide. C'est à partir de ce jour, que le personnel commença à faire semblant d'ignorer la présence du chat dans les locaux.

En effet tous les animaux étaient interdits, sinon tous les résidents auraient gardé les leurs. Mais Roméo avait réussi une telle prouesse qu'il devint la mascotte et eut droit de passage et de circulation permanents.

Les jours qui suivirent Roméo revint et alla directement voir Pierre, qui avait abandonné toute idée de le chasser. Il lui parlait de sa vie d'autrefois, de sa femme disparue, de ses enfants qui avaient préféré l'enfermer aux Glycines plutôt que venir le voir chaque jour, de son chat Théodore que la voisine avait bien voulu récupérer. Il caressait longuement Roméo qui ronronnait d'aise.

Les jours passèrent et le manège se répéta. Puis vint le moment où Pierre alla mieux. Il commença à prendre l'air chaque jour et à réclamer de faire la sieste en fauteuil dans le parc. Les soignants n'en revenaient pas de voir à quel point la seule proximité de Roméo avait métamorphosé Pierre. De fait Roméo continua à s'occuper de cet homme qu'il avait élu comme s'il était son maître. Chaque jour il venait, se mettait sur la couverture sur ses genoux et dormait roulé en boule.

Pierre commença à devenir plus sociable, les semaines avaient remplies leur office et il recherchait le partage. Il commença à discuter avec certains résidents au lieu de dormir, il se fit même quelques amis avec qui il se complaisait à raconter sa vie d'avant. Roméo continua à venir le voir mais dès que Pierre rentrait dans une discussion il s'éclipsait.

Bientôt Roméo trouva un autre nouveau résident à amadouer. Sans abandonner Pierre il alla aider à franchir le cap à d'autres personnes âgées qui avaient du mal à se faire à cette nouvelle vie, ces nouveaux lieux, cette soudaine et obligatoire proximité de l'autre.

Ainsi il aida Alice qui pleurait tout le temps en arrivant, Marc qui comme Pierre refusait de manger, Lucien qui récemment veuf se sentait effroyablement seul, Denise qui avait dû laisser sa maison et ses amis à quatre pattes, Roger qui ne pouvait plus profiter de son jardin et refusait d'aller dehors. A coup de tête pour réclamer un câlin, à grand renfort de présence sur les genoux, à force de grâces et de roulades sur le dos, Roméo déclenchait un sourire, séchait les larmes, attirait les mains et indubitablement relançait la machine de la vie dans le cœur de chacun.

Lorsque cela ne suffisait pas il jouait les voleurs de nourriture. Bizarrement Roméo ne faisait cela qu'avec les résidents qui refusaient de manger et cela marchait à chaque fois. Le fait de voir cet effronté chiper dans leur assiette poussait le récalcitrant à dévorer avant que tout disparaisse.

Les soignants n'en revenaient pas. Là où leurs supplications et leurs encouragements échouaient, Roméo réussissait à chaque fois. Ils commencèrent à étudier ce drôle d'oiseau à quatre pattes qui en auraient remontré à tous ceux qui jugeaient la présence animale comme futile et accessoire dans une maison de retraite médicalisée.

Ils ne tardèrent pas à se rendre compte que tout comme Roméo avait un « radar à chagrin », il avait un détecteur pour les départs.

A de nombreuses reprises ils avaient surpris le chat arrivant de manière impromptue dans la chambre d'un heureux résident. Roméo se faufilait, et partait se coucher sur le lit aux pieds. Systématiquement, la personne était retrouvée décédée dans les heures qui suivaient.

Ayant prêtés attention à cette réalité, les soignants devinrent vigilants aux va-et-vient du chat, rien n'y fit. Bien qu'ils aient interrogé chacun des résidents potentiellement en sursis à chaque fois, ils ne décelèrent jamais ni fièvre, ni douleurs, ni quoi que ce soit qui puisse être de leur ressort mais invariablement la personne décédait.

Xavier un des membres du personnel soignant le suivit pendant toutes ces années. Il était tellement ébahi des prouesses de ce chat qu'il se mit à dépeindre ce qu'il constatait chaque jour dans un cahier. Chaque personne dont Roméo prenait soin, chaque personne qu'il sortait de son marasme, chaque personne dont il annonçait la fin. En treize ans il avait constaté de nombreuses implications du chat dans les bienfaits constatés aux Glycines.

Véritable mascotte, Roméo fut très vite qualifié d'exceptionnel par Xavier, voire d'indispensable.

Lorsque Xavier perdit sa femme dans un terrible accident de voiture, il eut beaucoup de mal à remonter la pente. C'est là qu'il prit toute la mesure de l'importance de la présence du chat à la résidence. Chaque jour il vint se frotter à lui. Dès qu'il travaillait sur les dossiers des patients et retranscrivait chaque journée sur le logiciel de l'ordinateur, Roméo en profitait pour sauter sur ses genoux, poussant son bras pour quémander une caresse, jusqu'à ce qu'il craque.

Il le prenait alors dans ses bras et le caressait. Très vite les larmes qu'il refoulait depuis le matin et qui ne demandait qu'à se répandre jaillissaient. Chaque jour pendant des mois, Roméo revint. Chaque soir Xavier s'épanchait. Il lui racontait la bonté et la douceur d'Yvonne sa femme. Il lui décrivait le désarroi, ce vide immense qu'elle laissait dans leur maison. Il lui expliquait combien il était dur chaque jour de continuer, mais qu'il était tellement plus facile pour lui de continuer en travaillant au lieu de se morfondre chez lui. D'ailleurs ce n'était pas chez lui, c'était chez eux et sans elle...

Pendant des mois il pleura tout son saoul tous les soirs dans la douce fourrure des sables désertiques.

Un jour les sanglots diminuèrent. Puis petit à petit la vie reprit ses droits, Xavier décida de déménager pour qu'il lui soit moins dur de rentrer chez lui.

Le rituel du soir demeura cependant. Roméo venait lui tenir compagnie et réclamait affection. Alors Xavier qui admirait cette empathie démesurée qu'il constatait chez ce chat décida de prendre le temps tous les soirs de prendre un thé et de profiter de ce moment pour parler avec le chat.

Roméo semblait l'écouter. Tranquillement installé sur ses genoux, ronronnant d'aise, tout au plaisir des mains qui courraient dans sa fourrure et au plaisir d'être couvert d'attentions à lui seul destinées, il savourait ce temps passé avec Xavier.

Ils semblaient destinés l'un à l'autre. Tout d'eux empathiques et prêts à donner de leur personne et de leur énergie pour les autres, ils se rassérénaient l'un l'autre chaque soir. Xavier lui dit un soir « on forme une sacré équipe tous les deux ».

Roméo restait ensuite sur le bureau jusqu'à ce que Xavier est fini de remplir tous ses formulaires et rentré ses données dans l'ordinateur. Xavier se battait bien souvent avec lui pour récupérer ses dossiers qu'il affectionnait tout particulièrement et sur lesquels il s'asseyait ou se couchait avec une volupté non dissimulée.

Néanmoins, Xavier avait plaisir à finir ses journées avec lui, il se sentait moins seul et au moins tant que Roméo traînait sur son bureau aucun décès dans la nuit ne serait à déplorer.

Quelle que soit la période de l'année, l'habitude se perpétua année après année. Roméo attendait que Xavier éteigne son ordinateur, se change avant de quitter les lieux, le suivant fidèlement jusqu'à la sortie pour ensuite reprendre sa route à travers champs.

Xavier rentrait chez lui après une dernière caresse, un dernier ronron, un ultime miaulement de plaisir. Roméo rentrait à la ferme, faisait son tour, toujours le dernier debout, tel le veilleur des lieux, s'assurant que tout était en ordre en bon père de famille.

Lorsqu'Angela arriva aux Glycines, très affaiblie par des mois de maltraitance dans une autre maison de retraite où les soignants et la Direction n'avaient pas autant à cœur de satisfaire le bien-être des résidents, il fut évident que tout comme Pierre et Xavier, Roméo avait décidé de la prendre sous sa patte protectrice.

Entre petits tours dans les couloirs pour effectuer ce que les soignants appelaient la ronde du chat, le câlin à l'heure de la

sieste à Pierre, les soirées avec Xavier, Roméo réussit à trouver le temps de remonter le moral au plus bas d'Angela. Elle qui toute sa vie avait eu auprès d'elle des chats, fut aux anges lorsqu'elle découvrit la présence de son Altesse des Glycines qui régnait en seigneur félin des couloirs.

Sa présence la réconforta immédiatement, lui donnant cette sensation rassurante d'être enfin chez elle du fait même de sa seule existence en cette résidence.

Interrogative quant à la présence d'un félin dans une maison de retraite, il lui fut expliqué que ce n'était pas autorisé mais que tous ayant plaisir à voir le chat déambuler dans les couloirs et les responsables n'ayant pu que constater ses bienfaits, le chat qui semblait avoir adopté les lieux était toléré avec bonheur depuis des années.

Angela qui n'avait plus la force de marcher mais rêvait de promenades dans le parc se remit à manger telle une petite fille qui voulait se donner les moyens d'atteindre son but, elle se donna toutes les chances de pouvoir aller marcher avec le chat sur les talons.

Angela avait une telle volonté et une telle aptitude à la vie qu'elle réussit en quelques semaines à faire quelque pas et à pouvoir aller avec un déambulateur dehors.

Certes elle ne pouvait parcourir qu'une courte distance mais elle rayonnait d'y réussir et ce d'autant que Roméo comme s'il avait compris l'importance de son rôle dans le rêve d'Angela la suivait et venait se lover sur ses cuisses, une fois celle-ci assise sur le banc devant l'entrée.

Pendant qu'elle appréciait les effluves délicats des parfums qu'exhalaien les fleurs des parterres de l'entrée, elle caressait Roméo. L'un et l'autre s'enivraient de la joie d'être là ensemble. Roméo prit l'habitude de venir passer ses matinées avec Angela. Immuablement il arrivait vers dix heures et demie

et se couchait sur le fauteuil de sa chambre. L'après-midi il allait faire une petite sieste avec Pierre et il finissait ses journées avec Xavier dans le bureau.

Les années passèrent. Les murs se couvrirent des photos des résidents en compagnie du chat. Son empathie ne tarda pas à être connue de toutes les contrées avoisinantes. Toutes les personnes âgées réclamaient à séjourner aux Glycines tant qu'à être en maison de retraite. La direction des Glycines était très contrariée, la liste d'attente ne cessait de s'allonger et les demandes d'affluer.

C'est ainsi qu'ils décidèrent qu'il était temps de s'agrandir mais surtout de faire connaître de l'utilité des animaux aux concurrents.

La presse fut donc convoquée en grande pompe avec le maire, le préfet et un tas d'huiles dont chacun se désintéressait éperdument mais qu'il était nécessaire d'accueillir pour voir la situation évoluer favorablement et pour les Glycines et pour les personnes âgées en demande de place.

La journée fut un succès. Roméo comme s'il avait fait cela toute sa vie se prêta à l'œil du photographe qui le prit en train de circuler dans les couloirs et faisant sa ronde, sur les genoux de Pierre, se frottant à divers résidents et membres du personnel, sur les dossiers de Xavier, sur le lit d'Angela, lorsque fatigué du tumulte il s'était éclipse.

Le soir venu, Xavier fut fort étonné de ne pas le trouver dans son bureau mais se dit qu'il avait probablement regagné son logis, fatigué de cette journée très riche, trop riche en mouvements et bruits pour un chat si posé et si délicat. Roméo lui manqua. Il rentra chez lui un peu nostalgique, en manque de cette affection qu'il avait tant pris l'habitude de recevoir et d'offrir.

Ce n'est que le lendemain que Xavier réalisa que la situation était étrange. Lorsqu'il arriva aux Glycines aux aurores il se mit en quête du chat, ayant réalisé que l'empathique Roméo avait malheureusement du sentir le départ d'un des résidents.

Effectivement il le trouva dans une chambre.

La chambre d'Angela. La vaillante, la brave Angela qui avait revécu ses joies de petite fille d'avoir un chat toujours prêt d'elle, qui la suive partout, qui comprenne toujours tout, tout comme tous les chats de son existence avait su porter le poids des ans et des souffrances à ses côtés.

Mais surtout il regarda Roméo, son beau et majestueux Roméo, le chat des déserts. Roméo roulé en boule aux côtés de la tête d'Angela pour lui offrir comme dernière vision, la sienne. Roméo qui ne leva pas la tête à l'approche de Xavier. Roméo avait choisi de partir avec sa reine. Les larmes coulèrent, chaudes, les unes après les autres en torrent. Xavier s'approcha de son chat, et le caressa longuement. Les infirmières de nuit en passant devant la chambre pour leur dernier tour avant la transmission au personnel de jour le trouvèrent comme figé.

Elles le prirent en main, le renvoyèrent chez lui, et s'occupèrent de prendre en charge le décès de la douce Angela et de Roméo.

La perte fut lourde pour tous les résidents et soignants. La seule réaction de Xavier fut d'appeler les journalistes venus la veille et qui devaient livrer leur papier pour la fin de semaine.

Roméo eut droit à la Une et à la page centrale. Des photos, des témoignages, et un article haut en couleurs décrivant tous les bienfaits de ce chat si précieux par son empathie, qui emmena avec lui la décision du Conseil Général et de l'ARS de permettre désormais que toute maison de retraite ait un compagnon, mascotte, ami à quatre pattes pour inonder de

bonheur les anciens qui ont temps à donner même du fond de leur chambre, mais surtout tellement besoin de recevoir.

Xavier lui alla adopter un chat aux yeux pailletés et le ramena aux Glycines.

La Direction fit ériger une statue grandeur nature de Roméo à l'entrée des Glycines.

Et Roméo ? Son âme rôde dans les couloirs, d'aucuns disent que pendant sept vies il sera présent là quelque part et un peu partout à la fois. D'autres jurent qu'ils l'ont vu sur les dossiers de Xavier râlant après Noisette qui le remplace sur le bureau.

MADRUGADA - PRÉLUDE

Christine BÉCHAR



Illustration Christine BÉCHAR

— Buenas días caballeros. ¿Qué desea? s'enquit la jeune femme aux longs cheveux noirs à l'allure hispanique.

— Une serveuse française à Séville ! s'étonna le client, un grand homme de couleur. Deux bières et des tapas Señorita. Beaucoup de tapas.

— Señora, le corrigea-t-elle en arquant un sourcil. Avez-vous une préférence ?

— Quoi entre Señora et Señorita ?

— Pour les tapas, rétorqua-t-elle sèchement.

— Nous sommes carnivores, fit-il en arborant de belles dents blanches, malgré le ton récolté. Pour le reste, nous vous faisons confiance.

Le « nous » le désignait lui ainsi que son ami, assis à la même table. Un Andalou qui habitait le quartier et qui venait souvent prendre l'apéritif ou ses repas au bar, apprit-elle par la suite. Ce jour-là, il n'ouvrit pas la bouche, laissant la parole au Français.

Ariane ne travaillait ici que depuis quelques jours seulement. Elle n'avait aucune idée de ce à quoi elle aspirait, mais elle ne serait pas serveuse de métier. Voilà chose certaine ! Il ne s'agissait que d'un petit boulot saisonnier, mais il n'en était pas moins astreignant. En plein milieu de la journée, tous les restaurants de la place étaient bondés, toutes les tables à l'extérieur occupées. Elle avait beau être débordée et absorbée par sa tâche, elle sentait le regard du jeune homme de couleur rivé sur elle. Passant à côté du client qui la zieutait ostensiblement, elle l'avait entendu s'entretenir en espagnol avec son copain, une langue qu'il semblait parler aussi bien qu'elle, sinon mieux. Son français étant sans accent, elle en avait conclu qu'il s'agissait d'un concitoyen. Quand elle revint à leur table avec un plateau chargé de leurs boissons et de rapiers remplis à ras-bord, il remarqua, perspicace, qu'elle ne portait pas d'alliance.

— Je l'ai enlevée pour faire la vaisselle, avança-t-elle.

Le sourire dubitatif et moqueur qu'il lui lança avant qu'elle ne fasse volte-face, lui disait qu'il n'en croyait pas un mot. Évidemment, elle avait tout juste dix-huit ans. Bachelière depuis quelques jours, elle n'avait pas même un copain. Pire, elle était sans repères, elle ne savait toujours pas ce qu'elle allait faire à la rentrée. Elle n'avait eu qu'une seule ambition : devenir danseuse étoile. Poursuivant son rêve, elle avait travaillé dur pour être admise à l'École de Danse de l'Opéra National de Paris. Il lui avait fallu des mois pour convaincre son père pas très ouvert à cette perspective, car il estimait que le métier de danseur n'en était pas un, sans compter que la formation était loin d'être donnée ; mais finalement, la ténacité et la volonté de la jeune fille l'avaient menée là où elle avait toujours voulu arriver, dans cette grande école de renom, et pour quoi ?... Pour devoir la quitter au bout de pas même deux ans, suite à une chute. Ce n'était vraiment pas de chance. Elle ne savait toujours pas ce qu'elle allait faire avec son bac. Aussi, quand Anna, sa copine de classe et meilleure amie, lui avait proposé de l'accompagner en Andalousie, elle n'avait pas hésité une seule seconde à la suivre, au grand désespoir de ses parents qui n'avaient pas vu son départ d'un bon œil, prétextant que le moment était mal choisi, qu'elle devait apprendre à se connaître et trouver sa voie. Son père avait vociféré que ce n'était pas la peine qu'elle revienne si elle s'en allait. Tout ça pour quelques semaines de vacances. Non, décidément, elle ne pouvait comprendre sa réaction excessive. Sa mère, bien qu'inquiète elle aussi, lui avait demandé de ne pas faire attention à lui. « Tu sais qu'il ne pense pas ce qu'il dit, il est furieux, mais quand tu rentreras, il t'accueillera à bras ouverts. Reviens-nous vite. »

Et la voilà dans cette magnifique ville, où elle avait passé de nombreuses vacances de son enfance, dans la famille d'Anna qui était un peu la sienne par adoption, puisqu'elle avait recueilli sa mère. Mais les jeunes femmes n'étaient pas seulement venues pour se prélasser. Elles comptaient profiter de l'été pour se faire un peu d'argent de poche, Anna travaillant à l'écurie d'un oncle, Ariane dans le bar d'un autre.

Un petit job qu'elle avait sous-estimé, car trimbaler des verres pendant plusieurs heures n'était pas de tout repos, et qui plus est, contre-indiqué pour sa jambe qu'elle finissait toujours par traîner à la fin de son service. Ce n'était que son troisième jour et déjà elle envisageait de jeter l'éponge. Peut-être ferait-elle mieux de travailler à l'écurie, une alternative à la fois excitante et inquiétante, car elle n'avait pas approché un seul cheval depuis qu'elle était tombée de sa jument en faisant de la voltige. Une chute qui avait mis fin à tous ses rêves.

Se tenant debout devant le comptoir du bar, elle était occupée à mettre des boissons sur son plateau, quand elle se vit bousculée... crut-elle tout d'abord, en sentant un poids contre son dos ; mais saisissant la soudaine chaleur qui bizarrement la fit frissonner, elle réalisa que quelqu'un se pressait à elle. Une main encerclait son bras. Tournant la tête, elle reconnut le biceps musclé à la peau foncée.

— Je m'excuse, dit une voix en français, c'est un peu étroit par ici.

Prête à protester, elle réalisa que tout un groupe de personne venait de se lever et encombrait effectivement le passage qui menait aux toilettes, si bien qu'elle se contenta de déglutir sans rouspéter. Ce petit intermède la mit malgré tout très mal à l'aise. Aussi fut-elle soulagée de constater que l'importun n'avait pas regagné sa chaise sur la terrasse du café par la suite. Il s'en était allé après avoir assouvi un besoin naturel.

Bien plus tard, alors qu'elle se trouvait sur le chemin du retour, l'énergumène lui était complètement sorti de la tête quand quelqu'un lui arracha la pochette qu'elle portait en bandoulière. Poussée par le voleur, elle faillit perdre l'équilibre et sentit comme une brûlure au bras. Nom de nom, la brute l'avait blessée avec un couteau en coupant la lanière de cuir pour s'approprier son bien... son salaire de la journée si durement gagné. Sa première réaction fut de courir après le malfaiteur en criant au voleur, mais sa jambe lui rappela très vite que

jamais elle n'arriverait à rattraper la canaille, si bien qu'elle abandonna au bout de quelques mètres à peine. En rage contre le sauvage et tous ces gens qui ne faisaient rien pour le stopper, mais aussi en colère contre elle-même, elle aurait voulu hurler et pleurer quand elle fut dépassée par un athlète noir qui, selon toute vraisemblance, avait repris la poursuite pour elle. Le type du bar ! Elle ne savait pas si elle devait s'en réjouir ou s'en inquiéter. De loin, elle l'observa empoigner son agresseur à l'épaule et récupérer son bien en lui collant une raclée qui le fit valser. Elle n'eut aucune pitié lorsque le voleur alla s'écraser à la renverse sur le bitume. L'apollon de couleur non plus, car il rebroussa chemin sans se soucier des dégâts causés.

— Je crois que c'est à toi, dit-il, revenu à sa hauteur.

Sa course ne semblait pas même l'avoir essoufflé.

— Merci, j'ai trop mal à la jambe. Jamais je n'aurais pu le rattraper.

— Tu ne boitais pas à midi, constata-t-il médusé.

Ainsi, il l'avait vue marcher. L'avait-il suivie ? s'alarma-t-elle.

— C'est la fatigue, les séquelles d'un accident, finit-elle par expliquer malgré sa suspicion.

— Il t'a blessée au bras.

— Oui j'ai vu, confirma-t-elle en tirant sur son coude pour regarder le trait rouge qui la marquait.

— J'ai une chambre pas très loin, si tu veux...

— J'espère que c'est une plaisanterie ! s'offusqua-t-elle.

Comment pouvait-il s'imaginer qu'elle le suivrait ?

— Pardon, je te proposais ça en tout bien tout honneur, je pense pouvoir soulager ta douleur. Si tu n'as pas confiance, je comprends très bien. On peut aller au parc, il y a plein de monde à cette heure de la journée.

- Qu'entends-tu par soulager ?
- Je connais un truc quasi infaillible pour amoindrir toutes sortes de maux.
- Tu m'as suivie ? demanda-t-elle dubitative.
- Bien sûr que non ! Qu'est-ce que tu vas chercher ! Je ne t'ai vue qu'au moment où tu as crié. Face à son hésitation, il insista : Qu'as-tu à perdre ?

Elle aurait pu répondre « la vie » ou encore « ma liberté », car une sirène d'alarme retentit dans sa tête ; elle pensa instantanément à la traite des blanches. Au lieu de ça, elle acquiesça, se sommant intérieurement de ne pas se faire de cinéma.

- OK, je te suis, mais sûrement pas dans ta chambre ; après tout se dit-elle, elle était éreintée, une petite pause lui ferait le plus grand bien et dans un endroit public, elle ne risquait rien.

Nonobstant, elle n'était pas en confiance en marchant à ses côtés. Sans doute à cause de la couleur de sa peau, s'avoua-t-elle honteuse. Elle se martela qu'ils se rendaient dans un lieu très fréquenté. Aucun risque, donc. Quoiqu'en se remémorant ce qui venait de se passer quelques minutes plus tôt, elle réalisa que très peu de témoins de crimes étaient disposés à remplir leur devoir civique pour venir en aide aux victimes. Et cela allait de mal en pis... une pensée qui la fit sourire intérieurement, car elle tenait cette réflexion de sa mère. Décidément, elle lui ressemblait de plus en plus.

Quelques minutes plus tard, le jeune homme l'invita à prendre place dans l'herbe.

- J'aime autant m'adosser au tronc d'un arbre.
- C'est là que pissent les chiens.
- OK, abdiqua-t-elle avec une grimace, en s'asseyant sur le lit de verdure.
- Où as-tu mal ?

— C'est mon tibia qui me fait souffrir, demain matin ça ira mieux.

— Pour combien de temps ?

Elle haussa les épaules pour toute réponse, bien consciente que les douleurs reviendraient.

— Je vais apposer mes mains sur ta jambe, tu permets ?

— C'est ta façon de draguer les filles, en venant à leur rescousse et en prétendant pouvoir soulager leurs douleurs ?

— Non, je crois bien que c'est une première, du moins avec une étrangère, mais ça semble marcher.

— Ouais ben, n'en profite quand même pas trop pour me peloter, ou je crie.

— Donne-moi dix minutes, si ça ne fonctionne pas, je ne te touche plus jamais, promis.

Bien que se sentant d'une incrédulité et d'une naïveté gigantesques, elle le laissa faire. Voir ces mains sombres sur sa peau dorée tenaillait son estomac. Elle ne savait que penser d'elle... que penser de lui. Soudain, elle saisit une chaleur s'immiscer dans sa jambe. Médusée, elle perçut sa profusion. Au bout de quelques secondes, ce fut comme si son os était enveloppé d'un chaud manteau. Perplexe, Ariane laissa échapper un petit rire nerveux. Elle n'aurait su dire ce qu'il lui arrivait, mais c'était indubitablement la sensation la plus étrange jamais ressentie à ce jour.

— Je m'en doutais, fit l'étranger, tout sourire.

— De quoi tu parles ?

— J'ai tout de suite su que tu es une fille un peu spéciale.

— Que moi je suis... ? ! Je te retourne le compliment. Comment t'as fait ? s'enquit-elle complètement ahurie.

— Don, concentration... Va savoir ! Ça ne marche pas toujours et pas avec tout le monde. Tu devrais lécher ta plaie ou la désinfecter.

— Hein ?

— Pour qu'elle guérisse plus vite. La salive a des propriétés antibactériennes, c'est pour ça que les bêtes se lèchent quand elles sont blessées.

— Oui eh bien, je ne suis ni un chien ni un chat, et de toute façon...

— En es-tu sûre ?

— Quoi ?

— Rien. T'as des radiographies de ta jambe ?

— Oui, mais pas ici, en France. Pourquoi, t'es médecin ?

— Non, mais je te donnerai le numéro d'un bon orthopédiste, va le voir en rentrant.

Elle faillit demander « un guérisseur » ou « une sorte de sorcier, comme toi », au lieu de ça elle s'enquit :

— Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

— Je m'appelle Philippe, je suis prof de sport... sans boulot à l'heure actuelle. Et toi ?

— Ariane, sans perspectives d'avenir. Je voulais devenir danseuse, mais avec une jambe pareille...

— Un beau métier que tu ne devrais pas abandonner si vite. Ta jambe se remettra, j'en suis convaincu.

— Je n'y crois plus. Pour la danse, c'est fichu en tout cas.

— Pas sûr. Je passerai au bar pour te donner le numéro de l'orthopédiste. Tu viens d'où ?

— T'es bien curieux.

— Quoi qu'il en soit, lui, il est sur Paris. Si c'est trop loin pour t'y rendre, envoie-lui la radiographie de ta jambe, il pourra te dire si les séquelles resteront ou si tu en seras débarrassée un jour. Et fais-lui confiance, il saura de quoi il parle. Je t'offre un verre ?

— Non, j'ai hâte de rentrer me reposer.

— Tu veux que je te raccompagne chez toi ?

— Non merci. Je crois que tu peux lâcher ma jambe maintenant.

— Si tu le dis. Fais voir quelques pas.

Trop contente de mettre un peu de distance entre eux, elle se releva pour tracer quelques cercles.

— Incroyable, s'émerveilla-t-elle en marchant sans douleur. Tu as loupé ta vocation, tu devrais devenir kinésithérapeute ou un truc comme ça.

— J'y réfléchirai si mon école de combat ne marche pas, fit-il amusé, en se levant à son tour.

— Ton école ?

— Je veux me mettre à mon compte, au Brésil.

— T'es Brésilien ?

— Non, Français.

— Pourquoi le Brésil, alors ?

— Parce que c'est un pays dans lequel je me sens libre. Le jour où tu iras, tu comprendras.

Comme si elle avait l'intention de s'y rendre ! Était-ce une invitation cachée ? *La traite des blanches* traversa une fois de plus son esprit. D'un côté, elle trouvait ses suspicions ridicules ; d'un autre, il fallait bien reconnaître que ce type était des plus étranges.

— Il faut que j'y aille, je suis attendue, prétendit-elle. Merci pour tout.

— On remet ça quand tu veux.

— Je ne sais pas si je retournerai travailler.

— En tout cas, mes mains magiques restent à ta disposition une bonne quinzaine de jours, si tel est ton désir, lui annonça-t-il en les exhibant devant elle avec un radieux sourire. Au revoir Ariane.

— Au revoir, répondit-elle, heureuse qu'il n'ait pas tenté de lui faire la bise avant de s'élancer dans une leste foulée.

Un jeune homme décidément bien déconcertant, dont elle ne savait que penser.

Ce soir-là, elle eut un mal fou à s'endormir. Philippe ne voulait plus la lâcher... elle mit ça sur le compte de sa couleur de

peau : jamais un homme au teint si sombre ne l'avait troublée de la sorte. Pour tout dire, jamais aucun ne s'était intéressé à elle, donc forcément... Mais il fallait bien reconnaître qu'il était troublant, et ce, pour tout un tas de raisons.

« Quel beau métier ! », avait-il dit. C'était bien la première fois que quelqu'un avait réagi positivement en l'entendant parler de la carrière dont elle rêvait. Surtout une personne appartenant à la gent masculine. Bien sûr, il était lui-même un sportif qui s'adonnait à la culture physique, elle ne l'avait pas vu en maillot de bain, mais ce que son T-shirt et son short laissaient entrevoir de son anatomie en témoignait. Ce qu'on ne pouvait plus prétendre, en ce qui la concernait. Ses muscles si durement gagnés à la danse avaient vite fait de fondre lorsqu'elle avait été clouée à son fauteuil roulant. Au bout de six mois, ses jambes n'avaient plus qu'étaient de fines baguettes. De nombreuses heures de rééducation avaient été nécessaires pour façonner quelques muscles. Dorénavant, porter des robes ne la mettait plus mal à l'aise, mais elle avait perdu son corps de danseuse à tout jamais. Philippe avait fait semblant de ne pas le noter. Pire, il lui avait demandé de ne pas abandonner son rêve, comme si tout était encore possible. Était-il intelligent de se nourrir d'illusions après autant d'années ? Le médecin dont il avait parlé était-il en mesure de réaliser des miracles ? Probablement que tout ceci n'était que baratin. Existait-il seulement ce docteur Sait-Tout-Connaît-Tout ?

Quand Ariane avait parlé de Philippe à Anna, celle-ci était montée sur ses grands chevaux, complètement outrée.

— Tu as laissé un inconnu qui te draguait te masser les jambes ? ! Mais t'es complètement inconsciente !

— D'abord il ne m'a pas draguée – *pas vraiment* –, ensuite, il ne m'a pas massée, il a juste apposé ses mains au-dessous de mon genou... pas au-dessus.

Jamais elle ne lui aurait permis de toucher ses cuisses, déjà que sa peau sur la sienne à un endroit pas très sensible ne l'avait pas laissée froide. Elle eut des frissons rien qu'en repensant à la chaleur qui l'avait envahie. Un phénomène qu'elle ne pouvait s'expliquer, si bien qu'elle préféra taire cette troublante incandescence.

- Mais tout de même, insista son amie.
- Anna ! On était dans un endroit public.

Fort heureusement, elle avait eu l'intelligence de passer sous silence cette chambre dans laquelle il avait au préalable proposé de l'emmenner.

- Tu vas le revoir ?
- Je n'en sais rien, fit-elle pour couper court à la discussion.

Un mensonge qui n'en était pas un. Pas vraiment. Certes, Philippe lui avait laissé entrevoir qu'ils se reverraient ; mais elle avait préféré lui faire comprendre qu'elle n'était pas certaine de retourner travailler. Avait-il saisi le message ? Elle le saurait le lendemain.

Selon toute vraisemblance, il avait été conscient de sa réticence à le revoir. Elle aurait dû s'en réjouir, mais ce fut presque avec dépit qu'elle prit connaissance du mot qu'il avait déposé au bar à son intention. Quelque chose de très succinct qui laissait imaginer que jamais ils ne se reverraient. Elle en fut à la fois déçue et soulagée. Il avait juste griffonné : Dr. Robert Abidabu, suivi d'un numéro de téléphone et des mots : « Ce fut un plaisir de te rencontrer. » Il n'avait pas même signé le 'doux' billet. En tout cas, son histoire de médecin n'avait pas été du bidon. Irait-elle le voir de retour en France ? Elle n'en savait trop rien.

Aux environs de midi, Ariane se surprit, à plusieurs reprises, à chercher son guérisseur de fortune des yeux. Sans cesse, elle promenait son regard sur les tables pour faire l'inventaire des nouveaux venus, mais Philippe ne faisait pas partie des clients.

Il en fut de même le lendemain. En traînant la jambe à la fin de son service, elle se dit que ce serait décidément son dernier jour. Elle avait trop mal pour continuer à travailler dans de telles conditions. Tant pis pour l'argent de poche qu'elle avait compté gagner pendant les vacances. Ces allées et venues chargées de lourds plateaux n'étaient pas faites pour elle. Peut-être pourrait-elle se rendre utile en cuisine... ou à l'écurie. Elle en parlerait à l'oncle d'Anna avant de rentrer chez elle, afin qu'il puisse prendre d'autres dispositions. Oui, c'était ce qu'il y avait de plus sage à faire, se dit-elle juste avant de découvrir un homme à la peau foncée, qui la contemplait, adossé de façon nonchalante à un arbre, à quelques mètres de là. Quand elle s'approcha de lui, un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Bonjour Ariane. Ce n'est pas la peine de t'escrimer à marcher comme si tu n'avais pas de douleurs, cela fait un moment que je t'observe. Elles sont pires qu'hier, hein ?

— Ah parce que hier aussi, monsieur m'épiait !

— Quel vilain mot, alors que je ne veux que ton bien !

— Pourquoi ne t'es-tu pas montré, alors ?

— Tu semblais moins souffrir qu'aujourd'hui. Et comme tu ne m'as pas donné le sentiment de vouloir me revoir... Je ne suis pas du genre à m'imposer. Alors, si ma présence t'importune, il suffit de le dire et je disparaîs de ta vue.

— Non, attends ! Dans dix minutes, j'ai fini mon service.

— OK, fit-il en arborant une mine très satisfaite.

Du coup, elle ne parla pas de ses petits problèmes de santé à son patron. Si Philippe pouvait la soulager, elle n'en voyait plus l'utilité. Après sa première séance, d'elle ne savait quels rayons de chaleur à l'effet magique, elle avait beaucoup mieux

supporté sa journée de travail. Elle tenait à savoir si cela provenait bel et bien du traitement octroyé.

— On va au parc, comme l'autre jour ? proposa-t-il quand elle le rejoignit.

— Très bonne idée.

Un certain embarras s'installa en chemin. Ils ne savaient quoi dire, ni l'un ni l'autre. Ce n'est qu'en arrivant à la pelouse occupée deux jours plus tôt, qu'il retira son T-shirt pour le lui donner en guise d'oreiller.

— Allonge-toi et détends-toi, je ne vais rien faire d'indécent. Tu me fais confiance maintenant, quand même ?

— Oui, dit-elle les yeux rivés sur ses pectoraux. À quatre-vingts pour cent, ajouta-t-elle en prenant place dans la verdure pour ne plus le toiser.

Une remarque qui le fit éclater de rire, si bien qu'elle se félicita de fixer le ciel plutôt que son torse nu qui était fichtrement bien bâti. Nom de nom, le cochon n'avait sûrement pas ôté son vêtement par galanterie, il devait connaître son effet sur les femmes.

Dès qu'elle sentit la chaleur s'infiltrer, elle demanda :

— Comment fais-tu ? Hier soir, j'ai essayé de me soulager, en vain. Même les compresses chaudes n'ont servi à rien.

— Un jour tu sauras.

— Tu m'apprendras ?

— D'une certaine façon, oui, je pense.

— On t'a déjà dit que tu es un type bizarre ?

— Souvent, avoua-t-il amusé. Dis-moi, t'as un copain en France ?

— Non, répondit-elle sans même réfléchir.

— J'imagine qu'il n'y a pas non plus de mari.

— Non, dut-elle convenir en souriant.

— Plie voir un peu la jambe que je puisse prendre le mollet, cela détendra tes muscles.

— Tu fais ça pour me rendre service ou pour contempler ma culotte ? demanda-t-elle, alors que sa robe glissait sur sa cuisse.

— Si je voulais te voir en petite tenue, je t'aurais emmenée te baigner. La nage est certainement une très bonne thérapie. Tiens, ce serait une bonne idée, on pourrait aller à la mer plus tard... prendre un bain de minuit quand les plages seront désertes.

— L'autre jour la chambre, maintenant un bain la nuit, qu'est-ce que tu vas me proposer ensuite ?

— Ariane, Ariane, tu as les idées vraiment mal placées. Je ne voulais te faire aucunes avances. Cela te rassurerait de savoir que j'ai une petite amie en France ?

— Je ne sais pas. C'est vrai ? T'en as vraiment une ?

— Ô oui, cela va bientôt faire trois ans que nous habitons ensemble.

— Que dirait-elle si elle te voyait ?

— Rien. Elle me tomberait dessus comme une furie jalouse, elle me mordrait et me grifferait.

— À ce point-là ? s'enquit-elle, en riant.

— Je crains bien que oui. Une vraie lionne !

— Peut-être a-t-elle toutes les raisons de l'être.

— Pas du tout. Je suis un homme fidèle, qu'est-ce que tu crois ? ! Nous ne faisons rien de mal que je sache ; et bien je t'assure qu'elle m'en voudrait, tout ça car j'ai la gentillesse de soulager les douleurs d'une pauvre jeune fille.

— Tu m'as presque convaincue.

— Quoi ? Que je suis fidèle ou un bon samaritain ?

— Les deux.

— Et pourquoi pas totalement ?

— Hum... je ne te connais pas assez pour en être certaine.

— On peut y remédier, il reste douze jours pour ça. Alors, que dis-tu d'une baignade ce soir, au clair de lune ?... Ou même plus tôt, si ta confiance n'est toujours pas absolue.

— J'ai déjà quelque chose de prévu.

— Peut-on savoir quoi ?

- Vous êtes bien curieux Monsieur...
- Moudio... Et ton nom de famille, c'est quoi ?
- Très, très curieux, en effet.
- C'est de bonne guerre, je t'ai donné le mien.
- Boyer.
- Alors, Mademoiselle Boyer que comptez-vous faire ce soir ?
- Du camping.
- Du camping ?
- Oui, est-ce si surprenant ?
- Serait-ce indiscret de demander avec qui ?
- Très, mais je vais quand même te répondre : avec deux copains et une copine.
- Deux couples, si je comprends bien !
- Très perspicace, Monsieur Moudio !
- Tu crois que c'est une bonne idée ?
- Pardon ?
- Tu les connais bien ces types ?
- Depuis des années figure-toi.
- Ça ne veut rien dire.
- Qu'est-ce qui te prend ? On dirait que tu es jaloux, toi l'homme qui soi-disant a une relation durable.
- Ce sont des Français ou des amis d'ici ? insista-t-il, sans se soucier de son ton exaspéré.
- Non mais, c'est un véritable interrogatoire ! se plaignit-elle, en redressant son torse pour se retrouver en position assise.
- Je me fais du souci pour toi, c'est tout. Et je ne te cache pas que cela me froisse de constater que tu hésites à sortir avec moi, alors que le fait de passer toute une nuit avec deux types que tu ne connais pas non plus véritablement, ne te fait pas sourciller.
- Philippe, qu'est-ce que c'est que cette réaction ? ! Lâche-moi la grappe, enfin ! Je ne te dois aucune explication. Je pense d'ailleurs que je ferais mieux de rentrer.
- J'imagine que je n'ai pas le droit de te raccompagner.
- Non merci, ce n'est pas la peine.
- Comme tu voudras. On se voit demain ?
- Éventuellement.

— OK, fit-il déçu, percevant un « non » dans sa réponse. Eh bien, il ne me reste plus qu'à te souhaiter une bonne soirée et une bonne nuit.

— C'est ça, bonne nuit !

L'athlète se redressa en happant son T-shirt et fit quelques pas à reculons, en observant la jeune fille. Comme elle restait impassible, il la salua de la main, avant de virevolter pour s'en aller à grand pas.

Pour qui se prenait-il ? se demanda-t-elle courroucée, en le regardant partir. Il se comportait comme s'il avait des droits sur elle. Dire que l'espace d'une seconde elle avait envisagé de lui proposer de se joindre à eux. Ne sachant pas trop si les autres apprécieraient, elle avait hésité. Désormais, elle se félicitait de ne pas l'avoir fait. Devoir passer la soirée avec Joaquin était déjà assez ennuyeux. Elle ne pouvait d'ailleurs imaginer que les deux jeunes hommes soient en mesure de s'entendre, mais qu'en savait-elle ? Elle ne connaissait pas Philippe, finalement. La preuve ! Elle s'était une fois de plus trompée sur son compte. Malgré tout, elle devait admettre qu'il n'avait pas tout à fait tort, en ce qui concernait Enrique et Joaquin, car s'il était vrai qu'ils n'étaient pas des inconnus pour les filles, et ce depuis de longues années déjà, Ariane ne pouvait prétendre qu'ils étaient de véritables amis, au plus des connaissances de longue date, et Joaquin avait le don de la mettre en boule avec ses corridas. En ce qui la concernait, elle ne voulait rien entendre de la tauromachie. Elle trouvait barbare et écoeurant qu'on puisse exciter des bêtes pour les mettre ensuite à mort. C'est une pratique qui la révoltait. Un toréro qui se faisait encorner dans une arène n'avait pas droit à sa pitié. Mais allez expliquer ça à un gars de la région, c'était une cause perdue d'avance. Mais bon, elle avait accepté pour faire plaisir à Anna qui avait des vues sur Enrique. Que de sacrifices pour rendre service à sa meilleure copine ! Dire que celle-ci avait cru devoir la sermonner au sujet de Philippe deux jours plus tôt, alors qu'en fait le bougre avait raison : la situation dans laquelle Anna l'entraînait était bien pire. D'un autre côté, Ariane n'allait

pas en mourir. Si Joaquin la saoulait, elle irait au lit tôt. Tiens, elle se munirait d'un bouquin et d'une lampe de poche, juste au cas où. Ainsi, s'il lui tapait sur le système, il ne lui resterait plus qu'à tenir la chandelle aux autres, se dit-elle.

Le soir venu, ce qui devait arriver arriva, la conversation tourna vite au vinaigre. Anna tenta tant bien que mal de l'aiguiller sur d'autres sujets, mais Joaquin réussissait toujours à revenir sur la tauromachie. Soit il avait trop bu et il ne se rendait pas compte à quel point il ennuyait son monde, soit il le faisait exprès, car cela l'amusait de taquiner Ariane. D'une manière ou d'une autre, elle décida, alors que la nuit était déjà bien avancée, qu'il était l'heure pour elle d'aller se coucher ; d'autant qu'elle n'était pas en vacances, elle. Bien au contraire, elle devait travailler le lendemain. Elle lut un bon moment jusqu'à ce que la conversation des autres cessât au dehors. Il lui avait semblé entendre Enrique proposer une promenade, mais elle n'avait pas saisi la réponse, juste quelques gloussements. Étaient-ils partis tous les trois, la laissant là, seule en pleine nature, ou Joaquin montait-il la garde à l'extérieur ? Elle n'aurait su dire laquelle de ces deux possibilités était la plus inquiétante. Craignant de se retrouver nez à nez avec le jeune homme, elle préféra ne pas vérifier s'il était resté là. Quoi qu'il en fût, ressassant les mots de Philippe dans sa tête, elle maudit Anna en cette seconde. La fatigue aidant, elle finit malgré tout par croiser le chemin de Morphée.

Ce n'est en aucun cas, la main du dieu grec qui l'arracha à son sommeil en malaxant sa poitrine. Transi par la surprise, son corps se figea et son cœur se mit à battre la chamade. Ses esprits retrouvés, Ariane dégagea d'un geste brusque la main baladeuse. Ainsi que présumé, celle-ci appartenait à Joaquin ; elle n'eut plus aucun doute là-dessus quand le jeune homme se jeta sur elle en marmonnant qu'il ne l'avait jamais fait avec une chatte. Son haleine aux relents de bière la dégoûtait, si bien qu'elle tourna la tête en criant. La brute la bâillonna de sa main. Quand il écarta ses cuisses avec son genou, elle réalisa horrifiée qu'il avait ouvert son sac de couchage sur toute la

longueur. De toutes ses forces, elle tenta de le repousser. En vain. Ce qui fit rire le saligaud. Mais soudain, un cri animal leur parvint... quelque chose de fort, quelque chose qui ressemblait à un rugissement. La bête devait se trouver tout près. Ils en furent tous deux pétrifiés et restèrent quelques secondes comme statufiés. Le cœur d'Ariane battait si fort contre sa poitrine, que Joaquin devait le sentir, indubitablement. Quand un nouveau feulement rompit le silence, Ariane se mit à trembler. Joaquin la libéra en grommelant quelque chose d'incompréhensible pour elle. Lorsqu'il sortit de la tente en maugréant, elle tenta de le retenir. Il était tellement saoul qu'il ne réalisait pas le danger. L'imbécile allait se faire déchiqueter. Voilà qu'elle se faisait du mauvais sang pour une brute qui avait failli la violer. Le fauve répondit aux injures en espagnol d'un grognement félin, puis plus rien. Rien de rien ! Pas de cris, pas un bruit de lutte. Absolument rien, hormis un silence pesant... pour ne pas dire oppressant. Non mais, elle rêvait ! Ce n'était pas possible. Au bout de quelques secondes qui semblèrent perdurer une éternité, elle risqua un œil pour voir si un monstre se faisait un festin de Joaquin. Quelle ne fut pas sa surprise en découvrant au clair de la lune une belle bête féline mouchetée qui semblait monter la garde devant la toile. Choquée, elle tomba à la renverse, mais se reprit immédiatement pour tirer sur la fermeture. Tétanisée, elle attendit un instant une réaction... un mouvement. Rien ne se passa. Tout doucement, elle alla se glisser dans son sac de couchage, se servant de lui comme d'une carapace. Toutes ces précautions étaient ridicules, elle en était consciente, car si le léopard décidait de l'attaquer, il aurait vite fait de tailler une fente dans le tissu de la tente avec ses griffes pour venir jusqu'à elle. Quant au duvet, il serait lacéré en un rien de temps. Ariane chercha à se calmer, après tout le fauve n'avait pas une seule fois essayé de l'approcher. Il suffisait de tenir bon jusqu'à ce que les secours arrivent. Vraisemblablement, Joaquin avait réussi à s'enfuir. Il donnerait l'alerte. Il suffisait d'attendre sans bouger.

Quand elle entendit les rires d'Anna et d'Enrique, elle prit conscience du danger qu'ils encouraient. Se redressant, elle leur cria de ne pas s'approcher, qu'un léopard traînait dans les parages. Quelques secondes plus tard Enrique ouvrit la fermeture Éclair. Notant l'absence de son copain, il s'en inquiéta. Au bord des larmes, Ariane lui brossa le tableau, disant qu'elle ne savait pas ce qu'il était advenu de lui. La seule chose qui intéressa le jeune homme : s'étaient-ils battus ? Non mais, il délirait ! Comme si Joaquin aurait pu affronter un fauve ! Hystérique, elle demanda à Anna d'expliquer à son petit-ami, qu'il était question d'un léopard, juste au cas où il ne l'aurait pas compris. Cette dernière tenta de la rasséréner.

— Calme-toi. Apparemment, il ne s'est rien passé.

— Ah parce que pour toi, ce n'est rien ? ! J'ai eu la peur de ma vie, figure-toi ! On voit bien que tu n'y étais pas. En plus, il est sûrement arrivé quelque chose à Joaquin, sinon il aurait donné l'alarme.

— Pas si le léopard l'a laissé partir sans lui fiché une raclée. À mon avis, il dort bien tranquillement dans son lit.

« Une raclée » ? *Et vas-y que je te donne un coup de patte en guise de correction !* Non mais, laquelle d'entre elles était en train de perdre la raison ?

— Il ronflerait paisiblement dans son pieu alors qu'un fauve rôde autour de ma tente ? ! Mais vous êtes tous fous à lier ! Vous ne me croyez pas, c'est ça ?

— Bien sûr qu'on te croit. Je vais t'expliquer tout ça à la maison. Enrique nous ramène et ensuite il va s'assurer que Joaquin est bien rentré chez lui. Ils reviendront chercher tout le barda demain matin, mais maintenant il faut partir d'ici au plus vite.

Suffoquée par le calme de son amie, Ariane se tut. En montant dans la voiture elle crut voir deux points scintiller dans la nuit.

Elle aurait juré que la bête les observait. Nom d'un chien, elle était toujours là !

En se réveillant dans les bras d'Anna le lendemain, elle sut qu'elle n'avait pas rêvé. Le cauchemar était réalité. Sa copine lui avait raconté des choses incroyables sur leur compte et leurs familles durant la nuit... des choses qu'elle ne pouvait concevoir. Son esprit cartésien refusait de croire que leurs ancêtres étaient des métamorphes et que le léopard avait en vérité été un homme capable de prendre une forme animale ; une créature qui aurait veillé sur elle. Et pourtant, dans son délire elle s'était imaginé qu'il s'agissait de Philippe, ce qu'elle avait bien gardé pour elle. Tout ça était complètement fou et ne pouvait correspondre à la réalité. Il devait s'agir d'une mise en scène. Ils s'étaient tous bien moqué d'elle, se dit-elle, jusqu'à ce qu'elle tombe sur la tante d'Anna en allant aux toilettes. Celle-ci s'étonna de la voir, il est vrai que sa nièce avait prétendu qu'elles allaient dormir chez une copine, mais Ariane ne voyait vraiment pas l'utilité de continuer à mentir, et après tout, elles étaient toutes les deux majeures. Certes, depuis peu, mais elles avaient dix-huit ans ; ce n'était donc pas une tante, qui n'était même pas la sienne, qui allait lui dicter sa conduite.

Celle-ci écarquilla les yeux en entendant parler du camping. Sans même s'inquiéter de la raison qui avait poussé les jeunes gens à délaisser leurs tentes en pleine nuit, elle fonça, hors d'elle, dans la chambre d'Anna pour arracher la jeune fille à son sommeil, la secouant comme un prunier. Quand elle lui administra une gifle magistrale, Ariane crut devoir intervenir en faveur de sa copine, mais la furie la poussa en houspillant de plus belle Anna, la traitant d'inconsciente, arguant qu'Ariane était sous sa responsabilité, que s'il lui était arrivé quelque chose, jamais ses parents ne le lui auraient pardonné. La jeune fille fondit en larmes en présentant mille excuses à sa

tante. Finalement, elle la rassura en disant qu'un léopard avait eu l'œil sur elle.

C'était donc vrai ! Hébétée, Ariane quitta la maison sans faire sa toilette, sans prendre de petit déjeuner. Plus tard, elle se félicita de ne pas s'être changée à son retour, durant la nuit. Marchant comme une somnambule, ses pas la menèrent jusqu'au bar. Quand elle vit Philippe assis sur une chaise, sur la petite place, alors que le bistrot n'avait pas encore ouvert ses portes, elle sut. Il l'attendait. C'était bel et bien lui qui lui avait épargné un viol.

- Comment vas-tu ? s'enquit-il à son approche.
- Bien, merci. Grâce à toi, j'imagine.

Comme il ne démentit pas la chose et qu'il ne chercha pas à savoir, ce qu'elle entendait par là, elle fut fixée. D'ailleurs, son hochement de tête et ses lèvres pincées confirmèrent ses présomptions. Ils se toisèrent quelques instants sans mot dire. C'est Philippe qui finit par briser le silence.

- Je viens te chercher après le travail ?
- Oui, s'il te plaît.

Tout comme la veille, elle le retrouva adossé à l'arbre, à la fin de son service, mais son visage n'arborait aucun sourire.

- Où veux-tu aller ? s'enquit-il.
- Dans ta chambre. C'est pour ça que tu voulais m'y emmener, non ? Pour éventuellement m'expliquer des choses, en tout bien tout honneur.
- Je n'étais pas sûr, mais effectivement, je m'en doutais.
- Quand as-tu su ?
- En sentant la chaleur.
- Pas avant ? Tu n'es quand même pas venu dans ce bar par hasard ?

— Si, je t'assure. J'aime observer les gens, à plus forte raison lorsqu'ils sont métamorphes, et mon copain habite dans le quartier.

— Tu savais que le patron... ?

— ... est un loup, finit-il la phrase. Oui.

— Ton toubib, tu crois vraiment qu'il pourra m'aider ?

— Non. Il n'est pas orthopédiste, c'est un spécialiste d'un autre genre. Il est thérianthrope.

— Thérianthrope ?

— C'est le nom donné aux métamorphes félins... ou aux hybrides comme toi.

— Pas aux loups ?

— Non, ils préfèrent ne pas être associés à nous. Ils estiment qu'il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes. Ils se prennent pour les serviettes, nous sommes les torchons, à plus forte raison, les croisements des deux espèces, comme toi.

— Pourquoi m'avoir donné l'adresse du médecin ?

— Pour que tu prennes l'avis de quelqu'un qui sait de quoi il parle. Tu croyais ne plus jamais pouvoir danser, mais il se pourrait bien que tous tes problèmes disparaissent avec ta première métamorphose.

— Tu le penses vraiment ?

— Je ne voudrais pas te donner de faux espoirs, mais je crois que tes chances sont plutôt bonnes. En voyant la radiographie, Robert pourra sûrement te dire ce qu'il en est. Mais pour savoir, il y a peut-être une solution plus rapide.

— La métamorphose.

— Exact.

— Tu m'aiderais ?... Je ne sais pas comment faire.

— Tu as quel âge ?

— Dix-huit.

— Cela devrait être bon. Les types cette nuit, je les ai entendu parler de toi, comme d'une bâtarde, tu sais ce que tu es ?

— D'après Anna, un croisement entre un loup et une lionne.

— Intéressant.

— Alors, tu vas m'aider ?

- Je ferai mon possible.
- Cette nuit, tu n'étais pas là par hasard ?
- Non, j'étais inquiet pour toi. Je ne sais pourquoi, je me suis renseigné sur ton compte... peut-être à cause de cette chaleur intense... ou de mon instinct. Par curiosité, tout simplement. Quoi qu'il en soit, quand j'ai appris qu'il y a une famille d'hybrides qui répond au nom de Boyer en France, je n'ai pas trouvé intelligent que tu t'exposes bêtement. Et comme je savais où tu habites, je t'ai suivie.
- La tante d'Anna s'est emportée ce matin. Pourquoi serais-je plus en danger qu'Anna ?
- Parce qu'à leurs yeux, tu fais partie des torchons. Anna est une des leurs. Y a parmi les loups des tarés qui pensent qu'il faut éliminer les sang-mêlé.
- Joaquin ?
- Non, lui, il voulait seulement coucher avec toi.
- Ah ben c'est rassurant. Je ne pourrai jamais assez te remercier.
- Ce fut un plaisir.
- Tu ne lui as rien fait ?
- Je l'aurais bien rossé, mais je n'ai pas voulu me mettre une meute de loups à dos. Pas tant que tu n'étais pas à l'abri. Il a eu l'intelligence de ne pas se métamorphoser et de partir sur le champ. On arrive. Alors, tu es sûre de vouloir monter ? s'enquit-il en la fixant du regard.
- Certaine.

Ariane regarda la façade de la maison, il s'agissait d'une pension, non d'un hôtel. Philippe la fit entrer et la mena au premier. Sa chambre était meublée simplement, mais avec goût, dans le style de la région. Elle admira quelques secondes l'armoire ornée de peintures orientales. Se tournant ensuite vers le métamorphe, elle se surprit à se sentir en confiance, et ce, bien qu'elle fût très tendue. Philippe tourna la clé dans la serrure et s'adossa ensuite contre la porte.

- Je commence par soulager ta jambe ?
- Montre-moi plutôt comment me métamorphoser.

— Ce n'est pas si simple que ça, il n'y a pas de recette. Au début cela se passe souvent instinctivement. La première transformation est souvent déclenchée par des émotions fortes. Le type devait être complètement bourré pour te forcer la main, alors qu'il savait ce que tu es. Si je n'étais pas intervenu, tu te serais probablement métamorphosée à un moment ou à un autre. Colère et panique sont un cocktail dangereux.

— Pas sûre, j'ai eu la trouille de ma vie quand je t'ai vu, et pourtant...

— Tu as eu peur du fauve, mais en même temps, tu ne t'es pas sentie agressée.

— Pourrais-tu... pourrais-tu te transformer devant moi ?

— S'il n'y a que ça pour te faire plaisir, fit-il en s'approchant d'elle.

Déglutissant avec peine, Ariane recula jusqu'au lit.

— Je ne risque rien, c'est sûr ?

— Sûr et certain, fais-moi confiance. Je n'ai jamais perdu le contrôle sur ma bête.

Elle le regarda se défaire de ses vêtements. Le contemplant dans sa peau d'Adam, alors que seuls deux mètres les séparaient, elle se dit qu'il serait plus convenant de ne pas le taxer de la sorte, mais elle ne pouvait détacher ses yeux de ce corps athlétique qui lui rappelait étrangement ceux des statues de l'antiquité. Tout comme ces silhouettes taillées dans la pierre, il était tout simplement parfait... Il leur ressemblait à une grande différence près : elles avaient été blanches comme craie, lui, il avait la teinte d'un café additionné d'un nuage de crème. Les battements de son cœur s'accéléchèrent lorsque Philippe amorça la métamorphose ; certes il lui avait dit qu'elle n'avait rien à craindre, mais être témoin d'une telle conversion était très déroutant. Observer ce corps bien modelé perdre ses formes la mit mal à l'aise. Assise sur le bord du lit, elle se sentait vulnérable face à la créature hétéroclite qui faisait près d'un mètre quatre-vingt-dix. C'est donc avec soulagement

qu'elle la vit se mettre à quatre pattes pour accomplir cette métamorphose, comme au ralenti. Durant quelques instants, Ariane en oublia jusqu'à respirer, mais lorsque la chimère l'approcha, elle ouvrit grand la bouche et les yeux. Au contact de son museau sur sa main, elle étouffa un cri, stupéfaite. Comme par remords, elle tenta de compenser sa réaction incontrôlée en touchant du bout des doigts le pelage tacheté. Quand le léopard, désormais bel et bien formé, se coucha à ses pieds, elle se risqua à plonger ses phalanges dans son poil. Si on lui avait dit quelques jours plus tôt, qu'elle aurait l'occasion de faire pareille chose, jamais elle ne l'aurait cru. Un germe de pensée qui lui rappela ce qu'elle était elle-même, lui arrachant un rire nerveux, si bien que la bête se redressa.

— Excuse-moi, je viens de me rendre compte que moi aussi, je vais peut-être...

Laissant sa phrase en suspens, elle cacha son visage dans ses mains.

Une caresse à la tête la fit sursauter quelques secondes plus tard. Philippe se tenait devant elle.

— C'est douloureux ? s'enquit-elle.

— Ça peut l'être un peu au début, surtout si la personne tente de s'y opposer ; ce qui est souvent le cas quand elle ne sait pas ce qu'il lui arrive.

— T'as su, toi ?

— Oui.

— Anna aussi. Je ne comprends pas que mes parents ne m'aient rien dit... ni même Anna d'ailleurs ; je l'avais prise pour ma meilleure amie. Jamais je ne pourrai leur pardonner.

— Tes parents ont peut-être pensé bien faire. J'ai entendu dire que tous les hybrides n'ont pas la faculté de se métamorphoser. Quant à Anna... Ce n'est pas facile, mets-toi à sa place. L'aurais-tu cru, d'abord ?

— T'as raison, c'est tellement incroyable... mais quand même, c'est difficile à digérer... Tu as dit que tu m'aiderais.

— Pas ici, fit-il en se rhabillant. Prends deux jours de congé, je t’emmène à la montagne. Les réactions de ta bête sont imprévisibles. Une pièce, c’est comme une cage. Il serait préférable que tu puisses libérer ton fauve.

— Comme Ariane restait pensive, il demanda :

— Tu n’as toujours pas confiance ?

— C’est pas ça... je suis encore toute retournée. Mais pour notre petite randonnée, c’est d’accord.

Le lendemain, à la même heure, assise dans la voiture à côté de ce jeune homme qu’elle ne connaissait que depuis peu, elle regardait le paysage défiler. Ariane était tendue, mais cela n’avait strictement rien à voir avec le conducteur qui respectait son silence. Elle appréhendait les premières transformations de son corps autant qu’elle les espérait... peut-être plus que personne avant elle, par le passé. Elle redoutait la métamorphose en soi ; ce qu’elle allait ressentir, dans son corps mais aussi dans sa tête. Sa personnalité allait-elle s’en trouver changée ? Ariane ne pensait pas sortir indemne d’une telle expérience. Et qu’en était-il de son tibia ? Allait-il se remettre une fois pour toutes de cette maudite chute ? Elle l’espérait à en avoir mal aux tripes. Tournant la tête vers Philippe, elle priait Dieu et tous les saints : « Faites qu’il ne m’ait pas nourri de faux espoirs ! S’il me faut devenir une bête pour pouvoir m’adonner à la danse, que j’en devienne une, du moment que je garde ma conscience. » Philippe dut sentir ses yeux posés sur lui, car il tourna la tête.

— Ça va ?

— Oui, prétendit-elle en échappant à son regard.

« Non », aurait-elle voulu crier. Plus rien n’était comme avant. Aucun retour en arrière n’était possible, car même si elle ne parvenait pas à changer de forme, elle savait des choses qui, immanquablement, auraient des répercussions sur son avenir.

- Tu viens souvent dans la région ? finit-elle par demander.
- C'est la troisième fois, j'avais espéré convaincre un ami de me suivre.
- Au Brésil ?
- Oui. Il a refusé, il est très attaché à sa terre.
- C'est compréhensible. J'aime bien les Alpujarras, elles sont imprégnées par différentes cultures ; une certaine quiétude se dégage de ses villages. J'imagine que mes parents venaient en Sierra Nevada pour se défouler.
- Y a des chances oui.
- Et toi, pourquoi le Brésil ?
- J'ai passé deux mois en Amazonie, il y a trois ans. J'ai été fasciné par sa flore et sa faune, mais aussi par son étendue. Je me suis juré de m'y installer un jour.
- Et tu veux fonder ton école de combat dans la cambrousse ?
- À Manaus, une immense cité de pierre au cœur de la jungle, sourit-il. Quand je serai installé, je t'enverrai mon adresse, au cas où tu ne saurais pas quoi faire de ta vie.
- Ouais eh bien, je n'emploierai sûrement pas mon temps à faire des voyages coûteux.
- Je ne te parle pas de venir en touriste, mais d'y vivre. Je cherche toujours un associé.
- Tu te fiches de moi ?
- Pas du tout.
- Au cas où tu l'aurais oublié, je suis – ou plutôt j'étais – danseuse. Je ne me suis jamais entraînée aux arts martiaux, moi.
- Je cherche quelqu'un capable d'enseigner la capoeira.
- Mais j'y connais rien !
- Tout s'apprend et ta formation de base devrait te servir.
- T'y songes vraiment ? fit-elle perplexe.
- Bien sûr. Mais attendons d'abord de voir ce que nous dira ta jambe demain.

Philippe s'arrêta devant une petite auberge de village.

- Je n'ai pas faim, protesta Ariane.

— Il faut que tu manges.

Sans même lui demander son avis, il commanda deux steaks saignants.

— Et si j'étais végétarienne ?

— Je ne connais aucun thérianthrope qui le soit, c'est contre-nature.

— Il n'est pas certain que je puisse me transformer un jour, objecta-t-elle.

— Un anthropomorphe reste un métamorphe... avec un petit handicap certes, mais il ne peut renier ses origines.

— Un anthropomorphe ?

— Un métamorphe incapable de se transformer. De toute manière, si toi tu y parviens, tu auras faim, crois-moi. Si tu ne manges pas ton steak, tu vas très vite éprouver le besoin de chasser, c'est vraiment ce que tu veux ?

— Non, répondit-elle horrifiée par une telle perspective.

L'idée l'effarait tellement, qu'elle ne laissa pas une seule miette dans son assiette.

Leur dîner ingurgité, ils roulèrent quelques kilomètres avant que Philippe ne s'arrête sur un parking de fortune au bord de la route.

— Qu'est-ce que tu attends pour sortir ? dit-il, alors qu'elle ne faisait mine de vouloir bouger.

Poussant un gros soupir, Ariane descendit de voiture. Ils se promenèrent près de deux heures, parlèrent de leur enfance, de leurs rêves. Fatiguée, Ariane finit par se poster devant lui.

— C'est pas tout, mais nous ne sommes pas venus pour papoter, ma jambe commence sérieusement à me faire mal.

Philippe regarda autour de lui, écouta, puis conclut :

- D'accord, la nuit va bientôt tomber.
- Quoi, tout de suite, là ? paniqua-t-elle.
- Ce n'est pas ce que tu voulais ?
- Si, si.
- Déshabille-toi.
- Toute nue ?
- Ben oui, acquiesça-t-il en rigolant, se défaisant de ses propres vêtements. J'imagine que tu ne veux pas déchirer tes fringues.
- Non, bien sûr. Mais toi ?
- Tu ne crois quand même pas que je veux faire face à ta bête en bipède.

Ceci dit, il fourra ses habits dans le sac à dos qu'il avait emporté avec lui et but une gorgée d'eau avant de proposer la bouteille à Ariane. La robe, les dessous et les baskets de toile de la jeune femme allèrent rejoindre ses frusques, tout comme la boisson, une fois qu'elle se fut désaltérée. Leur barda fut ensuite caché dans un buisson. Philippe la prit par la main et l'entraîna plus loin. Inquiète, elle avança qu'ils n'allaient jamais retrouver leurs affaires.

- Fais-moi confiance, j'ai l'odorat très fin.

Alors qu'ils arrivaient devant un arbre, il la poussa tendrement contre son large tronc. Les yeux écarquillés, la jeune femme lui demanda, « mais qu'est-ce que tu fais ? », alors que son visage venait toujours plus près.

- Je vais t'embrasser.
- Mais tu m'avais dit qu'on...
- Tu as peur de moi, Ariane ?
- Non, dit-elle sans aucune hésitation, et pourtant son cœur battait à tout rompre.
- Comment veux-tu que je t'amène à te métamorphoser dans ces conditions ? À part la peur, je ne vois qu'une seule solution : l'excitation sexuelle. On ne va pas coucher ensemble, Ariane. On ne fera rien que tu ne voudras pas. Je

ne vais pas te violer. Si je vais trop loin pour toi, tu dis « stop » et on arrête tout. Je te ramène chez toi et on en parle plus. Quand tu retourneras en France, tu iras voir Robert pour prendre son avis, et tu attendras bien sagement de savoir ce que tu es, des mois s'il le faut. C'est d'accord ?

— OK, fit-elle en déglutissant avec peine.

— Quel est le mot magique pour mettre fin à cette tentative ?

— « Stop ».

— Exact. Alors, en tout bien tout honneur, je vais faire quelque chose dont j'ai envie depuis un petit bout de temps déjà... Je te rappelle que c'est pour la bonne cause, parce que tu m'as demandé de t'aider.

Sans autre tergiversation aucune, sa bouche s'empara de la sienne, si bien qu'elle se demanda comment elle pourrait interrompre cette expérience, dans de telles circonstances. Elle voulut lui faire la remarque, mais quand elle tenta de le repousser, il la pressa contre le tronc. Consciente de l'excitation du métamorphe et de leur nudité, elle paniqua et le frappa à l'épaule. Aussitôt, il libéra sa bouche en la regardant fiévreusement, lui donnant ainsi la possibilité de mettre un terme à cette situation ; mais la vue de ses yeux félins dorés la bâillonna. Quand les lèvres du métamorphe cherchèrent une nouvelle fois les siennes, elle ne tenta plus de leur échapper. Si c'était le prix pour connaître son identité, elle était prête à le payer. Une pensée qui la fit sourire intérieurement, car le sacrifice n'en était pas un. Jamais quelqu'un ne l'avait embrassée avec une telle avidité. Jamais un baiser n'avait propagé une telle chaleur dans son corps. Ô oui, elle le savourait. Il n'était pas tendre, ses caresses non plus, mais ses attouchements l'excitaient. Soudain, Philippe tira sur ses cheveux pour lui faire pencher la tête. Quand il la mordit dans le cou, elle protesta :

— Mais tu me fais mal !

— Je sais. Défends-toi comme la chatte que tu es. Libère ta bête. N'oublie pas qu'une tigresse sommeille en toi.

Sa langue vint une nouvelle fois batailler avec la sienne. L'effervescence grimpait en elle. Ariane aurait voulu qu'il la prenne, là maintenant, sans plus attendre. Au diable la métamorphose ! Elle le désirait lui, et poussa un râle quand il mordit sa lèvre jusqu'au sang. Ce n'est qu'à la vue de son sourire et à l'écho de ses mots qui disaient « t'as raison Tigresse, sors tes griffes, tu es sur la bonne voie », qu'elle réalisa qu'elle se trouvait en pleine métamorphose et qu'elle venait de le griffer. Le thérianthrope la lâcha pour virevolter. Le laps d'une seconde, elle vit son dos strié de traînées rouges, juste avant qu'il ne se couvre d'une robe tachetée pour s'élancer dans la nature, dans la peau de son léopard. Sa propre transformation fut presque aussi rapide. Elle n'en eut pas véritablement conscience, elle se trouvait comme en transe, mais elle se souvint d'une dense chaleur. Elle se souvint lui avoir couru après et avoir ressenti sa surprise et sa joie à la vue de sa bête... Ce n'est que bien plus tard qu'elle comprit : elle n'était ni louve ni lionne, mais panthère.

Les fauves coururent des heures durant, jouèrent, grimpèrent et batifolèrent, pour finalement s'endormir couchés l'un contre l'autre. Féline, Ariane n'avait pas été handicapée par sa blessure. Aussi, se demanda-t-elle si elle suivrait le métamorphe jusqu'au Brésil. Sa bête, elle, le voulait. Elle ne demandait pas mieux que de partir à la découverte de l'Amazonie. Rien ne la retenait en France. Ariane était toujours en colère contre ses parents et contre Anna. Sa carrière était fichue d'une manière ou d'une autre... du moins ne serait-elle jamais une danseuse étoile. Elle n'avait aucune perspective d'avenir. Si elle décidait de suivre Philippe sur un autre continent, ses parents en feraient une jaunisse, c'était certain, mais ils n'auraient à s'en prendre qu'à eux-mêmes. S'ils lui avaient dévoilé ce qu'elle était, peut-être aurait-elle persévéré dans la danse, en serrant les dents pour braver toutes ses douleurs. Cette nuit-là, sa panthère rêva à l'Amazonie.

En ouvrant les yeux, Ariane vit une grande tête de léopard à quelques centimètres à peine de la sienne. La bête l'avait réveillée d'une pression du museau. L'espace d'une seconde, elle se figea, mais très vite, elle se remémora qu'elle aussi était un fauve. Baissant les yeux, elle s'en assura. Complètement fascinée, elle contempla quelques instants ses pattes noires. Réalisant soudain que Philippe reprenait sa forme humaine, elle s'affola. Que faire pour retrouver la sienne ? Elle n'en avait aucune idée. Sa première métamorphose s'était déroulée instinctivement, mais comment diable redevenir la jeune femme qu'elle avait été ? Paniquée, elle se leva et se secoua alors que Philippe s'habillait. Une fois vêtu, l'énergumène s'en alla sans même lui prêter la moindre attention, emportant avec lui le sac qui contenait ses habits. Deux bonds suffirent à le rattraper. Lui barrant le chemin, elle feula son impuissance.

— Tu ne peux pas rester comme ça, il faut que tu te changes ma belle, osa-t-il lui sortir ; comme si elle ne le savait pas.

Non mais, il se fichait d'elle ! Alors qu'elle se tenait là, perplexe, il la contourna pour continuer sa route, si bien qu'elle protesta la gueule grande ouverte.

— Je t'attends à la voiture, dit-il en jetant le sac à dos à ses pattes.

Consternée, elle le regarda partir et sentit la colère monter en elle. Quel rustre ! Comment pouvait-il la laisser derrière lui sans se soucier de son devenir ? Elle bouillait tellement intérieurement qu'elle en eut peur. Soudain, elle prit conscience qu'elle avait déjà perçu ce feu la traverser la veille, juste après la morsure à la lèvre. La transformation à rebours venait de s'amorcer. Obéissant à son instinct et à son corps, elle se redressa dès que la position verticale lui sembla mieux appropriée à sa nouvelle anatomie. Dieu merci, elle était en passe de retrouver sa silhouette humaine, avec des pieds et des mains, des jambes et des bras, et ce, grâce à la colère.

Ramassant le sac, elle se mit à courir pour rattraper Philippe qu'elle agrippa à l'épaule.

— Non mais, ça ne va pas, de me laisser plantée là !

Promenant son regard sur sa nudité, le jeune homme lui conseilla de se vêtir avant qu'ils ne tombent sur des promeneurs matinaux.

— Tu me le paieras, siffla-t-elle entre ses dents, alors qu'il reprenait son chemin.

Tout d'abord tentée de presser le pas pour le rejoindre, une fois qu'elle fut habillée, elle préféra finalement le suivre de loin. Elle était toujours furibonde quand elle approcha le véhicule auquel il était adossé. Le regard foudroyant qu'il récolta à son arrivée ne sembla pas l'impressionner.

— J'espère que tu réalises quand même que tu me dois une fière chandelle, lui fit-il remarquer, tout sourire. Pour se métamorphoser, il n'y a pas de secrets, il suffit de le vouloir, sincèrement, profondément. Si j'étais resté à côté de toi à attendre, on y serait encore.

— Ok, j'ai compris, ta muflerie était calculée.

— Tout à fait. Je suis pardonné ?

— Si tu me paies un petit dèj.

— Avec plaisir, je meurs de faim. Ta panthère est magnifique. J'ai été estomaqué. Je m'attendais à voir une louve ou une lionne, pas un félin noir. Mais en y réfléchissant bien, pourquoi pas ? Les croisements entre thérianthropes sont très fréquents, le sang de plusieurs fauves doit couler dans tes veines. Viens là, que je te sente une dernière fois.

— Que dirait ton amie, si elle te voyait ? demanda-t-elle, alors qu'il la tirait jusqu'à lui pour plonger son nez dans sa chevelure.

— Elle me crèverait les yeux. Si tu devais faire sa connaissance un jour, je te serais reconnaissant de ne pas lui

raconter de quelle manière je t'ai amenée à te transformer. Je ne pense pas qu'elle apprécierait.

— Va-t-elle se rendre au Brésil, avec toi ?

— Franchement, je n'en sais rien. Un jour c'est oui, le lendemain c'est non. Elle ne sait pas ce qu'elle veut.

— Et tu veux vraiment que je vienne ?

— Oui, plus j'y pense, plus je me dis que cela me ferait très plaisir.

— Aimerais-tu jouer avec le feu ?

— Normalement, non. Mais avec toi, je prends le risque de me brûler. Tu viendras ?

— Je ne sais pas. J'ai tout plein de choses à digérer avant de prendre une décision.

— Tu veux vraiment savoir pourquoi je t'ai abordée ?

— Notre rencontre n'était donc pas due au hasard ?

— La première, si... dans une certaine mesure, mais je crois que dans la vie rien ne survient vraiment par accident. Notre destin est plus ou moins tracé. Le nôtre était de nous rencontrer. Je l'ai su dès que tu t'es tenue devant moi, car je t'avais déjà vue quelques semaines plus tôt.

— Où ça ? s'enquit-elle médusée.

— Dans mes rêves.

— Tu me charries, là ?

— Pas du tout.

— Raconte, je suis toute ouïe !

— Je te dirai ça au Brésil.

— Tu m'as l'air bien sûr de toi, Philippe Moudio.

Le sourire aux lèvres, Ariane monta en voiture en secouant la tête.

PAP, MAM ET TOUT LE TRALALLAH

Jean-David CHRISTINAT

Je suis trop super content !

Juste avant le repas du soir, j'ai vu Déborah toute nue. C'était la première fois que je voyais une fille toute nue. Déborah, elle a un visage bizarre, pas très super joli. Son corps tout nu est beaucoup plus ultra que son visage. Quand elle était à poil nu, j'avais le cœur qui battait fort et vite. Comme la fois où j'avais mis le feu à la grande poubelle du grand parc. Sauf que cette fois je n'ai pas couru pour pas que la police m'attrape et me punisse. Mais c'est sûr, sur Déborah et le feu je dirai rien du tout. A personne.

Déborah a huit ans. Moi aussi. La maman de Déborah a couru vachement loin. Déborah ne sait pas où elle a arrêté de courir. Même son papa ne sait pas son adresse. Mon papa à moi, il a tué sa bouche et sa cervelle avec son fusil.

Maman m'a dit que Dieu nous entend et nous voit. Tous. Si on lui demande gentiment une prière, il peut faire qu'est-ce qu'on veut. Alors avant de dormir, je vais prier à Dieu de faire que demain Déborah elle se montre encore toute nue. Mais cette fois, plus longtemps.

Je ne veux pas inviter mon super pote à la casa. Ce serait la cata, la méga honte ! Maman m'oblige à prier et louer Dieu en chanson avant chaque repas. Louer le Seigneur devant Patrick coûterait trop cher à notre amitié.

Il n'est pas rare de voir maman faire une danse bizarre en écoutant Mozar. C'est le coup classique.

Chaque dimanche matin, maman m'ordonne de m'habiller avec des habits ridicules et qui me serrent, qu'elle nomme « élégants ». Au temple, je dois louer le Seigneur devant la chaire. Louanger les anges qui sont dans nos compagnes. Manger ceci qui est sa chair et cela qui est son sang. Je proteste tant ?

Mam me parle d'amour et de Dieu tout le temps. Quand pap et maman faisaient leurs trucs d'adultes, Dieu les regardait. Dieu est beurk ! Lui seul sait s'il rougissait. De honte, de gêne ou de plaisir ?

Les vers passent à travers mes pores. Tu verras !

Comme tous les 31 décembre, mam et moi sommes allés sur la tombe de papa. Comme chaque fois, mes larmes tombent. Comme d'hab, mam ne pleure pas. Mam prie. A voix haute. Comme d'hab, je déteste la voie qu'elle prend. Comme d'habitude, je laisse un poème sur la tombe de pap. Et j'ai encore dû dire à mam de ne pas le lire ! Le pire, c'est qu'elle m'a encore supplié de le lui lire. Non ! C'était pour pap, pas pour toi !

J'aime mam. Mais même quand elle me dit « Je t'aime » je ne le lui dis pas en retour. Je souris. Je chiale. Et puis je ris. Après, je râle. Je peste. Je rouspète. Dans ma tête. Je prie pour papa. Je prie pour mama. Dieu. L'Homme est au Dieu. Papa. Pap. Papounet. Tu me manques. T'as décidé de mourir. J'ai envie de la vie. Je ne veux pas décider de mourir. Je laisse Dieu faire son travail. Pap, avant de fusiller ta bouche et ta tête, as-tu eu une pensée pour moi ? Pour mam ? As-tu ri ? As-tu pleuré ? T'as vu ta vie défiler ? As-tu eu des pensées pour ton papa et ta maman ? J'ai déjà demandé tout ça à Dieu. J'ai prié. J'attends toujours les réponses. Papa, est-ce que je te verrai quand je serai au ciel et dans le cimetière comme

toi ? Pap, évidemment, tu savais que chaque 31 décembre, c'est mon anniversaire. Et aussi celui de maman. Je ne me suiciderai jamais. Fontaine, jamais le 31 décembre.

Dieu, ne me reprends pas le 31 décembre ! Je t'en prie !

Le prochain 31 décembre, j'aurai 10 ans. Un nombre a deux chiffres. Comme les deux grandes personnes. Alors, comme cadeau, je demanderai à maman de ne pas aller avec elle au cimetière. Je déciderai tout seul si j'y vais et quand. Pour doubler mes chances, je vais aussi le demander à Dieu.

Mozar m'a donné l'idée d'écrire à Déborah. La lettre que je lui ai écrite contient cent nonante-quatre lettres, sur deux pages. Sur un seul sujet, elle.

En guise de remerciement, j'écrirai aussi une lettre à Monsieur Mozar pour lui dire que grâce à lui je suis à l'article de la vie. J'espère que le cimetière où y a Mozar ne se trouve pas trop loin.

Maman ne change pas. C'est la seule personne comme ça autour de moi. Toujours la même. C'est pour ça que je l'aime.

Pour la deuxième fois, j'ai couru plus vite que les policiers. Tellement que je n'ai même pas entendu de sirène. C'était top cool quand j'ai vu les cadavres des deux poubelles cramées.

Le papa de papy a nonante ans et aucune dent. Sa forêt noire broyée fait le bonheur de grand-papy. Il sourit comme papa. Malgré ça, je suppose qu'il ne fait plus aucun envieux. C'est ça, être vieux.

Pap ne m'a jamais parlé nœud, de miaou et tout le tralallah. Ce n'est pas qu'il n'a pas eu le temps, puisque mam l'a fait avant que pap ne se tue. J'aurais préféré que ce soit papa qui m'apprenne ça. J'étais certainement autant gêné que mam. Dois-je redouter l'effet papillon ?

Je viens de faire un vœu au pieu. De ne pas être un adulte compliqué comme tous ceux qui m'entourent. Ils sont carrément tordus.

C'est un peu vrai ce que le gros André et le grand Philippe de la cantine ont dit aujourd'hui. Les nanas, c'est que des biches. Mais c'est aussi un peu faux. Vu comme ça, ils auraient aussi pu dire que c'est des antilopes.

Pourquoi m'être mis à écrire ? Parce que j'ai pris conscience d'avoir atteint l'âge de comparaison. Étant donné que je suis atteint et plus moche que Pierre, je n'amasserai pas de belle frimousse. Je tente d'enfiler des perles. De bout en bout, j'habille mes pieds d'un soupçon de beauté. Je campe un personnage que je joue déjà. Je passe le plus clair de mon temps à sauver mes apparences sombres.

Avoir un métier ? Perdre ma vie à la gagner ? Si l'écriture me permet d'éviter cette galère, j'embarque de suite !

L'avenir le plus fun reste ce qu'il y a à venir tout de suite. Du reste, quand ma maternelle a chuchoté, j'ai tendu l'oreille et entendu : « Les grands échecs de notre époque sont le matérialisme et le matraquage médiatique de l'individualisme. » D'acc avec la mat', tous des m'as-tu-vu !

Patrick a été adopté par ses parents. Ils l'ont acheté. C'est nul. Acheter un enfant, c'est la honte ! Je n'adopterai jamais cette option !

Dieu m'aime. Mam m'aime. J'aime Dieu. J'aime mam. C'est la première fois que je me sens aussi bien. Merci la vie.

ÉVITEZ DE DONNER VOTRE LANGUE À CE CHAT

Martine LOEB

— Tu as mangé des choses qui ne te convenaient pas ?

Le ton que prit ma femme pour me poser cette question, oscillait entre la moquerie, la gentille plaisanterie et l'inquiétude. Et d'ajouter, à part elle et non sans raison : « ça le dépasse, de surveiller son alimentation ».

Maintenant, le matin, au moment de me raser, je passais un temps fou à tenter d'enlever les poils longs, gris, légers, dont l'épais duvet me recouvrait le cou. L'une des parties visibles de mon anatomie. Je vérifiais souvent que la fermeture éclair de mon pantalon tenait, sous la pression de mon ventre velu. Cuisses et jambes n'étant pas épargnées. M'assurer que mes yeux restaient bleu clair, sans virer au vert étincelant particulier à certains chats, me devenait nécessaire. Un mouvement involontaire m'amenait, la nuit venue, à prendre la surface des fenêtres pour autant de miroirs.

Ce que ma femme appela bientôt « mon manège » en réalité la perturbait et l'énervait. Je n'osais plus l'embrasser.

Elle ne supportait plus ma pilosité étrange et envahissante. Elle se retenait de crier en me voyant laper le lait. Ce breuvage remplaçait en effet mon café matinal. Je surveillais mes mouvements, me gardant de donner l'équivalent d'un coup de griffe ou de passer ma main sur mes quasi-babines.

Je ne m'en étais pas tout de suite aperçu. De longs poils souples et grisâtres s'étaient mis, très insensiblement, à pousser sur mon corps. De bien dessinée et noire, ma moustache affichait à présent, longue, effilée, une moustache de chat. Ma femme observait le phénomène en dissimulant mal un air incrédule. Et certes, sans y parvenir, en vain vraiment, j'essayais de la raser. Pas ma femme – la tare.

D'autres signes appurent.

Un jour, il m'arriva de ronronner de contentement. Une envie me saisit de me frotter contre certains coins de la salle à manger, et contre les murs.

Des instincts s'éveillaient ou, qui sait, se réveillaient en moi.

Je voulus les combattre. Hélas... Au matin puis après ma sieste, s'imposait dans mon corps un impératif à m'étirer de toute ma colonne vertébrale en la creusant avant de la bomber. Je me précipitais vers la salle de bains pour procéder à ma toilette.

Ma femme se gardait manifestement de hurler. Je parle de « ma femme ». Elle est, en fait, ma compagne. Mon tempérament de personne indépendante ne peut tolérer les liens du mariage.

Mon indépendance s'exprime surtout par des moments que je consacre à la rêverie. J'ai souvent besoin de me laisser aller à rêver en plein jour. Ainsi je me déconnecte du monde matériel. Un tel mouvement m'apporte un réconfort, une solution à un problème et très souvent du bien-être.

Ma femme estime, non sans une once de dédain, que je « rêvasse ». Selon son propre mot. Mais je peux comprendre sa difficulté à envisager la nécessité de s'écarter de la rationalité environnante. D'ailleurs, elle ne peut s'expliquer, cette sensibilité tacite, intermédiaire et prégnante, dont les

influx gagnent mes sensations, mes nerfs en s'étendant sur ma peau. Jusqu'à la « fleur » de mon derme. Ce qui ferait de moi un autre être.

A ces moments de rêveries correspondent diverses images. La poussée de mes poils, leur envahissement, devait leur donner une orientation spéciale.

Commença de se dérouler comme une suite de scènes, à mes yeux clos, dans mes pensées diffuses. Ces scènes ne se modifiant pas, mais me revenant telles, à l'identique, cela me fit l'effet d'une sorte de cérémonial.

L'étendue de mes pensées, autrement dit de mon champ de conscience, s'imprégna déjà d'un schéma de temple grec. Ses formes m'évoquaient celles, émouvantes, de Philae.

Là, rien ne se passait. Les influences des pierres, du sable, de l'eau du Nil annihilèrent les journées, les changeant en temps jamais temporels. Le calme imposant, souverain, régnait comme un vrai monarque.

Un jour où je prolongeai mon état d'assoupissement dans ce lieu mental en tous cas, je crus percevoir des bruits stridents. Des bêtes se promenaient là, me dis-je, cherchant leurs proies. Je captai des miaulements.

Alors un événement survint dans le cours de mes pensées. Elles s'arrêtèrent. Une sorte d'amollissement plus prononcé permettait à une idée, que je repoussai d'abord, de s'y insérer.

Et cette idée consistait dans le fait que j'avais, moi, oui, un homme, un humain, vécu sous la forme, dans la peau, y compris la chair, d'un chat. Ces miaulements me le rappelaient. Faisant office de rappel à l'ordre, autant le dire.

L'ordre en question référerait, à n'en pas douter, au phénomène de la Métempsychose.

Or, à considérer mon état pileux persistant, ce processus ne cessait pas. J'en constatais, navré, les œuvres au quotidien. Restait à savoir en vertu de quoi agissaient-elles encore et sans toutefois progresser. Puisque je gardais ma forme humaine. La quête d'une cause, à défaut d'une raison, m'amena à envisager une alternative. En voici les deux termes :

— Une stase, un arrêt fortuit bloquait l'avancée normale, en somme le bon déroulement d'une mue que je subissais maintenant, à mon corps défendant ;

— La mue s'était accomplie. Mais comme un relent en propageait les effets dans le Temps. Ce qui m'obligeait à revenir en arrière. Avant mon état d'humain.

Ce semblant de clarté ne m'empêchait pas d'éprouver le sentiment que ce propos me paraissait comme écrit sur un banc de sables mouvants. L'accompagnaient de nouvelles images où figuraient, dont ceux que l'on entreposait dans des silos du temps des Égyptiens, des Grecs d'avant l'ère chrétienne, quantité de grains.

Des grains, de folie ?

Des rêveries suivantes devaient m'amener à en retrouver en déambulant dans les allées du Jardin du Luxembourg.

J'en connaissais les lieux, ayant autrefois copiné avec le chat d'un des gardiens. Un vrai matou ! Le chat – pas le gardien. L'animal aimait se targuer de connaître recoins et secrets du Jardin. A lui je devais d'avoir assisté à l'une des Assemblées des Statues.

Chaque pleine lune les trouvait, de fait, rassemblées près du grand bassin qu'agrémente un majestueux jet d'eau. La réunion incluait les sculptures en mesure de se déplacer – pouvant donc avancer sur deux jambes et mues par l'énergie

dégagée de l'astre à sa culminance. Exclues les bustes, les cariatides et tous les exemplaires évincés de l'anthropomorphisme.

On honorait souvent les reines, en particulier la superbe Marguerite de Navarre. Son effigie de pierre blanche arborait une impassibilité, nonobstant les injures apportées par les pigeons sous la forme de déjections.

La lumière de la pleine lune semblait les animer jusqu'à les doter comme d'une vie intérieure. Un nuage infiltrait l'astre et les voici paraissant danser ! Elles exhibaient leurs atours rigides de dentelles lapidaires. Un vent faisait trembler les feuillages des hauts marronniers, leurs robes s'éployaient suivant les mouvements des danses inhérentes à leur époque. Elles dansaient certes, en observant cadences et rythmes, probablement d'une lente « Allemande », sinon d'une « Pavane », la roideur interdisant les pas lestes de la « Capriole ».

Aucun monarque (absent des lieux d'ailleurs) n'allait se présenter afin de les accompagner. Toutefois, le pas conquérant, détaché de sa niche au Louvre, arrivait un Maréchal. La Valois dédaignant Carnot, issu de l'Empire.

Mon guide, en son langage, identifiait chacun des personnages en les nommant. Il en contait les légendes, les intrigues.

Ne me demandez pas ce qu'il est devenu ; je l'ignore. Peut-être a-t-il remplacé, suite à Métempsychose, son maître... Mais je ne le crois pas, car il était trop indépendant pour revêtir un uniforme et dépendre d'une hiérarchie.

Je peux évoquer à présent, après les grains de sable, leurs équivalents en termes de grains des pellicules, en l'occurrence celles projetées à la Cinémathèque de Chaillot.

Certainement ai-je été ce chat qui se baladait dans les travées de la grande salle. Les cinéphiles, amusés, me toléraient d'autant que je ne miaulais jamais. Essayez de miauler pendant la projection d'un film – surtout d'avant le parlant -, vous vous ferez étripier !

L'un de mes films préférés est Tabou (de Murnau). C'est une symphonie de noirs et blancs. Les ombres représentent des pauses. Je m'y suis faufile en sentant leurs silences humides sur mon poil. Les blancs soyeux me servaient de champ dédié à mes glissades. Dans les plans noirs résidaient des nuits sereines dans lesquelles il faisait bon se poser et dormir en toute tranquillité.

Je grattais aux portes de Lubitsch ; galopais dans « la Nouvelle Babylone » de Kozintsev et Trauberg ; l'échiquier des « Echecs » de Boris Barnett me fournissait un très amusant terrain de jeux. Aux décors de Lazare Meerson revenaient sans doute de m'abriter, par exemple dans l'une des maisons de « Princesse Tam-Tam » avec Joséphine Baker.

Les paroles dans « Tabou » ne m'intéressaient pas. En revanche, la gestuelle du « Montreur d'Ombres » d'Arthur Robison me fascinait. Voici un personnage aux mains capables assurément de créer des mondes impalpables, illusoires et cependant réels en leurs désirs.

Un incendie, d'importants dégâts d'eau mirent un terme à l'activité de cette Cinémathèque. En tant qu'habitué respectueux des traditions, j'aimais mieux me détacher de ma passion plutôt que d'aller me galvauder dans des endroits où ne pouvait régner le véritable esprit cinéphilique.

Des moments de lucidité traversaient le mien. Je les consacrais à considérer des problèmes. Par exemple, la durée de vie des chats.

Triartis, ce spécialiste de la question, les estime en possession de sept vies. Sans mentionner les durées précises, certes. Le fameux chercheur Akhér'ib atteste de neuf et reste indécis sur le même point.

L'un des chats du Jardin du Luxembourg, hormis mon guide, devait savoir. Une difficulté se levait toutefois, concernant la langue en laquelle il me faudrait m'adresser à lui.

Le Mau, déjà, s'exprime en Égyptien le plus pur en évitant d'accentuer mal à propos les hiéroglyphes. Les pays d'origine des autres régulent leurs expressions. Un « lybica » parle arabe ; un « bieti », chinois sinon tibétain ; un « nigripès » use d'un dialecte de l'Afrique du Sud, etc... J'avais en effet commencé de me documenter sur les diverses espèces de « felis » en allant puiser à une source d'érudition.

Je veux parler de la bibliothèque historique de la Ville de Paris. Ce magnifique endroit offre aux regards d'un lecteur un spectacle impressionnant.

Les murs, recouverts de volumes aux tranches généreusement dorées, exhalent le savoir. Un superbe travail de poutres apparentes, peintes de vives couleurs, orne le plafond à caissons. Calme et silence semblent envelopper le Temps dans une étoffe imitant la gaze.

Les lecteurs, à l'unisson du lieu, paraissaient même exemptés de cette dimension. L'un d'eux devait attirer mon attention. Laissez-moi le décrire. Il portait un costume blanc qui rappelait celui des messieurs datant du Romantisme. Il arborait un gilet, des guêtres aux pieds. Sa chevelure, argentée et crespelée, lui couvrait la moitié du crâne. Une large moustache lui barrait le visage animé d'un air résolument farouche. Ses yeux brillaient d'un vert chat. Il avait posé, en travers de sa table de lecture, une canne épaisse à pommeau doré.

Il m'aborda quand, un début d'après midi, je commandai mes livres. Il me proposa d'aller en parler au salon de thé qui jouxtait la bibliothèque. Je l'invitai. Il apprécia le chocolat chaud dans lequel il versa beaucoup de lait et choya le plateau de friandises. Je crus qu'il allait s'en lécher les babines, comme on dit parfois.

Il connaissait tout des « felis ». Je lui confiai mes affres. Alors il les augmenta en me pressant d'en sortir.

— Votre état de peut pas durer, proféra-t-il d'une voix presque aigre.

— Parce que ?

— Le processus de la Métempsychose doit rapidement trouver son accomplissement. Au risque de présenter des effets délétères.

— Heu... Par exemple ?

— La décomposition ! Je parle de la décomposition de la chair. (Il marqua un temps avant d'enfourner un chocolat à tête de souris sous sa moustache). Vous m'expliquez, (reprit-il), votre état comme résultant d'un dérèglement ou bien d'un arrêt. En votre langage actuel, vous parleriez d'un « bug ». Mais en voilà un cas magnifique ! Quel événement étrange ! Unique ! Intrigant...

Il allait m'en remercier, me dis-je.

Une intention l'agitait, certes. Celle d'obtenir de moi une goutte de mon sang, « afin de l'analyser », précisa-t-il en ajoutant :

— Je vais vous dire de quel chat vous provenez. Ce qui vous permettra de vous adresser aux autorités compétentes au regard de vos gènes.

L'idée me parut folle. Étais-je à une absurdité près ?

Au cours du second rendez-vous que nous prîmes, au même endroit et devant le même chocolat, il me remit le résultat de

son investigation. En voici l'essentiel, rédigé dans un style, ai-je trouvé, léché :

« Cher Monsieur ou plutôt cher avatar de chat, vos résultats m'ont stupéfié, dans la mesure où vos cellules en effet contiennent des échantillons variés, disparates et mélangés des « felis » jusqu'ici répertoriés.

Ainsi j'ai d'abord repéré des traces du « felis sylvestris ». Ce chat sauvage européen parcourt encore nos forêts. Mon microscope m'a montré de quoi identifier sa queue courte aux anneaux et à l'extrémité noire. Plusieurs cellules annonçaient l'empreinte odorante des sentiers suivis par la bête, quêtant des insectes, de petits mammifères incluant reptiles, oiseaux. J'ai relevé des parcelles de plumes jaunes spécifiques au canari.

Des éléments du « felis lybica » m'apparurent, attestés par la couleur noire des coussinets de ses pattes arrière et par l'éclat de ses yeux dorés. Soit des traits bien distinctifs. Je vis rouler des grains de sable entre les coussinets. Preuve de son identité de chat sauvage africain.

Figurait tout autant le « chaus », reconnaissable à ses oreilles terminées par un toupet noir, à son poil humide d'un roux fauve. Oui, les relents de roseaux et des eaux stagnantes dénotaient le chat des marais ou des jungles.

Puis la science avérait des traces du « margarita » dont le maquillage roux raye la face depuis le coin de l'œil jusqu'au milieu du menton. Ce chat des sables ou des dunes déposait dans votre composition des particules émanant de sa fourrure épaisse. Son museau, sa poitrine se reconnaissaient à l'impression de marques claires. Et demeuraient dans ses babines des résidus de ses repas dont rongeurs, lézards avaient fait les frais.

Je dois aussi mentionner le « bieti », le chat de Chine et du Tibet. J'observai les empreintes de sa queue longue aux trois ou quatre anneaux concentriques couronnant l'extrémité noire. Des idéogrammes chinois confirmaient la présence de ses pérégrinations dans ses contrées d'origine.

Vos cellules incluait les mitochondries du « manul » ; on l'appelle aussi le « Pallas'cat ». Le bout blanc de ses poils ainsi que ses pattes courtes et trapues adaptées à l'escalade servent à le catégoriser sans erreur. Et davantage encore, à considérer ses vingt-huit dents, quand les autres variétés en possèdent trente.

Mon microscope me révélait, à n'en pas douter, des effluves de steppes, des relents de savanes du sud de l'Afrique où vit le « nigripes ». Le plus petit des félins propageait chez vous les larges taches brunes constellant son dos, ses pattes noires et les larges touffes de poils noirs entre les orteils.

Quant au « catus », ce chat domestique, aucun signe particulier ne me permet d'en parler plus précisément. »

— Et le « Mau », m'écriai-je, étonné, passablement déçu – ma lecture achevée.

Mon interlocuteur afficha alors un large sourire. A le notifier, je pensai à celui dit du « Cheshire » inventé par le révérend Dodgson. L'homme, heureusement et contrairement à la bête de la fiction carrollienne, ne disparut pas. Il s'exclama :

— J'aurais vu sous ma lentille le pendant des marques tâchetées de son épiderme et de la fracture au cou.

Une expression rêveuse souligna chez cet homme de science un discours où l'emphase et la poésie se disputaient la préséance, en hommage au « Mau » dont il parla de la sorte :

— Ses maîtres le destinaient à être momifié puis vendu comme porte-bonheur du foyer ou comme ex-voto... L'offrande d'un chat momifié à la déesse Bastet – la femme et la fille du dieu Râ – permettait de déchaîner sur un ennemi les redoutables ires de la Dame. La belle est d'ailleurs représentée sous la forme d'une chatte ou femme à tête de chatte. Elle tient en ses mains un sistre et porte un ou deux anneaux d'or.

Le « Mau »!! Dressé à la chasse aux oiseaux, dûment respecté, arborant sa fourrure d'un jaune bronze, il a sillonné l'univers des Dieux et des pharaons. Il allait se rassasier des grains entreposés dans les silos.

Mon attention devait surtout s'arrêter à ce mot de « grains ».

Le salon de thé fermait. Mon invité saisit sa canne et, lissant sa moustache, il énonça :

— Libre à vous, maintenant, de ne plus subir votre état de mue défectueuse. Ainsi vous trouvez votre humanité conçue dans sa normalité la plus banale. En ce cas, vous devrez contacter les autorités compétentes susceptibles de vous insérer dans un tel chemin. Personnellement, je ne les connais pas. Vous devrez, de plus, rencontrer chacune des autorités responsables de chacune des variétés de chat dont vous avez successivement mué. Huit au total.

Mon interlocuteur ici se tut. Puis souhaitant visiblement ponctuer son propos, du bout de sa canne, il en frappa le sol. Et reprit :

— Ou bien – car il y a aussi cette alternative -, vous demeurez tel. Les charmes de tous ces petits félins réunis vous distinguent du reste des mortels. On vous engage, dans un cirque ou dans un film fantastique...

Plusieurs jours sinon des mois me furent nécessaires en vue de déterminer mon choix. Ma compagne ne m'y aida guère.

Elle se faisait chatte, en voulant (non sans ironie mais d'après elle humour ou résignation) me plaire.

Devinez ce que j'ai choisi. Hein, lecteurs ? Miaou...

Vous donnez votre langue au chat ?

CLÉO, MON ENFANT CHAT

Nicole PROVENCE



Illustration Nicole PROVENCE

Dans les foins chauds et odorants de l'été, Cléo se glisse, furtive, ondulante, allongeant avec précaution ses pattes de velours striées, et les pose avec la légèreté d'un vol de libellule. Les graminées oscillent à peine sur son passage, laissant tomber sur son poil leurs graines mûres et gonflées. L'air est immobile, comme en attente d'un événement qui déchirera pour un instant le silence troublé par le chant des mésanges et le cri de la buse qui vient de débusquer l'intruse, prête à lui voler sa proie.

La chatte s'est brusquement arrêtée, le regard fixe, ses yeux verts bordés de khôl comme ceux d'une odalisque. Les moustaches tremblent et les oreilles pivotent. De vrais radars ! Elle n'ose même plus respirer. Elle est là, elle guette, avançant le grattement timide de la souris désireuse de s'étourdir du soleil qui brûle l'air. La buse en colère crie encore pour effaroucher la voleuse, elle tourne dans le ciel et descend lentement, comme une spirale inexorablement aspirée par le sol. Cléo, indifférente à ses cris aigus, se penche et recule, puis se tétanise brusquement. Même les mésanges et les chardonnerets se retiennent dans leur mélodie.

Bientôt, quelques granules de terre glissent dans le trou. Un petit museau renifle l'air, hésite, recule et sort à nouveau, mis en confiance par le silence qui l'entoure. Il ignore encore le regard d'hypnotiseur qui la guette et la patte qui n'attend que l'éclat d'une seconde pour la saisir. Le petit museau pointu s'aventure un peu plus, humant l'air de ses moustaches frémissantes, les yeux aveuglés par la lumière crue du jour. Cléo bande ses muscles, s'astreint à une immobilité parfaite, sauf la queue qui fouette l'air nerveusement. Mais pas un brin d'herbe ne bouge, la souris ne doit pas être alertée !

La buse aussi a repéré ce petit rongeur inconscient. Elle lance à nouveau ses cris, longs et stridents, espérant effrayer la féline qui empiète son domaine, mais la chatte n'en a cure. Elle respire à peine et sa queue s'est raidie. Confiante, la souris s'avance hors de son trou, et c'est au moment où elle pressent le danger qu'une patte la plaque violemment au sol. Des griffes d'acier dans une gaine de fourrure la retiennent prisonnière et l'empêchent de fuir. La mignonne a instinctivement compris, viscéralement elle sait... Inutile de se débattre, les barreaux de cette cage de poils sont solides. Si elle persiste à tenter de s'évader, ils se refermeront cruellement sur elle. Alors, elle fait la morte pour tromper son ennemie, sachant qu'un seul mouvement exciterait l'instinct de la chasseresse. Elle devient molle. L'inertie feinte intrigue et

déconcerte la chatte. Qu'est-ce donc cette chose qui ne bouge plus ?

Cléo soulève sa patte avec précaution, prête à refermer le piège. Mais non, ce petit paquet aux poils ras roussâtres ne semble plus vivant C'est à peine si, en approchant le museau de son corps, elle pourrait déceler les battements fous de son petit cœur. Incrédule, la chatte observe. La patte de velours fait une pichenette du petit corps au ras de l'herbe, espérant la ranimer. Mais la souris reste amorphe, c'est tout juste si elle ose ouvrir un œil pour dévisager son prédateur. C'est une question de survie.

La chatte est déçue, elle la pousse encore du bout de ses griffes pour la stimuler puis la prend dans sa gueule, sans la croquer encore, elle a le temps ! Sa prise entre les dents, la chatte ondule et se dirige fièrement vers les petites roches blanches qui dessinent une rocaille amoureusement fleurie par Claudine. La souris se laisse balancer sans esquisser un mouvement. Elle ressemble à une grosse moustache qui pend de chaque côté de ses babines. Cléo la laisse choir à terre et s'en désintéresse... en apparence. Elle détourne la tête et observe négligemment le ru qui coule clair sur son lit de pierres, le lézard qui paresse et sera sa prochaine victime, et le vol du papillon qui folâtre. Elle ignore qu'aux pieds des iris, se gorgeant de soleil, lovée dans sa gaine d'écailles verdâtre somnole une couleuvre.

Dame souris sent son cœur qui se calme, elle reprend ses esprits... et l'espoir. Peut-être a-t-elle une chance ! Elle hésite et tente un frémissement de patte... rien... Dame chatte semble davantage préoccupée par la tige du saule pleureur dansant dans l'air tiède que par l'humble souriceau qui espère toujours. Elle amorce un deuxième tressautement, toujours rien, la voilà qui tente de fuir, la pauvre, en aveugle, humant désespérément l'air qui la guidera jusqu'à son trou ou un tout autre abri. Alors, Cléo bondit, heureuse que son jouet s'anime à nouveau. Elle s'ennuyait déjà ! Elle la saisit de ses griffes

encore innocentes et la projette dans l'air comme une balle, encore et encore, Souricette tourbillonne, vole et rebondit. Elle a le vertige. Cléo s'amuse *au chat et à la souris*, un jeu qu'on ne lui a pas appris petite mais qui est inscrit dans la mémoire ancestrale de tous les chats. Parce qu'elle a un peu trop serré cette petite chose tiède et palpitante, presque par inadvertance, une goutte de sang a perlé sur sa langue, réveillant son instinct de carnassier. Pour avoir le jus de ce fruit étrange, elle sait qu'il faut le presser davantage, et sans hésiter, elle referme ses dents aiguës sur le petit campagnol. Souricette sait qu'elle a perdu. Ses cris ne sont plus que des ultrasons que ses sœurs n'entendront même pas pour les prévenir du danger qui les guette.

Souricette expire. C'est la dure loi de la nature !

Cléo se régale. Dieu que la souris était bonne et goûteuse ! Elle dédaigne une patte arrière et la queue qui ressemble à un ver de terre desséché. Une aubaine pour les fourmis qui la détectent et se précipitent en colonne organisée. Dans l'azur, la buse proteste et accuse. Elle était sur le point de fondre sur sa proie quand ce maudit félin lui a volé son repas. Elle ira chercher ailleurs sa pitance, dans la solitude de la colline ou dans les champs alentours.

La chatte s'essuie consciencieusement la gueule. Elle passe et repasse sa patte humide sur son museau, lisse ses moustaches puis s'arrête une seconde. Elle baille sans façon en étirant ses yeux. Le soleil la caresse. Elle continue à se lécher consciencieusement, puis s'étire voluptueusement, les pattes loin en avant, son petit derrière en l'air et la queue tendue. On se croirait à la prière de la Mecque. Cléo s'incline et se prosterne jusqu'à terre pour remercier Dame Nature de la provende qui vient de garnir son estomac. C'était peu en fait, une si petite souris ! Elle sent son appétit aiguisé et cherche autour d'elle ce qui ferait un entremet ou un dessert convenable.

L'herbe est verte et tendre, elle s'y vautre comme une fainéante et jouit avec ivresse de sa liberté, allonge son corps et le tend comme un arc, bascule et roule sur elle-même, griffant l'air et le ciel. Elle baille encore et ses moustaches se rejoignent en un arc en cercle délicat au-dessus de son museau pointu, découvrant ses dents acérées et sa langue rose. Le soleil trempe de sa lumière chaude sa fourrure rousse et noire qui forme une touffe d'angora sur son ventre. C'est l'endroit préféré que Claudine aime caresser et embrasser. Elle seule a le DROIT ! Condescendante, elle consent à ces démonstrations de tendresse humaine.

Claudine

Claudine a une passion : l'écriture, et depuis des années, elle s'offre le luxe et le plaisir de laisser couler dans ses phrases tous les sentiments qui l'animent et qu'elle ne peut pas toujours avouer. Peu de gens comprennent ce genre de *faiblesse* !

Écrire, c'était rêver à haute voix sur une feuille blanche. Mais ce que préfère Claudine, c'est écrire en compagnie de Cléo, et dans ses romans, il y a toujours quelque chat qui se perd et se glisse subrepticement entre les lignes pour témoigner de son amour pour sa petite compagne. Au fil des histoires, Cléo devient tour à tour Câline, Charbon, Charlie, Coquine ou Chipie. Claudine ne peut exiler les chats de sa vie, et encore moins de ses rêves. Ils en font intégralement partie, c'est comme un deuxième cœur qui bat silencieusement à côté du sien. On ne l'entend pas, mais il est là.

Des sentiments étranges les relient, des relations proches de l'amour des humains, teintées de respect mutuel et d'humilité. Combien de fois Cléo n'a-t-elle regretté de ne pouvoir parler et Claudine de ne savoir miauler. Pourtant, entre elles, tout langage est inutile. Elles savent se comprendre à travers leurs regards. La femme et la chatte ne font plus qu'une, n'appartenant plus, ni au monde des hommes ni à celui des

animaux. Elles ont franchi les obstacles des différences. Et quand l'une se transforme en femme, l'autre se sent devenir chatte.

Claudine aime passionnément les chats, pour leurs pensées secrètes et leur regard perçant, nullement gênés d'aller fouiller jusqu'au fond de votre cœur ce que vous vouliez jalousement garder secret. Elle les aime pour leurs silences pleins de discours francs et convaincants que peu savent entendre, et leur paresse délicieuse qu'ils opposent sans remords à l'agitation démentielle du monde qui les entoure. Elle les aime pour leur indépendance vexante qui frustre et leur fidélité viscérale qui émeut. Elle ne craint pas leurs griffes blessantes, rit de leur queue insolente et adore leurs lèches à la langue rose, râpeuse et humide comme une petite larme.

Chaque matin, après le petit-déjeuner, Cléo saute souplement sur la table Louis Philippe qui sert de bureau. Elle s'assied, la queue entourant ses pattes et l'interroge du regard :

— Tu écris aujourd'hui ?

Invariablement Claudine répond :

— Mais oui, dans deux minutes ! Il faut bien que je range un peu tout ce fouillis de feuilles et de stylos !

Alors, satisfaite, la féline s'installe confortablement sur la pile de pages blanches que Claudine devra lui disputer une à une, et patiente. Parfois, elle envoie valser par terre le crayon, la gomme ou la boule de papier froissé, juste pour s'amuser ou provoquer l'arrivée de sa compagne. Elle s'essaie même à poser les pattes sur le clavier qui l'intrigue.

— Inutile de vouloir m'aider, s'esclaffe Claudine, Tu ne sais même pas taper !

Cléo hausse les épaules, vexée de si peu de considération et lui lance un regard réprobateur. Une caresse suffit à l'apaiser et elle reprend son poste en suivant des yeux le feutre noir qui, dans la main de Claudine dessine d'étranges hiéroglyphes.

Quand Cléo est là, Claudine se sent pleine de verve et d'imagination. Elle ne peut même plus la gronder quand, au retour d'une balade dans la campagne humide, elle dépose d'un bond inattendu son autographe boueuse sur la feuille qu'elle vient juste de dactylographier.

— D'accord ! Je te donnerai une petite partie de mes droits d'auteur pour ta collaboration, mais de grâce, épargne mon travail !

Et Claudine n'a jamais eu le courage de jeter à la poubelle les feuilles qui gardent les empreintes de ses petits coussinets ronds. C'était autant de petits messages secrets qu'un jour elle serait heureuse de déchiffrer.

Claudine respire l'odeur tiède du petit corps doux qui se love contre sa poitrine le soir dans son lit, confiant et abandonné, comme celui d'un enfant. Et la chatte, dans son sommeil superficiel sent le cœur de sa maîtresse battre un peu plus fort. Claudine et Cléo vivent en osmose, se fondant l'une dans l'autre, se délectant de ce miracle qui a su les unir dans un amour-tendresse peu commun, reléguant les *interdits* et les *jamais* aux autres animaux, ceux qu'on baptise *domestiques*. Cléo a tous les droits ! Autour d'elles, on rit ou on se moque de ces sentiments hors normes, mais cela ne les atteint pas. Elles savent s'isoler pour mieux se retrouver.

La féline

Cléo, la petite chatte espiègle, en redoutable magicienne devine et pressent. Les longs regards silencieux qu'elle adresse sont plus éloquents que de grands discours. De ses yeux mi-clos, filtre une lumière qui transperce chacun des

êtres qui l'approchent. Son instinct est infaillible, son flair aigu. Elle sait se faire anguille dans les doigts de ceux qui veulent la caresser contre son gré, ou séductrice auprès de ceux qu'elle veut réduire à sa merci. On ne sait plus si elle est femme ou chatte, sans doute les deux à la fois. Capricieuse et têtue, s'évertuant à se poser là où en principe c'est défendu ; la nappe blanche d'un repas de dimanche, le fauteuil moelleux réservé au maître de céans, les feuilles gribouillées d'un roman ébauché sur le bureau en désordre Pire, les étagères d'un placard aux pull-overs confortables ou le haut d'une bibliothèque, consciente de laisser sur son passage des traces de griffes et des boules de poils soyeux.

Elle sait insister de ses miaulements plaintifs ou péremptoires, assise devant la porte pour quêter sa liberté, patiente et sourde aux protestations de son entourage. Qu'importe le temps qu'ils mettront à s'exécuter, elle sait qu'ils céderont, par lassitude ou furieux de cet entêtement qu'ils finiront par trouver drôle. Elle les connaît, ils l'aiment ! Ils lui pardonnent tout, les blessures du tapis sur lequel elle se venge pour attirer leur attention ou les punir de leur indifférence, les chapardages dans les assiettes pleines qui ne lui sont pas destinées et même ses tapages nocturnes qui font les délices des chats qui ont décidé de ne pas dormir la nuit

Tout est prétexte à rire et s'amuser ; la boulette de papier aluminium qu'on jette d'un bout à l'autre du couloir pour la faire galoper, le papier de soie qu'on glisse sous la porte pour l'exciter, les sacs plastiques bruyants et les boîtes vides en carton qu'on laisse traîner là, dans le coin, à son intention, sachant que son premier réflexe sera d'y sauter pattes jointes et de s'y tapir, ne laissant dépasser que les yeux, faussement effrayés, et les oreilles en alerte. Elle restera là, à l'affût d'une paire de mollets à griffer dont le passage déclenchera une fois le méfait accompli, la fuite vertigineuse à l'autre bout de la maison. Elle rit et se moque de leur peur à la voir jouer l'acrobate sur la mince rambarde du balcon, elle est sûre d'elle cette petite funambule à la grâce élégante. Elle ensorcelle

celui qui hésite à lui trouver du charme et méprise l'imbécile qui la toise dédaigneusement en disant qu'un chat, aussi intelligent soit-il, n'est jamais qu'un chat !

Mais qu'est-ce donc qu'un chat, au juste ? Une boule de poils qui attendrit, un félin qui séduit, ou un suppôt de Satan qui assiste les sorcières et les jeteurs de mauvais sorts dans leurs macabres desseins et leurs envoûtements !

Mais qu'est-ce donc un chat ? Un Malin déguisé en félin, l'âme d'un Dieu égyptien adoré et sept fois réincarné ou tout simplement un innocent petit animal ?

Le mystère demeure toujours et l'énigme ne sera sans doute jamais résolue, car à trop vouloir chercher, on aura peur de cet éclair inquiétant d'intelligence qui luit derrière le regard d'un chat qu'on croit endormi. Tout à coup, il ressemble à s'y méprendre au regard d'un homme, froid et incisif. Le chat ne vous regarde pas, il vous jauge, il vous pèse et vous estime à votre juste valeur, sans se laisser abuser par vos fioritures et vos faux-semblants. On ne mystifie pas un chat. Il est trop fin, trop rusé, trop indépendant de ce qui l'entoure. Il devine la sincérité et détecte l'hypocrisie, instinctivement, sans jamais se tromper. Terrible jugement que le jugement d'un chat ! C'est alors qu'on pourrait lui attribuer des pouvoirs surnaturels et le craindre.

Cléo a frémi d'horreur en pensant à la destinée de ses lointains parents qui jadis, avaient eu la malchance de naître noirs avec des yeux verts, attirant sur eux, malédiction, méfiance et peur, les destinant aux pires martyrs pour éloigner le démon qui soi-disant étaient en eux. Dieu ! Heureusement la chasse aux sorcières est depuis longtemps abolie. Aujourd'hui il faut davantage craindre les chauffards sur les routes et les chasseurs dans les bois qui s'obstinent à confondre le pelage d'un lièvre avec celui d'un chat.

La vie d'un chat n'est pas aussi paisible qu'on veut bien le croire !

Claudine et Cléo.

Cléo a bondi sur le pont de pierres qui enjambe le ruisseau. Elle a amorcé une course pour coincer le lézard qui la narguait depuis ce matin et n'en a gardé que la queue encore frémissante. Elle est allée s'enivrer dans une touffe de nepeta-cataire odorante, et sans qu'on s'y attende, a fait un brusque demi-tour, comme atteinte de subite folie, faisant la course avec une grosse libellule bleue. Puis elle s'est élancée dans les branches du saule pleureur où s'égosillait un chardonneret. Elle n'en a récolté que quelques plumes colorées, puis, déconfite, s'en est retournée penaude et boudeuse sur le coussin du lit de Claudine, son havre préféré.

Claudine s'est avancée et lui a reproché ; la patte arrière de la souris, la queue du lézard, les plumes de l'oiseau, mais convaincue que seule la Nature a guidé ces horribles crimes, elle a pardonné. Sa main s'est faite légère sur son dos et ses lèvres ont déposé leur tendresse sur son petit crâne soyeux. Ses doigts ont gratté le dessous du menton, faisant naître un ronronnement sonore. Quel délice !...Puis son visage s'est enfoui dans les poils soyeux et roux de son ventre chaud.

Et dans les yeux de ces deux êtres se reflète un immense soleil. Elles se serrent l'une contre l'autre, et les petites pattes entourent le cou de Claudine. Ainsi enlacées dans une sphère d'un autre monde, Claudine et Cléo offrent un tableau émouvant d'abandon et de plénitude.

Cléo soupire de bien-être et ferme lentement ses yeux faits de deux amandes vertes. Elle vient d'entendre une phrase qu'elle avait espérée depuis si longtemps et qui l'a rendue folle de bonheur. Claudine a chuchoté doucement à son oreille :

— Cléo, comme je t'aime mon petit enfant-chat !

Alors, à son tour Cléo a miaulé doucement, modulant un cri en tremblant, et Claudine aurait juré comprendre dans ce tendre *MA-MAOU*, le doux mot de **Maman**.

Elle gardera secrète cette révélation. Qui la croirait ?

Le miracle vient de s'accomplir pour la première fois... et pour toujours.

L'enfant-chat sourit. Très satisfaite d'elle-même.

D'un long mouvement de queue nonchalant, elle entoure son corps pelotonné sur le coussin et pose sa tête triangulaire sur sa patte recourbée. Elle laisse s'exhaler un long soupir.

— Mais qui donc avait osé prétendre un jour qu'un chat, ça ne savait pas parler !...

AMNET

Evelyne Patricia LOKROU

C'est étrange ! Pourquoi faut-il être mort pour devenir, aux yeux des gens, la personne la plus extraordinaire de la planète Terre ? Pourquoi de notre vivant les autres nous traitent-ils avec la plus grande des indifférences, s'ils ne sont pas méchants ? Et pourquoi dès que l'on est décédé et surtout si l'on est le sujet d'un fait divers ou une star décédée, tous se souviennent soudainement de votre prénom et parlent de vous comme si vous étiez des amis ? Est-ce qu'une personne n'a de l'intérêt que lorsqu'elle meurt et surtout lorsqu'elle est assassinée ? Ma mère me disait souvent : « *on ne dit pas du mal d'un mort* ». Pourquoi ? N'est-ce pas lorsque l'on est vivant que les mots nous blessent comme des poignards impossibles à ôter ? N'est-ce pas à ce moment-là que les moindres blessures deviennent des plaies ouvertes et parfois inguérissables ? Est-ce que le fait de mourir nous donne enfin le droit à la paix ? Est-ce pour cette raison que l'on dit « *repose en paix* » ? Autrement dit, la vie nous offre le tourment, les souffrances intolérables et la mort, l'apaisement tant réclamé et tant voulu, est-ce cela ? Comme dit un écrivain célèbre, Anna Gavalda, pour ne pas la citer, dans *La vie en mieux* : « *mais Mathilde...mais c'est magnifique de souffrir quand on est en bonne santé. C'est un privilège ! Il n'y a que les morts qui ne souffrent plus !* »

Vous vous demandez sans doute pourquoi j'ai ces questions philosophiques, n'est-ce pas ?

Figurez-vous que je suis morte, il y a une semaine, jour pour jour. Pourquoi je parle alors, pensez-vous ? Pourquoi, je vous écris ces mots, dites-vous ?

C'est une longue histoire que je me fais le plaisir de vous raconter dès maintenant.

Comme vous l'avez constaté, je commence par la fin. C'est plus facile lorsque l'on n'est plus du monde des vivants à proprement parler. En fait, je suis morte, mais encore vivante. Comment cela, me direz-vous ? Patience ! Je vous raconte.

Je me trouve en ce moment, au cimetière. J'observe mon propre enterrement, bien couchée sur une pierre tombale. Tous ces gens en noir avec cet air recueilli. Cela me semble tellement faux, tellement surréaliste, tellement, tellement...

J'étais une femme de quarante ans, célibataire, sans enfants (*je n'ai jamais trouvé le temps, l'occasion, le compagnon idéal pour faire cet enfant tant désiré et tant souhaité*).

Je n'étais pas malheureuse, pourtant. J'avais mes livres. Oui, j'étais écrivain. Un très bon écrivain. Un de ceux qui vendent bien et gagnent bien leur vie (ceux que l'on appelle des *bestsellers*). Mon nom était sur toutes les lèvres. On me voyait à la télévision. On m'entendait à la radio. Les gens venaient me voir, à mes séances de dédicaces, surtout. Ils m'invitaient à des événements spéciaux : à des galas, à des ventes de charité, à des banquets...

Cependant, derrière mon dos, ces mêmes gens confiaient que je m'habillais mal. Ils disaient que je parlais trop ou pas assez (*la timidité, vous savez, même pour les écrivains cela existe et peut-être plus pour eux*). Ils se plaignaient de mes habitudes : ils me reprochaient de ne pas être fêtarde (*je déteste l'alcool, le tabac et les fêtes m'ennuient*). En somme, selon eux, je n'étais en rien drôle.

Mon seul ami était un peintre gay, bavard, joli garçon et un peu fou (*il fallait qu'il le soit pour m'aimer autant, au point d'être à mes côtés toujours...*)

Tout allait bien malgré tout. Jusqu'au jour où mon cher ami me proposa d'allier nos deux univers « ses toiles à mes écrits ». « *Ce sera une BD exceptionnelle* », disait-il. J'acceptai pour lui faire plaisir plus qu'autre chose. L'histoire était celle d'un vieux chat domestique amoureux fou d'une femelle nommée Amnet. Ils parcouraient ensemble les rues la nuit. Puis, au petit matin, ils rentraient chacun dans leur « maison ».

La bande dessinée reçut un accueil positif. Elle eut un succès mondial : les journaux, les chaînes de télévision, les radios et tous les médias sociaux en parlèrent avec optimisme et enthousiasme. Les critiques étaient excellentes. Les lecteurs en redemandaient si bien que l'on envisageait une suite. C'était le bonheur. Je planais ; je nageais dans la joie.

Puis un soir, en rentrant chez moi, je fus enlevée par deux hommes dans un camion, un camion de livraison, me semblait-il. Je me retrouvai très vite dans un entrepôt délabré. Je ne sais où. Je n'étais pas seule, il y avait d'autres personnes avec moi : des femmes, des hommes, des vieillards et même des enfants.

Nous attendions quoi là ? Impossible de le savoir. Il faisait noir ; il faisait froid. C'était évidemment insécurisant. L'odeur nauséabonde de la peur régnait en maître incontesté.

Nous cherchions à nous rapprocher les uns des autres, c'est alors que des hommes armés jusqu'aux dents (*je ne connais rien aux armes à feu aussi je ne saurais vous dire de quelles armes, il s'agissait. Néanmoins, je peux vous confirmer qu'il y en avait assez pour préparer une guerre*). À la tête de ces hommes, il y avait un chauve et près de lui, à ses côtés, une femme qui semblait absente (*elle était présente de corps, mais*

son esprit semblait être ailleurs. Qu'est-ce qu'on lui avait donné, qu'est-ce qu'on lui avait fait ?

On aurait dit un zombie. Je compris très vite qu'elle était leur nettoyeur (*un aspirateur humain géant- j'exagère à peine*). Une machine à qui l'on prive le droit d'aimer, de faire l'amour, de procréer, de donner la vie (*le bien le plus précieux pour une femme*), de vivre une vie normale. C'était une machine à tuer, contre son gré. Une esclave, une abomination, une chose impensable dans ce monde où l'on parle d'égalité de droits, de droits, d'Amour, de Liberté, de Vie, pour tous...

Les évènements se passèrent très rapidement. La seule certitude que j'ai, c'est qu'ils voulaient notre argent et qu'ils ne supportaient pas les personnes différentes, avouèrent-ils dans un rire à faire glacer le sang.

La seule chose dont je me souviens ce sont les cris de chacune des personnes présentes (*enfin celles qui furent tuées avant moi*) et le bruit de cette machine humaine qui nettoyait...

Aussi, suis-je étonnée de me retrouver là, à mes obsèques. D'après ce que j'ai entendu, avant la cérémonie, c'est que l'on a retrouvé mes affaires (mon sac et mon portefeuille) mais pas mon corps.

« Normal, me dis-je, puisque j'ai été effacée de la carte monde comme un simple déchet. Mon corps doit être encore dans ce grand sac, qui disparaissait dans le « ventre » de cette femme (à l'intérieur de cette machine humaine), à se faire broyer, digérer et évacuer dans les toilettes comme un vulgaire « tas de merde. »

— J'ai envie de hurler : « je suis là ».

Détrompez-vous, je ne suis pas un fantôme, pas un revenant. Je suis peut-être une réincarnation, car je suis AMNET.

AMNET, oui AMNET, le chat. Oui, la femelle de ce vieux chat, dans cette fichue BD. Je me plais à dire en riant intérieurement que je suis « *une âme nette* ». Va savoir ce que cela signifie.

— Ça alors, c'est mon très cher ami, Ralph. Mon Dieu ! Il est tellement effondré et inconsolable. Je vais m'approcher, et monter dans sa voiture (moi, je ne savais pas conduire : je n'ai jamais eu le temps. « *Le temps, il faut le prendre* », je le sais. Cependant, je n'ai pas eu la chance ni le désir vif d'apprendre et donc pas la possibilité de passer le permis). « *Nulle !* ». Peut-être.

Est-ce que vous ne croyez pas qu'il y avait d'autres choses bien plus importantes ? Bon, je ne vous interroge que pour faire la causette.

J'ai réussi à me faufiler dans la voiture noire, la couleur préférée de Ralph. À une époque où tous ces gens préfèrent le blanc, lui a opté pour le noir. Quel sacré type ! Je sais qu'il n'ira pas à la réunion après le cimetière. Il rentrera chez lui directement. Je me ferai discrète. Je le suivrai dans cet appartement - que je connais mieux que le mien, pour y avoir passé des heures et des heures, seule ou en sa compagnie-, sans faire le moindre bruit. Je me manifesterai par un miaulement dès qu'il sera bien installé, confortablement je veux-dire, s'il ne pleure pas comme une madeleine.

Mais, Dieu, que c'est bon de le voir !

— Mon Dieu, je n'arrive pas à croire que tu sois morte ! Dieu, dites-moi que je rêve !

— *Miaou !* Est-ce que tu crois en Dieu, maintenant ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu peux m'entendre ?

— Qui est-ce ?

— C'est moi, *petit* Ralph !

— Qui ça, vous ? Et, comment connaissez-vous ce surnom ?

— C'est moi, Marisa !

- Qui ?
- Marisa, tu te souviens? Ton amie précieuse. Ta « *Précieuse* ».
- Montrez-vous !
- Je suis là !
- Si c'est une plaisanterie, elle n'est pas drôle.
- Non, Ralph ! Je ne sais pas comment c'est possible, mais tu peux m'entendre. Je suppose que tu peux me voir aussi.
- ...
- Coucou ! C'est moi. Par ici. Devant toi. En face de toi. C'est le chat ! Est-ce que tu le vois ? Est-ce que tu me vois ?
- A.M.N.E.T...dit-il, avant de s'évanouir.

Il a toujours été sensible et impressionnable, le petit Ralph. C'est quand même un géant. Il fait tout de même 1,82 mètre. Il est mince, élégant ; on croirait être en présence d'un mannequin, presque parfait. Un « Kane » vivant.

- Ah, enfin !
- A.M.N.E.T...
- Oui. Je préfère que tu continues à m'appeler Marisa.
- Ce n'est pas possible ! Je rêve. C'est un songe éveillé ! Dis-moi, tu es bien réelle? Est-ce bien réel, tout ça ?
- Tu peux me pincer, si tu veux, mais attention pas trop fort sinon je griffe, Lol.
- ...
- Ferme la bouche. On dirait un imbécile !
- Raconte ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-il arrivé à Marisa ?
- Je suis morte.
- Ça je m'en doute un peu...

Je lui racontai l'histoire sans omettre un détail. (*Du moins, je fis le récit de ce dont je me souvenais*).

- Ce n'est pas croyable !
- Tu te répètes !
- Oui, je radote, mais tout de même. C'est...

- Dément ?
- ...
- Je me suis dit la même chose.
- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?
- Je ne sais pas. Que veux-tu faire ?
- Prévenir les autorités, la police, les gens susceptibles de nous aider... Je ne sais pas.
- Je suis ton amie. Est-ce que tu crois sincèrement ce que je te dis ? Est-ce que tu crois cette histoire impensable ?
- Heu...
- Est-ce que tu vois ? C'est incroyable, tu l'as dit et pourtant !
- Comment convaincre les autres ?
- Imagine si la police et les autorités, dont tu parles avec tant de respect et de confiance, travaillaient pour eux ou avec eux. Est-ce que tu y as pensé ?
- ...
- Je te parle.
- Je suis désolé. Je réfléchissais.
- Il n'y a pas trente mille solutions...
- Nous devons mener notre enquête nous-mêmes.
- Est-ce que tu rigoles ?
- ...
- Est-ce que tu veux rire ?
- ...
- Un chat et, un frêle et délicat jeune homme de trente ans ?
- Je ne suis pas si fragile. Je suis grand et fort physiquement.
- Bon, bon... La nuit porte conseil. Nous commencerons nos recherches demain. Nous parlerons de notre stratégie.
- Bonne nuit.
- Bonne nuit Ralph.

Dans la nuit, des individus, probablement les mêmes qui ont ôté la vie à Marisa, ont assassiné Ralph, pendant qu'il dormait. Malgré les griffes, les miaulements, les poils retroussés (en position de combat) d'Amnet. *Ils devaient les écouter. Depuis combien de temps ?*

«... il est risqué d'aimer son prochain et d'y croire encore ».

Vous l'avez bien compris. Amnet est mort aussi. Ils l'ont fait disparaître dans leur machine à cadavres, cette machine humaine à tuer et nettoyer les lieux.

Deux heures viennent de passer. Amnet est assise dans cet appartement NET, comme s'ils l'avaient passé au nettoyage tout usage ! Elle regarde le vide tristement. Elle a perdu son seul ami, son meilleur ami. Pourtant, c'est comme si la vie continuait. Elle est assise avec sa peine et sa solitude !

Soudain, l'espoir renaît !

— Je suis en vie ! Et, on dit que « *les chats ont 9 (neuf) vies* ». Et, qui sait, j'en ai peut-être plus ? Ralph, je mènerai cette enquête et j'arrêterai ces tueries. AMNET ne renoncera pas !

IL Y A UN AUTRE CHAT QUI HABITE CHEZ MOI

Loetitia MANENT

Je m'appelle Ratatouille. Je sais, c'est un drôle de nom pour un chat. Mais c'est le nom que ma maîtresse a choisi pour moi. Elle aurait pu m'appeler Fripouille, Gribouille, Gratouille ou bien Tambouille mais non, elle a choisi Ratatouille, sûrement a cause de la couleur de ma robe Qui passe par tous les dégradés de marron, rouge et roux.

J'habite dans le sud de la France à côté d'Avignon. Et comme tous les gens qui habitent ici, j'ai un bel accent qui chantant.

Bistouquet, le chat qui habite chez nos voisins, lui, vient du nord. Il dit que j'ai l'accent de Marseille et qu'au lieu de dire comme tous les autres chats « Miaou », je m'écrie : « Ehmiaoueeu ». Il a un peu raison, je rajoute quelques «e» par ci, par là.

Je suis très heureuse avec ma maîtresse et mon tout petit maître. Ma maîtresse s'appelle Maman. Même mon tout petit maitre l'appelle maman.

Mon tout petit maître s'appelle lui Tanguy. Cela ne fait que 4 ans que mon tout petit maître est arrivé dans la maison. Au début c'était un bébé. Puis il a grandi, grossi. Maintenant c'est un petit garçon espiègle.

Nous sommes les meilleurs amis du monde.

Tanguy et maman, c'est ma famille. Je les aime tendrement.

Chaque matin, maman et Tanguy partent et ne reviennent que lorsqu'il fait nuit. Je ne sais pas où ils vont ni ce qu'ils font pendant tout ce temps-là dehors. Peut-être chassent-ils les souris, courent-ils après les mulots ou grimpent-ils aux arbres. Qu'est ce qu'ils doivent bien s'amuser...

Moi je les attends gentiment dans la maison.

Pendant la journée, je dors beaucoup car un chat ça dors énormément !

Je mange beaucoup aussi...quoi ? Eh bien, d'excellentes croquettes ou une délicieux pâtée pour chat que maman a laissé dans ma gamelle en porcelaine blanche et bleue... C'est maman qui me l'a offerte ma gamelle. C'est la plus belle des gamelles et j'y tiens comme à la prune de mes yeux. Je ne laisserai jamais personne y manger dedans car c'est MA gamelle et a moi toute seule.

Le week-end, je vais dans le jardin chercher les meilleures herbes ou jeunes pousses pour me purger. Il m'arrive aussi de faire quelques exercices : courses après les lézards et autres moucherons ainsi que roulades pour soulager mes horribles démangeaisons dans le dos.

En fin d'après-midi, j'aime m'asseoir sur la table de jardin et observer le vol des oiseaux. Quelquefois, je lance l'une de mes pattes en l'air pensant pouvoir attraper un moineau ou une tourterelle mais ils volent bien trop haut, alors je m'écrase par terre comme une crêpe, emportée par mon élan de chasseresse.

Ma vie est vraiment paisible et je suis une minette heureuse.

MALHEUREUSEMENT, cette vie paisible s'est transformée en cauchemar le jour où une tornade grise est venue bouleverser

mon univers. Cette tornade miniature ressemblait à une petite boule de poils, poussait des « miaou » si aigus et strident que j'en avais mal a mes pauvres oreilles et répondait au ridicule nom de Toutou !

Un **CHAT**, un autre **CHAT** dans la maison ! Mais c'est impossible ! Il n'y a pas assez de place pour deux chats dans cette maison ! Ce sera ou lui ou moi ! En plus il n'a même pas un nom de chat, ce chat ! ! Oui je sais, je sais, je suis très mal placée pour dire du mal du nom des autres vu mon propre nom mais bon tout de même, «Toutou» c'est un nom de chien.

Maman a adopté Toutou parce que l'une de ses amies l'avait trouvé dans une boîte en carton dans le caniveau. Il était affamé, assoiffé et blessé. En plus, il a un handicap, il boîte de la patte arrière gauche...

Mais ne vous en faites pas, tout ceci ne l'empêche pas de faire les pires bêtises et mille et un mauvais tours.

Quelle canaille !

Figurez-vous que môssieur se permet de manger et boire dans ma gamelle...oui, oui dans ma gamelle à moi ! Quel sans gêne et quel toupet, ce petit ! Toute une éducation à faire :

Et puis, vas-y que je te mords la queue, que je te griffe l'oreille, que je te cours après...Il m'enquiquine a longueur de journée. En plus c'est un vrai acrobate : il grimpe aux rideaux, saute de chaise en chaise, des chaises à la table et de la table aux chaises. C'est Speedy Gonzales que Maman aurait dû l'appeler !

Mais surtout c'est un sacré pot de colle. Dès que je m'assoupis 20 secondes, il vient se pelotonner tout contre moi en ronronnant...

Bref depuis que Toutou est entré dans ma vie j'ai perdu ma tranquillité si paisible mais vous savez quoi... peu importe car... aujourd'hui j'ai trouvé en lui un frère que j'aime tendrement.

Je m'appelle Ratatouille. Je sais, c'est un drôle de nom pour un chat !

J'ai un petit frère qui s'appelle Toutou. Je sais, c'est aussi un drôle de nom pour un chat !...mais Maman et Tanguy ont choisi ces noms pour nous alors on les aime !

IRMA

Hélène DUPAS

Tic, tac. Tic, tac.

Des yeux, Irma scrute la course lente des aiguilles de bronze sur le cadran doré de l'horloge face à elle. 22h35. Rien à faire, elle n'arrive pas à se reposer. Pas que le cliquètement régulier la dérange. Au contraire, d'habitude, il a plutôt tendance à la faire somnoler. Mais ce soir, trop de pensées se bousculent dans sa tête. Elle pourrait presque le toucher, cet amas gris rouge de choses à faire, à éviter, d'impulsions, de retenues.

La tête relâchée sur les coussins moelleux du canapé beige, Irma la douce songe à sa vie.

Une course. Une longue course, perpétuellement à la recherche de quelque chose en plus. De quelque chose qui la fait se sentir vivante. Une passion, un espoir, une personne. L'idée tourne en boucle sous son front et ne se laisse pas chasser, même quand elle se secoue. Cette idée qu'il lui manque quelque chose hante ses nuits, s'accroche à ses jours comme une ombre sournoise qui suit chacun de ses pas. Elle avait désespérément cherché quelque chose pour être différente. Pour tenir. Une vocation qui en vaille la peine. L'Enfer l'avait entendue.

Elle soupire.

Dans le grand salon lambrissé, la température a chuté. Irma la féline se cale un peu plus contre la douceur des oreillers. Vaine tentative de garder un peu de chaleur : c'est la pièce

toute entière qui se peuple de bruissements étranges et de mouvements suspects.

Irma ferme les yeux mais la bataille a lieu derrière ses paupières. La froidure de la pièce la fait frissonner et se serrer un peu plus dans le cocon protecteur du canapé. Ses paupières sont si étroitement serrées qu'elle pourrait attraper une migraine si elle ne se répétait pas, inlassablement, tel un mantra salvateur, que sous aucun prétexte, elle ne doit les ouvrir. Les ombres grandissent autour d'elle, de même que la peur qui la prend à la gorge. Cette peur qui la paralyse et impose à ses muscles de rester contractés alors même qu'elle ne songe qu'à fuir.

Irma n'ouvre pas les yeux mais rien ne l'empêche de distinguer des flashes de lumières crues qui explosent autour d'elle. L'angoisse est en elle et suinte par tous les pores de sa peau. Elle se sent toute petite face aux éléments étranges qui, elle le sait, se déclenchent autour d'elle.

La noirceur prend corps dans la pièce, elle devient presque vivante, s'engouffre dans tout l'appartement et vient finalement envelopper Irma comme un voile d'obscurité morbide. Elle le sent, elle va mourir.

Cette sensation de perdre pied, d'être engourdie... A tous ceux qui diraient qu'en mourant, on voit sa vie défiler devant ses yeux, Irma crierait qu'il n'en est rien. Si elle pouvait parler, desserrer ses mâchoires contractées par l'angoisse, déplier un à un ses muscles tout engourdis, si elle avait assez de volonté pour ne serait-ce qu'ouvrir les yeux un instant et témoigner de ce qui se trame devant elle, elle le ferait. Mais Irma ne peut que se taire et crispier son corps meurtri par l'empreinte de la mort. Telle un animal surpris par les phares d'une voiture, elle est figée de stupeur dans cette pièce qui deviendra son tombeau. Un violent frisson glacé lui arrache le cœur et Irma halète de douleur.

Elle a peur, mais elle connaît ce goût. Ce vertige qui la prend parfois quand elle somnole sur le canapé du salon. Cette glace qui lui emprisonne les sens. Ça ne rend pas l'expérience plus agréable, au contraire. A chaque fois, elle a l'impression d'y laisser une partie d'elle-même. « Un jour, pense-t-elle, je ne serai plus rien, et alors, plus rien n'arrivera ».

Soudain, alors qu'elle a l'impression que l'anéantissement est proche, tout se fige, comme si la Mort elle-même avait arrêté l'horloge de son doigt osseux, blanchi par le vide, aiguisé comme le fil d'un rasoir. Plus un bruit, plus un mouvement sous les paupières d'Irma. Le silence règne en maître et avec un peu de folie, on pourrait réellement le couper au couteau. Définir exactement où commence ce vide pesant et où il finit. Lui donner un corps, immense, tentaculaire.

Et en une fraction de seconde, l'élastique du temps reprend sa forme initiale en un claquement sec, douloureux pour le corps et pour l'âme. Comme si tout reprenait sa place dans le monde, en passant avec force dans les rouages de la vie.

Les yeux toujours clos, Irma sent les ombres s'éloigner. Le poids sur ses poumons s'allège et son cœur prend une allure plus calme, un trot léger qui lui secoue les tempes. A demie consciente, encore abrutie des émotions qu'elle vient de vivre, elle cherche un bruit suspect, une trace des ombres qui font son quotidien.

Non, elle est seule. L'orage de flashes est passé.

Prudemment, ses sens engourdis reprennent leurs droits. Sa peau nue réclame une couverture : la pièce n'a pas encore retrouvé une température adéquate. Elle s'étonne encore que de si petites choses que les poils qui couvrent ses bras aient leur vie propre et s'hérissent au courant d'air qui traverse la pièce. Elle sent le tissu soyeux du canapé beige sous ses mains meurtries : ses ongles en ont abîmé la paume tant elle serrait les poings.

Son instinct lui intime l'ordre d'ouvrir les yeux, maintenant que le danger est passé. Méfiante, elle entrouvre une paupière ourlée de velours, puis l'autre. L'horloge la nargue de son cadran doré : la grande aiguille s'est à peine déplacée d'un centimètre alors qu'Irma pense avoir fermé les yeux durant une éternité.

Elle songe que c'est toujours ainsi : une vie contenue en cinq minutes.

Il est temps de se redresser, de se lever, de vaquer à ses occupations, mais Irma maîtrise mal ce corps léthargique dans lequel elle s'embourbe. Elle s'emmêle, se perd et drapée de nudité, elle ne peut que constater avec désarroi qu'elle n'est pas à sa place dans cette enveloppe charnelle.

Qu'elle est maladroite ! Allons, un effort, vite ! Le pied gauche, le pied droit. La salle de bain, il faut qu'elle y parvienne.

Ce n'est pas tant d'avoir frôlé la mort qui lui pèse mais c'est de devoir affronter une fois de plus ce monde qui n'est pas le sien. Elle en a l'habitude, elle vit ici. Pour autant, c'est à chaque fois plus difficile.

Dans sa vie, comme cette nuit, elle vacille, elle perd pied. Le tapis rêche du couloir d'entrée semble entraver un peu plus ses mouvements gauches. Irma trébuche, des larmes strient ses joues pâles, voilent sa vision et l'empêchent un peu plus d'atteindre son but. Son existence se résume à cela : un empêchement. Elle rencontre toujours un obstacle, un lien qui la retient inexorablement alors qu'elle cherche juste à trouver...

Mais trouver quoi, au juste ? Elle ne sait plus. Ce monde de ténèbres qui l'a effleurée n'est que la représentation de ce qu'elle a au fond d'elle. La respiration haletante, elle franchit en titubant la porte de la salle de bain, et s'écroule à quelques pas du lavabo de faïence gris bleutée. Elle n'en peut plus. A

quoi bon trainer un corps qui n'est qu'un obstacle ? Sa vision est toujours floue, obscurcie par un voile de tristesse et de regrets.

Les yeux verts mordorés de la jeune femme se posent sur ce corps nu qu'elle aime autant qu'elle le déteste. De longues estafilades rouges barrent la peau claire de ses jambes et des auréoles bleutées finissent d'apparaître sur ses bras. C'est toujours la même chose : elle se souvient uniquement de la brûlure de la glace sur sa peau mais jamais de son acharnement à vouloir s'extirper de ce corps qui n'est pas fait pour elle. Les gouttes d'eau salée dévalent les pentes de ses joues, tombent sur sa poitrine dévêtue et vont s'échouer sur le carrelage d'un froid mordant. Des larmes inutiles, des poissons d'eau de mer venant mourir sur le rivage sablonneux.

Le froid rattrape Irma. Elle déteste cette peau trop fine et trop nue qui ne sait que lui rappeler combien une blessure fait mal et combien la température d'un sol glacé est dérangement. Alors elle se lève, puisqu'il le faut. Elle s'accroche à l'émail du lavabo, s'écorche la peau sur les endroits écaillés et finalement, elle est là, debout, les yeux baissés, une cascade de cheveux bruns lui barrant la vue et enveloppant son corps comme un manteau.

Le miroir est face à elle. Vicieux, elle sait qu'il la dévisage d'un œil torve et maussade. Elle connaît ses expressions par cœur, elle en a déjà dessiné maintes fois les contours. Aujourd'hui encore, il va la narguer, lui rappeler combien ses pommettes trop saillantes, sa peau trop pâle auréolée de fourrure brune, sont déplacées en ce lieu si bleu, blanc et net. Elle sait qu'elle est une intruse dans sa propre maison, dans son propre corps, mais pourtant, elle regarde.

Irma scrute cette étrangère dans le miroir. C'est elle, sans l'être. L'imposture est parfaite, on n'y voit que du feu. Elle ressemble bien à cette Irma qui habite dans un grand appartement au troisième étage de cette tour urbaine.

Pourtant, elle ne s'y fait pas. D'une main timide, elle caresse le reflet du visage de cette autre qui n'est rien de plus qu'elle. Ses lèvres. Son cou. Sa crinière.

La jeune femme voudrait passer de l'autre côté du miroir et découvrir qui se cache derrière cette imposture. Elle veut s'écrier « Non, arrêtez tout ! Ce n'est pas moi, c'est elle ! ». Elle a l'impression d'être dans un mauvais film, un de ceux où le héros est dupé, blessé et qu'un autre, une copie de lui prend sa place et mène sa vie. Dans un accès de rage à peine contrôlée, elle lève son poing en un geste mesuré mais puissant. La vitre argentée vole en éclats coupants qui s'écrasent sur le sol et rebondissent autour des pieds d'Irma. Elle est horrifiée, elle ne voulait pas se laisser aller à tant de violence, mais dans ce qu'il reste du miroir, elle entrevoit une bouche ourlée de rouge qui sourit méchamment.

Tentation. Résistance. Irma scrute les minuscules éclats de verre qui ornent sa main ensanglantée, puis ceux qui jonchent le sol. Une idée monstrueuse effleure son esprit hagard. La bouche dans le miroir la nargue, l'incite, la pousse au vice.

« Non »

C'est le premier mot qu'elle prononce depuis ce qui lui semble être des années. Comme il est rauque, ce son sortit d'une bouche qu'elle ne reconnaît pas. Comme elle est rèche, cette voix qui n'a pas parlé depuis des heures.

Non, l'appel froid des éclats brillants sur le sol ne l'attire plus. Le moment est passé. Elle tend sa main sous un filet d'eau glacé et puis se drape dans un peignoir soyeux. Le tissu recouvre ce corps impuissant et assouplit les pensées d'Irma.

D'un pas encore mal assuré, elle retourne dans le salon et se laisse glisser dans un coin de la pièce. Les jambes ramenées contre sa poitrine, elle tente de discerner le vrai du faux. Un rappelle la malédiction qu'elle subit chaque mois.

La mort ? Non. Une hallucination ? Encore moins. « Finalement, c'est pire que ça », se dit-elle. Un secret. Le plus lourd et le plus incompréhensible des secrets, mais quelque chose à taire tout de même.

Un coup d'œil à l'horloge. Un soupir. Il y a une heure, elle pensait pouvoir être en paix, pouvoir dormir un peu, lovée contre les coussins du canapé.

Roulée en boule sur sa couverture préférée, elle avait laissé un peu de répit à ce corps félin qui s'ajustait si bien à ses muscles. Le calme l'avait gagnée, l'acceptation d'une vie simple.

Irma frémit à ce souvenir. Sa vie était plutôt simple avant, en effet. Et puis un jour, insatisfaite qu'elle était de cette routine exemplaire, de ces rouages parfaitement huilés, elle avait prié pour obtenir quelque chose d'exceptionnel. Irma avait la douceur d'une vie rangée. Elle souhaitait acquérir la fougue et la passion d'une existence nouvelle. Elle l'avait ardemment voulue, cette seconde chance. Si fort, qu'elle y avait laissé son âme, pour la vendre au Diable.

Quelques années plus tôt, des millions de minutes auparavant, Irma était humaine. Et puis une nuit comme celle-ci, la Mort l'avait touchée et avait arraché cette humanité. Cette même pièce était subitement devenue glaciale et la jeune femme avait compris que son souhait, par miracle, se réalisait. Elle n'avait simplement pas réalisé le prix à payer pour baigner dans la lumière des êtres surhumains. Être dépossédée de son âme, qu'est-ce que ça pouvait bien être ? « Rien du tout », avait-elle pensé pour se rassurer. C'est comme une coupure, n'est-ce pas ?

Irma serre les dents alors qu'elle revit ce souvenir éprouvant. Elle sent encore la lame de la Mort se poser sur son corps. Une lame taillée dans la brume, ciselée par le destin,

tranchante comme le cri du supplicié. Elle avait finement découpé son âme de son corps, raclant méthodiquement sa peau et la laissant pantelante, au bord de l'évanouissement. La jeune femme s'était réveillée des heures plus tard, déboussolée par les visions d'horreur, priant pour qu'elles ne soient qu'un mauvais rêve.

Sa vue lui avait semblée étrange : les objets autour d'elle étaient beaucoup plus imposants que dans son souvenir. Et puis elle avait tourné la tête et elle avait réalisé l'étendue de la transformation. Un poil noir soyeux recouvrait ses jambes et ses bras, une queue longiligne battait la mesure de son agacement et de belles moustaches blanches lui chatouillaient le visage.

Elle avait du réfréner sa panique, prendre son mal en patience et finalement, le lendemain, elle était redevenue humaine.

Irma repense avec aigreur aux moments de joie qu'elle avait pu exprimer sous sa forme animale : elle était libre, son territoire n'avait plus de limites, les contraintes sociales n'existaient plus !

Tout à sa joie, Irma n'avait pas su entrevoir les signes de la folie. Prisonnière une journée par mois d'un corps de chat auquel elle s'était beaucoup trop habituée, elle avait de plus en plus de mal à distinguer ses personnalités. L'être humain était si lourd, si pataud comparé au félin, léger, qui ne vivait que pour se mouvoir dans la nuit et ne faire qu'un avec elle. Ses pensées étaient désormais toujours brumeuses. Piégée dans son propre corps, Irma avait déjà songé à mettre fin à sa vie. Humaine, elle était maladroite et peu assurée, souhaitant rester pour toujours sous sa forme de chat. Féline, elle songeait qu'être humaine lui était insupportable mais pourtant tellement nécessaire.

Le rituel du miroir, elle l'avait instauré dès qu'elle avait compris qu'elle se perdait en elle-même. Après chaque transformation, elle scrutait ce visage trop anguleux, ces yeux trop félins.

Petit à petit, la folie gagne la jeune femme. Ce soir, le miroir est brisé et Irma n'a plus la force de se battre. Elle sent en elle les sursauts du chat qu'elle était quelques heures auparavant et l'effleurement de sa conscience d'humaine. Tout ça est trop compliqué. Inutile. Insensé. Le poids de ce secret la ronge depuis la première nuit. Évidemment, elle a du cacher cette seconde vie à tous. Recluse, elle attend que quelque chose se passe, que quelqu'un la délivre de cette existence.

Si seulement...

« Si seulement je n'avais jamais demandé ça ! Si seulement je m'étais contentée de ce que j'avais ! J'aurais pu rester libre et humaine. Mener ma vie autrement. Changer moi-même ce qui ne me convenait pas et ne pas demander à avoir plus ! » Irma ne peut que penser. Sa voix est fatiguée de n'avoir pas servi et c'est tout juste si elle ose encore briser le silence de son appartement. Généralement, elle ne dit rien et passe ses journées murée dans l'absence de tout.

Pourtant, aujourd'hui, Irma sent que le supplice touche à sa fin. D'une façon ou d'une autre, elle y veillera. Ce n'est pas une vie, c'est un enfer. Son enfer personnel, réalisé sur mesure par elle-même, pour elle-même. Tout à l'heure, dans la salle de bain, elle aurait pu s'épargner de réfléchir plus longtemps. Le sol est couvert de bris de verre. Mais ce n'était pas le bon moment. Ni le bon moyen. Elle le sent au fond d'elle : quelque chose arrive. Peut-être que son instinct animal lui prédit une chose que ses autres sens n'ont pas encore accepté. Ou peut-être qu'elle se fait juste des idées.

Irma se mord les lèvres. Elle a l'intime conviction que les mots qui arrêteront son calvaire sont juste là, sur le bout de sa langue. Si elle desserre les mâchoires, elle arrivera peut-être à

les prononcer. Mais elle ne veut pas, pas encore. Sa vie de chat lui plait. Être un félin, c'est envisager tout plus simplement. Elle n'a qu'à suivre ses instincts : pas d'obligation autre que biologique, pas de contrainte et un corps parfait. Qu'elle essaye de courir aussi vite qu'elle le peut, qu'elle s'assouplisse dans des mouvements compliqués, ses muscles sont toujours à la hauteur, ses os toujours aussi solides, ses yeux, toujours aussi perçants. Non, elle ne veut pas abandonner cette chair qui se plie si bien à ses volontés. Mais elle le doit. Si elle ne le fait pas, elle s'ôtera la vie pour éviter de s'y perdre.

La jeune femme se redresse, prend appui sur ses genoux et dans un effort qui lui coûte beaucoup, elle appelle la Mort et le Diable pour la deuxième fois de sa vie.

« Je regrette. J'ai fait erreur en voulant avoir plus que ce qu'il m'était permis d'avoir. J'ai été trop orgueilleuse, trop envieuse et c'est en train de me coûter la vie alors que ça aurait dû la rendre plus légère. Je me suis trompée et j'aimerais... J'aimerais tant redevenir une humaine. Une humaine toute simple, avec ses joies, ses peines, ses problèmes et ses solutions. Une humaine plus humble. Je n'oublierai jamais la leçon, mais... Je vous en supplie. Faites que ça cesse. »

Irma s'attend peut-être à un miracle spontané, à une résolution de ses problèmes mais rien ne vient. Alors elle continue sa supplique jusqu'à ce que l'air se solidifie dans la pièce. Tout se fige et cette fois, elle a les yeux ouverts. Un brouillard gris, compacte tourbillonne autour d'elle et bien qu'elle ne puisse la voir, elle sent une main glacée s'enrouler autour de sa gorge, l'étouffer presque et s'insinuer dans chaque fibre de son être. La jeune femme panique, sa vision s'obscurcit et des tâches noires apparaissent devant ses yeux. Au moment où elle sent qu'elle va sombrer, la pression sur son cou disparaît, bien vite remplacée par une respiration d'outre tombe, incorporelle, qui rebondit en écho dans l'appartement. Irma se sent nauséuse : elle a la sensation qu'on l'observe, qu'on examine

chaque centimètre carré de son épiderme à la loupe, que des centaines de doigts glacés s'agitent sur son corps et font se dresser le duvet de ses bras.

Une fraction de seconde plus tard, une douleur commence à irradier de ses pieds, comme si on les serrait dans un étou. La sensation remonte le long de ses jambes et Irma prend peur : elle sait que quand la douleur arrivera à son cœur, il s'arrêtera. Elle a l'impression qu'une armée d'insectes grouille sous sa peau, enflammant tout épiderme. En un éclair, elle comprend : elle reprend possession de son âme. La recoudre à son enveloppe charnelle est tout aussi désagréable que l'expérience inverse.

Le processus terminé, Irma est vidée de toute son énergie mais le bonheur d'être redevenue elle lui donne la force de se mettre debout et de faire face à la nuée sombre qui plane encore dans la pièce.

« Pourquoi ? » demande-t-elle. Pourquoi l'avoir sauvée. Pourquoi être venue.

Un rire caverneux lui vrille les tympans tandis que le brouillard se dissipe. Dans l'air, la réponse sonne comme un avertissement.

« Tu regrettais. »

Irma se laisse tomber sur le canapé, sans grâce aucune. Elle est humaine après tout. Jamais plus elle ne reniera sa nature. Des larmes de joie et de soulagement glissent jusqu'au tissu beige qui les absorbe. La jeune femme tente de se remettre de l'expérience qu'elle a vécue pendant des années, mais elle sait qu'il lui faudra du temps. Un rire hystérique secoue ses épaules. L'histoire est complètement incroyable. Tellement qu'elle semble inventée pour faire peur aux enfants. Irma sourit. Non, cette histoire est bien vraie, malheureusement. C'est la sienne et elle songe peut-être à la faire partager.

L'idée lui a à peine effleuré l'esprit qu'elle sent quelque chose de glacé dans son inconscient. Comme le fil d'une lame mortelle bien aiguisée. Un avertissement : elle doit garder le secret.

« C'est sûrement mieux ainsi », songe-t-elle. Le froid se retire de ses pensées. « De toute façon, qui croirait un conte pareil ? Une femme transformée en chat pour avoir vendu son âme au Diable ? »

Non. Elle tiendra parole. Elle restera humaine. Elle gardera le secret.

MALÉFICIA

Claire BAUTIER

J'ai su dès le premier regard que ce serait LUI. Il avait ce je-ne-sais-quoi qui m'a plu, quelque chose de difficile à décrire, peut être sa manière de me regarder, de me sourire, cet air bienveillant et doux...

Lorsqu'il est entré dans la boutique, cherchant la personne qui pourrait le renseigner, je me suis tout d'abord fait discrète pour pouvoir l'observer, je me suis un peu cachée même. Puis, je me suis avancée jusqu'à croiser son regard, ce premier regard échangé, ce moment où j'ai cru voir dans ses yeux un peu d'attention et d'attrance pour moi, ce moment où je n'ai pu m'empêcher de sentir mon cœur battre dans ma poitrine.

Mais le vendeur est arrivé, brisant cet instant hors du temps. Ils se sont mis à discuter. De temps en temps, il jetait un œil dans ma direction mais je le voyais hésitant. Son sourire s'est un peu effacé. Il avançait dans la boutique, prenant quelques objets dans les mains, observait les prix, reposait les articles... Il est passé à nouveau devant moi puis s'en est allé...

Sur le coup, j'ai eu peur de ne pas le revoir. Comment avais-je pu le laisser partir sans essayer de mettre toutes les chances de mon côté. Après tout, ça marchait bien avec les autres quand elles repéraient la personne avec qui elles voulaient partir. Un regard doux, un air malicieux mais pas trop et voilà comment susciter l'intérêt !

Contre toute attente, il est revenu quelques jours plus tard. Il fallait que je saisisse ma chance alors je me suis approchée

tout doucement, la tête presque baissée mais mes yeux plongés dans les siens. Il m'a regardée, m'a sourit, m'a parlé...

La suite, vous la devinez. Tout est allé très vite et je me suis retrouvée dans son appartement en un temps record.

L'appartement n'était pas très grand. Un petit couloir desservait la cuisine et le salon sur la droite, une chambre au fond et les toilettes et la salle de bain sur la gauche. Les murs blancs étaient recouverts de quelques cadres et souvenirs de voyages.

Les premiers jours de mon installation, il était très présent, veillant à ce que je prenne mes repères, m'invitant à le rejoindre lorsqu'il allait se coucher, faisant attention à ne pas me réveiller le matin lorsqu'il se levait avant moi...

Nous avons vécu ces premiers instants comme si nous nous connaissions depuis toujours. Même s'il prenait garde à ne pas me réveiller le matin, dès qu'il sortait du lit, je me levais et le rejoignais dans la cuisine où il prenait son petit déjeuner. J'aimais m'asseoir sur ses genoux et commencer la journée par ces moments de tendresse...

J'avais un petit pincement au cœur de le voir partir pour sa journée mais je savais que je le retrouverai le soir venu et que nous passerions à nouveau de doux moments.

Dès son retour du travail, j'étais là pour l'accueillir. Il préparait le dîner et me racontait sa journée avant d'aller s'affaler sur le canapé, le moment que je préférais pour venir me blottir contre lui. Nous passions de longues nuits dans la chambre et là encore, je prenais plaisir à venir me lover dans le creux de son cou, sentir son odeur si réconfortante, si rassurante...

Petit à petit, nous avons trouvé nos marques, nos repères et j'appréciais cette petite routine, nos petits rituels.

Souvent, nous partions en weekend chez sa mère. Cette femme était toute aussi attentionnée que lui à mon égard. J'aimais son regard pétillant. Manifestement, elle s'était prise rapidement d'affection pour moi. Certains matins, alors qu'il dormait encore, j'allais la retrouver dans la cuisine où elle avait commencé à prendre son thé brûlant. Elle me souriait et me parlait de sa vie, de son mari qui lui manquait tant, du plaisir que c'était pour elle de nous recevoir tous les deux le temps d'un weekend. Je l'écoutais attentivement, j'aimais ces moments qui se finissaient inexorablement par un câlin. Il y avait tant d'amour à donner chez cette femme que je ne pouvais pas refuser une étreinte si chaleureuse.

Lorsqu'il arrivait à pas feutrés et nous découvrait ainsi, il restait un instant silencieux et nous couvrait de son regard attendri.

Lorsque nous repartions, elle retenait ses larmes. Je l'imaginai alors perdue dans sa solitude et ses souvenirs, attendant notre prochaine venue avec impatience.

Les jours s'écoulaient, je savourais tellement ce bonheur que je ne me suis doutée de rien, je n'ai rien vu venir... Et pourtant, j'aurais dû être attentive à ces premiers signes qui ne trompent pas.

Il y a tout d'abord eu ces changements dans ses habitudes, dans la manière de s'habiller, un nouveau parfum, un rasage de près tous les matins, des chaussures qu'il prenait soin de cirer...

Ensuite, il a commencé à rentrer de plus en plus tard du travail. Il semblait préoccupé et passait ses soirées sur son téléphone, l'air absent. Je continuais à venir le rejoindre sur le canapé, me lover contre lui mais je n'arrivais plus à capter toute son attention.

Un soir, il n'est pas rentré. J'ai tourné et tourné encore dans l'appartement, faisant les 100 pas, guettant le moindre bruit

dans la cage d'escalier. Je rongerais mon frein mais la colère a été plus forte que moi et je me suis laissée emportée par la rage, cassant ça et là quelques objets...

Lorsqu'il a ouvert enfin la porte au petit matin, il s'est confondu en excuses mais je n'ai pas voulu lui rendre la tâche aussi facile, je suis allée me réfugier dans la chambre où j'ai attendu qu'il revienne vers moi.

Des mots, des caresses et voilà que ma colère s'envolait...

Il a continué à rentrer tard du travail mais il savait se faire pardonner avec une délicate attention.

Et puis, un soir, sans que je ne m'y attende, il est arrivé avec ELLE !!!

Je ne saurais décrire exactement ce sentiment qui m'a envahie. J'ai eu envie de lui sauter au cou, de la prendre par la gorge et de lui faire regretter sa présence chez nous mais j'ai compris qu'il fallait que je la joue plus sournoisement...

Pas question de les laisser seuls un instant tous les deux, qui sait quelles étaient ses véritables intentions. J'ai un 6^{ème} sens pour ces choses là et il était hors de question que je la laisse pénétrer ne serait-ce que de quelques pas sur mon territoire.

Alors que je venais de m'asseoir sur le canapé à côté de lui, ses yeux ont commencé à rougir et des larmes se sont mises à couler. Elle avait la gorge serrée, du mal à respirer et a préféré s'en aller...

Victoire ! Elle avait compris qu'elle ne pourrait pas lutter.

Et pourtant, elle est revenue. J'étais bien décidée à ne pas me laisser faire cette fois encore et ne les ai pas quittés un seul instant. La voilà repartie dans son numéro de larmes... Mais qu'est-ce qu'elle pouvait être ridicule avec son nez qui coule, à

chercher des mouchoirs dans son sac tout en me fusillant du regard avant de quitter à nouveau l'appartement.

Au bout de quelques fois, j'ai bien senti que cela ne lui plaisait pas à LUI non plus. Je le sentais de plus en plus gêné lorsque nous étions toutes les deux dans la même pièce que lui. Manifestement, l'une de nous deux était en trop mais il était trop doux et attentionné pour demander à l'une d'entre nous de partir...

Jusqu'à cette soirée où elle était prête à quitter l'appartement. J'ai senti son regard menaçant sur moi, je n'entendais rien à leur conversation mais j'avais bien compris qu'elle parlait de moi. C'est à ce moment là que j'aurai dû comprendre mais j'étais sans doute encore trop sûre de moi et de la place inconditionnelle que je tenais dans la vie de cet homme.

Le lendemain matin, je l'ai vu s'afférer dans l'appartement, passant de pièce en pièce et mettant quelques unes de mes affaires dans un sac.

La sonnette de l'interphone a retenti, il a répondu et permis à la personne de pénétrer dans l'immeuble. Je guettais les bruits de pas dans l'escalier... On a frappé à la porte d'entrée.

Lorsqu'il a ouvert à sa mère, j'ai compris qu'il n'avait pas le courage de me jeter à la rue, que j'allais me retrouver chez elle, le cœur lourd et tellement plein de chagrin.

Je n'avais donc pas d'autre choix. Il avait pris sa décision. Il se séparait de moi. Il l'avait choisie, ELLE...

Alors, doucement, j'ai fait le tour de chaque pièce de l'appartement...

Cette cuisine où nous prenions nos déjeuners et nos dîners...

Ce salon et ce canapé sur lequel nous avons passé de longues heures allongés l'un contre l'autre...

Cette chambre qui a bercé nos doux rêves et nos nuits...

Je me suis dirigée vers sa mère, tête haute, sans vouloir lui accorder un dernier regard. Après tout ce temps passé ensemble, ces soirées à l'écouter, ces nuits dans ses bras, comment pouvait-il faire ce choix si douloureux pour moi ?

Alors que je lui avais donné toute mon affection, que j'ai été présente à ses côtés toutes ces semaines, que nous avons joué ensemble, le voilà qui me force à partir...

J'ai bien compris qu'ELLE ne pouvait pas supporter ma présence et que c'était de sa faute à ELLE si nous en étions arrivés là. Mais je n'avais pas dit mon dernier mot, il ne fallait pas sous-estimer mon intelligence et imaginer que je pourrais partir sans avoir laissé quelques traces de mon passage dans cet appartement...

Dans la cage qui m'amène à chaque marche un peu plus loin de l'appartement, je ne peux m'empêcher de savourer une petite vengeance personnelle... Qu'y-a-t-il de plus tenace qu'une allergie à la salive d'un chat angora ? Cette salive dont j'enduis soigneusement ma fourrure quand je me toilette et que je transfère aux objets contre lesquels je me frotte ! Peut-être l'odeur de mon marquage urinaire : quelques gouttes suffisent à parfumer durablement une pièce... ?

Vous ne vous êtes pas demandé ce que j'avais pu faire dans chaque moindre petit recoin de pièce ? Dans les armoires ? Sur ses vêtements dans lesquels je me suis roulée ? Sur le canapé ? Sur le linge de maison et de toilette ? Sur la jolie moquette en dessous le lit ? Dans ses chaussures ? Sans oublier bien sûr de lécher soigneusement les poignées du sac de voyage qu'ELLE a laissé dans la salle de bains, les coussins du canapé et les oreillers de la chambre pour bien les

imprégner de ma salive en m'empêchant de les mordiller – même si l'envie de les déchiqueter était forte – de manière à ce qu'ELLE ne se rende compte de rien...

Partir oui, mais la tête haute et non sans avoir marqué MON territoire d'une odeur qui mettra des semaines et des semaines à disparaître, notamment celle de la flaque d'urine laissée sous le lit !

LA PRINCESSE-GRENOUILLE ET LE CHAT TIGRÉ

Andras FENRIS

La tour était l'unique construction de l'île ronde isolée au beau milieu de la rivière. Et sur la plage qui entourait le donjon, un chat tigré veillait, enfin, à la manière des chats. C'est-à-dire qu'il passait le plus clair de son temps à dormir.

Ce matin-là, Princesse-grenouille sortit sur le balcon et regarda le paysage en soupirant. Elle admira le soleil qui se reflétait dans la rivière et, en suivant le cours de l'eau, elle découvrit la plage au pied de la tour et le chat endormi. Elle frissonna en voyant la poitrine du félin se soulever, sa musculature rouler aux épaules, sa patte s'étendre et ses longues griffes blanches jaillir au ralenti. Le chat rêvait. Princesse-grenouille rentra précipitamment dans ses appartements, se contempla brièvement dans le miroir, s'installa devant son bureau et écrivit une lettre en toute hâte. Elle roula la missive, la glissa dans une bouteille, mit un bouchon dessus et jeta le tout à la rivière. Au plouf, l'oreille du chat tressaillit si peu que la princesse ne put le détecter du haut de la tour. L'œil du carnivore s'ouvrit si petitement et il sourit si discrètement que la grenouille ne s'aperçut de rien. Le chat se rendormit dans un grand soupir d'aise.

Philibert monta sur le ring sous les acclamations de la foule des grenouilles. Le présentateur ajusta son nœud papillon et annonça d'une voix forte : « Et maintenant, l'heure du choc des

titans est arrivés : la finale du championnat du monde poids lourd, prévu en trois reprises de trois minutes avec, à ma droite le challenger, Alexandre, toujours invaincu après douze combats ! » La foule applaudit poliment. Le présentateur gonfla sa poitrine de grenouille et lança d'une voix encore plus forte : « Et à ma gauche, le tenant du titre, en très grande forme, qui a gagné tous ses combats d'aujourd'hui avant la limite, également invaincu en trois ans de carrière et 99 combats, triple champion du monde des grenouilles, celui que vous attendez tous, j'ai nommé PHI-LI-BERT ! » La foule hurla. L'arbitre convoqua les combattants au milieu du ring : « Je vous rappelle que vous allez combattre selon les règles du catch : pas de coups, pas de morsure, pas de jet de langue dans les yeux. J'attends de vous un combat fair-play. Que le meilleur gagne. Serrez-vous la patte. » Le gong retentit. La foule hurla de plus belle.

Philibert se devait de gagner son centième combat avec la manière, en ajoutant style et panache à la victoire. Il chercha quelque chose d'original pour faire plaisir à ses fans. Il pensa mettre un étranglement à son adversaire, et réalisa aussitôt que, comme toutes les grenouilles, il n'avait pas de cou. Non, pour en finir vite, car il se sentait fatigué par l'enchaînement des combats, il opta pour son spécial : la planchette japonaise. Les combattants se prirent par les pattes avant, le champion roula en arrière, emportant le challenger avec lui en lui posant les pattes arrière sur son ventre. Philibert détendit ses membres inférieurs, sans lui lâcher les pattes avant, et lui fit faire un immense arc de cercle avec atterrissage brutal sur le dos. L'arbitre cria « Out ! » en écartant les bras mais on ne l'entendit pas sous les hurlements des spectateurs. Philibert aida son adversaire malheureux à se relever puis fit le tour du ring, lentement, en souriant à la foule hystérique.

Il fallut deux heures pleines à Philibert pour pouvoir enfin s'isoler. Il trouva une petite plage discrète au bord de la rivière. Il combattait uniquement pour le plaisir, la gloire ne l'intéressait pas. Il se sentait courbatu. Il plongea et fit quelques brasses

sous l'eau. Oh, comme c'était bon. En remontant à la surface, sa tête cogna un objet. C'était une bouteille. Il la ramena sur la berge, l'ouvrit, en tira la lettre qu'elle contenait et la lut :

« Si vous êtes un preux chevalier, alors ma lettre est tombée entre de bonnes pattes. Je suis une princesse-grenouille retenue prisonnière d'un chat tigré. Si vous en avez le courage, venez me libérer. Pour cela, vous devrez remonter la rivière par-delà les cascades, en continuant plus avant, vous trouverez une haute tour sur un petit îlot, c'est là que je me trouve, tout en haut, seule et désespérée.

Je dois vous révéler que de nombreux chevaliers ont déjà essayé de me rendre la liberté mais en vain. Si vous venez jusque-là, vous verrez leurs peaux séchées comme une monstrueuse décoration tout le long des créneaux. Je comprendrais que, face à cette vision d'horreur, le courage vous manquât et que vous fissiez demi-tour. Cependant, si la témérité vous prenait, pour peu que votre agilité, votre force et votre détermination déclenchassent votre bonne fortune et que vous triomphassiez du chat tigré, alors, je vous accorderais ma main, ma couronne et ma fortune.

Albertine, la princesse-grenouille qui attend son chevalier-grenouille, brave entre les braves...

PS : Je vous informe, à toutes fins utiles et sans fausse modestie, que, malgré les années de captivité, je n'ai rien perdu de mon éclatante beauté ni de ma silhouette avantageuse. »

Le sang de Philibert ne fit qu'un tour. Il fonça à la cour du roi-grenouille, convainquit les gardes de le laisser passer et débarqua en plein conseil, brandissant le message et la bouteille. L'étonnement passé, le souverain borgne, prit connaissance de la raison d'une telle impolitesse, ravala son indignation et devint sombre avec l'ensemble de ses vieux

conseillers. Après un long moment de silence réfléchi, il déclara :

« Jeune et impétueux Philibert. Je serais le plus mal placé au monde pour t'empêcher d'aller combattre le chat ; c'est en tuant celui qui séquestrait ma princesse que je suis devenu roi. Mais je dois te mettre en garde, car c'est aussi à cette occasion que j'ai perdu mon œil — Ce qui est un moindre mal quand je pense à tous les malheureux qui m'ont précédé. Si tu as trouvé la bouteille, c'est le signe que c'est ton tour de tenter de libérer ta princesse.

— Merci, votre majesté, dit Philibert en inclinant la tête. Pouvez-vous me conseiller, vous qui avez vaincu le chat ?

— Je ne connais qu'une méthode pour venir à bout du monstre : l'épuiser. Tu dois le provoquer en sautant sur le sol et, lorsqu'il bondit pour t'attraper, sachant qu'il craint l'eau, tu plonges. La rivière te protège. Et ainsi de suite jusqu'à ce que mort s'en suive. Espérons que ce sera celle du chat. Mais fait vraiment attention à celui-ci en particulier car il a déjà coûté au royaume la fine fleur de sa chevalerie pendant de nombreuses années. Je n'aimerais pas qu'il prît la vie de mon plus grand champion. Souviens-toi d'une chose : un chat n'est pas loyal au combat comme tu peux l'être au catch. Alors, le moment venu, n'hésite pas à employer les grands moyens. Tu ne seras pas sur un ring, il n'y aura plus de règles. Bonne chance. »

Philibert repartit euphorique de la salle du conseil. Il ne pouvait que réussir en gardant les conseils avisés du roi bien en tête. En s'éloignant, le jeune héros ne sentit pas les regards lourds et affligés de l'ensemble du conseil royal peser sur son dos.

Philibert partit aussitôt pour la rivière, sans prévenir ses parents. Tout ce qu'ils feraient serait d'essayer de le dissuader. Autant gagner du temps et conserver de l'énergie. Il plongea sans attendre et nagea en remontant le courant. C'était pénible. Les courbatures mordaient chaque muscle de son corps mais le chevalier-grenouille était jeune, vigoureux et déterminé. Il avait opté pour le catch mais il aurait pu être

champion de natation tout aussi facilement qu'il l'était au combat. Il n'avait encore jamais croisé un nageur meilleur que lui-même. Et en ce jour, il était dopé par un carburant dont la missive l'avait emplie et qu'il n'avait jamais expérimenté : l'amour. C'était comme s'il voyait la princesse-grenouille devant lui. En permanence, même en se cachant les yeux, elle était toujours là, à l'attendre, lui, et aucun autre chevalier-grenouille.

Il nagea puissamment pendant deux heures avant d'arriver aux cascades. Il lui fallut sept bonds prodigieux pour les remonter. Dans son enfance, son professeur d'éducation physique voulait qu'il choisisse l'athlétisme car on n'avait jamais vu de tels résultats au saut en hauteur. Il avait failli prendre cette voie mais un jour la Maison Jackson avec ses lutteurs débarquèrent au village pour défier les plus costauds des mâles grenouille. Le plus fort du village, c'était Alfonse, le père de Philibert. Il répondit au défi malgré une grippe qui l'affaiblissait et perdit. Philibert, humilié pour son papa qu'il aimait tant, bondit aussitôt sur le ring et le vengea en mettant K.O. tous les lutteurs professionnels présents à la suite les uns des autres. Il n'était encore qu'un tout jeune grenouillard et c'est l'admiration dans les yeux de son père qui détermina sa carrière. Reprenant son souffle en haut des cascades, il se félicita d'avoir fait le choix du combat comme métier.

Il était fatigué mais, à nouveau, le carburant de l'amour l'envahit. Il exécuta quelques mouvements d'assouplissement et repartit à la nage, toujours à contre-courant. Deux heures plus tard, alors que le soleil déclinait, il vit enfin la tour. En s'approchant, il découvrit le chat émergeant de son sommeil, une bête énorme, grise, rayée de noir. Philibert continua de nager en prenant soin de ne pas faire de vagues. Le monstre s'étira puis, se dressa pour faire ses griffes sur la tour. Il arrivait presque à la moitié de la hauteur du donjon avec ses pattes avant. Un balcon dépassait de la tour. Et en son sommet, une guirlande de peaux de grenouilles était accrochée aux créneaux, sur toute la circonférence. Notre

héros en fut si effaré qu'il en but la tasse. Il ressortit la tête de l'eau et toussa bruyamment. Le chat tourna la tête dans sa direction et lui sourit de tous des crocs. Le félin n'avait jamais vu une grenouille aussi charnue et si appétissante.

La princesse-grenouille apparut au balcon alors que, paralysé par la terreur, notre héros se laissait déjà emporter au loin par le courant. Elle n'avait pas menti sur sa beauté, au contraire. Jamais le chevalier-grenouille n'avait vu telle perfection, et la créature de rêve le regardait avec des yeux tellement expressifs, où se mêlaient espoir et désespoir à parts égales, qu'il sût qu'elle l'aimait autant qu'il l'aimait. Il ferma les yeux, secoua la tête, se remémora les conseils de son roi tueur de chat, et il nagea vers la tour.

Sans attendre, Philibert prit pied sur l'île. Le gardien du donjon le savourait à l'avance. Puis sa bouche se déforma en rictus et ses yeux devinrent des fentes. Il bondit et, juste au moment où il allait attraper le chevalier-grenouille, celui-ci plongea dans la rivière. Les griffes du chat ne firent que labourer le sable. La princesse, penchée au balcon, mit ses mains devant sa bouche en poussant un petit cri. Elle ne perdait rien du combat à mort qui venait de s'engager pour elle. Elle joignit ses mains comme en prière.

Philibert remonta sur la plage dans le dos du chat. Ce dernier fit volte-face et mine de bondir. Aussitôt, le chevalier replongea dans la rivière. Le chat en fit autant. Pris de panique, le chevalier-grenouille se mit à nager le plus vite possible vers le fond des eaux. Le chat fit de même. Philibert ne put lui échapper. Le chat le saisit dans ses griffes et le remonta sur l'île. Le félin s'ébroua tout en immobilisant le chevalier-grenouille sous une de ses pattes. Le batracien prisonnier, couché de force sur le dos, réfléchit à toute vitesse. Il se remémora les paroles du roi : « Le moment venu, n'hésite pas à employer les grands moyens. Tu ne seras pas sur un ring, il n'y aura plus de règles. » Au catch, il était interdit de lancer sa langue dans l'œil de l'adversaire mais ici, il n'était plus

question de loyauté puisque le chat ne respectait aucune des lois de la nature en nageant mieux que lui ! Philibert parla faiblement en mâchant ses mots. Le chat approcha son oreille de la bouche batracienne. Philibert recommença à marmonner de façon inintelligible. Le chat se pencha plus encore sur lui. Et hop ! Philibert lança sa langue gluante en visant l'œil droit du félin, mais elle ne rencontra que du vide car le chat avait esquivé d'un mouvement de tête rapide. Il déclara sur un ton condescendant : « Vous, les chevaliers-grenouilles, n'avez qu'une ruse à votre disposition. Vous manquez de créativité, c'est votre problème. »

Philibert contempla son amour, penché au balcon, dont il ne distingua pas le doux visage à cause du contre-jour. Il se dit que ce serait sa dernière vision. Mais une question le taraudait plus encore que les regrets. Il la posa au chat :

« Chat tigré, tu m'as vaincu mais comment est-ce possible que tu n'aies pas peur de l'eau et que tu saches si bien nager ?

— Rien ne m'oblige à te répondre chevalier-grenouille, mais comme tu as été vaillant — bien que prévisible — je vais te révéler mon secret : je ne suis pas un chat ordinaire, je suis un chat *de gouttière*. Voilà.

— Pardonne-moi mais, sans vouloir te manquer de respect, je trouve cela un peu court comme explication.

— Oui, je te l'accorde. En vérité, à la manière de tous ceux de ma race, j'ai bien entendu été élevé dans une gouttière. Mais la mienne était mal entretenue, si bien que les feuilles finirent par en obstruer le conduit d'évacuation. Un jour d'orage, alors que mes frères et moi n'étions que des chatons aux yeux encore bleus, la gouttière se remplit à déborder. La fratrie entière en fut noyée, sauf moi. Mon instinct de survie fut le plus fort. Et du coup, sachant nager par nature, je m'habituai à mon nouvel élément et devins un nageur émérite. Cela te convient-il comme explication ?

— Oui, en effet, c'est tout-à-fait clair, et je comprends mieux mon infortune et comment tu as pu venir à bout d'autant de

chevaliers-grenouilles. M'ayant vaincu, tu n'étais pas obligé de me raconter tout cela. Je t'en remercie.

— C'est la moindre des choses, conclut le chat. »

Sur ces mots, le félin sortit la griffe de son index droit et fendit la peau de Philibert du menton au bas-ventre, le dépouilla et le mangea tout cru. La princesse-grenouille, qui avait tout vu, s'en retourna précipitamment dans ses appartements.

Repu et satisfait, le chat entra dans la tour, la dépouille du chevalier-grenouille pendant de sa gueule. Il monta les escaliers sans se presser, roulant nonchalamment des épaules. Arrivé au dernier étage, il cogna à la porte de la princesse-grenouille. Elle ouvrit le judas et son visage devint une grimace d'horreur devant le tableau qui s'offrait à elle. La princesse cria :

« Ah non, tu ne rentres pas comme ça, tu es encore tout trempé !

Et pour bien marquer ses dires, elle ferma le deuxième verrou de sa porte. Le chat laissa tomber la peau de Philibert sur le sol. Affligé, il plaida sa propre cause :

— M'enfin Titine, regarde, je t'ai apporté une belle dépouille toute fraîche. Je vais l'accrocher aux créneaux et elle va attirer un tas de mouches bien grasses comme tu les aimes tant.

La princesse-grenouille s'adoucit :

— Oui chaton, mais tu sais très bien que j'ai horreur de l'eau. Allons, utilise ton sèche-cheveux et reviens après. »

Le chat dépité redescendit. La princesse s'adossa à la porte en frémissant. L'idée d'être mouillée lui rappelait invariablement son plus terrible souvenir d'enfance. Elle n'était qu'une grenouillette avec encore un bout de queue de têtard au derrière quand, par jeu, ses 400 frères se relayèrent pour

lui maintenir la tête sous l'eau. Une grenouille peut tenir très longtemps en apnée, mais pas indéfiniment. C'est grâce à l'intervention *in extremis* de sa mère qu'elle eut la vie sauve. Depuis ce traumatisme, la princesse-grenouille avait conçu une profonde aversion pour l'eau et une rancœur tenace pour ses congénères mâles.

Le bruit du sèche-cheveux la détendit un peu. Elle admira le coucher de soleil qui colorait les nuages de rose et de bleu puis alla s'apprêter devant le miroir. Le félin remonta et cogna à la porte. La princesse vérifia par le judas, sourit, libéra les deux verrous de sa porte et l'ouvrit en grand. Le chat et la grenouille se jetèrent l'un sur l'autre et s'embrassèrent amoureusement. Puis elle lui mit la main sur la bouche et déclara :

« Chaton, j'ai une chose à t'annoncer.

— Une chose, quelle chose ?

— Un heureux évènement.

— Quoi ? (Le chat n'osait comprendre.) Je vais être père ?

La princesse-grenouille fit un tout petit oui de la tête. Le chat tigré lâcha sa princesse, sauta partout de joie, roula au sol, jongla avec la dépouille de Philibert et fit mille pitreries de chat. Une fois calmé il reprit sa bien-aimée dans ses pattes.

— C'est le plus beau jour de ma vie ! dit-il.

— Oh, comme je suis heureuse que tu réagisses de cette façon. Je ne savais pas comment tu prendrais la nouvelle. C'est merveilleux ! Tu sais Chaton, on peut tout de suite se mettre à choisir les prénoms. Sens comme ils bougent dans mon ventre. Je crois que nous allons avoir de nombreux petits chanouilles. »

En effet, le mois suivant, la princesse mettait au monde environ quatre-cent hybrides. Comme l'on pouvait s'y attendre, le chanouille était une espèce stérile ; ce qui explique que l'on n'en trouve plus de nos jours.

LE CHAT RIANT

Ned LEZTNEIK

Quelle engeance ces humains ! Des études pour devenir homme de loi, tout ça pour finir marionnettiste. Et ce n'est pas tout : juste avant, il s'était entiché d'une entreprise, il disait qu'il voulait la redresser et en fin de compte, il a fait faillite. Mais pas n'importe où, en Belgique. Si, si, vous connaissez : c'est ce petit pays dont sont issus les Suisses après la grande migration. D'ailleurs il est maintenant établi que certains parmi eux n'ont jamais trouvé le Pays des Helvètes. (ce sont les Alsaciens). Mais laissez-moi vous conter cette histoire.

Je suivais son chemin depuis longtemps, depuis le collège en Lorraine, pour être précis. Nos pas se sont arrêtés un jour devant un théâtre de marionnettes en plein air, dans je ne sais plus quel parc de la capitale française... C'est là que tout a commencé. Son visage s'est transfiguré lors de cette représentation.

Les bipèdes, c'est intéressant à observer. Leur activité me fera toujours rire. Je ne reconnaissais plus Alex. C'est comme si une âme étrangère avait pris possession de son corps.

— J'ai trouvé la voie de la lumière.

Rien que ça ! Je me demandais où ça allait nous mener, ces lubies... Se loger était la première priorité. Même si je suis un félin ordinaire, j'ai droit à un minimum de confort.

Un journal trouvé dans un caniveau, un coup d'œil sur les petites annonces pour louer une chambre de bonne, aussitôt

mise à disposition. Avec un panier offert par la voisine. J'étais content, cela me plaisait plus que l'horrible tapis infesté d'acariens posé sous la table. Alex s'était mis de suite à l'écriture. J'avais décidé qu'au fil des jours, je pousserais mon panier pour le rapprocher de la table. Il ne devrait pas s'en apercevoir. Je visais les pieds de la table. Mmmh, dormir dans le panier et s'étirer en sortant les griffes pour attaquer ces structures verticales. Je me suis toujours demandé pourquoi les humains ont inventé ce qu'ils appellent des tables. Les chats ont toujours mangé par terre, pourquoi pas eux ?

La soirée était chaude, pour la saison. Je profitais du vasistas ouvert pour aller découvrir mon nouveau territoire. Les gouttières n'étaient pas abîmées, un peu plus loin, il y avait la fenêtre de la voisine. Je redressais les oreilles, attentif à la voix que je venais d'entendre. Avec précaution, je glissais la tête par l'ouverture entrebâillée et je vis Minette. Elle me vit, parler n'était pas nécessaire. Entre nous, les pensées suffisent.

- *C'est toi le nouveau ?*
- *Oui, depuis aujourd'hui.*
- *Ça, je le sais. Il fait quoi ton bipède ?*
- *Il s'est mis en tête d'écrire des histoires de marionnettes.*
- *Tous les humains en font partie. Vous venez d'où ?*
- *De Lorraine, en passant par la Belgique.*

Dire « avec mes sabots » n'aurait rien changé. Peu intéressée par nos pérégrinations, elle me tourna le dos, signifiant mon congé. De retour dans la mansarde, je m'aperçus d'une activité fébrile. Alex avait profité de mon absence pour visiter la cave. Il avait déniché un stock de vieux journaux. Entassés sur la chaise à côté de l'évier, ils semblaient attendre un sort meilleur.

- Je te présente mes marionnettes !

Je me demandais s'il n'était pas devenu fou. Pour me faire comprendre, j'ai regardé le tas de vieilleries en crachant. Il

m'expliqua qu'il achèterait de la colle, pour en faire une bouillie avec le papier. Il s'employa dès le lendemain à façonner ses personnages. Il sortit acheter de la colle. À son retour, il s'occupa à froisser consciencieusement les vieux papiers. Des boules légères s'accumulaient dans une vieille bassine de lavandière, trouvée aux puces. Concentré sur sa tâche, Il ne remarqua pas que j'étais hilare la plupart du temps en le voyant faire. Vous imaginez ça, du papier pour représenter des bipèdes ? Et comment il va les faire marcher ?

Je ne comprenais toujours pas. Le contenu des seaux de colles rejoignit le récipient, et il commença à touiller. Les conséquences d'une maladresse ne se firent pas attendre : la colle fut projetée dans toute la pièce. Cette matière immonde avait giclé autour de moi. J'étais entouré de monticules gluants qui empêchaient ma fuite. Seule échappatoire, sauter sur la table et aller sur l'évier. La fuite au robinet sauva mes pattes atteintes d'une giclée de colle en plein saut.

Réagir s'imposait avant qu'il ne devienne incurable. J'ai miaulé aussi fort que je pouvais. Il m'a regardé.

— Ah oui, j'avais oublié, tu n'as rien mangé.

Il se calma un instant et se dirigea vers le buffet. Une boîte de sardines négligemment ouverte, posée sur le rebord en faïence et il poursuivit ses folies. Ne pas vouloir comprendre est typique de cette gent. N'y tenant plus je poussais délicatement la boîte au bord du bord et comme il se doit, elle ne manqua point sa chute alors que je riais intérieurement.

— Maladroit ! Tu as vu ce que tu as fait ?

— *Au moins maintenant, tu vas nettoyer.*

Il me regardait comme s'il avait lu mes pensées. Alex réfléchit un instant, et se mit à quatre pattes pour ramasser les poissons éparpillés.

— *Tu vois, finalement, j'y suis arrivé.*

Sa folie le reprit le lendemain. Il rentra les bras chargés de bouts de bois. L'hiver était loin, mais il n'est pas inutile d'être prévoyant pour les frimas. Au moins, ça nous ferait des réserves. Au lieu d'aller les ranger à la cave, il se mit à les regarder amoureusement. Et comme si ça ne suffisait pas, il prit un couteau pour les éplucher.

— Tu vois, comme ça le public ne s'égratignera pas en regardant de près !

Faire un feu en public était la dernière de ses trouvailles. Je suis sorti pour rendre visite à Minette, en le laissant à son triste sort.

Nous nous esclaffâmes quand je lui racontais la situation.

— *Tu sais, dans son cas il vaut mieux en rire.*

— *C'est vrai que pour quelqu'un qui n'est pas averti, c'est hilarant.*

— *C'est comme pour leur coutume, ce qu'ils appellent mariage.*

— *C'est vrai, on n'a pas besoin de ça !*

— *Miaoooo, en me lançant une œillade langoureuse.*

Cela n'a pas duré très longtemps. Après quelques semaines, les « nous-mêmes » en miniature ont vu le jour. Le lendemain de ma visite chez Minette il décida d'aller travailler. Son but consistait à économiser pour acheter un terrain. Encore une idée saugrenue. Il ne peut pas mettre le feu dans la rue ? Au moins, on avait tous à manger. Il lavait des carreaux le matin. Le soir, quand il n'écrivait pas, il comptait les gros clous qu'il ramenait de temps à autre ou il peaufinait ses marionnettes en papier. Elles lui ressemblaient de plus en plus.

L'après-midi, il n'était pas toujours là. J'en profitais pour aller me promener de mon côté. Minette le surveillait, et après son

départ, elle venait m'aider à pousser le vasistas pour permettre mon évasion. Il n'en a jamais rien su. Un jour, je décidais de le suivre, sans être visible, pour savoir ce qu'il me cachait. Les bras chargés de bois, il est allé dans une menuiserie chercher une scie et un marteau avant d'aller sur sa propriété.

Il a rapidement planté quatre piquets pour la délimiter, puis quatre autres peu espacés au milieu d'un des côtés. Il suait à grosses gouttes. Après plusieurs heures à ce rythme, il réussit à construire une baraque avec un guichet. Je m'interrogeais.

— *Il veut vendre des frites ?*

Je compris en l'entendant parler tout seul. C'était un théâtre pour ses marionnettes ! Il m'aperçut et ne semblait pas étonné par ma présence. Son visage reflétait le bonheur.

— Tu vois, maintenant je dois le peindre, mais d'abord il faut trouver une vieille diligence pour récupérer les sièges.

— *Comment tu vas faire, pour les chevaux ?* Son manque de logique était risible.

Peindre son œuvre n'a pas été facile, il a plu quelques jours à partir du lendemain. Nous avons attendu une semaine le retour du soleil. Il en profita pour mélanger ses couleurs, il voulait obtenir des nuances attrayantes pour inciter le public à venir assister à ses futures représentations. Ce temps fut aussi consacré à améliorer ses textes.

— J'ai écrit des petites histoires. Ça parle des Alsaciens et des Lorrains. Pour les spectacles, tu devras m'aider.

— *Tu veux que je vende les billets ?*

— Viens, on va répéter. Je vais t'apprendre à manier les personnages.

— *Pourquoi, tu n'as pas réussi à les faire bouger tout seul ?*

Il m'avait fabriqué des petits sabots. Chacun était relié à quatre fils fixés au bras et aux jambes de deux de ses pantins. Et

pour faire bonne mesure, un cinquième était accroché à leur tête, d'un côté, et à une allumette de l'autre. Minette nous observait depuis le vasistas. Après m'avoir posé sur le bord de la table, les pattes dans le vide, et enfilé ces horribles galoches, il m'a mis l'allumette dans la bouche. Du sadisme à l'état pur...

— *Fais semblant d'entrer dans son jeu, je te servirai de témoin quand ils viendront le chercher. Ne le contrarie surtout pas.*

Donner vie à ses polichinelles n'était pas facile, mais j'y suis arrivé. Je ne savais plus pour qui il se prenait. Il se voyait comme un chef d'orchestre, alors que certains humains ne sont rien d'autre que des marionnettes qui ne voient pas leurs fils. Que voulait-il faire ?

— Je vais leur raconter l'histoire d'un mariage. Celui de Fritz et Suzel.

— *Tu ferais mieux de lire les philosophes grecs ou étudier les hiéroglyphes.*

— Fritz, c'est le fils d'un juge. Il veut bien vivre, sans travailler, profiter de la nourriture, de ses amis à la taverne, jusqu'au jour où, à la fin d'un excellent repas, il a rencontré Suzel, la fille d'un fermier. C'est un homme tolérant au-dessus des soucis journaliers. Je veux raconter cette histoire. Les gens d'ici ne connaissent pas notre mode de vie.

— *Tu vas avoir du mal, tu devrais savoir que ça se passe en Bavière !*

Enfin le ciel bleu ! Il est allé chez un peintre chercher des pinceaux, les bras chargés de pots de peinture. Il valait mieux le surveiller, on ne sait pas ce qu'ils vont inventer, quand ils sont dans cet état. Il a passé une semaine à peindre sa guitoune, privilégiant les couleurs rouges, bleues, blanches et noires. Ce travail, un peu cocardier, était prévu pour attirer le regard des curieux, selon les dires d'Alex.

Ce soir-là, il rédigea des invitations. Il voulait intéresser les dirigeants à son premier spectacle. C'est ainsi que nous rencontrâmes Zozo. Ce n'était pas un gouvernant, à proprement parler, mais, à plusieurs reprises, il avait fait paraître quelques articles dans des quotidiens, le doigt levé et accusateur, pour dénoncer les mauvaises pièces de théâtre. Zozo était critique théâtral. Il exerçait son talent auprès de différents périodiques. Son avis prenait toute son importance. Le premier reportage était acerbe. Alex voulut en avoir le cœur net. Il invita le critique à passer un soir à la maison pour discuter avec lui.

- Tu n'étais pas vraiment convaincu. J'ai lu ton article.
- Pour moi, tes personnages se situent entre la vraie vie et le guignol.
- Mais encore ?
- Ça manque d'âme.
- Et c'est tout ? Tu sais, écrire sur ses seuls souvenirs, ce n'est pas évident.
- *Tu devrais consulter.*
- C'est là que tu dois t'appliquer. Pour l'instant, c'est comme si l'image de tes marionnettes se réfléchissait dans un seau d'eau au clair de lune ! Le public ne comprend pas bien.
- Il ne connaît pas la région. Elle n'est même plus française.
- C'est pour ça, les couleurs choisies pour ta décoration ? Heureusement que le chat t'a aidé, sinon tu ne serais arrivé à rien.

Sur le coup, je ronronnais de plaisir. Les bipèdes nous reconnaissent rarement à notre juste valeur. Ils sont souvent confus ! Alex, par exemple : un jour j'avais inspecté ses vêtements et trouvé un billet de cent francs dans sa poche. C'était sale et ça sentait mauvais. Je l'ai donné à Minette, pour qu'elle le glisse dans le panier pour la laverie. Il s'en est rendu compte et m'a demandé pourquoi je voulais blanchir son argent propre ! Et je pourrais vous en raconter d'autres. C'est triste, mais il vaut mieux en rire.

Mais tout ça ne l'a pas empêché de continuer à préparer de nouvelles représentations. Heureusement, Zozo était là pour l'aider à remettre ses idées en place. J'ai voulu le remercier, en lui offrant à l'occasion une sardine, posée sur sa chaussure, mais il n'en a pas voulu. Quand je disais qu'ils étaient bizarres, ces humains !

Un matin, il a voulu partir en voyage. Il recherchait de nouvelles sources pour développer son talent, a-t-il dit. Moi, ça me fait rire. Il aurait pourtant du savoir que le talent c'est 10% d'inspiration et 90% de transpiration ! Mais ça, il ne le comprenait pas. Il voulait voir l'Égypte.

— *Tu as pris rendez-vous chez le vétérinaire pour les vaccins ?*

— Je vais t'emmener voir les pyramides. On va prendre l'Orient-Express jusqu'à Istamboul, puis le bateau jusqu'à Alexandrie. Ensuite, on va voyager à dos de chameau jusqu'à Khéops.

— *Bastet, ce n'est pas une agence de voyages, et tu es trop lourd pour être transporté par un chat mau. Il faut trouver autre chose. Au cas où tu ne le saurais pas, la déesse à tête de chat est bienveillante et protège l'humanité, mais elle peut faire preuve de férocité. Alors, méfie-toi !*

Je n'avais pas le choix. Que serait-il devenu sans quelqu'un pour l'accompagner et le surveiller ? Une semaine plus tard, nous étions en route. Notre chambre à coucher à roulettes joutait la voiture-restaurant. Le jour, le bipède de service la transformait en salon. Un peu petite, elle était très confortable. Pour l'agrandir, je m'attaquais aux boiseries. En voyant ce qu'il nomma des « dégâts », Alex s'est mis en colère. De délicieux plats nous étaient servis, et j'appris à connaître le saumon décliné sous de nouvelles formes. Mais finalement, c'est au naturel qu'il est le meilleur. Je résolus d'en avoir le cœur net, et décidais de chercher la réserve. J'eus beau arpenter le train sous toutes ses coutures, je n'ai rien trouvé. Les poissons étaient probablement cachés dans cet engin qu'ils appellent

« locomotive », mais une porte toujours fermée en interdisait l'accès. Dommage, j'aurais bien aimé rencontrer le cuisinier. Contraint de faire bonne figure, je mangeais à table avec Alex. Mais tous les chats vous le diront : c'est très difficile, assis sur une chaise, de manger dans une assiette posée sur une table. Surtout si elle est encadrée d'outils de torture pour vous surveiller. Et je ne vous parle pas des verres !

Istamboul, enfin. Elle me faisait rire, cette ville, avec ses fusées pointées vers le ciel. Je me suis demandé si les Istambouliotes avaient projeté de conquérir la lune. Nous n'y sommes pas restés longtemps, juste le temps de quitter la gare pour aller prendre le bateau. Ça sentait le poisson et l'huile rance à en devenir écœurant. La nature a repris ses droits en m'infligeant un mal de mer carabiné, mais le parcours n'a pas duré trop longtemps. J'attendais avec impatience le moment de remettre les pattes sur la terre ferme.

À peine arrivé à Alexandrie, il a cherché mes congénères. Ses lacunes dans le domaine du règne animal étaient flagrantes, il a trouvé un énorme animal à deux bosses.

— Tu verras, le trajet va être agréable. Je te présente notre vaisseau du désert.

— *Ça, ce n'est pas un chat mau et ce n'est pas un bateau non plus.*

Je me suis habitué au balancement, accroché à la bosse alors qu'il était confortablement installé, un chapeau sur la tête. La chaleur m'incommodait chaque jour davantage. Comment ils font, les chameaux ? C'est ainsi que nous sommes arrivés devant les pyramides. Le monstre a stoppé sa marche. Alex est resté songeur un instant, puis s'est exclamé :

— Regarde bien, Erckmann, du haut de ces pierres, quarante siècles te contemplant !

— *J'ai soif. Tu ne vois pas que j'ai attrapé une insolation ? Décidément, tu n'as rien compris, mon pauvre Alex. Vous les*

bipèdes ne voyez que l'apparence sans aller au fond des choses !

LE BLOG DE L'ANNÉE

Micheline BOLAND

Je m'étends voluptueusement sur mon coussin à carreaux posé sur la chaise, près de la table de travail de Delphine.

Le samedi, c'est le jour magique, celui où elle fait ce qui lui plaît. Vêtue d'un vieux training, elle se prépare un café et elle se consacre d'abord à son journal intime. Dans un carnet à la jolie couverture fleurie, elle écrit ses fantasmes et ses utopies, ses désirs et ses bonheurs, ses tracas et ses chagrins.

Puis, face à son ordinateur, elle tape quelques touches pour ouvrir son blog "Valentine, une femme battante". Elle y aborde des problèmes typiquement féminins. Elle a besoin de ces temps d'écriture pour prendre de la distance par rapport à son quotidien, mais aussi pour promouvoir des valeurs auxquelles elle croit.

Le samedi, c'est aussi le jour où elle oublie de me caresser et de remplir mon bol de croquettes au poisson. Mais ceci est une autre histoire et finalement cela m'importe peu puisqu'elle me chouchoute tant le reste de la semaine !

Le samedi, David, son chéri, est fort occupé. Dès sept heures trente, il part pour la salle de sports et n'en rentre que vers dix-huit heures. Il donne cours à différents groupes de tous les âges : "*de huit à quatre-vingt-huit ans !*", comme il dit.

David et Delphine se sont rencontrés dans le lycée où ils travaillent. Elle, prof d'histoire, lui, prof de gym. Ils sont

rapidement tombés amoureux l'un de l'autre et ont décidé de vivre ensemble avec moi...

Elle pense qu'il ne serait probablement pas heureux s'il savait ce qu'elle écrit. Elle ne lui en parle jamais. Comme il lui arrive souvent de se relire tout haut, moi, je sais presque tout de ce qu'elle livre à son ordinateur !

Quantité de gens tiennent des blogs sur quantité de manières d'agir ou de se comporter. Sous le pseudonyme de Valentine, Delphine tient un blog sur la condition des femmes ! Elle le faisait déjà, il y a six ans quand elle m'a adopté, bien avant de faire la connaissance de David. Pourquoi aurait-elle arrêté ?

Les six autres jours, elle se montre beaucoup plus coquette. Je l'ai entendue dire à son amie Céline : "Un prof est toujours en représentation, c'est un acteur qui doit user de mille artifices pour captiver son public et pour lui donner le goût d'apprendre. Il faut de l'humour, de la bienveillance, de l'écoute... C'est un art, crois-moi. Rien que des beaux mots et du sérieux ce serait un coup d'épée dans l'eau. J'aime être bien habillée, mais j'évite les tenues décolletées et moulantes. Avant je prêtais moins attention à cela, mais un jour, le regard d'un de mes élèves de dernière année m'a donné à réfléchir. Il paraissait fasciné par l'échancrure de mon pull, figure-toi ! Je suis une femme, je dois éviter d'être provocante, volontairement ou pas !"

Personnellement, je trouve qu'il y a une contradiction entre ce qu'elle écrit et ce qu'elle fait. Elle écrit qu'une femme ne doit pas avoir honte de ne pas s'épiler, pourtant elle va chez l'esthéticienne. Elle écrit qu'une femme doit se défendre quand un homme lui touche les fesses ou la frôle de trop près, pourtant elle s'est contentée de s'en aller sans dire un mot quand son cousin un peu ivre a laissé courir sa main jusqu'au bas de son dos. Elle qui a la riposte facile, elle n'a même pas tenté de lui faire comprendre qu'il avait dépassé les limites ! Elle écrit que les tâches ménagères doivent être partagées

dans un couple, pourtant c'est elle qui prépare tous les repas, lessive tout le linge et le repasse. Elle écrit qu'une femme ce n'est pas seulement une épouse, une fille, une maîtresse, qu'une femme présente de multiples facettes, mais, en dehors de son boulot, elle s'affirme surtout comme une compagne fidèle, attirante et dévouée !

Chaque samedi, vers 15 heures, elle coupe son ordinateur et fait un peu de ménage avant de prendre une douche et de passer une tenue un peu sexy ! Je suis certain qu'elle veut plaire à David pour que leur histoire dure comme celle de ses propres parents.

Cette semaine, une élève de l'école a révélé l'identité probable de celle qui a créé "Valentine, une femme battante".

Delphine a été rapidement mise au courant par une collègue qui est passée chez nous. Évidemment, je n'ai pas perdu une seule miette de leur longue conversation : Delphine avait demandé à ses élèves de cinquième de réaliser un exposé au choix sur le végétarisme, le féminisme, l'homophobie ou encore la lutte des classes à travers les siècles. Lucie, la première de classe, a choisi le féminisme. Au hasard de ses recherches sur Internet, Lucie a ainsi découvert le blog de Valentine. Elle a rapidement fait le rapprochement entre les tics de langage de son professeur et ceux de la fameuse Valentine. Que deux personnes différentes usent et abusent des expressions "l'ironie de l'histoire" et "coup d'épée dans l'eau" lui a semblé plus qu'improbable. Pour elle, c'était sûr Valentine et Delphine était une seule et même personne. Ce qu'elle s'est empressée de dévoiler à ses copines.

Certaines en ont parlé sur les réseaux sociaux. Bref, la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre !

De fil en aiguille, David a été lui aussi mis au courant. Cela a, paraît-il, été un choc pour lui ! À son arrivée à l'école, on lui a montré... Il a lu les gros titres... Delphine, sa Delphine, monte

tour à tour au créneau pour la défense de la femme indienne, pour l'égalité des salaires, pour l'égalité des chances, pour le juste équilibre hommes-femmes aux postes à haute responsabilité. Ainsi, il vivait à côté d'une suffragette !

Pendant la récréation, les idées se sont bousculées dans sa tête. Sans aucune pudeur, il en a parlé à son ami Stéphane et en a conclu que si Delphine avait la sagesse de ne pas mener le combat chez elle et d'ainsi risquer de ternir la qualité de leurs relations, tout était pour le mieux. Il avait donc décidé de ne pas intervenir et de laisser intacte la part d'ombre.

Aujourd'hui, comme il le fait de temps en temps, David est passé chez le fleuriste pour acheter un joli bouquet. Dire des choses avec des fleurs, est une stratégie bien masculine, n'est-ce pas ?

Il est vingt heures trente, et je suis confortablement installé sur les genoux de ma maîtresse quand Céline, sa meilleure amie, lui téléphone. Je l'entends : "C'est donc vrai cette histoire de blog ? C'est une bonne idée... Je te vois mal haranguer les bonnes femmes sur le marché ! C'est chouette ce que tu écris..." Delphine se contente d'écouter sans dire un mot.

Quand elle raccroche et rejoint David sur le canapé, elle dit simplement : "Céline téléphonait à propos de mon blog..."

David répond par un vague : "C'est une bonne idée, un blog. Surtout quand on enseigne une matière comme l'histoire."

Delphine acquiesce d'un simple sourire.

Je les regarde. Ils sont blottis l'un contre l'autre dans le canapé. C'est le câlin digestif. La traditionnelle pause qui suit leur repas du soir. Moi, je voudrais finir ma vie près de ces deux-là. Elle et lui à la fois trop amoureux pour accepter que des idées viennent perturber leur belle harmonie et trop engagés pour renoncer à leurs idéaux.

Ma présence est un soutien pour eux. David ne m'a-t-il pas immédiatement adopté ? Même si je ne parle pas, ne suis-je pas le confident de Delphine ? Je me souviens avec attendrissement quand elle m'avait choisi. Qu'avais-je donc de plus que mes frères et sœurs dans ce grand panier ?

Quelques mois plus tard...

Le blog de Delphine a été élu "meilleur blog de l'année" par près de six mille internautes ! Elle a eu droit à des articles dans des magazines féminins, elle a gagné un voyage en Crète et est devenue la coqueluche des élèves de son lycée.

Je devrais être content et pourtant, je ne le suis pas... Il faut dire que les choses ont bien changé. David ne pouvait plus faire semblant de ne pas savoir !

David a attaqué : "On avait convenu qu'on parlerait de ce qui posait problème et tu me sors un truc de bonne femme frustrée et mal dans sa peau !

— Mais...

— Je n'en fais pas assez ? C'est cela ? Que je sorte les poubelles, que je me tape les grosses courses, que je tonde la pelouse, ça ne te suffit pas ? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? La vaisselle, le repassage, la cuisine ? Je te signale que je suis prof de gym, que je rentre souvent fourbu de l'école et que, comme toi, j'ai de temps en temps envie de passer une soirée au calme !

— Je n'ai pas ouvert ce blog pour ça, mais comme tu abordes la question, parlons-en... Oui, je trouve que nous nous embourgeoisons dangereusement : le mec qui rentre le soir et met ses pieds sur le canapé pendant que sa nana se crève ! Oui, je veux épargner cela aux autres, aux plus jeunes que nous !"

J'ai vite mis fin à la querelle en miaulant pour réclamer mes croquettes...

Le voyage en Crête leur a fait beaucoup de bien ! Cet épisode de leur vie a été le déclencheur de grands bouleversements : "L'étincelle qui fait déborder le vase", comme l'aurait probablement dit la mère de David, avec son humour assez kitsch !

Depuis lors, David passe l'aspirateur et nettoie les vitres. De temps à autre, il lui arrive même de repasser, mais il lui offre toujours des fleurs !

Il est aussi devenu responsable de l'entretien de ma litière et ça, c'est loin de me satisfaire...

WOODY, ORPHÉE ET AYMÉE

Valérie GOSSELIN
Les écrits de Valérie



Illustration Valérie GOSSELIN

Une jolie fée au doux prénom d'Aymée fut encore, ce matin là, bercée par le ronronnement de Woody son chat européen. Il n'arrêterait pas de venir lui poser la patte blanche sur son front ou sur le nez, pour lui souhaiter le bonjour, et surtout pour lui faire quitter le lit ! Elle serait bien restée plus longtemps sous la couette.

Mais elle devait se lever, vite déjeuner. Woody enfin eut ce qu'il voulait. Aymée s'étira et se leva pour de suite donner à manger d'abord à son Woody affamé. Le soleil était là, ce qui lui donna l'énergie de s'affairer. Aujourd'hui en plus elle voulait essayer la robe qu'elle avait cousue de ses petites mains. Cette robe devait être portée le soir de la fête pour l'élection de «La Lumineuse Fée» de l'année. Woody faisait sa toilette, il se léchait avec minutie, son poil noir et blanc semblait quasiment mouillé, ce qui voulait dire que soit, il irait ensuite faire son petit tour dans le jardin, soit directement se recoucher ! Paresseux Woody mais Woody si heureux ! Donc, elle avait un petit moment de tranquillité. Elle enfila délicatement la robe au tissu soyeux aux couleurs du printemps. Cette robe était toute spéciale, décorée de cent vingt et une minuscules lucioles aux formes de jonquilles et de crocus, fleurs du sous bois !

Aymée tournoya, Woody crut à un jeu, s'étira méticuleusement et vint s'enrouler dans ses pieds. Aymée fit quelques pas de danse et Woody s'accrocha au tissu soyeux avec ses belles griffes pour monter dans les bras de sa maîtresse et continuer aussi à jouer un peu... Bing, clic, bing... Trois lucioles venaient de tomber sur le sol... En mille éclats ! Que faire ? Que faire ? Elle regarda mieux, une luciole crocus et deux lucioles jonquille étaient cassées ! Vite il fallait trouver de suite trois autres lucioles et surtout qu'elles soient en cristal fin à la forme voulue, au détail près ! « Oh Woody, tu es le chat le pire que je connaisse, lui dit elle, pour faire des bêtises tu es toujours là toi ! » Woody la scruta de son air hautain l'air de dire « Mais c'est bien toi qui voulait danser avec ta robe ! » Aymée reprit ses esprits au lieu de gronder encore Woody. Il avait raison, elle n'aurait point dû tournoyer ainsi avec sa robe en sachant Woody proche de là, elle connaissait trop bien son chat et son caractère joueur tout autant que malin et fier !

C'est au milieu d'une petite forêt que vivait Aymée. Et s'écoulait la vie paisible, entourée de nature et pour compagnie son chat Woody, quelques poules, et une jument.

Son ami et cocher Jean venait de temps en temps lui prêter main forte. Elle avait à sa disposition une calèche pour se rendre dans les villages alentours. Son cocher Jean avait la délicate attention de la décorer pour la fête des fées. Elle ne pouvait donc pas se servir aujourd'hui de la calèche. La fête des fées aurait lieu dans cinq jours bien sonnés dans la forêt voisine à quelques lieues de là. Ce serait une grande fête où se retrouveraient mille fées pour élire « La Lumineuse Fée » de l'année.

Aymée réfléchit... Se décida. Elle enleva sa robe, la posa délicatement et interdit Woody de mettre une seule patte sur la robe ou d'aller se lover dans le tissu moelleux pour y faire une sieste ! Non mais pas question en plus pour Woody de se prélasser alors qu'il avait fait une bêtise plus grosse que lui !! Aymée enfila vite sa tenue de fée cavalière, elle savait monter à cheval. Elle adorait son cheval gris perle clair dont la robe était parsemée de toutes fines paillettes d'or, la crinière et la queue blanche comme le lait, c'est pour cela qu'elle avait décidé de l'appeler « Orphée ».

Woody comprit de suite ce qui allait se passer. Aymée ouvrit la porte et le chat ni une ni deux fila immédiatement rejoindre la jument. Orphée vit Woody, hennit un peu et le chat vint dans le box d'Orphée. La jument fit la jambette et présenta sa patte au chat pour qu'il ait son tremplin et grimpa sur l'encolure de la jument. Woody ronronna pour bien montrer son contentement. Aymée rejoignit Orphée à l'écurie, et apprécia de suite le spectacle attendrissant d'Orphée et Woody ensemble. Le sourire revint sur le visage d'Aymée. Comme ils s'entendaient bien ces deux là !!

Orphée fut préparée, brossée, sellée pour le long voyage jusqu'au village des lucioles. Village très éloigné, il fallait deux jours à cheval pour y aller et deux jours à cheval pour revenir. Il était pressant de partir maintenant. Aymée fit signe à Woody de descendre de la crinière d'Orphée mais le chat fit semblant

de n'avoir rien vu ni entendu. Aymée lui demanda une nouvelle fois,

« Descends c'est trop loin tu ne peux pas venir, tu nous attends ici. » Woody impassible, ne bougea pas, Orphée savait déjà qu'elle aurait Aymée sur son dos et Woody, mais cela ne la contrariait pas du tout. Woody fut prévenu et entendit :

« Alors puisque Monsieur Woody ne bouge pas tant pis, il va pouvoir s'accrocher car je suis pressée ! »

La fée Aymée demanda le petit trot pour ménager Orphée jusqu'à la sortie de la forêt. Puis Orphée partit au grand galop pour arriver au plus vite au village des lucioles ; c'était le seul village qui les fabriquait en cristal fin !

De temps à autre Aymée faisait des haltes, pour que tous les trois se reposent un peu et prendre le temps de manger aussi. Orphée appréciait l'herbe verte qu'elle pouvait mâcher et buvait avidement l'eau du petit ruisseau. En fait tous se sentait un peu en vacances. Le temps était clément, point trop de vent, quelques nuages ici ou là, mais aucunement d'orage à l'horizon. Woody s'amusait à chaque pause à courir un peu partout sans vraiment savoir où il allait. Donc c'est près d'Orphée qu'il aimait rester. Chut ! Woody était un peu peureux mais trop fier pour l'admettre, il préférait que sa maîtresse croit qu'il l'aimait tout simplement pour vouloir s'éloigner d'elle un peu trop loin.

L'aller dura deux jours, Aymée, Woody et Orphée arrivèrent au village des lucioles, ouf... Ils leur restaient quelques lucioles aux formes tant souhaitées. Aimée en prit dix, au cas où, on ne sait jamais ! Elle remercia avec chaleur les lucioles, se promena un peu dans leur beau village, fit quelques emplettes de nourriture et se remit vite sur la route du retour.

Mais en chemin à la tombée du jour, Orphée stoppa net son galop, fût prise de frissons, dût marcher au pas, la jument n'en

pouvait plus ! Aymée aussi était bien fatiguée. Woody lui toujours bien calé dans la crinière, ne ressentait pas trop la fatigue. Alors vint une idée à la fée ; Pour une fois elle donnerait un peu de potion à Orphée. Elle déposa quelques gouttes parfumées sur une carotte, la tendit à Orphée qui mangea volontiers cette bonne carotte sucrée. Woody se réveilla d'un coup « Tiens il est question de manger ? Et moi, et moi ? disaient les beaux yeux du chat !! « Non Woody, voyons, tu es un chat pas un cheval. Quelques gouttes de cette potion et tu serais, d'un coup pris, de folie et tu partirais rejoindre tes collègues chats au paradis. Woody émit quelques miaulements de protestation et voulut lui même prendre des mains d'Aymée la fiole de potion. « Ah non pas question Woody, fais encore une bêtise et je te laisse ici tout seul, j'espère que tu as bien compris ! » Aymée s'énervait, Woody battit en retraite et se réfugia vite sur le dos d'Orphée. Orphée se mit à hennir avec vigueur, gratta le sol avec son sabot, elle se sentit mieux. Ils se reposèrent encore une heure, mais ne pouvaient encore tarder plus longtemps. Aymée remonta sur le dos d'Orphée, s'accrocha à sa crinière blanche pour ne pas chuter et demanda à Woody de s'accrocher fermement car maintenant le galop d'Orphée serait détonant ; Orphée se braqua, repartit immédiatement au grand galop. Nuit et jour la jument galopa... galopa en faisant attention à ne pas faire chuter Woody qui dormait encore (ah rien ne perturbe le sommeil du Woody, chat splendide mais sacrément dormeur) Aymée aussi s'était endormie sur le dos confortable de sa jument. Des jours successifs sur le dos d'un cheval rendraient quiconque plein de courbatures et fort dodelinant.

Ils arrivèrent enfin à la lisière de la forêt, ils étaient proche de la maison d'Aymée. Orphée se remit au trot, ensuite au pas un moment et secoua ses flancs pour réveiller doucement Aymée. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Aymée fut ravie de voir qu'ils étaient tous trois rentrés si vite à la maison.

Orphée rentra à l'écurie, Aymée lui donna quelques succulents bonbons et gourmandises puis la laissa se reposer sur de la

paille toute fraîche. Woody réveillé enfin, s'étira paresseusement et sauta aux pieds d'Orphée, grimpa sur la porte du box. Il fit quelques petits coups de tête en guise de caresses sur les naseaux d'Orphée, ronronna et miaula comme pour remercier la jument de cette longue ballade. Aymée prit la sacoche qui contenait les dix lucioles et rentra à la maison.

A l'intérieur elle put vérifier qu'aucune n'était cassée, Ouf !!! Elle décida de se mettre de suite à la couture. Le travail était délicat. Woody revint près de sa maîtresse et miaula plusieurs fois. Aymée le vit faire une chose incroyable... Le chat sortit sa plus belle griffe et lui-même accrocha les lucioles sur la robe en se servant de sa griffe comme d'un crochet fin et solide à la fois. Les trois lucioles en cristal furent ainsi en place de nouveau sur la robe aux couleurs printanières.

« Bravo Woody, tu es un super chat, merci, oh merci, tu es le plus merveilleux des chats » lui dit elle en le prenant dans ses bras.

Aymée reprit calmement le cours de sa vie. Elle attendait impatiente la soirée des fées. Il restait que quelques jours avant la fameuse date. Elle avait pris soin de bien ranger la robe dans une grande penderie et avait fermée à clé la porte, histoire d'être sûre que Woody n'aurait pas l'idée de s'y engouffrer pour roupiller de bon gré.

Elle fit le grand ménage autant pour que sa petite maison soit propre mais surtout pour ne pas voir les jours restants passer. Elle se permit même de rester un peu plus longtemps au lit le matin, ce qui déplut fort à Woody. Pauvre Woody, il ne savait quoi inventer pour la décider à mettre le pied au bas du lit. Ronronnements successifs, miaulements intempestifs qui prenaient de plus en plus d'ampleur, rien n'y fit, Aymée tenait bon. Mais la faim aussi venait crier dans le ventre d'Aymée qui tard dans la matinée allait directement préparer tout ce qu'il fallait pour prendre un bon petit déjeuner. Woody se permettait

maintenant de monter sur la table à côté de sa maîtresse. Et un petit morceau de brioche avec un peu de beurre dessus pour le chat Woody, et un peu de lait bien sur ! Ah quelle vie de chat il avait là ! Puis leur ventre rempli, ils s'en allaient tous deux voir Orphée. Celle-ci piaffait d'impatience pour sortir se dégourdir les pattes dans le pré d'à côté. Elle adorait toujours autant se défouler, et une ruade par ci et une ruade par là... Puis « Attention Woody, pousse toi de là, Orphée va se rouler à terre, elle va t'écraser » ! Woody filait fissa se cacher dans les jambes de sa maîtresse. « Woody tu es un trouillard » lui disait-elle en le caressant et en rigolant. Il est fort vrai qu'Orphée était aussi pleine de vie alors qu'elle avait déjà maintenant bientôt 18 ans ! Chaque soir elle retrouvait son box bien garni de bonne paille et avait toujours carottes et pain en gourmandise.

Chacun semblait heureux d'être ainsi les uns avec les autres dans ce petit coin d'une petite vallée entourée de forêt ! Ah le fameux matin arriva... Le samedi de la fête des fées. Vite Woody, lève-toi, il ne faut pas trop dormir aujourd'hui. C'est qu'il avait pris de mauvaises habitudes à dormir plus longtemps avec Aymée chaque matin de cette semaine. Aymée était un peu énervée mais il y avait de quoi. Serait-elle à l'heure à la fête ? Sa robe plairait-elle ? Quelle coiffure irait le mieux avec sa tenue ? En fait Aymée folle d'impatiente tournait en rond et en rond dans sa tête revenaient les sempiternelles questions.

Le cocher arriva en fin d'après midi habillé lui aussi pour cette belle circonstance de son plus beau costume de cocher et lui fit voir la calèche qu'il avait quasiment transformée. La calèche était prête, oui et de toute beauté, et décorée comme il fallait. Son cocher lui avait interdit de voir avant l'heure du départ quel thème de décoration il avait choisi pour la calèche. Aymée sidérée n'en revenait pas, et remercia le cocher par un doux baiser sur la joue, Jean lui rendit son baiser en frôlant un peu sa bouche... Que se passait-il ? Lui si réservé d'ordinaire ! Les joues d'Aymée s'empourprèrent un instant, elle se reprit et fila

vite se préparer, pour ne point montrer à son ami cocher qu'il avait touché son cœur de fée.

Le cocher attela Orphée, qui piétinait d'impatience, pour conduire Aymée à la belle fête des fées ! Woody fut invité à les accompagner en calèche jusqu'à la fête, quel bonheur pour lui de jouer au cocher, à côté du vrai cocher ! Une sublime fée apparût au seuil de la maison, Aymée resplendissait dans sa robe, elle avait fait son chignon préféré d'où s'échappaient quelques petites mèches blondes. Elle monta dans la calèche, l'intérieur était recouvert de satin blanc. Woody ouvrit grandes ses oreilles de chat ! « Quoi ? Du satin blanc, Oh que je vais être bien là, tiens cocher je te rends les rênes, je vais m'installer confortablement sur le satin blanc » Sacré Woody !

Et fouette cocher, le voyage ne fut pas long. Au milieu de la grande forêt, les lucioles en cristal fin en formes de crocus blancs, et mauves et de jonquilles jaunes se mirent toutes à scintiller pour l'arrivée d'Aymée. Elle fit sensation et passa avec les autres fées une excellente soirée ! Vive la fête pour l'élection de « La lumineuse fée » ! Et vive son cocher, Orphée et Woody les meilleurs amis qu'une fée puisse trouver. L'amour qu'elle leur portait bien au chaud dans son cœur irradiait son visage de bonheur. Et si ce soir sa vie venait d'être chamboulée...

VACANCES

Valérie GOSSELIN
Les écrits de Valérie



Illustration sélectionnée par Valérie GOSSELIN

Chut un peu de silence... Je me repose un moment mais je garde mes oreilles grandes ouvertes et les yeux sont juste fermés mais prêts à s'ouvrir à la moindre approche, oui je surveille la serviette de ma maîtresse ! Oui je sais, j'ai bien de la chance ! Eh oui je suis un chat et parce que je suis chat je n'aurai pas le droit de faire la sieste comme chat, ici sur la plage comme vous tous ici bas !! ? Dans un sac de transport pour chat je suis arrivé sur la plage de façon discrète et hors de vue des inconnus. Maintenant, suis merveilleusement installé dans le transat fait sur mesure pour moi ! Comme je suis bien là !

Au fait je m'appelle Léo, je suis sûre que je vous épate là ! Oui, Oui, vous avez bien entendu, j'ai un prénom d'humain et alors ! Et oui vous avez bien vu, je suis vraiment un chat... Un chat qui vient à la plage ! Vous n'en revenez pas ! Un chat qui fait bronzette, en plus de surcroît ! Alors là, vous n'en revenez toujours pas, n'est-ce-pas ! ! Vous me trouvez beau, oui je sais je suis un beau chat tigré... Attendez, n'approchez pas trop près, place gardée, ne marchez pas sur la serviette de maîtresse, restez donc où vous êtes. Pour une caresse, vous voudrez bien demander la permission à maîtresse. Peur moi ? Non je ne suis pas peureux mais je me méfie, alors attendons ensemble le retour de maîtresse. Si vous voulez discutons un peu, histoire de mieux nous connaître.

Je suis en vacances, dans un petit coin sympa, je me la coule douce croyez moi. Je peux tout demander, maîtresse est aux petits soins pour moi. Un peu d'eau pour me rafraîchir, un peu d'ombre pour que je n'ai point trop chaud ! Elle est partie où au fait déjà ?

Ah oui, chercher une glace pour elle et moi ! Je préfère la glace à la vanille mais je ne lèche pas tout car c'est très froid. Ensuite je me fais une grande toilette pour que mon poil luise de partout. Je suis un chat très propre moi ! C'est qui ma maîtresse ??? C'est la jolie dame qui nous regarde à quelques mètres de vous et moi, vous la voyez ? ! Elle est en train de parler avec le glacier, mais elle ne me quitte jamais des yeux.

Elle va vite revenir... Je suis jamais seul longtemps, elle a toujours peur pour moi... Pourtant je ne suis plus un chaton, mais non, elle est toujours comme une maman avec son tout petit mignon. Depuis des années elle est comme ça, protectrice comme une mère poule. Je sais que je ne la changerait plus, elle est ainsi, et je dirais presque que c'est tant mieux pour moi. C'est que du luxe. Elle m'adore, que voulez vous, « on a du charme ou on n'en a pas ! ! ! »

Ici on est super bien, le coin est beau, le sable est fin. Maîtresse bronze, bouquine ou écrit, moi je me prélasse comme un pacha ! Aujourd'hui juste une petite brise, pas trop chaud, je suis tranquille, pas trop de monde non plus. Oui, je préfère le calme au bain de foule et le soleil est là, alors tout va.

Vous restez encore là ? Donc je continue à parler avec vous... Depuis que je suis dans sa vie, je vais où maîtresse va. Je n'ai point rechigné à me promener en laisse depuis tout petit, quand délicatement elle m'a proposé de porter un harnais, j'avais le choix, jamais elle ne m'a forcé. Ainsi j'ai accepté le harnais comme une sécurité pour ne pas perdre maîtresse. Si, si, je vous jure c'est bien moi qui la mène, j'ai la responsabilité de la protéger. Je me considère comme un gentleman chat ! Si je vous dis que maintenant selon où je me trouve, maîtresse me laisse faire et c'est moi qui traîne la laisse derrière moi. Et quand on retourne dans des endroits que je connais déjà, j'ai même la permission de me balader seul sans la laisse, mais elle garde pour sûr un œil sur moi. De toute façon je n'ai rien du mauvais chat, je ne pense pas que je souhaiterais devoir chercher ma propre pitance seul dans la rue, je préfère de loin laisser le devoir à l'humain de nourrir le superbe chat que je suis !

En fait maîtresse pense que c'est elle qui m'a choisi, mais c'est l'inverse... Nous étions plusieurs à pouvoir être adoptés et avec ma jolie tête je l'ai vite charmée. J'ai ressenti chez elle un besoin d'aimer, et donc je me suis dit : « fais tout pour partir avec elle, suis ton instinct puisque tu sens qu'avec elle tu seras bien ! » Je vous raconte cela mais il y a quelques années déjà que j'ai choisi de faire mon chemin de vie à ses côtés. Et voilà maîtresse est ravie de m'avoir avec elle, et moi je dirai que je suis content aussi, elle est plutôt très sympa.

Quand nous partons en vacances, je le sais quelques jours avant, car maîtresse tourne, elle s'énerve, cherche dans les armoires. Lorsqu'elle prépare la valise, elle met du linge

dedans, en enlève, en remet... Alors là tant que la valise n'est pas dans le coffre, moi je squatte jour et nuit sur la valise ou dedans quand elle l'a laissée ouverte.

C'est qu'il faut que je sois absolument certain que je ferai partie du voyage. Je veux partir en vacances, moi ! Nous voyageons toujours en voiture, j'aime ça ! Ah, les balades en voiture, j'aime regarder par la vitre ou parfois je m'assois sagement comme un passager sur la banquette arrière, ou je me mets en boule et je roupille. On fait des haltes et je me dégourdis les pattes, c'est très important de faire des pauses lors d'un long trajet.

Et ne venez surtout pas me parler d'avion, j'aime pas trop l'altitude et on voit rien que des nuages... En plus vu que j'ai quelques grammes en trop, ils ne voudraient pas à l'embarquement que je reste avec maîtresse dans l'avion, moi dans la soute, non mais vous rigolez !!! Très très peu pour moi ! De toute façon maîtresse ne supporterait pas qu'on m'inflige un traitement aussi choquant que celui-là, et je suis certain qu'elle viendrait avec moi dans la soute, vous voyez un peu le topo ! On décollerait jamais, mais on rigolerait croyez moi ! Donc pour les grands voyages c'est la voiture notre moyen de transport, adjudé, c'est décidé !

Quant on arrive à destination, je me redresse, m'étire, ouf enfin on y est ! Hop, aussitôt je veux sortir de la voiture et dès que je pose une patte dans le gîte ou la location, je la laisse débarquer seule tout ce qui est dans le coffre et moi je commence le repérage des lieux. Surtout j'espère qu'elle a rien oublié de tout ce qu'il faut pour mon bien être, je vérifie immédiatement. Il me faut absolument avoir ma litière, mes croquettes préférées, quelques jouets que j'emporte avec moi. Oui je joue encore et alors, je ne suis pas un vieux chat !!! Et cela n'a rien de gaga de jouer avec une fausse souris, et ça me fait de l'exercice.

J'ai une belle vie et je ne m'en prive pas. Cela fait un bien fou de partir quelques jours, pour que mon instinct de chat reprenne un peu ses droits. Arriver sur une plage que l'on ne connaît pas, devoir se prélasser à côté d'autres et partager un bout de cet endroit avec eux pas loin de moi. Tous les chats ne font pas ça ! C'est qu'il en faut du flegme et de l'assurance croyez-moi ! Il faut avoir un sacré bon caractère de chat !

Au fait pour les chats qui oseraient faire comme moi, je peux leur divulguer un petit truc... Si vous avez trop chaud sur la plage par exemple et que vous ne trouvez pas d'ombre proche de vous, mettez vous dans le sac isotherme qui tient l'eau fraîche, moi c'est ainsi que je me rafraîchis car bien sûr à la plage je ne vais pas dans l'eau. Faudrait pas non plus m'en demander trop ! Et si vous êtes fatigué, filez vous mettre dans le sac à dos, ainsi vous aurez un endroit pour vous reposer lors de balades à pied et vous pourrez admirer le paysage en passant votre tête par un petit bout d'ouverture, juste ouvert ce qu'il faut, ça fait style VIP en mode incognito !

Maîtresse est réglée comme du papier à musique. Nous quitterons la plage vers 17h ou 17h30 au plus, faut éviter les bouchons ! Et comme à son habitude, maîtresse va vouloir aller soit chez le poissonnier, soit chez le boucher ou chez les deux, pour acheter sardines ou saumon ou de quoi faire des bonnes brochettes de viande sur le grill. Hum, j'adore ça, et comme chaque soir en vacances elle va préparer un bon barbecue !

Moi pendant ce temps je me prélasserai dans la petite cour, protégé du petit vent salé de la marée. Maîtresse sait se débrouiller pour allumer le barbecue, elle n'a pas besoin que je vienne lui donner un coup de pattes. J'ai interdiction de m'en approcher, c'est trop dangereux dit elle. Et j'aurai l'air de quoi avec mes moustaches grillées ? ! Donc je vais aller de ci de là, essayer d'attraper libellules ou papillons qui voudront bien venir jouer avec moi. Je sais que j'aurai de toute façon, une part de tout ce qui aura été cuit par les bons soins de

maîtresse, elle sait fort bien cuisiner ! Et je n'aurai pas les bas morceaux comme vous dites, moi je mange comme maîtresse, et elle enlève, pour moi tout spécialement, l'arête centrale du poisson. Elle est incroyable, une autre mieux qu'elle qui aurait autant d'égard pour moi je ne trouverai pas !

Oui je suis gourmand, je crois que cela se voit ! Bon j'avoue que je suis un peu grassouillet, maîtresse dit que cela fait partie de mon charme ! Ah quel bon festin encore ce soir nous allons avoir droit ! J'en ai déjà les moustaches qui frémissent d'impatience !

Après le repas, si mon ventre me le permet j'irai chasser le moustique ce soir ! Mais si le ventre est trop bien garni, tant pis, je me mettrai tout près de maîtresse, et je me ferai faire des papouilles sur le ventre pour m'aider à digérer.

Oui vraiment j'ai indiscutablement choisi la meilleure maîtresse qui soit ! Je n'ai point honte à le dire que je l'aime beaucoup ! Oui oui, c'est ainsi, j'ai le droit d'avoir des sentiments même si je suis un chat et elle une dame qui a un cœur immense. Faut bien que j'en profite un peu, je ne peux point laisser passer la chance d'être chouchouter à un point tel que vous ne pourrez jamais vous imaginer !

Bon je crois que la voilà, assez parler, laissez la passer, elle m'apporte ma petite gourmandise de fin d'après midi. Quel délice ! Je compte profiter un maximum de mes vacances. Chaque jour sera un jour de farniente et de bien être. Nous sommes ici pour trois semaines. D'ici là nous nous reverrons je pense. Alors prenons le temps et s'il fait beau demain nous serons encore là sur la plage, peut être à la même place, celle là me plaît bien. Pas trop près de la mer, et pas trop loin du glacier. Si possible près d'un petit muret, maîtresse aime bien, pour poser les affaires et aussi être un peu cachés. Mais sous un sapin non jamais, maîtresse aime moins à cause des épines vous pensez bien, mais aussi parce qu'elle a peur que je grimpe dans le sapin tout là haut et que je tarde à me

décider d'en descendre, que lorsque je le voudrais bien ! Faut avoir un œil de chat pour savoir où positionner la serviette de maîtresse ! Et choisir aussi la plage qu'il nous faut !

Oui je peux encore profiter que certaines plages sont encore libres d'accès aux chats. Alors je vais ronronner un moment ici, puis j'irai dormir dans la petite villa aux hortensias. Parfois nous viendrons dès le matin sur la plage et repartirons avant le midi, ainsi nous n'aurons pas trop chaud. Je dois éviter à tout prix l'insolation ! Être malade pendant les vacances il ne manquerait plus que ça ! Si le soleil cogne trop je resterai l'après midi à la villa, et c'est sur le soir plutôt que je viendrai me dérouiller les pattes et jouer sur la plage en soirée pour bien apprécier le frais !

Bon la voilà ma maîtresse, la voilà vraiment, alors s'il vous plaît faites place et laissez nous déguster tranquillement notre glace ! La glace cela n'attend pas, elle fond trop vite après ! Revenez tout à l'heure si cela vous chante, et seulement après ma sieste, ainsi vous parlerez avec maîtresse si vous le souhaitez encore.

Je vous demande une toute petite chose encore. N'allez pas de suite ébruiter à vos amis que vous m'avez vu, sinon ils viendront tous nous voir, nous venons d'arriver aujourd'hui, un peu de repos nous ferait plus que du bien. Là je vais de suite m'en mettre plein les moustaches, et ensuite toilette, puis sieste tout contre ma gentille maîtresse. Elle bouquinera je pense comme à l'accoutumée ou écrira des histoires comme celle que vous lirez bientôt !

Maintenant place à la détente du chat, avec quelques ronrons pour elle et quelques caresses pour moi. Ah enfin, se prélasser au doux soleil, sentir le vent marin faire bouger mon pelage tigré, voir le sourire de maîtresse qui de temps en temps portera son regard sur mes yeux de petit félin. Alors je pousserai un soupir de contentement tel un remerciement

dédié à maîtresse qui me dira « Oh Léo tu es vraiment un gros pacha ! » Et elle pensera « Comme nous sommes bien là ! »

Psst, une petite info : Maîtresse a confié par téléphone à une de ses amies que le titre de ce qu'elle écrit en ce moment c'est : «Les vacances de Léo». Hé oui, le héros dans l'histoire c'est Léo c'est donc moi, elle raconte un peu ma vie, voilà je ne vous en dirai pas plus. Ne craignez rien, je ne me prends pas la grosse tête, je suis et resterai le bon chat à sa maîtresse, je n'ai point besoin d'être une vedette. Après cela serait bien trop difficile de passer incognito. Déjà un chat, tout simple, sur une plage, c'est rare et je me retrouve toujours face à des fans curieux, alors là moi, le chat Léo la vedette sur la plage ! Vous imaginez un peu, finie la tranquillité, du bruit sans arrêt, je ne pourrais plus roupiller et lézarder à côté de maîtresse adorée. Restons simples s'il vous plaît !

A quelle belle vie j'ai, moi ! Allez je vous dis Chalut... Et bonnes vacances aux autres chats, je pense bien à eux même s'ils ne partent pas. Moi aussi je devrai rentrer à la maison mais seulement quand l'heure sonnera, et bien sur avec plaisir aussi, je retrouverai mes petites habitudes de chat roi.

DOCTEUR CHAT PIRO

Valérie GOSSELIN
Les écrits de Valérie



Illustration Valérie GOSSELIN

Chaud devant, laissez passer, vite vite, regarder le voilà, faites place !

Mais Que se passe-t-il ? Un docteur arrive !?? Mais laissez passez, on vous dit.

Mais... C'est un docteur CHAT ? Oui, c'est bien le docteur Chat Piro qui accourt à tout vitesse, vous ne le reconnaissez pas ? Pourtant il est connu, il a une très grande réputation. Mais que fait-il dans notre petite ville ?

Il est fort rare qu'il se promène par ici, je n'aurai jamais pensé le rencontrer un jour dans ce parc ! Il devait faire une petite promenade je suppose, et comme il était sur les lieux, il a dû

être informé et vient au secours de suite, comme à son habitude.

Laissez le champ libre, s'il on lui a dit de venir c'est que le cas est grave ou délicat ! Regardez comme il file. Il en a oublié de réajuster la lanière de son harnais qui maintient sa trousse de médecin pour les premiers soins, elle va tomber, elle penche sur son côté gauche, enfin on verra ! Il va trop vite, il risque, lui aussi, de se casser le nez !

Le docteur Chat Piro est spécialisé pour soigner les chats, les souris, les mulots et tout ce qui rampe je crois. Mais non je ne badine pas, je dis la vérité, croyez moi. Il a même une préférence pour les souris, mais non il ne les mange pas, il les soigne je vous dis ! Ce docteur ne passe pas son temps à courir après les moustiques, les papillons ou à vouloir jouer avec les oiseaux, vous êtes bête ou quoi ? il est très impliqué dans son travail, si vous le connaissiez vous le sauriez déjà !

Toujours prêt, souriant, poli, avec à chaque fois un mot gentil ou une petite phrase qui redonnerait courage à plus d'un... ! Chatpristi ! Je n'en reviens pas, c'est bien lui ! Le docteur Chat Piro, en fait son nom c'est CHAT et son prénom Piro. Il est intelligent, très ouvert, et utilise les dernières technologies pour mieux cerner, de suite ce qui ne va pas, chez son patient chat ou souris.

Là apparemment c'est un cas d'urgence, donc il vient directement sur le lieu. D'après ce que je peux voir d'ici, c'est un mulot qu'il va devoir ausculter. Heureusement il a vite trouvé où était le blessé, allongé par terre. Pas de bol pour lui, c'est pas une souris qu'il devra soigner aujourd'hui ! Il est vrai que notre parc préféré n'est point très grand, mais c'est un coin charmant, et aujourd'hui comme par hasard, les allées sont plus peuplées qu'à l'ordinaire, c'est sûrement dû je pense au « Festival de l'oiseau » !

En un rien de temps, vous verrez le diagnostic sera annoncé, au moindre souci, le patient (mâle ou femelle) va être transporté dans sa clinique privée pour des examens complémentaires. C'est qu'il mettra tout en œuvre ce docteur et ne laissera aucun soupçon planer. On m'a raconté qu'il détecte parfois ce que le patient a, seulement en le regardant marcher. Il connaît si bien son métier qu'il est presque le roi de tous les médecins chats.

Je voudrais bien savoir ce que le mulot a comme problème, je l'avais vu déambuler le long de la petite allée avec ses autres petites amies ce matin, tout allait bien, mais là que peut-il donc avoir ? Laissons le docteur Chat regarder ce qu'il a. Indiscutablement il va remettre de l'ordre dans tout ça !

Je ne pense pas que l'examen sur place sera long. Attendons un peu à l'écart discrètement. Nous serons fixé très vite, si le mulot se remet sur pattes de suite, tout va bien, sinon je pense que l'ambulance arrivera très vite.

Ah ! Ecoutez, vous entendez ? Pin Pon, Pin Pon ! Voilà je vous l'avais dit ! Le mulot va devoir être transporté à la clinique privée pour faire un bilan complet. Les ambulanciers ne mettent pas le blessé sur une civière, mais dans une coque antichoc, c'est plus grave qu'on le croit alors.

Son état demande sûrement radio, échographie ou scanner aussi. Pauvre mulot, en plus il commence à avoir de l'âge, nous sommes peu de choses en cette vie. Mais le Docteur Chat va le remettre bien vite sur ses pattes, le soigner et il fera tout ce qu'il pourra pour qu'il retrouve vite son teint gris foncé de mulot comme il faut ma foi.

Savez vous que le Docteur Chat est un très grand chirurgien ? Vous ne le saviez pas ? Eh bien moi je vous le dis. Je n'ai pas encore eu affaire à lui, mais je connais une chatte Lily, c'est

une bonne amie qui a eu beaucoup de soucis de santé. Elle avait des douleurs dans son dos, elle avait sa colonne vertébrale en piteux état, hernie, arthrose, compression du nerf, le tout quoi.

Ma chère amie Lily est allée se faire soigner dans la clinique du Docteur Chat. Il l'a accueillie, l'a bien écoutée, l'a auscultée, a regardé minutieusement tous les clichés des radios et aussi toutes les échographies et les cd des IRM scrupuleusement.

« Oui ce docteur est au top » m'a-t-elle dit, et qu'il avait pris le temps de bien cibler où son mal était. Le Docteur Chat lui a dit qu'il fallait qu'elle soit opérée, sinon elle risquerait de perdre l'usage de la marche du côté de sa patte de devant, celle de droite. Puis il a expliqué vraiment comment se passerait l'opération, il lui a même fait un dessin pour qu'elle comprenne vraiment tout ce qu'il ferait pendant l'intervention. Il lui a donné une semaine de réflexion pour qu'elle se décide tranquillement, quant au choix : décision opération, ou décision pas opération. C'était son corps, c'était à elle aussi de choisir. Elle est revenue le voir avec sa décision de se faire opérer. Le Docteur lui a de nouveau expliqué en long et en large ce qu'elle avait. Ainsi donc, opération il y aurait.

Mais bien sûr quand opération il doit y avoir, la crainte s'installe, cela va de soit ! Alors mon amie la chatte Lily est bien partie se faire opérer dans cette bonne clinique, mais pour sûr elle avait peur de l'opération ! A son arrivée, dans sa chambre elle fut bien installée par l'équipe de jour, les infirmières bien gentilles lui ont demandé de se mettre au lit et que le médecin allait passer. Elle fût un peu étonnée qu'on lui dise qu'elle verrait le soir même le Docteur Chat et commença pour elle un nouveau stress.

Pourquoi voulait-il la voir encore avant l'opération ? Avait-il trouvé autre chose de plus inquiétant et voulait-il lui en faire part avant l'intervention programmée pour le lendemain matin ? Peu de temps après, un peu avant 19h, le Docteur

Chat Piro est entré dans sa chambre pour lui parler et lui demander si elle était toujours d'accord pour se faire opérer le lendemain matin et comment elle se sentait. Le docteur a bien vite compris que la chatte Lily était en stress, à l'idée de se faire opérer, surtout que l'opération allait durer quelques heures, donc encore plus d'angoisse !

Alors je vous affirme que Lily m'a dit ceci, textuellement: « Le Docteur Chat a pris le temps de me parler. Alors qu'il devait avoir bien d'autres patients à visiter, il a de nouveau regardé clichés, échographies, irm dans ma chambre avec moi. Il est même venu s'installer à mes côtés, a pris ma petite patte dans sa patte blanche pour bien me donner confiance et l'espoir que tout se passerait bien ».

Je vous assure que je viens de vous répéter les mots que Lily mon amie m'avais dit ! Si je me souviens bien elle m'avait aussi avoué qu'il était revenu le soir très tard faire une courte visite de courtoisie à Lily pour la soutenir encore et lui assurer que dès demain après l'opération, elle serait debout et elle marcherait.

Le matin de l'opération très tôt Lily s'est préparée, et elle a encore vue le Docteur passer dans sa chambre pour lui faire un coucou et la motiver. Il me revient aussi que Lily m'avait raconté « Le Docteur Chat m'a demandée encore une fois si je voulais me faire opérer car pour lui il était important que dans mon esprit la volonté d'être opérée soit présente pour que l'opération réussisse complètement ». Le conscient joue un rôle primordial et le moral doit être au positif pour apporter un maximum d'ondes positives. Alors, Lily a dit un oui clair et franc, et ensuite elle est descendue au bloc, prise en main par une bonne équipe d'infirmiers, d'aides-soignants et l'anesthésiste lui a parlé aussi jusqu'au dernier moment, où elle a sombré dans un sommeil profond qui se nommerai fort bien, l'inconnu.

A son réveil, le Docteur Chat était là. Comme quoi, il est toujours aux petits soins pour ses patients, du début jusqu'à la fin. Puis Lily a été remise sur ses pieds et on lui a demandé de faire un pas, puis deux, puis trois, ainsi chaque heure durant la nuit qui suivit son opération.

Lily m'a toujours dit que si un jour elle devait se faire opérer encore elle irait revoir ce chirurgien. Comme quoi, quand on a trouvé le bon docteur et le bon chirurgien, on espère qu'ils seront encore là longtemps pour nous soigner des bobos que la vie nous donne à surmonter, et ainsi encore connaître de meilleurs lendemains.

Oui Docteur Chat Piro est un docteur et un chirurgien hors du commun ! Prêt à veiller sur ses patients comme s'ils étaient ses petits à lui ! Maintenant il faudrait aussi qu'il prenne le temps de penser à lui parce que nous aurons encore besoin de lui, et donc il est primordial que lui aussi doit veiller sur sa santé tout comme un bon chat le ferait !

Quelques jours après...

Quand au vieux Monsieur Mulot qui a été suivi par le Docteur Chat Piro, il s'en est très bien sorti, il fait quelques courtes promenades encore dans le parc, et maintenant il est beaucoup plus attentif à ses pas, il ne se laisse plus avoir. Fini de faire le fou et de courir à tout va, ou de vouloir descendre d'un trop haut endroit. Les années sont là, il fait attention à ne plus tomber de la petite marche, qui est devenue trop haute pour lui car il n'a plus ses vingt ans comme autrefois ! Il va tranquillement continuer sa petite vie de mulot grâce à un chat, le Docteur Chat Piro !

Merci au Docteur Chat Piro pour sa dévotion à vouloir soigner tous ceux qui se trouvent autour de lui. Est-il sensible aux éloges, je ne sais pas. Le docteur Chat a tout simplement une belle âme profonde et il met dans ses gestes précis tout son cœur. Avec sa bonne humeur il aide ses patients à surmonter

leurs petites peurs et aussi amener sur leurs visages de nouveaux sourires pour que soient encore belles leurs vies.

JE RESTE ZEN... AUSSI AVEC MON CHAT

Coco CAMEL



Couverture Nathalie Jomard – J'ai Lu

Les phénomènes paranormaux du quotidien :

- **Disparition** : au petit déjeuner le beurrier est toujours vide. Peut s'appliquer aussi aux bières et au papier toilette.
- **Apparition** : le facteur sonne toujours pour vous porter un paquet en recommandé quand vous êtes en RTT, enfants casés, mari au travail, lui. Vous venez de rentrer dans votre bain, bougies parfumées allumées et masque au concombre sur l'ensemble de votre visage. Attention, si ce n'est pas Halloween, risque de faire fuir le facteur et le paquet avec.
- **Kidnapping** : de votre gâteau préféré, pourtant caché dans le cellier, de votre mascara, de vos clés... Tout le monde le sait, le responsable, c'est le [chat](#), le chien ou tout autre animal de compagnie.
- **Le retard chronique** : dix minutes avant la sonnerie de l'école, mais pourquoi a disparu, au choix, le doudou, le cahier de maths, le chouchou préféré de votre fille et bien entendu les clés de la voiture ? (toujours [le chat](#), probablement).
- **Le virus mystérieux** : un virus très particulier circule dans les entreprises. Il reconnaît le mot « Urgent », écrit à la main par chef suprême et fait planter votre ordinateur quand vous tapez le point final de votre dossier.
- **L'énigme de la file d'attente au supermarché** : pourquoi c'est toujours la file que vous n'avez pas choisie qui avance le plus vite ?
- **L'évaporation magique** : quel que soit l'endroit, maison, bureau, la cafetière est toujours vide quand vous arrivez. La machine à café mange-pièces qui ne veut pas vous servir un café a été aussi victime d'un étrange sortilège.

Ou

— Et un menu best of croquettes à consommer sur place pour Napoléon. Tiens, il a grossi ce chat...Quelle horreur, on dirait qu'il est en train de se transformer en chien. Une nouvelle espèce de mini-bouledogue obèse...

— Maman, tu as vu, le maçon a mis de la terre sur le beau gazon de papa, dit Nathan en remuant son chocolat au lait.

— De la terre ? Mais oui, tu as raison ! Qu'est-ce que c'est... Une taupe ! Il faut que j'appelle Frédéric pour lui annoncer la nouvelle. Il va devenir aussi vert que son gazon.

Mais Frédéric la devança.

— Allô, Léa. Est-ce qu'il est là ?

— De qui tu parles ?

— Du maçon, bien sûr !

— Il est là... et elle est là aussi...

— Qui ça ?

— La taupe

— Une taupe ! *Elle va massacrer mon gazon tout neuf!*

Combien de mottes ?

— Attends, je vais compter, répondit Léa en s'approchant de la baie. Trois... Euh, non, quatre mottes.

— Il faut que tu ailles acheter des pièges et que tu te fasses expliquer comment les poser.

— Ecoute Frédéric, je ne peux pas tout faire ici ! J'ai le maçon à surveiller. *Ceci dit Harry s'en occupe très bien*. Il faut que je téléphone au cuisiniste pour savoir comment traiter le granit. Je dois commander la tapisserie pour notre chambre. Et cet après-midi, c'est mercredi-taxi. J'amène les enfants à leurs activités. D'ailleurs, je vais me reconverter. Plutôt que de travailler dans la pub, je vais acheter une licence de taxi. Avec tous les clients que j'ai le mercredi, je vais gagner une fortune. Ce n'est pas bien grave, on va avoir un golf dix-huit trous et tu pourras t'entraîner dans le jardin.

— Ok, dans ce cas, ne donne surtout pas à manger au chat. Ce croquettivore compulsif doit se transformer en taupivore. À partir d'aujourd'hui, s'il veut manger, il va falloir qu'il chasse.

Ou

Retour à l'agence



— Debout, chérie ! dit Frédéric qui était déjà opérationnel, même un lundi matin à six heure trente. Léa avait du mal à émerger :

Crémaillère + vélo + rangement
=
Migraine + courbatures

Ses neurones multifonctions se mirent néanmoins rapidement en action. Le compte à rebours de sa journée venait de se déclencher : à l'attaque !

- Faire du café, sortir les bols - *VITE du cafffféééé...*
- Ranger la vaisselle de la veille - *Pas le temps hier avec « Je passe une soirée, en amoureux, avec mon homme dans un cellier ».*
- Noter les consignes pour Angela : préparation du repas + activités - *Pourvu qu'elle arrive à l'heure...*
- Préparer la liste des courses à faire en rentrant du bureau - *Surtout ne pas l'oublier.*
- Remplir le bol de croquettes de Napoléon - Penser à changer la litière.

Pendant ce temps, Frédéric, planté devant son dressing activait son neurone « Qu'est-ce-que-je-mets-ce-matin ? ». Il commençait sa journée...

LA NUIT AUX YEUX DE CHAT

Chantal VIDIL

C'est une nuit sans lune, ténébreuse, avare d'étoiles. Ils ont quitté *la Griselière* tard dans la soirée pour regagner Paris. Ils espèrent atteindre les portes de la capitale peu après minuit. Le faisceau des phares balaye l'asphalte, repousse les ombres de chaque côté de la route, mais elles reviennent sans cesse, comme des âmes, agrippées aux fossés, aux branches des arbres, traversent furtivement la chaussée et s'évanouissent dans les virages. Des éclaboussures d'insectes maculent le pare-brise, un gros papillon vient s'y écraser avec un bruit mou. A leur gauche maintenant, la rivière luit faiblement entre les haies de saules. On la devine, à peine, au frémissement de l'eau qui clapote contre les berges. Le courant est fort à cet endroit-là, un tourbillon lent et opaque qui brasse l'obscurité et creuse vaguement la surface mouvante et sombre. Ils approchent de Moisy, dont la rue principale borde l'Yonne et épouse ses méandres. Quelques kilomètres plus loin, ils rejoindront l'autoroute. Derrière eux, soudain, deux phares ont surgi du néant. La voiture les double à vive allure après les avoir aveuglés à travers la lunette arrière. Thomas jure.

— Ils ne savent pas conduire ces gens-là, la route leur appartient !

Gabrielle a tourné la tête au moment où la voiture passait à leur hauteur.

— C'est curieux, je n'ai pas vu le conducteur, on dirait une voiture fantôme. Elle rit. Vivement la A5, qu'on retrouve la civilisation !

Les feux arrière de la voiture se dissolvent dans la nuit. Le panneau blanc de Moisy apparaît enfin, les premières maisons, puis l'unique lampadaire qui éclaire l'entrée du village. La voiture devant eux semble avoir ralenti. Gabrielle pousse un cri.

— Regarde, là au milieu, il y a un animal. Il est blessé. Arrête-toi !

— C'est un chat. Il est mort. Laisse tomber.

— Non, il est vivant, regarde, il relève la tête ! Ralentis, Arrête-toi, je t'en supplie !

Dans les pinceaux des phares, deux yeux phosphorescents renvoient la lumière qui les éblouit, la tête semble faire un effort désespéré pour se redresser au dessus du corps immobile. Thomas soupire, gare la voiture sur le bas-côté. Gabrielle se précipite. L'animal se trouve dans la zone éclairée et elle distingue nettement son pelage tigré gris, tacheté de blanc. Le chat tourne vers elle d'immenses yeux dilatés de terreur. Elle le prend dans ses bras, avec précaution, et vient le déposer sur l'herbe. Le corps, tout chaud, est parcouru de tremblements. Elle lui caresse la tête, doucement, entre les deux oreilles. Il a le poil lisse et soyeux des bêtes domestiquées.

— Thomas, apporte la lampe torche qu'on puisse voir où il est blessé.

Mais déjà elle sait. Elle a senti la cuisse s'affaisser quand elle l'a délicatement soulevée. Il a au moins une patte arrière brisée. Sur la route, une petite tache de sang marque l'endroit où il a été heurté.

— C'est sûrement la voiture qui nous a doublés. Elle roulait trop vite !

— Non, ce n'est pas moi, et je roulais normalement.

La voix est venue de nulle part. Gabrielle relève la tête, stupéfaite. Elle est seule avec l'animal blessé. Thomas est parti chercher une lampe. A côté d'elle, une femme qu'elle n'a pas vue s'agenouiller, comme jaillie de la nuit, se penche sur le chat.

— Il est blessé ? je croyais qu'il était crevé. Quand vous vous êtes arrêtés, j'ai compris qu'il était vivant.

Le corps est massif, le visage blême, jeune et dur. Elle contourne la bête avec une dextérité étrange, elle semble glisser sur le sol en s'aidant de ses mains. A la façon dont elle balance son buste, Gabrielle réalise que la femme est infirme. Elle n'a pas de jambes, pas de prothèses, juste un tronc, dissimulé sous une parka courte. Sa voix est sèche, dépourvue de timbre.

— Que comptez-vous en faire ?

— Je ne sais pas. On ne peut pas le laisser ainsi. Nous rentrons sur Paris, mais il a besoin de soins immédiats. Une cuisse au moins est brisée, et il ya peut-être des hémorragies internes.

— On est bien avancés, maintenant.... Oh, pardon, je ne vous avais pas vue.

Thomas est revenu bredouille, il a l'air surpris en découvrant la femme accroupie aux côtés de Gabrielle. Dans leur précipitation, ni l'un ni l'autre n'ont entendu la voiture reculer jusqu'à eux et s'arrêter à cinq mètres du talus.

— Je connais une vétérinaire près d'ici, elle est dispo jour et nuit, il suffit de sonner en bas. Si vous voulez, je vous y emmène, c'est à Gacogne, à quinze bornes d'ici.

Thomas semble hésiter. Gabrielle tranche.

— D'accord, c'est la meilleure solution. On avisera ensuite. Vous nous conduisez ?

— Je propose à madame de monter avec moi et avec le chat ; ça évitera de salir les sièges de monsieur.

L'hostilité pointe sous l'ironie feutrée. Gabrielle accepte, Thomas les suivra, elle sait que ça l'arrange, c'est vrai qu'il craint pour ses sièges. Tous deux observent en silence l'agilité avec laquelle l'infirmes regagne sa voiture. Le chat blotti contre sa poitrine, Gabrielle se glisse lentement sur le siège, à côté de la conductrice. Celle-ci, d'un geste vif, saisit une couverture à l'arrière et la lui tend.

— Prenez ça. Je tiens aussi à ma caisse !

Gabrielle n'a pas mis sa ceinture, l'animal s'est abandonné contre elle, elle l'a couché de manière à ce que sa cuisse blessée repose librement. Elle se tourne vers l'inconnue.

— Vous conduirez doucement, n'est-ce pas ? Chaque coup de frein peut le faire souffrir.

La fille a un drôle de rire, un peu rauque. Elle lance :

— On s'est pas présentées, au fait ? Remarquez, on aura tout le temps...

Tout en conduisant, elle tourne fréquemment son visage vers Gabrielle. Les yeux, clairs et froids, la dévisagent avec une curiosité obscène, aucune empathie dans cet intérêt qu'elle lui porte et que Gabrielle ne parvient pas à définir. A son tour, elle l'observe à la dérobée. La graisse a envahi ce corps difforme, les mains replètes, les bras gras et puissants, le visage très blanc, impassible, presque buté, lui inspirent une vague répulsion. Quel âge peut-elle avoir ? Vingt ans ? Trente ? Impossible à dire.

— Alors comme ça, vous avez une chouette maison de campagne, par ici ? vous en avez de la chance ! C'est où ?

Le ton est gouailleur, plus délibérément ironique que tout à l'heure.

— A Volny. Et vous ? Vous habitez dans les parages, j'imagine.

— Je suis de Servin, plus bas. Tiens, votre mari a décidé de passer devant ! Il trouve que je vais pas assez vite, peut-être ? Eh ben, on accélère !

Gabrielle proteste, mais la voiture a déjà bondi et, dans le virage, mord sur le talus. Une légère embardée fait gémir le chat qui rouvre des yeux inquiets.

— Faites attention, bon sang, cette bête souffre !

— Ah oui ? tu souffres le minou, hein ? Tu souffres ?

Elle a lâché le volant et plonge une main inquisitrice vers l'arrière-train de l'animal. Un cri bref, le chat vient de la mordre. Avant même que Gabrielle ait pu intervenir, la main se rabat brutalement sur la bête, lui arrachant une plainte déchirante.

— Saleté de bestiole, il m'a mordu !

Gabrielle a stoppé net le bras qui revenait à la charge :

— Vous êtes folle ? Comment osez-vous frapper une bête blessée ?

— Il m'a fait mal, l'abruti !

— Vous n'aviez pas à le toucher. C'est vous qui lui avez fait mal. Qu'est-ce qui vous a pris ?

— Je suis dans ma voiture, je fais ce que je veux. Vous entendez ? ce-que-je-veux !

Il martèle les dernières syllabes. Gabrielle fait un geste en direction de la route :

— Écoutez, c'est simple, ou bien vous nous conduisez tranquillement jusqu'à Gacogne, ou je descends avec le chat, là, tout de suite !

— Faudrait d'abord que vous puissiez sortir. Les portières sont verrouillées. Une habitude. Sait-on jamais, on pourrait faire de mauvaises rencontres, la nuit !

Elle éclate d'un rire énorme, un rire d'ogresse, rythmé par le tempo frénétique de ses doigts boudinés sur le volant. À son tour, elle pointe la route devant elle :

— Et puis, comment vous feriez, hein ? Votre mari vous a pas attendu ! Regardez, on voit à peine ses feux arrière !

Subitement, sa main touche les cheveux de Gabrielle qui sursaute comme si on l'avait brûlée. Son aversion est palpable. L'autre ricane :

— Vous êtes pas bien avec moi ? Dites-donc, ce soir, j'ai touché le gros lot : une bourge dans ma caisse ! Vous en avez du bol, vous vous rendez pas compte : un mari, une belle bagnole, une baraque... Et même un chat en morceaux ! Vous allez l'adopter ?

Gabrielle s'est reprise. Elle affecte un ton calme :

— D'abord, il appartient à quelqu'un, il faudra retrouver son propriétaire. De toute façon, je ne pourrais pas le prendre. Nous avons déjà deux chats qui nous attendent à la maison.

— Ah, ouais ? Amoureuse des chats, alors ! Ben, moi aussi j'en connais un rayon sur les greffiers.

— Vous en possédez un ?

— Non, non. J'en ai pas chez moi. Mais j'en ai eu....

Un silence. Et puis :

— Vous savez que quand un chat meurt, il chie ? Il lâche ses viscères, puis les sphincters. Voyez ce que je veux dire ?

Sa voix est devenue lourde, pressante, comme si elle faisait une confidence.

Gabrielle a frémi. Instinctivement, elle entoure de ses bras l'animal qui veille, yeux grands ouverts, sur ses genoux. Elle réplique sèchement :

— Non, je ne vois pas. Les chats que j'ai eus ont été euthanasiés, le moment venu. Ils n'ont pas souffert.

La fille ne semble pas l'entendre. Elle ajoute, rêveuse :

— C'est intéressant à voir, vraiment intéressant...

Gabrielle est sur le point de riposter, mais elle vient d'apercevoir la voiture de Thomas, sur la droite, garée devant une haute bâtisse. Dans la lumière des phares, le panneau « Clinique Vétérinaire » fait une grande tache blanche sur le mur. Elle est arrivée, enfin !

— Je dépose madame juste devant la porte, par égard pour le blessé. Je vais me garer plus loin.

— Mais vous....

— Je me débrouille. J'ai l'habitude ! Allez, je vous libère. Votre mari a l'air inquiet. Il a retrouvé sa petite épouse.

Gabrielle s'extraît avec difficulté du siège bas, en prenant garde de ne pas secouer son précieux fardeau. Thomas, qui faisait les cent pas devant la pancarte, l'accueille en maugréant.

— Qu'est-ce que vous foutiez ? Vous en avez mis un temps ! Tu as vu l'heure ? Et on n'est pas rentrés à Paris !

— C'est moi qui ai demandé de rouler doucement, à cause du chat. Tu comprends ?

— Comment il va lui ? Thomas se penche, bourru. En tout cas il a les yeux grands ouverts. De vraies soucoupes !

- Il doit être terrorisé, le pauvre. Et il doit souffrir aussi. Je sens son cœur qui bat très vite.
- Ça s'est bien passé avec... ? Thomas a baissé la voix.
- Bizarre. Très bizarre, je te raconterai. On sonne ?

Le timbre retentit, métallique, prolongé. La maison à deux étages, crépie de jaune, oppose l'inertie de ses volets clos. Un moment, ils craignent que le bâtiment soit vide, et puis, au deuxième étage, un volet s'ouvre, une tête de femme apparaît.

- Qu'est-ce que c'est ?

La voix est méfiante. La femme se penche pour mieux discerner ses interlocuteurs. L'automobiliste, qui les a rejoints, se tient entre eux, la tête renversée, les yeux rivés sur la fenêtre. D'en haut, la femme semble perplexe, intriguée par ce corps informe au visage de craie. Thomas lance d'une voix forte :

- Nous vous amenons un chat blessé qui a été renversé par une voiture.
- Il est à vous ?
- Non. Nous l'avons trouvé sur la route.
- Je descends.

Gabrielle se penche vers l'inconnue et chuchote :

- Vous la connaissez bien ? Elle ne semblait pas vous reconnaître.
- Pas du tout. Je ne l'ai jamais vue.
- Ah bon ? Je croyais...

Un bruit de serrure qu'on déverrouille. Le battant s'ouvre. La vétérinaire apparaît, elle a revêtu sa blouse blanche et chaussé de fines lunettes à monture d'acier. Elle s'efface devant ses visiteurs, leur désigne, de la main, une pièce allumée, au bout du couloir. Gabrielle marche devant, pousse la porte entr'ouverte et dépose l'animal sur une table nickelée.

— Une seule personne dans mon bureau, s'il vous plaît.

Le ton est cassant. Gabrielle dévisage son interlocutrice : une figure austère, des lèvres minces, serrées, des yeux intelligents et glacés. La femme se penche sur le chat, l'ausculte avec des gestes adroits et précis. Il ne bronche pas au cours de l'examen. Elle relève la tête :

— Il a la hanche droite brisée. Il faut faire des radios. Je vais devoir l'endormir pour qu'il ne souffre pas lors des manipulations. De toute manière il faudra lui administrer des antalgiques. Cela vous coûtera soixante-dix euros.

— C'est d'accord. Mais ensuite ?

— Il faut d'abord que je m'assure qu'il est opérable. Si c'est le cas, les frais seront nettement plus élevés. Vous ignorez qui est le propriétaire ?

— On l'a trouvé à l'entrée de Moisy. Il y vivait sûrement. Ça ne doit pas être trop difficile de diffuser son signal, le village n'est pas si grand. Le problème, c'est que nous rentrons sur Paris.

— S'il doit être opéré, c'est au plus tard demain après-midi. Au fait, qui est cette... personne qui vous accompagne ?

— Je pense que c'est l'automobiliste qui a heurté le chat. Elle se trouvait sur les lieux. C'est elle qui nous a guidés jusqu'à vous. Elle n'était évidemment pas en mesure de le ramasser après l'accident.

La vétérinaire ne dit rien. Gabrielle rejoint la salle d'attente éclairée par une simple ampoule au plafond. Hormis quelques sièges en vinyle noir le long des murs et une table basse où s'empilent des magazines périmés, la pièce est vide, les murs nus reflètent le halo gris et tremblé de la lampe trop blanche. L'endroit est propre et respire la désolation. Thomas et la fille l'attendent, assis de chaque côté de la porte. Ils ne se parlent pas. Lui a choisi une chaise en plastique noir, elle un pouf en tissu qu'elle recouvre de tout son corps affaissé, comme si elle ne faisait plus qu'un avec lui. Depuis leur arrivée à la clinique,

Gabrielle a l'impression que l'inconnue a rapetissé, ou plutôt qu'elle a dégonflé comme un ballon de baudruche. Contrainte de ramper constamment derrière eux et de lever les yeux pour suivre les conversations, elle paraît moins sûre d'elle et se tient en retrait. Il n'empêche, elle ne les lâche pas un seul instant. Gabrielle la soupçonne d'avoir menti et d'être l'auteur, involontaire ou non, des blessures infligées au chat. Aucun véhicule, en dehors du sien, ne les avait dépassés sur cette longue route dépourvue de croisements. Pourquoi les a-t-elle aidés, compte-tenu du peu de compassion qu'elle semble éprouver envers l'animal, c'est bien là la question. Et puis, que faisait-elle sur cette route déserte, à une heure tardive, à rouler ainsi loin de son village ? Seuls les prédateurs chassent la nuit...

— Alors, qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

A la vue de Gabrielle, elle s'est brusquement redressée, les yeux inquiets.

— Il a une hanche brisée. Elle lui fait des radios pour savoir si on peut l'opérer.

Aussitôt, la fille glapit :

— Attendez, moi je paye rien, hein ! J'ai pas les moyens ! Et puis j'y suis pour rien, moi ! J'ai bien voulu vous...

Gabrielle l'interrompt, agacée :

— Personne ne vous l'a demandé. La prise en charge de ce soir, je l'ai déjà réglée.

Thomas intervient d'un ton sévère :

— Tu sais au moins combien tout cela va coûter ? Je ne suis pas d'accord pour payer une fortune pour ce chat. Il faut au moins rechercher son propriétaire.

— Oui, mais le temps presse. Si c'est possible, elle compte l'opérer demain. Elle ne peut pas attendre davantage. Et on rentre sur Paris tout à l'heure, on n'est même pas sur place.

— Je peux me charger, moi, de le rechercher ! Oui, parfaitement, je connais très bien le buraliste, sur la rue principale. Je mettrai une affiche demain. Tout le monde doit le connaître à Moisy !

Sa voix a des accents de sincérité. Gabrielle hésite, se tourne vers Thomas.

— On n'a pas vraiment le choix. Si madame peut nous aider à retrouver plus vite la personne à qui ce chat appartient, on gagne beaucoup de temps. Vous pourriez vous en occuper dès demain matin ?

Pour la première fois, elle se fend d'un sourire enjôleur qui fait mouche.

— Bien sûr ! Dès demain neuf heures, j'y serai. Ça peut aller très vite, vous savez.

Les prunelles ternes, d'un seul coup, pétillent. La fille ajoute avec précipitation :

— Vous allez me donner votre nom et votre numéro de téléphone, et moi je vous appelle dès que j'ai du nouveau.

Thomas et Gabrielle échangent un regard bref.

— C'est d'abord la vétérinaire que vous devrez appeler, c'est elle la première concernée. Je suppose que si vous retrouvez le propriétaire, il tiendra à se manifester très vite, lui aussi.

La déconvenue se lit sur le visage de la fille. Gabrielle craint d'avoir refroidi son ardeur, elle propose, d'un ton engageant :

— C'est moi qui vous appellerai, demain, entre deux réunions, si vous voulez bien me laissez votre numéro de téléphone.

L'inconnue a blêmi. Son visage, déjà blafard sous la lampe, est devenu livide. Les muscles de ses mâchoires se crispent. Elle répond d'une voix atone :

— Non, je ne vous laisserai pas mon numéro. C'est... difficile de me joindre.

La vétérinaire, entrée par la porte du fond, a dû assister aux derniers échanges. Elle annonce :

— Le chat est opérable. Il lui faudra une prothèse, mais il s'en sortira très bien, il est encore jeune. Voici mon devis pour le coût de l'intervention : Trois cent cinquante euros, sans compter le suivi, car il devra rester quelques jours ici, en observation. Une centaine d'euros supplémentaires environ. Que décidez-vous ?

La froideur du ton est insupportable. Mais la femme est efficace. Gabrielle n'a pas eu le temps de consulter Thomas. Elle répond :

— S'il vous plaît, laissez-nous un peu de temps pour trouver comment financer cette intervention. Je vous appelle demain sans faute. De plus, Madame se propose de rechercher le propriétaire dès demain matin et de vous tenir au courant. N'est-ce pas ?

— Oui, oui, je vous appellerai moi aussi, demain. La voix, morne, est à peine audible.

— Sachez qu'il faut l'opérer le plus vite possible. Demain soir, ce sera trop tard. Les derniers mots résonnent comme une sentence de mort.

— Nous sommes conscients de l'urgence. Gabrielle hésite. Doit-elle laisser ses coordonnées au médecin ? Elle ne veut pas risquer de les voir tomber entre les mains de l'inconnue,

qui veille, aux aguets, et pourrait trouver un prétexte pour se les faire remettre. Elle dit simplement, en regardant son interlocutrice dans les yeux :

— Je ferai tout mon possible pour vous appeler en fin de matinée, sinon, au plus tard, en début d'après midi. Ne faites rien d'ici là. De toute façon, je trouverai une solution. Vous avez mis le chat sous antalgiques ?

— Oui, je lui ai même administré un peu de morphine. Il a souffert. Il dort, il faut qu'il récupère avant l'intervention.

Dehors, Thomas et Gabrielle se séparent de leur guide, après l'avoir brièvement saluée. Ils la regardent glisser dans la nuit, avec des gestes étrangement fluides, comme si son corps tronqué reposait sur un rail. Ils attendent qu'elle soit montée dans sa voiture avant de reprendre la leur, mais, après avoir effectué un demi-tour, elle passe devant eux sans un geste d'adieu et s'éloigne rapidement, bientôt avalée par les ténèbres. Sur la route du retour, fatigués et songeurs, ils se taisent. Il est une heure du matin, Gabrielle lutte contre le sommeil, ses yeux, par instants, se ferment. Avant de s'abandonner, la nuque sur l'appui-tête, elle murmure :

— Quelle histoire tordue ! Est-ce qu'on l'a rêvée ? Est-ce que ça n'était pas un cauchemar ?

— Hélas non... Mais cette fille en était vraiment un !

— Oui. Sa vie doit ressembler à ça. Et à force de vivre en enfer...

Au matin, ils conviennent qu'il n'y a rien à attendre de celle qu'ils surnomment « la Faucheuse ». Il leur faut trouver au plus vite un moyen de financer l'opération et chercher un hébergement pour le petit tigré. Gabrielle a une idée. Et si elle contactait cette fondation protectrice des animaux pour laquelle elle cotise de temps à autre ? Au téléphone, son interlocuteur paraît surpris par la demande, mais l'accueille favorablement, impressionné par le souci dont elle fait preuve envers un animal trouvé sur la route. Il doit en référer à sa hiérarchie et lui donnera une réponse au plus vite. Quand elle

sort de sa réunion, vers treize heures, un mail l'attend sur sa messagerie. La réponse est positive. Ils assument la totalité des frais et s'engagent à trouver au chat un lieu d'accueil si le propriétaire ne se manifeste pas. Gabrielle exulte. Elle appelle aussitôt le cabinet vétérinaire. Mais c'est l'heure du déjeuner et personne ne répond. A quatorze heures, enfin, elle parvient à joindre son interlocutrice.

— Je suis désolée, Docteur, de n'avoir pu vous appeler plus tôt. Mais, ça y'est ! J'ai les fonds. Vous pouvez l'opérer. Au fait, comment va-t-il ?

Au bout du fil, un silence, puis la voix, neutre, de la vétérinaire :

— Je l'ai euthanasié en fin de matinée. Elle ajoute très vite : Je ne croyais pas que vous appelleriez. Personne n'a appelé. Je n'avais pas le choix.

Sous le choc, Gabrielle se tait. Puis elle lâche :

— Pourquoi mon dieu, pourquoi ? Je vous avais dit que j'appellerai, je vous l'avais dit ! J'ai convaincu une fondation pour animaux de le prendre en charge ! Comment avez-vous pu... Quel gâchis !

— Une fondation pour animaux ? vous faites partie d'une société de protection animale ?

Un certain malaise perce sous le ton froid, appliqué. Entre colère et désarroi, la réponse de Gabrielle cingle :

— Parce que cela aurait changé quelque chose pour vous ? Non, je n'en fais pas partie. Mais je croyais que votre métier consistait justement à tenter de sauver les animaux. Vous en avez une bien curieuse conception... madame.

Et elle raccroche brutalement. Ses mains tremblent un peu. Elle retient ses larmes. Derrière la baie vitrée, Les feuilles des

peupliers poudroient sous la lumière. Une belle journée vraiment, un avant-goût du printemps. Sûr qu'il aurait aimé retrouver la vibration du ciel, la caresse du soleil, la fraîcheur du vent dans les herbes neuves, ce chat de hasard, ce cabossé de la nuit.

LA MAISON DE MES RÊVES

Patrick PERONNE

Le dix juin deux mille trois, j'étais alors âgé de quarante-cinq ans, je pus, grâce à des années d'économies, un plan d'épargne logement conséquent et la mise en viager d'une ancienne villa de maître sur les collines du nord de Nice, faire enfin l'acquisition de la maison de mes rêves.

Sur deux étages, l'imposante demeure en pierres de taille séduisait le regard des promeneurs qui l'apercevaient, par l'esthétique de son architecture à la fois sobre et unique, son jardin joliment fleuri, peuplé d'orangers et de citronniers, sa porte en chêne massif ornée d'une treille aux ceps de vignes harmonieusement entrelacés, sa large terrasse et les volets de ses fenêtres travaillés et dessinés dans le même bois, mais surtout sa tour vitrée qui telle un donjon emportait leurs regards vers les cieux.

Je fis de cette tour ma bibliothèque et aménageait à son sommet une pièce bureau où j'espérais pouvoir écrire et trouver des inspirations élevées.

Je choisis ma chambre au deuxième étage, que je meublai avec goût, entendez mes goûts, et après avoir transformé l'ancienne cuisine en cuisine américaine, je m'attaquai au salon et à la salle à manger, dont je fis deux pièces rustiques où crépiterait à la saison froide un grand feu de cheminée.

J'étais enfin chez moi et j'eus l'étrange sensation que la maison m'avait adopté.

Lorsque je fis venir des ouvriers pour transformer l'ancienne cave en nouvelle cave à vin, je crus entendre la maison ronronner et lorsque je commençai à classer les vins sur les étagères, il me sembla être guidé par une main invisible.

Lorsque je me mis à l'écriture de mon premier roman, il me suffit de m'installer à mon bureau, dans mon fauteuil, à croiser le regard d'un merle moqueur m'épiait sur le bord de la fenêtre pour trouver une inaltérable inspiration.

Deux mille trois fut en France l'année d'une canicule meurtrière.

Ma maison fut au contraire un lieu de fraîcheur et de délicieux bien être au milieu de cette chaleur étouffante.

Tout en elle semblait fait pour m'offrir le meilleur et me protéger du pire.

Mes nuits étaient douces en son sein.

Je dormais à poings fermés, comme un nouveau né ou un amant rassasié et rassuré par une mère ou une tendre maîtresse.

Les jours s'écoulaient paisibles lorsque je reçus le coup de téléphone d'un ami avec lequel je partageais de temps à autre quelques parties de tennis.

— Pierric ?

— Oui...c'est toi Daniel ?

— Qui veux-tu que ce soit sur ce numéro ?...Tu as complètement disparu de la circulation...tu t'es retiré du monde ?

— Non !

— Tu es amoureux ?

— Non !

Un volet de la fenêtre où je m'entretenais au téléphone claqua soudain avec violence et me fit sursauter.

- Pierric...tu es là ?
- Oui, où diable veux-tu que je sois ?
- Avec ta dame de cœur, pardi !

Et il éclata de rire.

- Je t'ai dit qu'il n'y a personne dans ma vie !

À ces mots, le volet claqua deux fois, redoublant la violence de ses claquements.

Je sentis que la maison était elle aussi partie prenante de la conversation et décidai de me montrer prudent.

- Écoute...un voisin frappe à ma porte...je dois y aller...viens prendre l'apéro un de ces soirs...je te ferai visiter mon nouveau chez moi.

Je vis le volet s'arrêter brusquement dans sa course folle.

L'hésitation avait pris le pas sur la désapprobation.

- Vendredi...si tu me donnes l'adresse.
- OK...je t'envoie l'adresse par texto...à vendredi...bye !
- Bye, dit Daniel en écho.

Je me préparai un café et m'installai sur mon canapé cuir près de la cheminée.

Je mis de la musique ? dégustai mon arabica.

La paix était revenue.

La maison avait retrouvé son calme et sa sérénité.

Daniel se présenta à la porte de la maison le vendredi qui suivit son appel.

Il sonna deux fois.

J'ouvris.

Il entra.

— Pas mal ton ermitage, mais je t'aurais vu dans quelque chose de plus jeune, de plus moderne.

Comme il me suivait dans la visite à ma nouvelle demeure, je l'entendis crier :

— Putain, c'est quoi cette bestiole ?

J'eus à peine le temps de voir s'enfuir ce qui ressemblait à un petit rongeur.

— Bordel...mais j'ai été mordu ! Regarde !

Les marques de petites dents étaient inscrites sur l'ourlet de son pantalon, qu'il souleva.

— Incroyable...je saigne !

— Je ne comprends pas. C'est la première fois que je vois une autre présence que la mienne ici...suis-moi jusqu'à la salle de bain, je vais te désinfecter ça !

Alors que je lui nettoyais le dessus de la cheville à l'eau oxygénée, il dit :

— Tu es sûr que tu as fait le bon choix en t'installant dans cette bicoque au milieu des rats ?...Un de ces jours tu vas voir débarquer un joueur de flûte...

Assis sur le bord de la baignoire pendant que je lui prodiguais les premiers soins, il reçut sur le crâne le pommeau de la douche qui inexplicablement venait de se détacher.

— Pierric, merde ! C'est quoi ce bordel ?

Un filet de sang perlait le long de son front.

— Je n'en sais fichtrement rien.

Daniel...laisse-moi m'occuper de ton crâne à présent...ensuite va montrer tes plaies à un pharmacien et demande-lui conseil.

— Conseil ?

— Oui pour ce qui est du tétanos et éventuellement si la morsure vient d'un rat...il y a peut-être quelque chose à faire.

— Je ne suis pas prêt d'oublier cette visite !

— Excuse-moi Daniel, je ne comprends pas cet enchaînement de circonstances malheureuses !

— Circonstances ? Dis plutôt que cette baraque doit cacher le diable dans ses entrailles !

Le bruit d'un objet qui tombe lourdement sur le sol se fit entendre à l'étage.

— Tu vois ce que je te dis? Allez, je file...téléphone-moi quand tu es disposé à laisser cette... cette...enfin quand on peut se retrouver dehors, à l'abri, pour un tennis.

Sur ces mots Daniel conclut sa première et dernière visite à ma nouvelle habitation.

Je montai à la hâte à l'étage et vis mon échiquier et mon jeu de scrabble sur le plancher de ma chambre.

Cinq lettres étaient éparpillées sur le sol.

Je les ramassai.

Il y avait un U, un M, un R, un O et un A.

Ces cinq lettres assemblées formaient le mot AMOUR !

Ce fut ma première nuit agitée, peuplée de cauchemars que j'avais oubliés au matin.

Je décidai d'aller acheter des pièges, de la mort au rat.

Chemin faisant, je prolongeai mon itinéraire et poussai jusqu'à un refuge où j'adoptai un matou, dont on m'assura qu'il préserverait mon habitat de toute présence de rongeur.

Je donnai au chat le nom de Minet.

Lorsque je voulus faire rentrer Minet dans la maison, il dressa l'échine et se mit à cracher tandis que les volets de ma demeure se mirent à claquer violemment dans un concert assourdissant et chaotique.

Je réussis cependant à faire rentrer le chat qui s'enfuit et disparut.

J'installai les pièges et leur poison.

Je mis une soucoupe dans la cuisine pour Minet, avec dedans des croquettes au poulet et remplis une autre soucoupe de Kebab au thon, dont paraît-il, les chats raffolent.

Au bout de deux jours, les soucoupes étaient toujours pleines.

Le chat n'y avait pas touché et pour cause ; j'étais alors persuadé qu'il avait quitté cet endroit trop hostile à son goût.

Les jours reprirent leur cours, mais perché dans ma tour, j'attendais l'inspiration qui se faisait de plus en plus capricieuse.

Je me sentais moins à l'aise dans ma maison.

C'est alors que je me rendis compte que mon « nid » avait besoin d'être entretenu avec plus de soins.

Je louai les services d'un jardinier une fois par semaine.

Ces jours-là, je ne sais pourquoi, mon ordinateur s'envolait et les idées m'arrivaient presque trop nombreuses.

Je pris contact avec Pôle Emploi et proposai trois heures de ménage trois fois par semaine.

Une jeune femme se présenta.

Elle avait à peine franchi le seuil de la porte que le concert de volets commença à faire entendre ses claquements furieux et désordonnés.

Je passai outre et tentai d'expliquer à la jeune femme qu'il s'agissait d'un problème de symétrie que viendrait régler très bientôt un menuisier.

Elle me crut plus par besoin de cet emploi que par conviction.

Son premier jour de travail tombait un lundi.

Lui ayant expliqué ce que j'attendais d'elle, je téléphonai à Daniel qui était libre pour un tennis.

Nous nous échauffions sur le cours, étirant nos muscles, échangeant quelques plaisanteries lorsque la sonnerie de mon téléphone se fit insistante.

— Tu m'excuses.

Je n'entendis que des hurlements et l'on raccrocha.

Le numéro qui s'était inscrit était celui de la jeune femme de ménage.

Je me précipitai chez moi, trouvai toutes les portes ouvertes...la jeune femme avait disparu.

J'essayai de la rappeler.

Après plusieurs tentatives, elle répondit.

— Monsieur, allez voir à la cave...il y a un chat mort que deux rats dépeçaient lorsque j'ai voulu descendre, croyant que c'était la buanderie...je ne peux plus travailler dans cette maison...comprenez-moi...

— Entendu, dis-je, je trouverai une excuse pour Pôle Emploi.

Je descendis à la cave et vis le cadavre de Minet, dévoré.

Je recueillis ses restes et les fis incinérer.

Je fis venir des dératiseurs qui m'assurèrent qu'il n'y avait pas de rats dans cette maison, et que s'il y en avait eu, il n'y en aurait plus après leur passage.

Mon coup de foudre avait fait place à la méfiance.

Comme un amant trahi, j'avais perdu la confiance, avec elle le sommeil, l'appétit et l'inspiration.

Ce fut lors de ces jours de doute que je rencontrai Mallorie, une jeune artiste peintre, d'une beauté insensée.

Je passai plus de temps chez elle que chez moi, et je n'en étais pas mécontent.

Après plusieurs semaines qui nous virent de plus en plus souvent ensemble, ma beauté blonde aux yeux verts voulut

savoir où l'écrivain écrivait, où l'homme dont elle s'était éprise vivait.

Je l'invitai un soir chez moi.

Nous étions à la mi-février.

Il faisait froid, le mistral soufflait fort.

Nous pénétrâmes dans la maison.

Les volets n'avaient jamais claqué si fort.

Mallorie n'eut pas de mal à se persuader que le violent mistral en était la cause.

J'allumai la cheminée et mis de la musique douce.

Je descendis à la cave pour choisir un vin, lorsque j'entendis les cris de Mallorie.

La maison fut soudain plongée dans le noir.

Je remontai à l'étage à tâtons et retrouvai Mallorie sanglotant près de la cheminée.

— J'ai eu si peur Pierric lorsque les lumières se sont éteintes...tu vas me croire folle...j'ai senti les mains d'une femme serrer mon cou et j'ai hurlé !

— Ce n'est rien mon amour !

Les volets se remirent à claquer.

Une fenêtre à l'étage s'ouvrit brusquement.

Je me redressai et m'apprêtai à monter.

— Non...je viens avec toi !

Je cherchai une lampe torche dans un tiroir du gros buffet de la salle à manger, la trouvai, la saisis, l'allumai et me dirigeai vers le couloir accédant à l'étage.

À cet instant une des fenêtres du salon s'ouvrit violemment, brisant sa vitre.

Un énorme courant d'air pénétra glacé dans l'appartement.

Des braises de la cheminée volèrent dans la pièce mettant le feu aux rideaux, aux livres, aux tapis.

— Vite...il faut sortir d'ici criai-je !

J'empoignai la main de Mallorie.

Nous nous précipitâmes vers la porte d'entrée qui resta obstinément close, nous interdisant toute fuite.

— Par la cuisine !

Impossible d'ouvrir la fenêtre !

Je m'emparai de la cocotte minute en fonte et fis exploser les vitres de la fenêtre.

Le feu ravageait la maison.

Lorsque les pompiers arrivèrent : il était déjà trop tard !

Dans le brasier qui consumait la maison de mes rêves, j'entendis le hurlement désespéré d'une voix de femme qui, soudain s'éteint.

Des ruines fumaient dans un silence endeuillé.

LE CONGRÈS CLANDESTIN

DELAPORE

*« Quoi qu'il adviene, et
quel que soit le déclin qui
nous menace à tout instant,
Nous y survivrons,
conscients de nos origines,
éternels, indéfectibles et
constants »*

(Vieil adage des maus)



Illustration sélectionnée par DELAPORE

William accéléra le pas lorsque, après avoir longé la longue avenue des sphinx hiératiques, il passa devant les deux pylônes extérieurs, incarnations d'Isis et de Nephtys, montant la garde de la déesse qui reposait dans le sanctuaire. Il savait qu'il était en retard pour le congrès, et il pénétra dans le temple sans même se donner la peine de contempler les deux impressionnants obélisques qui en constituaient l'entrée.

Il traversa la cour, à moitié haletant, puis la salle hypostyle, lieu des rites préparatoires de purification. Il aboutit enfin, après avoir traversé le pronaos, au sanctuaire même où trônait l'autel orné de bas-reliefs, et où l'attendait l'assemblée.

« Ah ! Eh bien ce n'est pas dommage, tu as manqué de nous faire attendre ! lui lança Nigel, qui reposait parmi les débris de vasques et d'amphores brisées.

— La route depuis l'Angleterre, il faut se la faire ! protesta le nouveau venu.

— Ce n'est pas pour la ramener, mais il y en a parmi nous qui viennent de plus loin ! lâcha Stephen.

William préféra ignorer la remarque, et s'installa sur l'un des autels secondaires qui faisait face à la statue, effilée et gracieuse, de la déesse des lieux.

« Bon ! Puisque notre ami William s'est enfin donné la peine de répondre à notre convocation, je crois que plus rien ne s'oppose à ce que nous entamions la séance ! »

Un murmure d'approbation parcourut l'assistance qu'encadraient de vastes colonnes papyrifères et les parois de granit brut représentant des fresques d'offrandes et le tabernacle.

Ils étaient neufs maus à se tenir assemblés dans l'ombre de l'antique temple égyptien seulement baigné par un dérisoire

clair de lune. Mais leurs yeux perçants les dispensaient de toute torchère.

William, reprenant son souffle, parcourut des siens ses compagnons en la confrérie, à savoir Nigel, Stephen et Esther qui étaient venus tout droit des States, Edward, en provenance comme lui d'Angleterre, Victor, Henri et Séphora débarqués de France, et enfin Kriss, ayant quitté sa lointaine Birmanie.

« Il conviendrait néanmoins que nous nous trouvions un endroit plus approprié pour les séances à venir !

— Pourtant, quoi de plus naturel que de tenir notre congrès clandestin en ces lieux ! objecta Victor. Ici reposent les momies de nos ancêtres, et c'est avec raison que le pharaon Sheshonq I^o choisît ces lieux consacrés à l'adoration de notre grande déesse. Est-il besoin de te rappeler que celle que l'on appelle aussi « l'Œil de Ré » représente la fertilité, la maternité, la protection et l'aspect bienveillant du soleil ? Et quoi de plus pertinent que de nous retrouver au milieu de ces ruines à l'écart de Bubastis, ceints comme une île déserte par ce somptueux canal, à l'abri des regards indiscrets ?...

— Il suffit ! trancha Nigel. Nous ne sommes pas là pour un cours d'histoire et de géographie. Les raisons qui nous poussent à nous réunir sont d'une importance bien plus réelle que les modalités de nos rencontres ! »

— Bien parlé, maître ! lança Edward.

— Lèche-botte ! grommela William, mais sans plus insister.

« Notre nombre décroît, que nous le déplorions ou non ! entama Nigel. Dire que nous nous comptons par milliers lorsque le mortier qui a soudé ces vastes blocs de pierre qui nous entourent n'était pas encore frais. Mais, sans même parler de nos adversaires irréductibles, et des combats sans nombre que nous leur avons livré, les persécutions séculaires n'ont pas peu contribué à notre affaiblissement ! »

— Certes, il est loin, le temps où l'on condamnait à mort ceux qui nous avaient fait subir le même sort, quand ce temple était encore à son apogée, et que la population devait se raser les

sourcils en signe de deuil en raison de notre décès ! soupira Esther.

« Puis est venu le judéo-christianisme ! intervint William.

— Ah non, ça je ne peux laisser passer cela ! explosa Henri. Sous le règne de Louis XIII, en France, les persécutions en question ont cessé, et cela grâce à Richelieu, qui était pourtant cardinal ! »

— Quoi qu'il en soit, reprit Nigel, nous ne sommes pas là non plus pour nous jeter la politique ou la religion à la tête. Je vous rappelle que nos ennemis ont repris des forces depuis notre dernier congrès, et les derniers rapports qui me viennent de Ponape et de Nan-Matal ne sont pas pour me rassurer... Pourtant les indigènes des lieux y avaient mis bon ordre en leur temps ! »

— Tout cela, c'est la faute du capitaine Obeid Marsh et de sa cupidité ! lâcha Stephen. Mais par contre, les informations que nous avons sur Innsmouth sont plus rassurantes. Ces maudits hommes poissons ont soit été tués, soit ont dû se mettre en lieu sûr depuis que, sur nos instances, celui que vous connaissez tous à appris la vérité au monde, et que le Rocher du Diable a été torpillé par la marine américaine ! Tout au plus est-il dommage que nous ne puissions régler son cas à leur maître à tous, le redoutable Dagon ! J'aime bien le poisson, mais là...

— Oui, mais il y a également eu des échecs ! déclara Séphora. Les rats du prieuré d'Exham se sont trouvés une nouvelle victime sous la forme de Delapore.»

Puis, se tournant vers William et Edward :

« Ou étiez vous, pendant tout ce temps là, dans les Iles Britanniques ? »

— On ne peut pas être partout à la fois, tout de même ! protesta William.

— Et puis, renchérit Edward, en dépit du tragique destin du châtelain d'Exham, nous avons tout de même décimé la plupart de ces rats avec l'aide de notre filiale anglaise ! »

— Le passé est le passé, il est inutile d'y revenir ! trancha Nigel. Je préfère en savoir plus long sur les dangers qui guettent l'humanité, et le moyen de les circonvenir !

— Si tu fais allusion au molosse hollandais, il ne fera plus de mal à personne. Nous l'avons coincé en décembre dernier dans son cimetière et nous l'avons arrangé de sorte que l'amulette qu'il portait sur lui ne nuira plus à personne, lança Victor. Il n'y a rien de plus jouissif que de faire son affaire à cette race de chiens vampires qui s'en prennent aux déterreurs d'objets macabres, même si ces deux là ont bien mérité leur sort !

— Ce n'est pas très généreux que de souhaiter la mort d'êtres humains, quelles qu'aient été leur funèbre activité ! protesta Edward.

— Toujours cette élégance britannique ! s'exclama Victor avec dédain. Parfois, je me demande si tu ne vaux pas mieux qu'un bouledogue !

— Pas d'insultes durant le congrès – ni ailleurs ! – lâcha Nigel. Et qu'en est-il des Tchos-Tchos de Birmanie qui sont sur le point de refaire parler d'eux ?

— Je suis sur le coup ! intervint Kriss. Nous suivons déjà leur piste à la trace, et ils feront bien de rester dans leur jungle !

— Ton équipe ne vaut rien contre des crustacés volants ! s'immisça William. Laisse-moi accompagner ton équipe ! »

— Encore une manifestation de la condescendance colonialiste anglaise, renifla Kriss. Les indigènes n'ont pas besoin des « bons blancs » pour s'occuper de leurs propres affaires !

— Laissons Kriss s'en occuper, trancha Nigel une fois de plus. Et puis il y a aussi le cas « Cthulhu » ! L'île qui constitue sa prison vient de ressurgir à la faveur d'un nouveau séisme sous-marin. Nous ne voudrions pas qu'il s'en échappe pour s'en prendre à des humains autres que quelque naufragé ayant accosté sur cette dernière.

— Je ferais un rapport à destination de nos collègues de l'Océan Indien et ce ne sera plus que du passé ! proposa Stephen.

— Adopté ! lâcha Nigel avant de laisser planer un long silence. Puis il reprit :

« Maintenant, j'en arrive à ma principale préoccupation. Je suis au regret de vous annoncer qu'ils sont parvenus une nouvelle fois à percer les frontières du temps par les espaces anguleux, et là, nous aurons forte maille à partir. »

L'assemblée le scruta avec une curiosité mêlée d'un effroi naissant.

« Tu ne veux tout de même parler de ces abominables créatures qui ont déjà sévi en leur temps au Brésil ? ! osa avancer Victor.

— Et à qui d'autres pourrais je faire allusion, si ce n'est nos pires adversaires, les plus redoutables d'entre tous ?

— Les... les chiens de Tindalos ? reprit Victor.

— Mais ils ne peuvent accéder à notre sphère d'espace-temps que s'ils sont guidés par un voyageur imprudent ! ajouta Henri.

— C'est pourtant bien ce qui est arrivé ! soupira Nigel. Et cette fois ci, la partie sera plus rude que pour ce chien vampire des Pays-Bas !

— Après avoir fait un sort aux Tchos-Tchos, j'en fais mon affaire ! affirma Kriss.

— Nous t'accompagnons ! lancèrent en chœur Esther et Séphora.

— Vous n'êtes pas de taille ! protesta Stephen.

— C'est ni plus ni moins du racisme ! s'exclama Kriss.

— Et de la misogynie ! renchérirent Esther et Séphora.

« Si vous vouliez vous calmer un instant, reprit Nigel, je propose que nous rallions toutes les équipes que nous avons sous notre responsabilité avant de mettre en place un plan commun à l'occasion de notre prochain congrès ! Les chiens de Tindalos sont redoutables, il est vrai, mais nous ne sommes pas nés non plus de la dernière pluie. Nous au moins, contrairement à d'autres, sommes conscients de leur

existence, et cela nous confère un avantage certain ! Notre premier ancêtre, Proailurus, n'est il pas déjà apparu dès l'Oligocène, il y a 37 millions d'années de cela ? Les vestiges de Felis Sylvestris n'ont-ils pas été retrouvés dans un gisement italien vieux d'un million 800.000 années ? N'avons-nous pas nous même adopté le nom du Mau Égyptien, lui-même descendant du Sylvestris Lybica ? Et la statue de notre grande déesse Bastet ne trône-t-elle pas au dessus de nos têtes ? »

L'assemblée hocha la tête d'approbation, et Edward se lâcha la patte antérieure droite en signe d'acquiescement.



Lovecraft et son chat
Illustration sélectionnée par DELAPORE

« Et avant de nous quitter, nous, les principaux représentants de la race déclinante des chats intelligents, reprit le dirigeant du congrès clandestin, gardons toujours en mémoire ces propos de celui que j'ai adopté : *« Le chat est un animal mystérieux. N'est il pas l'âme de l'antique Égypte, et le sujet des contes oubliés de Méroé et d'Ophir ? De plus, il est apparenté au Seigneur de la Jungle, et comme tel, il est*

l'héritier des secrets de la sombre et inquiétante Afrique. Le Sphinx est son cousin. Il parle le même langage, mais il est plus ancien que lui et il se souvient de ce que le Sphinx a oublié. »

Sur ce, après que Nigel ait déclaré l'assemblée close, chacun de ses participants s'en alla rejoindre les humains qu'ils s'étaient choisis pour maître.

William, alias HODGE, le Skotcatt de Norvège, se rendit chez le docteur Samuel Johnson pour recevoir sa ration d'huitres quotidienne.

Esther, alias TABBY, l'American Short Hair, rejoignit Lincoln en tant que premier chat de la Maison Blanche.

Kriss, alias HINX, le Birman, retrouva la demeure coloniale de Sir Walter Scott rêvant de son futur roman « Ivanhoé » lors de son passage à Rangoon.

Victor, alias GRIS GRIS, le Chartreux, se rendit à la Boiserie pour y retrouver Charles de Gaulle qui y rédigeait ses mémoires.

Henri, alias LUDOVIC LE CRUEL, l'Européen noir, trouva le Cardinal Armand Duplessis de Richelieu très en forme.

Edward, alias JOCK, le British Short Hair, ne se perdit pas en route en regagnant la demeure de Sir Winston Churchill.

Stephen, alias CLOVIS, le Maine Coon, s'en alla vérifier comment Stephen King avait progressé dans son roman « Pet Sematary ».

Séphora, alias CLIO, l'Européenne tigrée, essaya une nouvelle fois de pénétrer dans la salle à manger interdite par l'auteur de cette nouvelle pour s'amuser avec la peau de chamois qui s'y trouvait.

Et Nigel, alias NIG, le Croisé angora ?...

Paul Cook rentra tard ce soir après avoir laissé son ami Lovecraft depuis six heures. A son grand étonnement, il retrouva ce dernier exactement dans la même position où il l'avait quitté, à savoir assis devant son bureau, les yeux battus mais la tête droite, son chaton pelotonné sur ses genoux.

« Seigneur ! s'exclama Cook, vous ne vous êtes pas couché ? »

— Non, » lui répondit Lovecraft, je ne voulais pas déranger Minet ».

Quant à lui, NIG, tout en ronronnant d'aise, songeait déjà à la manière dont il pourrait suggérer à son « maître » l'idée de l'histoire d'une ville intitulée « Ulthar », ville où il serait interdit de tuer les chats...

Mais, pour l'heure, l'écrivain de Providence se borna à murmurer la strophe d'un poème qu'il avait rédigé sous le nom de « Petit Sam Perkins », maintenant défunt :

*« Pourtant une tendre chimère s'en irait volontiers errer
Vers les beaux séjours d'Hespérie,
Où Tom peut toujours ronronner et jouer
Parmi le soleil et les fleurs. »*

POUR UNE ÂME

André BERLIET SANCHEZ

« Tu crois qu'on est où là ? Réveille-toi putain. Tu vois, je regarde les trucs que je suis tout près à faire. Je les regarde et je sais que c'est mal. Mais je les fais quand même. Je décide de le faire quand même. Y a personne qui m'y force. Mes pensées, je les contrôle. Et c'est pas parce que j'ai fait une chose bien dans ma vie, une, que je suis pour autant quelqu'un de vrai. Quelqu'un de bien. (...)»

Matt Hartley

« Brûler des voitures »

— Y a quelqu'un ?

Il exerce une pression sur la porte. Elle s'ouvre en grinçant. Il se colle à la paroi en bois et sort son arme de son étui.

— Madame Martinez ?

Il se mord la lèvre et décide d'entrer. Un bruit le fait sursauter. Il se retourne, l'arme devant lui. Il sent le danger mais ne voit rien...

A part ces petites lucioles qui dansaient au fond du jardin, deux par deux.

Elles semblaient s'avancer vers lui en cadence.

Il recula et se trouva de nouveau dos au mur de bois de la maison.

— Madame Martinez, vous êtes là ? Crie-t-il

Au-dessus de son épaule gauche, un murmure grave...

Il hurle de douleur quand des griffes acérées pénètrent dans sa chair.

Il tourne sur lui-même. Le chat, le poil hérissé, ne lâchait pas prise.

Il rate la première marche du perron et tombe lourdement sur la terre meuble. Face contre terre. Il se relève sur ses coudes. Il comprend alors que les lucioles sont les yeux des félins qui courent maintenant pour lui sauter dessus toutes griffes dehors. Il fait une roulade et frappe le premier qui venait de bondir sur lui. Il récupère son arme sans quitter des yeux la meute qui feulait comme une seule et même voix lugubre. Il se redresse sur les genoux et tend son arme, prêt à faire feu. Les dents d'un siamois se plantent dans son autre main. Il jure en lâchant l'arme et réussit à se remettre debout à l'aide de la première marche. Il se retourne et propulse son immense carrure dans la porte qui s'ouvre à la volée. Un chat se jette dans ses chevilles. Il part en vol plané sur le tapis. Les griffes déchiraient son uniforme et lui lacéraient le dos. Il avait tellement mal qu'il ne pouvait desserrer les dents. Il tourne sur lui-même, chassant les assaillants. Mais d'autres attendaient de passer à l'action. Ils bondirent. Il se protège les yeux avec son bras.

Un chandelier de bronze lui percute le sommet du crâne. Il sombre soulagé dans l'inconscience.

Quand il se réveille, la douleur arrive à l'intérieur de sa tête.

Il est allongé à même le sol. Il plisse les yeux pour mieux voir la vieille femme. Elle dessinait une étoile blanche sur le sol avec une poudre jaune. Il était au centre. Il essaie de s'asseoir mais une main ridée tenant une fiole ouverte, se pose sous son nez. L'odeur d'éther le renvoie dans le sommeil.

Il n'entend pas le cri dans le sentier en terre qui menait jusqu'à la clairière.

Maria Martinez se précipite dans le chemin. Une branche la fait trébucher.

Elle roule sur elle même. Quand elle relève les yeux, elle le voit. Le démon était venu la chercher...

Elle aurait voulu lui dire qu'elle avait réussi, qu'elle lui rendrait son dû. Elle aurait voulu le supplier de ne pas s'approcher...d'attendre encore quelques minutes. Mais il l'avait soulevé par la gorge et quand sa bouche aux dents effilées s'ouvrit, le néant aspira sa vie. Elle retomba à ses pieds...Deux trous béants à la place des yeux, un rictus de terreur à jamais figé sur son visage.

- Salut Max, entre !
- Comment tu vas vieux chameau ?
- Plus de peur que de mal. Saleté de chats ! Un peu plus et ils me faisaient la peau !
- J'ai appelé la fourrière, elle ne devrait pas tarder. Par contre, je ne sais pas si tu seras d'accord et tu as le droit de dire non mais la colloc de la vieille aux chats voudrait te voir.
- Oh, non pitié ! Tu sais que je ne vais pas supporter ces pleurs «Oh, non mes pauvres petits, mes enfants... » et tout le toutim.

- Comme tu veux mais elle insiste.
- D'accord mais tu restes là !
- Okay, dit Max en allant ouvrir la porte.
- Bonjour monsieur l'agent
- Bonjour Madame Angers
- Vraiment, je suis désolée, je suis si désolée...sanglote-t-elle

Jacques soupira. Max s'avança vers elle.

- Madame, nous ne pouvons pas laisser ces chats dans la nature. Ils sont à l'état sauvage.
- Je suis venu pour vous remercier de me débarrasser de ces sales démons !
- Mais pourquoi me remercier ? Ce sont vos chats ! Ils vont peut-être les euthanasiés là-bas
- Tant mieux....
- Je ne comprends pas. Si vous n'aimez pas ces chats, pourquoi les avoir ?
- Oui, je sais, c'est un peu compliqué... Justement c'est pour vous expliquer que je suis là...Il y a un an...

La vieille femme resta immobile, les yeux rivés sur deux yeux luisant de l'autre côté de la fenêtre

- Je...
- Madame, tout va bien ?
- C'est vous ! C'est vous qui les avez provoqué ces pauvres bêtes innocentes crie-t-elle
- C'est ça et ma mère c'est Madona ! Rétorque Jacques en s'asseyant sur le lit.
- Calme-toi Jacques. Madame, provoqués ou pas, ces chats sont une menace pour toute la communauté. Imaginez qu'ils s'en prennent à des enfants.
- Je dois partir, je n'aurais pas dû venir... lance-elle en sortant précipitamment de la chambre.
- Elle est pas nette, elle nous cache quelque chose.
- Tu as quoi sur elle ?

Max sort une petite tablette tactile et fait défiler le menu.

— Betty Angers, veuve. Elle n'a jamais travaillée de sa vie, sans enfant.

Elle vit des pensions de son mari. A toujours vécu ici. Sans histoire. Rien...

— Je crois que quelque chose ou quelqu'un lui fait peur. Il faut en savoir plus sur elle.

— Tu ferais mieux de te reposer.

— Je me suis assez reposé. Demain, je sors. J'aimerais bien savoir pourquoi une vieille folle a essayé de m'enlever. Et surtout, j'aimerais bien la retrouver ! Rien là-dessus, non plus ?

— Niet. Belle et bien disparue. Maria Martinez, amie d'enfance et colocataire de madame Betty Angers, dont tu viens de faire la connaissance.

— Demain matin, j'irais jeter un coup d'œil, chez elle.

— Tu ne devrais pas y aller tout seul, prend Sarah avec toi, on ne sait jamais.

— C'est dingue cette histoire, on se croirait dans un mauvais film d'horreur.

— Hou ! Hou ! Les chats attaquent la ville !

— J'ai dû leur faire peur en débarquant comme ça. C'est juste une réaction de défense.

— Bizarre quand même répondit Max en éteignant la tablette.

— En parlant de bizarre, tu as trouvé quelque chose sur internet ?

— Sur la toile ?...nada...Que dalle. J'en ai fait des forums sur des attaques de chats mais ils sont trop indépendants pour former des groupes. Ça ressemble plutôt au fonctionnement d'une meute de loups.

— Oui. Bizarre, un chat Alpha, ça ressemble à quoi ?

— L'appel venait de cette maison ; madame Betty Angers. C'est bien là.

Les deux agents de police sortent de leur véhicule de patrouille et s'avancent de la maison.

— Y a rien, pas un bruit. Sûrement une mauvaise blague.

— Tu as raison, on peut rentrer maintenant ? Cette bicoque me fout les jetons !

— C'est bon, j'ai fini. Rien à signaler. A part la tonne de pâtée et de croquettes partout devant la porte.

— Et cette odeur !

— Ouais, ils doivent chier sous la maison, ça pue !

Ils allaient quitter les lieux, mais un gémissement les fit revenir.

— Madame Angers ! C'est la police ! Ouvrez !

L'agent devant la porte tourne la poignée. La porte s'ouvre en grinçant.

Il recule et dégaine son arme de service. Il fait signe à son collègue de le couvrir et entre dans l'obscurité. Quand ils allument la lumière, ils ne voient qu'un tas d'objet éparpillés un peu partout. Des bibelots et une lampe cassés, une télé renversée, comme si une bagarre avait eu lieu... Ils marchaient en silence en évitant les crottes qui recouvraient le sol. La table de la cuisine semblait avoir perdu un pied, la nappe recouvrant ce qui en restait. L'agent la souleva d'un coup sec et l'odeur le frappa de plein fouet, il se précipita dehors en courant.

— Allo ?

— Oui c'est Max. Jacques, il faut absolument que tu vois ça !

— Max, il est trois heures du mat ! Tu ne crois pas que j'ai autre chose à faire que de pointer au boulot. Dormir par exemple ?

— Non, crois-moi tu n'auras plus envie de dormir quand tu auras vu ça !

- Okay, dis-moi tout.
- Non, pas au téléphone. Faut que tu voies de visu...
- Tu craches le morceau ou je raccroche et tu ne me verras pas avant ma prise de service officielle. Huit heures trente !
- Okay, d'accord. Je suis au centre vétérinaire pour être témoin de la mise à mort des bestioles féroces.
- Ce ne sont que des chats, Max !
- Que des chats ! Non, pas que ! Y sont ressuscités ! Enfin pas tous, y en a deux qui ont bien clamsé mais les autres y sont vivants !
- Quoi ?
- Viens, je te dis, c'est un truc de fou !
- J'arrive, t'as gagné. Mais t'as intérêt de payer le café !
- Je t'attends, à toute...

Jacques jette le portable sur la table de chevet et rejette la couverture.

Il s'étire de tout son long.

— Putain de merde ! Quand c'est que je pourrais avoir huit heures de sommeil dans cette putain de vie ? Merde ! J'ai quand même faillit me faire enlever par une vieille folle. Dieu sait ce qu'elle comptait me faire ! Mais ça, tout le monde s'en fout ! Putain, chié ! Cria-t-il tout haut avant d'entrer dans la petite salle d'eau.

Quand Jacques fini de s'habiller dans la chambre d'hôpital, frais et dispo pour une autre journée à rallonge. Le portable se met à sonner.

— Allo ? Comment ? la vieille aux chats ? J'arrive dit-il en se précipitant dehors.

— Madame Angers ? Vous m'entendez ? Si vous m'entendez serrez-moi la main.

L'agent senti une pression légère dans ses doigts.

— Elle a réagi dit-il au SAMU, à l'autre bout du fil.

Il fait signe à Jacques qui vient d'arriver de s'approcher. Il s'accroupit près d'elle tandis que son collègue se relève et quitte la maison, le téléphone collé à l'oreille.

— A...Allez-vous en râla la femme.

— Restez calme. L'ambulance va arriver murmura-t-il.

Du sang coulait de ses paupières. Son bras cassé au niveau du coude laissait voir un bout d'os qui sortait.

— Il...faut partir

— Vous savez qui vous a fait ça ?

— Chat...Le démon est là, il vient nous chercher.

— Oui, on va s'occuper de votre chat. Dites-moi qui vous a fait ça...

— Sur la table...Le carnet...

— Qu'est-ce qu'ils foutent ? Bon sang de bonsoir ! Crie-t-il à son collègue.

— Ils sont là lui répond-il toujours dehors.

— Madame Angers, madame ?

Il pose deux doigts sur la jugulaire. Il n'y avait plus de pouls, elle était morte. Soudain ses paupières s'ouvrirent. Jacques bascule en arrière, se met à quatre pattes. Arrivé au coin de la pièce, il se met à vomir.

A la place des yeux de la vieille femme, il n'y avait que deux trous béants.

Max regarde sa montre. Il quitte le bâtiment, et regagne sa voiture.

Il prend son portable et arrive à joindre son collègue de garde au poste.

Il lui demande de noter ses heures supplémentaires sur sa fiche de service et décide de passer voir Jacques à l'hôpital. Il avait dû se rendormir. Tant pis ! Il fallait qu'il voie ça de ses propres yeux.

Décidé, il allume le moteur et quitte le parking. La rue était déserte comme pratiquement tous les jours de la semaine dans ce coin perdu. Il s'arrêta au seul feu rouge du village. Il allume sa cigarette électronique. Il est à moins de cinq minutes de chez Jacques.

Plus qu'à contourner la petite maison à l'orée des bois. Il suit le chemin avec ses yeux et revient sur la maison. Il aperçoit, à travers les rideaux brodés, une femme de profil. A cette hauteur, elle était sûrement montée sur une chaise ou un tabouret.

Quelque chose de rectiligne pendait...

Une corde ! Il quitta la voiture et se rua dans la maison.

Maxime trouve la porte ouverte. Il voit la vieille femme, une corde autour du cou, debout sur une chaise. Un liquide coulait de sa robe, et une flamme dansait dans sa main.

- Police ! Madame, descendez de là tout de suite !
- Vous n'avez pas le droit de m'en empêcher !

Il s'approche doucement...

- Allons, je suis de la police. Je suis là pour vous aider.
- Vous ne pouvez rien pour moi, je vais mourir de toute façon.

— Descendez s'il vous plaît. C'est un péché, vous irez tout droit en enfer.

— A quoi, bon ? Après ce que l'on a fait, mon âme est bonne pour la poubelle, de toute façon.

— On doit tous y passer un jour, mais pas comme ça.

— Nous étions jeunes et insouciantes à cette époque. Le sortilège semblait si facile. Le monde n'avait pas de secrets pour nous. En tout cas c'est ce que nous avons cru. La force et la puissance de la magie universelle traversaient nos corps, du centre de la Terre jusqu'au fin fond de l'univers.

Mais nous étions naïves. Chaque chose que nous faisons ici-bas a des répercussions parfois irréversibles. Chaque rêve qui se réalise, chaque vœu qui s'accomplit, chacun a un prix à payer. Nous l'avons compris trop tard. Le démon que nous avons fait surgir était déjà à l'œuvre. Nous nous sommes damnées par crédulité et sans le savoir nous avons bravé Dieu en effectuant la résurrection.

Max, les deux mains devant lui, avait réussi à avancer. Il était déjà à moins d'un mètre d'elle sans qu'elle s'en soit aperçue.

Il enlève sa gabardine et s'approche.

Le Zippo tremblait dans ses mains. Elle reprend, les yeux fermés :

— C'était contre-nature et elles en ont payé de leur vie. Il ne reste que moi et j'espère que la malédiction s'arrêtera après moi.

Elle lâche le briquet qui tombe sur le sol, enflammant la flaque. Il jette sa veste dessus et tape avec son pied.

— Non ! hurla-t-elle. Laissez-moi mourir ! Cette abomination doit s'arrêter.

Le lieutenant la serra dans ses bras, l'empêchant de bouger.

- Lâchez moi sanglote-elle, vous ne comprenez pas !
- Je vous crois mais je suis sûr qu'on va trouver une autre solution lui souffle-t-il à l'oreille.

Elle fond en larmes...

- Voila, c'est mieux. Descendez maintenant.

Elle obéi et l'inspecteur la prend dans ses bras.

- Ça va, je suis là. Nous allons parler un peu ? Vous allez voir, ça ira mieux après.
- Vous êtes un ange venu me sauver.
- Je ne fais que mon travail madame répondit l'inspecteur, en bombant le torse.
- Vous voulez bien rester un peu ?
- Tant que vous aurez besoin de moi, je serais là. Toute la nuit, s'il le faut.
- Vous êtes adorable mais je ne voudrais pas que votre femme et vos enfants s'inquiètent.
- Pas de risque, je suis divorcé et elle est partie vivre à Lille, près de sa mère. Pas de femme, pas d'enfant, je suis votre homme pour la nuit La vieille dame se met à rigoler.
- D'accord mais ne vous faites pas trop d'illusion. Je ne suis pas une femme facile.

L'inspecteur rit à son tour. Ils s'assoient à la table de la cuisine et elle allume la bouilloire.

- J'ai du thé, cela vous tente ?
- Avec plaisir. Alors dites moi tout et commencez par le début
- C'est une longue histoire. C'est gênant, vous allez faire un rapport ?
- _Je ne suis plus de service depuis longtemps et personne ne sait que je suis ici, aucun risque. Vous pouvez y aller, je suis tout ouïe.

Plus tard dans la cuisine...

— La pleine lune, c'était environ trois heures dans l'ascendance de Mars. On était trois. Moi ; Gramice Granget, Maria Martinez, ma copine depuis plus de cinquante ans et Betty-la-pie. C'est comme ça qu'on la surnomme vu qu'elle n'a jamais voulu nous dire son vrai nom. Je crois que la sorcellerie la rendait un peu folle. On n'était pas vraiment des sorcières mais on s'est toujours intéressée à ça. Et puis vous savez, on a eu quelques sortilèges qui ont fonctionné quand même. Vous reprendrez bien un peu de thé à la bergamote, cher inspecteur ?

L'inspecteur sourit en avançant sa tasse. Cette petite vielle était bien sympathique, un peu trop peut-être...Mais le thé était vraiment délicieux.

— Oui merci, dit-il en tendant sa tasse. Allez-y, continuez.

Elle le sert puis se rassoit.

— On a voulu évoquer le démon parce qu'il avait le pouvoir de nous aider à sauver le petit chaton de Maria. Le pauvre, on a cru qu'il était dans le coma. On n'aurait jamais pensé qu'il était déjà claqué, le pauvre...Sacrées folles que nous étions. Enfin bref, avec la lame de Danunia, que nous avons fait graver de nos initiales respectives, nous nous sommes entaillées le doigt et le sang a coulé sur le petit minou déjà mort.

— Mmm. Et ensuite ?

Max se frotte les yeux, il se sentait un peu patraque.

— Ça va inspecteur ? Vous êtes tout pâle.

— Oui, ça va. J'ai l'estomac en vrac, ces temps-ci. Mais ça va aller, continuez.

« Le souffle arriva subitement par l'arrière. On aurait dit qu'il venait du chemin en terre. Celui qui monte à pic après l'église. Quand on arrive sur cette clairière, on est sur un plateau rond, entouré de ronces et de buissons secs. Les trois femmes se tenaient la main autour du chaton au pelage blanc. Gramice souriait de toutes ses dents jaunies par quarante ans de tabagisme. Leurs cheveux grisonnants détachés par le souffle démoniaque dansaient maintenant dans les lueurs pourpres qui venaient d'apparaître devant elles. Betty n'arrivait pas à croire ce qu'il leur arrivait. Le sort fonctionnait ! Elle s'avança vers la minuscule sphère orangée qui grossissait à vue d'œil au centre des lueurs tamisées. Son doigt l'effleura. À son contact, elle fut projetée contre un arbuste, où elle resta adossée à moitié sonnée.

— Betty !

— Silence, esclaves ! Je ne vous autorise pas à me déranger pendant la procession maudite.

Gramice et Maria se lâchèrent les mains et se précipitèrent vers leur amie qui se relevait péniblement. Le chaton feula et se remis debout.

Il les fixa d'un regard rempli de haine et s'enfuit en courant...

— Neige ? demanda Maria, où vas-tu mon bébé ?

— Merci grand seigneur de votre bonté.

Une seconde rafale souleva son corps dans les airs.

— Blasphématrice ! Qui ose se moquer de moi !

— Désolé grand roi. Je suis à ton service tu le sais.

Calmé, le démon la reposa sur le sol.

— Il n'y a pas de magie sans conséquence. Où est le sacrifice ?

— *Le sacrifice ? Mais vous l'avez déjà ! C'est l'âme du chaton !*

Un rire emplit la clairière, il raisonnait dans leur tympan se faufilant dans leur cerveau. Betty s'évanouit la première suivit de Maria. Gramice luttait de toutes ses forces.

— *Je t'écoute grand maître qu'attend tu de moi ?*

— *Un être humain ! Apporte- le moi ici et je pourrais prendre son âme.*

— *Un être humain ? Mais le livre, il ne disait...*

Le noir fut total, le silence aussi. Betty sentit ses os se glacer. L'entité l'enveloppait tout entière. Elle sentit la mort arriver. Elle allait mourir congelée. Mais l'entité ne la tua pas, elle lui murmura à l'oreille ;

— *Une année avant la prochaine ascendance de mars, une année. Après je viendrais vous chercher une par une... L'une après l'autre...et croit moi chérie, ce sera dans une lente agonie. Tes souffrances seront telles, que tu me supplieras de t'achever....*

La boule disparue, Maria et Betty se relevèrent. Gramice, debout ne pouvait plus bouger, elle était frigorifiée... »

L'inspecteur relève la tête et sirote son thé.

— Et vous pensez donc, que cette....cette chose serait revenue pour vous tuer ?

— Regardez ce qu'elle a fait à Maria et à Betty ! Complètement déchiquetées par des griffes de chats, et leurs yeux ! Vous trouvez ça naturel, vous ?

— J'avoue que...

Il baille en se couvrant la bouche de sa paume.

— Excusez-moi, Non, évidemment, c'est bizarre dit-il.

— Combien de temps avant qu'il ne vienne me chercher, moi aussi ?

L'inspecteur baille de nouveau.

— Je me sens si fatigué

— Vraiment, je suis désolé inspecteur mais je n'avais pas le choix.

— Vous n'avez pas fait ça, c'est....

Sa tête tomba sur son torse. Il dormait...

Il se réveilla, encore dans les vapes. Toute la pièce était floue. Il était allongé, sur un canapé.

— Madame Granget ?

— Je suis là.

Il vit un visage gigantesque s'approcher de lui.

— Du calme, tout va bien. Tout va aller bien maintenant...

— Qu'est ce que ça veut dire ?

— Le démon est content. Il a récupéré votre âme en échange de celle de Neige. Vous savez le chaton mort. Vous m'avez sauvé la vie.

— Je ne comprends rien de ce que vous dites...

Ce n'est pas grave. Bientôt vous ne comprendrez plus rien de ce que je vous dirais. Mais avec tout l'amour que je vous donnerais, vous saurez que tout va bien....

— Je dois rentrer chez moi !

— Vous êtes ici, chez vous.

Alors son regard croisa le miroir. Le long miroir collé au mur.

Il essaya de hurler....

Derrière la porte close de la petite maison à l'orée des bois, un miaulement déchirant creva le silence de la nuit tombante.

L'ENVOLÉE

Lisa KLOOW

Ce matin j'ai perdu mon corps ! Enfin, autant appeler un chat un chat ...

Je buvais mon black tea, et je dégustais mes toasts beurrés. William Leymergie faisait ses infos du matin sur France 2 et la pie du tilleul un raffut de tous les diables. Tout paraissait encore normal à ce moment-là ! Quand était-ce arrivé alors ? Ah oui, le moment exact fut celui où je rangeais ma tasse dans le lave- vaisselle, et que je passais devant mon four à la porte vitrée, quand je me suis dit « tiens, je ne suis pas là ! » J'étais bien là, mais il me semblait que j'étais tout à fait différente. Je ne ressemblais plus qu'à un truc mou, informe, sans vie. Où était donc passé mon corps? Extramuros mon charisme qui parlait d'Amérique, exit ma poitrine de louve qui promettait des empires, mes yeux de Lynx qu'enviaient les Atolls.

J'ai eu beau chercher, je me suis tournée dans tous les sens, les recoins, dans tous les miroirs de la maison, rien ! J'ai eu beau grimacer, bomber les seins ... encore rien !

Alors, j'ai couru chez mon voisin le plus proche.

- Bonjour, Théophoris !

- Bonjour, Ophélie, vous allez bien ce matin ?
- Heu, pas vraiment, figurez-vous que j'ai perdu mon corps vous ne l'auriez pas vu par hasard ?
- Ah non ! Je ne l'ai pas vu, mais peut-être qu'il n'est pas loin, il va sans doute revenir, à votre place, je ne m'inquiérais pas de trop. Figurez-vous qu'un jour j'ai perdu ma tête, j'ai fini par la retrouver, l'air de rien, entre les seins d'une inconnue, superbe, cela dit ... Depuis, je la surveille de près. Vous pensez, bien, pas question de la laisser divaguer. Je suis marié ! Mais j'y pense et si vous prenez un chat ?
- Un chat et pourquoi donc ?
- Parce que les Chats sont de fins limiers, ils voient tout, entendent tout, sont discrets, ce qui pourrait être un facteur essentiel, concernant votre enquête. Et il se trouve justement, que j'en ai un qui est prêt à être adopté.
- Juste Ciel ! Vous pensez vraiment que ça va m'aider ?
- -Si jamais il ne vous convient pas vous me le rapporterez, voilà tout. Mais l'essayer, c'est l'adopter, vous verrez !
- Est-ce qu'il a déjà un nom ?
- Je crois que NUAGE conviendrait tout-à-fait, qu'en pensez-vous ?
- Vous avez raison, je le prends avec moi!!
- Une fois à la maison, il était clair, que Nuage et moi étions en désaccord complet ! Il fila directement dans un trou de la bibliothèque et n'en bougea plus. Je me suis dit, me voilà bien, je me retrouve avec un chat qui se prend pour un rat de bibliothèque et un corps qui joue les filles de l'air. C'était la fin des haricots !

Le temps passa, sans que les choses ne s'améliorent. J'ai été voir la gendarmerie pour porter plainte. J'ai lancé un avis de recherche contre forte récompense, placardé la photo de mon corps sur tous les arbres de la ville avec un « Rendez à César, ce qui appartient à César ». Rien ! J'ai vu tous les médecins, les chirurgiens esthétiques, les dermatologues. On m'a même

conseillé les psys, les philosophes, les gens de l'ombre... J'ai eu beau tourner, Rien n'y fit, rien de rien de rien !

Je regardais mon chat-huant qui se lavait en me regardant avec un certain détachement, un flegme, un mépris des plus insupportables !

Très énervée, je lui dis :

— Nuage, je te nourris et tu manges bien il me semble, je te donne à boire, je m'occupe de ta litière ce qui, n'est pas très ragoûtant, et puis un fait non négligeable, je t'ai offert un foyer. Et toi tu te fiche complètement de ce qui m'arrive ! Tu trouves ça juste ?

— Fais comme moi !

— Pardon ?

— Fais comme moi !

— Faire quoi ? Et depuis quand un chat parle ?

— Fais comme moi, étudie et tu sauras pourquoi !

— Les Chats ça ne parle pas d'une et puis j'ai lu tous mes livres, je sais tout ce qui les concerne, merci !!

— Bin, non si tu les avais vraiment lus, tu saurais que tu ne sais pas tout, tu es comme tous ces gens qui croient tout savoir, et qui finissent par perdre leurs corps...Tu n'y connais rien en Chat, c'est d'une évidence flagrante. Est-ce que tu as déjà vu un chat perdre son corps, toi ?

— Je ne sais pas ce que pensent les chats d'abord. Je connais des chats, ce que tout le monde sait, qu'ils étaient des Dieux et tout le blabla ! Et ?? Vous restez tout de même des animaux à poils et je ne vois pas en quoi ça vous permet Mōssieur Le donneur de leçons ! Il n'y a pas à tortiller, j'insiste, un CHAT, ça ne parle pas !

— Tout le blabla ? Justement ça prouve que tu ne sais rien, il serait temps que tu t'informes, car tu t'y prends très mal !

— C'est-à-dire ? Je donne ma langue au chat et Pan !

— Regarde autour de toi et tu verras et laisse-moi, maintenant, j'ai autre chose à faire. Hop, du balai, petite, retourne à tes casseroles !

— Ah, mais ne m'insulte pas, je fais ce que je veux d'abord ! Mais quel toupet, quelle suffisance, quel mépris, quelle... enfin ... il n'y a même pas de mots assez forts pour dire ce que j'en pense.

Chacun retourna dans son coin. C'était la guerre civile ou quoi ?

De mon côté, j'étais encore plus désespérée qu'avant, je me demandais si je n'allais pas rapporter ce grippeminaud à mon voisin. Qu'est-ce donc là, un chat, un greffier à parole, un patte-pelu, qui caquette comme une poule qu'on a privée de vers, ça me laissait sans voix, non mais je rêve !! C'est proprement hallucinant !

Cependant, et juste pour lui montrer que je n'étais pas stupide, je me suis mise à lire et à relire tous les livres que j'avais. Un à un, par ordre de classement ! J'en étais à « Sans nom » de Wilkie Collins après avoir lu Ma tête à couper d'Ida Pfeiffer, lorsque je décidai à mon corps défendant de continuer ma quête. Parce que côté chatterie, il ne fallait espérer grand-chose.

J'ai créé une association « SOS, les anonymes à corps perdus », une ligne d'urgence a été ouverte, j'organisais des rencontres, des conférences, lançais des thèmes, quelques livres furent écrits qui tentèrent d'autres questions :

« Perdre son corps et survivre. Est-ce que le corps à sa propre vie ? Les recettes Bio, pour être en accord avec son corps. Ne touche pas à ma peau (cent mille exemplaires). La chatterie de l'impossible (un million). Pas de pots et alors ? Le dernier livre « Des accords parfaits » a obtenu le prix Femina.

J'ai acheté à tout hasard en 4ème démarque, les chats pour les nuls.

J'ai été reçu par Laurent Courbet, fait « Avis de recherches ». L'émission « C'est en l'air » ne pouvait plus se passer de moi. Un spécial « faites entrer l'accusé » me fut dédicacé. Spielberg me contacta et me dit que dès que je le retrouverai, il fera un film de mon histoire. Une chaîne se constitua, un week-end pour un téléthon fut organisé. Les parents faisaient grève, ils réclamaient qu'un GPS soit intégré dans leurs enfants. Une nouvelle assurance a été proposée.

Et je continuai de lire.

J'ai lu les Infortunes de la vertu et la Bible juste après, la Montagne de l'âme, les classiques, les livres d'histoires et d'art, les plus grands détectives, les livres des sages, des romans aux récits, mes guides de Géo et même mes dico etc. etc. etc. ! Bien... ET ?

Nuage qui est devenu un chat adulte maintenant, était toujours là à tourner dans les étagères.

— Nuage, voilà que j'ai relu tous mes livres et je crois avoir compris que « dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es » ! C'est ça ?

— Le fait est, que tu en as surtout oublié deux. L'un d'eux a un marque-page !

— Ah, bon lesquels ?

— Cherche...

— Nuage tu as le don de m'exaspérer, tu en es conscient ?

— Oui, je sais, mais qui aime bien, chatterie bien (je l'adore celle -là) dit-il en souriant pour la première fois. Le tout c'est de te mettre d'aplomb !

— Hum, ça vaut mieux que de plomber la Palombe non ? Je déteste quand tu fais ton professeur Nimbus !

— Je sais.

J'ai retourné toute cette satanée bibliothèque jusqu'aux étagères, dans un sens puis dans l'autre, de haut en bas, en mélangeant tout. C'était affreux ! Nuage ne dit rien, il se mura

dans un silence religieux, mais son regard en disait long. Il désapprouvait clairement ! Il se posta devant la fenêtre et ne bougea plus !

Finalement je les ai trouvés sous les pieds de ma coiffeuse qui était bancale depuis fort longtemps. Les titres étaient les suivant :

- Le planeur pour les nuls en format poche (quelqu'un avait ajouté en rouge un L et un E à nuls)
- Le Palais des Nuages de Patrick Carré (tiens donc)

Dans ce dernier, il y avait effectivement un marque-page « Lisez, c'est l'été » glissé entre la page 66 et 67. Et je lus le poème.

*« Le philosophe se rêvait-il papillon
Ou bien le papillon, philosophe ?
Tant de métamorphoses pour
Illustrer la vertu infinie !
Les océans d'Immortalité ont fondu
En clairs ruisseaux : le saviez-vous ?.... »*

Plus loin je lus :

*« Un regard en arrière confond les nuages blancs,
Un pas en avant résorbe le brouillard vert.
La joie me vient – seul je m'y rends :
Le paysage est tel – l'esprit se reconnaît.
Je vais jusqu'où la source s'épuise
Et contemple la naissance des nuages... »*

J'étais soufflée, je regardais Nuage d'un regard nouveau. Je le pris dans mes bras et je lui soufflais dans les oreilles, les yeux pleins de larmes, un « je t'aime Nuage ». Il m'a répondu moi aussi je t'aime tu sais, alors on va le faire ce tour pour l'ailleurs ?

A partir de là, tout a changé, nous sommes devenus comme deux larrons en foire. On jouait à tout ce que le monde avait de jeux de sociétés. Nous nous sommes goinfrés de friandises, de bons plats, de recettes inédites. Nous avons fait un périple assez dangereux dans les caves de la route des vins, en finissant comme cul et chemise avec le bitume en rentrant au chant du Coq. On riait beaucoup, on dansait dans le salon en tournant comme des toupies pour tenir le temps de mettre nos projets à exécution.

Nous avons pris des cours de vol à voile, et, au bout de quelques mois Nous avons fabriqués nos autogyres grâce à notre dernier livre pour les Nuls. Le grand départ fut un jour de printemps, il faisait particulièrement beau. La partition était rodée, c'était du Grand Art à la Mozart. Tout était parfait !

Nous avons volé aux quatre coins du monde sans jamais nous lasser. Nous glissions dans les vents, les cumulus et autres Cirrus avec aisance et élégance nous prenions de belles Hauteurs. La vue toujours magnifique du lever au couchant.

Nous avons entrepris d'escalader l'Everest, de rencontrer le Dalai Lama et nous baignés dans le Gange. Nous nous sommes pris en photo sur la muraille de Chine, partout ça a été de la folie, on nous accueillait comme le couple de l'année. Yann Arthus-Bertrand nous a même photographié, le National géographique racontaient nos exploits. Nous avons rencontrés les Indiens des Rocheuses, l'Amérique est en émoi. Hollywood et Los Angeles n'avaient plus de secrets pour nous. L'Alaska a monté en température. Ushuaia nous attendait.

Nous avons parcouru la Grèce et avons médité devant le panthéon pour rendre hommage à Athéna, prié devant le mur des lamentations, et glissé un merci entre les jointures. On a survolé le Nil et les pyramides, Nuage a salué son ancêtre le sphinx. On a descendu le Lac Victoria, couru avec les Girafes et les Fauves, les Lions se sont agenouillés devant Nuage, le reconnaissant désormais comme le roi des animaux. Les

Eléphants ont mis leurs trompettes en branlent lorsque nous avons croisé le Petit Prince dans le Sahara. Les baleines des plus grands Océans, nous faisaient des gerbes d'honneur. On a même été dans un cirque en Mongolie ! C'était le bonheur !

Puis un jour, un peu fatigué par tous ces exploits, et Nuage un peu plus grisonnant, nous décidâmes de rentrer pour nous reposer un peu et goûter au quotidien. La route des vins nous manquaient.

Je prenais mon black tea et mes toasts beurrés, William Leymergie était à la retraite maintenant, un couple de tourterelles remplaçait la pie dans le tilleuls. Nuage lisait « Construire une fusée spatiale pour les nuls » et étudiait la relativité d'Einstein. Je lisais le journal.

« Corps à corps » titrait les Dernières Nouvelles d'Alsace. Le Grand Achille T. Exposait.

« Je l'ai cherché toute ma vie disait l'artiste. Je l'ai croisé un jour à la terrasse de la Brasserie Alsacienne voisine de la pharmacie des Champs-Élysées. Elle avait un regard si profond que je suis tombé dedans. Son corps m'envoûta, je ne crois pas exagérer en disant, qu'elle avait le plus beau cul de Tout Paris ! Elle est partie, comme ça, d'un coup sans que je n'ai eu le temps de la rattraper. Alors je l'ai peint, sur tous les supports, sur tous les murs à l'huile, à l'eau, au fusain. Je l'ai modelé jusqu'aux moindres replis, à user mes mains, ma vie. Elle a été de tous mes instants, me dévoilant un peu d'elle chaque jour.

Je l'ai cherché, oui, partout, de la Chine en passant par l'Inde, dans les confins d'Afrique, en Australie jusqu'en Antarctique, au fond d'une bouteille de Whisky. Partout !

Elle incarne toutes les femmeS, avec un grand S, ce quelque chose qui les rend toutes si particulières. Elle est ma plurielle singulière.

Je lui ai volé son corps, alors que je n'espérais que son cœur, si vous la voyez, dites-lui que je suis amoureux d'elle à en crever.

J'étais scotchée ! Moi, qui pensais avoir tout oublié.

— Mais tu te rends compte, Nuage, c'est un vrai salaud ce type-là, tu ne trouves pas ? Mais comment se fait-il que ce genre d'homme soit encore en liberté ? Un voleur de corps, un monstre, un... un ...

— Un artiste

— Mais enfin ça ne suffit pas, c'est bien trop facile, on ne découpe pas les gens comme un rébus !!

— Moi, à ta place, j'irais le voir !

— Mais c'est exactement ce que je vais faire, et lui dire ma façon de penser. D'ailleurs j'imagine très bien une paire de claques pour commencer. Je me vois assez bien continuer par un coup de pied dans les tibias, puis dans les fesses et peut-être que je l'achèverai par un coup à l'estomac. Vlan et Vlan ! tiens prends ça, espèce d'artiste à la noix, chien jaune, chat-foutre. Ah voilà, je l'insulterai aussi ! Sans vie tiens ! Pauvre type, un... un ...

— Un artiste amoureux.

— Mouais, je vais lui donner de l'artiste amoureux, moi, je vais l'éparpiller façon Boxe Française, en un round au tapis ! Il ne sera même plus bon pour garnir une quiche lorraine, ou un vol-au-vent ! Voilà tout !

— Bien et qu'est-ce que tu attends alors ?

— Bon, bon, ça va, ne pousse pas !

Alors que le soleil rougissait de déflorer la nuit d'un des plus beaux villages d'Alsace.

Je remontai d'un pas rapide, dans la fraîcheur matinale, l'impasse qui se situait à la limite Est du village, bien au-delà de la mairie, de la coop-pain en dépôt, du bar-tabac et de la

salle des fêtes et sports, et même du cimetière, là où personne n'avait plus eu envie de construire tant l'endroit sembla reculé !

D'ordinaire j'aimais les odeurs des maisons pastel à colombages gainés dans les ruelles pavées du bourg. Mais aujourd'hui tous mes sens étaient exacerbés, j'étais en colère et le temps était d'accord avec moi. Pourtant, sur le chemin rien n'avait changé. Les nains de jardins souriaient naïvement, les girouettes tournaient au vent et c'est inmanquablement Marie-Madeleine, au numéro 8, qui avait ouvert ses volets en premier ! Les géraniums des fenêtres dégoulaient toujours sur les passants ; la fontaine en grès des Vosges avec sa plaquette « eau non potable » campait inexorablement au centre du village entre l'Église Saint Augustin et la Mairie ! – Tiens, même le carillon dans le nouveau clocher flanqué sur l'église était toujours aussi inaudible, ce fait que les quelques rares fidèles encore vivants s'en remettaient depuis longtemps aux aboiements des chiens et à un coq qui n'avait toujours rien compris à l'heure d'été.

Mais mon ciel a moi grondait comme personne, des nuages lourds et noirs, la foudre, le décor était planté alors que rentrais dans la salle d'exposition !

Je n'ai même pas eu le temps d'un Bonjour qu'un grand homme s'approcha de moi avec des pas de géants. Il s'était flanqué d'un Immense sourire et me dit :

— Enfin, vous êtes là !

Et avant même que je puisse réagir, il m'embrassa à me couper le souffle avec la langue et tout, comme ça ! Il me tint fort et dans ses yeux je vis mon corps qui était là !

L'HOMME QUI AIMAIT TROP LES CHATS

Pierette FREY

Il aimait les chats. Tous. Trop. Les en chair et en poil, les dessinés, les photographiés, les peints, ceux du calendrier des P.T.T., des cartes de vœux de fin d'année et... les figurines. Il en avait mille (en porcelaine, en faïence, en métal, en bois, en papier mâché) qui ornaient le séjour de son pavillon de banlieue coincé entre deux immeubles. Elles mettaient la couleur qui manquait au paysage, uniformément gris, même les jours de grand soleil.

Lui même leur ressemblait. Petites oreilles pointues haut perchées, yeux jaunes en amande, mi-clos, démarche étirée, souple. Toujours en alerte.

Il ne pouvait pas résister aux minois étonnés des chatons, à la grâce féline des chats aristocrates, à la laideur pouilleuse des chats de gouttière qui arrivèrent dans son quartier. Il commença à les nourrir.

Ils proliférèrent. Il y eut des plaintes des riverains. Le cœur lourd il se résigna, cessa de les alimenter, ils disparurent progressivement, seuls deux restèrent qu'il installa dans sa maison. LaMinouche, grosse mère tigrée, jeune encore, grincheuse et souveraine. Arsène, poil noir lustré, museau et pattes blanches, musclé, peureux, caressant.

Il acheta deux caisses à litière, deux gamelles en inox, dix kilos de croquettes.

Débuts difficiles, privés de liberté, le premier jour ils cassèrent quelques figurines. Ils semèrent leurs poils sur son canapé, sur son lit, griffèrent la tapisserie déjà défraîchie.

Il dut les enfermer dans son séjour – il rapatria les figurines restantes dans sa chambre – où ils purent faire tous les dégâts qu'ils voulurent. La pièce sentait bien le pipi de chat quand il ouvrait la porte mais l'odeur ne l'incommodait pas. C'était naturel selon lui et même rassurant.

Il caressait Arsène qui tentait de téter son avant-bras, LaMinouche les regardait, circonspecte et dégoûtée, étalant son gros ventre sur le canapé.

Trois mois après la LaMinouche eut six petits. Elle les cacha sous le canapé.

La première fois qu'il apporta la nourriture, sitôt la porte ouverte, elle l'agrippa sauvagement aux mollets. Arsène, terrifié par cette violence subite, se réfugia sous la bibliothèque.

Il tenta de négocier, entama une conversation avec LaMinouche, imita son feulement de prière, celui qu'elle utilisait pour réclamer à manger. Elle l'écouta, l'oreille pointée.

Elle lui cracha au nez.

Il avait du lui dire une énormité. Il maîtrisait mal le langage félin.

Il lui donna un coup de sa main aux ongles trop longs.

Il ne pouvait plus entrer dans la pièce.

Il fut obligé de mettre des gants de protections et des bottes en caoutchouc.

A l'aide du balai il poussait les gamelles.

LaMinouche grondait, babines retroussées, griffes sorties.

Arsène ne bougeait plus, modulant un miaulement désorienté à chacune de ses apparitions.

Impossible de changer les litières.

L'odeur acre et piquante se répandit dans toute la maison.

Il n'osa plus sortir.

Sauf la nuit, pour acheter en toute hâte, dans le magasin ouvert très tard, des croquettes pour les chats et des pâtes pour lui.

Le six petits grandirent. Il était trop tard pour les éliminer, il les garda. Trois mâles – noirs et peureux - trois femelles, grosses et tigrées. LaMinouche, comprenant que les petits n'étaient plus en danger, s'était calmée. Elle le laissa entrer dans la pièce.

Il put nettoyer un peu, changer à nouveau les litières.

Mais les dégâts sur les meubles étaient irréversibles.

L'odeur persistait. Cela ne l'incommodait pas. Il se sentait en phase avec cette atmosphère, rassurante, un territoire.

Il ne sortait plus qu'un soir par semaine.

Un jour, faute de pâtes il goûta les croquettes. Trouva ça bon. Termina son repas en lapant un bol d'eau.

Cela lui facilita le ravitaillement.

Sept mois après LaMinouche et les trois femelles eurent chacune six petits.

Elles se transformèrent en furie.

Il rechaussa gants et bottes, s'arma de son balai pour pousser les gamelles de croquettes.

Il ne voyait plus Arsène.

Les petits mâles se terraient sous la bibliothèque.

L'odeur devint monstrueuse.

Il abandonna sa chambre et la salle-de-bain aux chats, ouvrit les portes de communication entre ces deux pièces. Installa les figurines et son matelas dans la cuisine.

Le cycle des naissances continua.

Ponctuellement, tous les six mois.

Bizarrement les chats ne proliféraient pas.

Bizarrement les gamelles de croquette ne se vidaient pas entièrement.

La dernière fois qu'il pénétra dans les pièces dévolues aux chats, des ossement et des tas de poils jonchaient le sol. Il remarqua une quantité importante de femelles tigrées et deux mâles noirs tapis, serrés les uns contre les autres.

Il ne se rasait plus, ne se coupait plus les cheveux depuis longtemps. Une sorte de duvet noir se mit à pousser sur son corps, se transforma en poil lustrés et brillants.

Il n'osa plus sortir acheter des croquettes. D'ailleurs il avait englouti ses économies, n'avait plus d'argent.

Il se coucha en boule sur son matelas. Il sentait le pipi de chat, cela le rassura.

Resta longtemps là.

Son cerveau d'homme cessa de fonctionner.

Se mit à miauler de détresse...

L'attaque des femelles le surprit alors qu'il s'était endormi. Elles avaient réussi à ouvrir la porte.

Trop faible pour se défendre, malgré quelques coups de griffes désespérés, il succomba, en sang, lacéré. Elles le dépecèrent. Elles avaient faim.

Lorsque les pompiers, alertés par un appel anonyme, forcèrent la porte, ils ne retrouvèrent que deux cadavres à moitié mangés.

PHILIPPE ALESPÉE

Claude-Aimé MOTONGANE

Château de Lamassas à Sessac, 31 Aout 1775

Le capitaine Lacuée y reçoit des amis d'enfance pour les motiver à soutenir son projet devant marquer tous les esprits : conquérir les Amériques par de fulgurants exploits militaires. Dans le jardin du château familial des tables couvertes de mets attrayants sont mises à la disposition des invités. Passant d'une table à l'autre, Lacuée en profite pour souffler à l'oreille de tous ceux qui lui prêtent quelque attention de faire partie de cette aventure. N'ayant pas eu l'aval de son vieux père de 80 ans à financer ce qu'il juge farfelu, il a opté de s'y lancer seul en sollicitant la contribution de tous.

Du haut de ses 34 ans, Jean Alespée de Castelviel, son plus proche ami d'enfance ne semble interpellé que par la poitrine généreuse de sa voisine, une jeune comtesse en mal de plaisir. Rien à faire, aucun des arguments évoqués pour l'embarquer dans le sujet du jour n'arrive à porter fruit.

Profitant de l'occasion tombant à point, du séjour annuel aux thermes à Enghien comme à l'accoutumée de son père accompagné de toute de sa cour, Lacuée n'a pas hésité à échafauder le plan devant amener chacun à mettre à la main à la poche. Comment refuser de satisfaire un hôte qui vous reçoit avec tant de générosité et qui vous permet en plus de bénéficier des largesses de la gent féminine et ce, dans un aussi bel endroit ? Hélas les stratégies militaires ne s'appliquent pas à tous les domaines : les nombreuses

chambres apprêtées pour couvrir les ébats des uns et des autres, conduisent petit à petit l'assemblée à ne se réduire qu'aux serviteurs et rares personnes pour la plupart en état d'ébriété.

Lacuéé constate son échec : ce n'est pas aujourd'hui qu'il quittera l'armée pour initier son idéal de projet. Tout en réfléchissant à son avenir morose, il s'approche du seul individu ayant bu chacune de ses paroles. Abordant un jeune homme bien moins âgé que lui, il lui demande de se présenter :

— Je n'osais pas vous aborder devant tant d'ainés. Je suis Philippe, Philippe Alespée. Mon cousin que vous connaissez fort bien a promis de me parrainer ce soir en m'introduisant auprès de quelques dames.

— Je réservais plutôt cette soirée à d'autres desseins !

— N'en déplaise, mais cousin Jean m'a relaté votre forte complicité datant de l'enfance. Selon lui vous n'auriez vu aucun inconvénient qu'il se fasse accompagner par moi, l'un de ses proches parents.

— En effet, depuis des lustres nous avons tant partagés lui et moi. Mais pourquoi en cette occasion ?

— Je ne vous cacherais point la vérité, je suis timide et hélas du haut de mes 20 ans je demeure encore puceau !

Alors que Lacuéé las, tourne le dos pour partir, il est rattrapé par la manche de son justecorps :

— Attendez, effectivement j'étais venu pour cela, mais vous m'avez aujourd'hui ouvert l'esprit. Je voudrais être de la partie ! Quand est-ce que vous comptez partir pour les Amériques. Je suis tout à fait disposé à mettre toutes mes économies à votre disposition, soit 300 sols !

— Votre générosité vous honore, hélas je n'ai pas encore hérité de mon père pour financer un tel projet et votre besace n'est gère à la hauteur des financements requis par un tel enjeu. Voilà pourquoi, au vu du peu de sollicitude de tous ceux

que j'avais conviés, j'ai décidé d'abandonner l'utopie de mon projet pour les Amériques.

— D'où vous est venu une telle idée, pourriez-vous m'indiquer quelques pistes pour que je puisse moi aussi tenter l'aventure via un autre chemin ?

— Vu votre jeune âge, vous pourriez éventuellement à l'adresse que vous indiquerais, participer à Paris aux discussions sur ce sujet, conduites par certains de mes amis passionnés ; Peut-être que là-bas, vous pourrez faire quelque rencontre profitable.

— A quoi faites-vous allusion ?

— Samedi prochain, soyez à 20h au Procope qui est un lieu fort huppé de la capitale ; J'avais moi-même prévu d'y annoncer l'imminence de mon départ vers les Amériques, avec des moyens appropriés. Si l'idée vous tient à cœur, présentez-vous en mon nom : cela vous ouvrira des portes. Une fois en place taisez-vous et écoutez tout ce qui s'y dit, après vous vous ferez une opinion des opportunités éventuellement offertes. D'ailleurs vos quelques sous disponibles pourront vous payer le voyage jusqu'à Paris. En donnant 2 ou 3 sols au cocher de d'une de vos diligences postales de Jarnac, comme je l'ai fait à votre âge, cela vous permettra de faire quelques économies sur votre pécule. Vous éviterez ainsi vos premières dépenses dispendieuses, car Paris coute cher et vous ne pouvez anticiper la durée de votre séjour.

— Merci beaucoup pour vos tuyaux. Je m'en vais de ce pas. Si vous croisez mon cousin, dites-lui juste que j'ai eu à faire ailleurs. Je vous le promets, je serais au rendez-vous !

Samedi suivant à Paris

Les discussions battent leur plein au Procope. Une serveuse aguicheuse déverse à qui le souhaite des chopes de bière bien remplies. Un jeune homme à peine plus âgé que Philippe croise son regard et lui propose de rejoindre sa table. Soudain avec fougue, il se lève et annonce tout haut, qu'il faut se battre pour la jeune Amérique. Que quiconque le souhaite se joigne à lui, pour initier le projet :

— Je sens en votre regard la même passion que moi : êtes-vous de la partie.

— Sans aucun doute, toutefois je préfère vous avouer que je ne possède rien d'autre que ce que j'ai sur moi. Je serais donc entièrement dépendant des circonstances à venir. Mais si votre proposition est sérieuse, je suis votre homme.

— Vous êtes un ami de mon cher Lacuée, tapez là, je suis son homologue le capitaine Gilbert de Lafayette. Avec moi vous allez vivre quelque chose d'exceptionnel : je le sens ainsi dans mes tripes. Vous avez écouté tous ceux qui pensent comme moi que la France doit s'engager dans la guerre d'indépendance des Amériques. Nous ne pouvons rester insensibles face à ce conflit : un jour l'histoire nous le rendra.

— Le roi vous soutient-il dans ce projet ?

— Pas du tout mais cela ne m'arrêtera point ! Au fait, j'ai besoin d'un assistant ; Un homme de confiance est primordial pour atteindre nos objectifs. Je ne puis être sur tous les fronts et bien des tâches, avant d'atteindre les Amériques, devront se faire en catimini. Voulez-vous être mon homme de confiance ? Je vous préviens la partie risque de ne pas être facile : de multiples obstructions devront être surmontées. Un édit royal interdit toute intervention française dans le conflit en cours aux Amériques ; D'autre part les anglais possèdent des mouchards y compris dans cette salle. Donc en vous embarquant avec moi vous risquez de mettre votre vie en péril !

Le 17 avril 1777 à Pasajes de San Juan en Espagne

Après avoir durant 2 ans évités tous les traquenards, visant à nuire à leurs projets, le marquis de Lafayette, Philippe Aslépée et quelques fidèles, rejoignent le décisif port basque de Pasajes à San Juan près de Saint-Sébastien. Selon quelque intermédiaire fortement rétribué, c'est le seul endroit faiblement contrôlé permettant d'où ils pourront enfin atteindre le nouveau continent.

Sur la passerelle du « Victoire » Lafayette et Philippe trinquent le verre à la main. Ils appareillent le 26 avril et après une

interminable traversée ils atteignent le 13 juin, South Inlet près de Georgetown. Les 2 hommes ne sont pas venus les mains vides, leur pleine cargaison d'arquebuses espagnoles, une fois vendue, servira à armer la milice de Géorgie.

En février 1779 après deux années de combats intenses au service des indépendantistes, Lafayette décidera de rentrer en France ; Georges Washington souhaitera conserver auprès de lui, Philippe Alespée afin qu'il lui serve d'interface avec son mentor. La dernière fois que l'on verra le marquis de Lafayette en présence de Philippe ce sera lorsque ce dernier l'accueillera à l'arrivée de l'Hermione en 1780, afin de lui remettre une dépêche du quartier général. Quelques années plus tard, Philippe jeune marié s'établira au Canada dans la région appelée de nos jours, Ottawa.

Le 1 janvier 2016 à Montreal

Les inscriptions, au concours international sur le plus beau Mau égyptien de l'année, sont ouvertes. Un homme corpulent s'approche d'un stand et interpelle l'organisateur. Ce dernier porte une cape noire et un chapeau feutré. Le nouveau venu :

— Monsieur le président, on m'a recommandé de venir m'inscrire auprès de vous.

— C'est bien la procédure pour ce concours ! Pour commencer quel est votre nom ?

— Philipp Hallep ! Attention de pas de « e » à la fin de Philipp et Hallep avec 2 « » l.

— On reconnaît bien là, un patronyme d'anglo-saxon !

— Détrompez-vous l'un de mes aïeux était français comme vous, il avait pour nom « Philippe Aslépée ».

Une vieille dame, tenant son Mau de type « indien » dans un panier, survient et les interrompt :

— L'un de vous 2 serait-il Didier Hallépée, c'est pour l'inscription !

Philipp interrogatif :
— Tiens donc ?

MAYA

Guillaume BOUIGES

Chapitre I – Le réveil

Était-ce la froideur de l'hiver, qui glaçait le sang de Maya ? Ce courant d'air gelé qui lui courait sur l'échine et qui hérissait chacun de ses poils ?

Ou les étranges grincements du plancher vermoulu, dans les entrailles de la maison ?

C'était ce sentiment déconcertant, qu'il y avait autour d'elle, tout un monde, invisible aux yeux des humains. Un monde d'ombres dansantes, de spectres décharnés, qu'elle seule pouvait voir.

Maya ne comprenait pas ce qui avait poussé ses maîtres à une telle folie. Une folie qui avait rendu la maison étonnamment vide et calme. Si ce n'étaient des pleurs d'enfants, qui rappelaient à Maya les miaulements plaintifs et affamés qu'elle poussait lorsqu'elle n'avait encore que quelques jours.

Un liquide rouge foncé, épais et nauséabond se répandait sur les lattes du plancher de la cuisine. Maya connaissait cette odeur. Elle l'avait connue un jour de printemps lorsqu'elle s'était prise dans les ronces autour de la maison et que les épines avaient entaillé sa peau toute jeune et fine.

Ici, elle avait posé ses coussinets sur le visage de son maître pour essayer de le réveiller.

L'esprit pur de Maya ne pouvait pas comprendre que le trou que son maître avait dans la tempe droite l'empêcherait à tout jamais de revenir dans le monde des vivants.

L'odeur de poudre qui se dégageait de l'objet métallique et froid qui avait causé cette blessure piquait le nez de la petite chatte.

Elle baissa la tête, commençant à comprendre qu'elle était livrée à elle-même.

La mort dans l'âme, elle abandonna ses efforts et sortit de la cuisine en évitant précautionneusement les nombreuses flaques de sang qui avaient coulé respectivement de la poitrine de sa maîtresse et de la gorge de la petite fille que Maya avait toujours considérée comme sa petite sœur.

Sur la table, reposait une lettre, écrite à la va-vite par une main tremblante. Maya ne savait pas lire l'écriture humaine, et de toutes les manières, à quoi cela lui aurait-il servi maintenant ?

Avec un dernier regard, elle quitta la pièce. La vieille maison craquante s'étendait devant elle, ainsi que le vieil escalier qu'elle détestait.

Mais le son des pleurs d'enfants venait d'en haut et Maya ne pouvait se résoudre à abandonner une créature vivante, fût-elle humaine, au froid et aux ténèbres.

Ses yeux observaient l'escalier et son tapis sale et poussiéreux.

Elle commença lentement à monter les marches, une par une.

Chapitre II – La protection

Cette petite pièce décorée avec des objets un peu usagés était le seul endroit encore chaleureux de cette bâtisse qui s'était, en quelques maudites secondes, transformée en vrai cimetière.

Les pleurs venaient du centre de la pièce, dans une étrange structure de bois qui bougeait un peu sur elle-même.

Maya s'approcha lentement. De sa petite taille, elle ne pouvait voir ce qu'il y avait dans cette chose.

Elle sauta lestement et atterrit sur le bord du berceau avec un équilibre qui ferait pâlir de honte le meilleur des funambules.

Pour Maya, ce qu'il y avait, n'était qu'un bout de chair de plus, bizarrement construit, dans le même ordre, semblerait-il, que ses maîtres l'étaient. Mais cette petite créature qui pleurait avait quelque chose en plus.

Elle avait une sorte de pureté dans les yeux, que Maya ne se souvenait avoir vu que dans les yeux de son unique bébé, qu'elle avait perdu plusieurs années auparavant, dans un froid glacial.

Un froid qui ressemblait à celui qui rôdait ce soir.

Même si les mémoires humaines et félines ne semblaient pas être comparables, et ne fonctionnaient peut être pas de la même manière, Maya avait le cœur serré de voir ce petit bout aussi malheureux.

Elle s'approcha de lui, en faisant bien attention de ne pas marcher sur son petit corps fragile.

Les petites mains à peine formées effleurèrent ses poils doux.

Un frisson parcourut Maya dans tout son être.

De la crainte mêlée à un instinct maternel s'empara d'elle.

Elle s'arrêta et regarda le nouveau-né. Leurs regards se croisèrent. Les yeux bleus du bébé se plantèrent dans les yeux verts de Maya. Ils restèrent quelques instants dans cette contemplation, alors que le silence était revenu.

Le nouveau-né aurait-il trouvé en cette petite chatte une meilleure figure maternelle que celle qui s'obligeait à le bercer en fumant cigarette sur cigarette, pianotant sur son i-phone probablement volé, et criant sans cesse sur son mari ?

Maya et le bébé n'accordaient plus d'importance à cela. Seuls les humains et adultes se considéraient aptes à juger leurs semblables, jugements provoquant parfois le bain de sang qui venait de faire deux orphelins.

A cet instant, ce qui importait pour Maya, c'était que le bébé soit sain et sauf, et qu'il le reste, encore longtemps.

Avec un regard plus doux que la meilleure soierie, elle se blottit contre lui et frotta délicatement sa tête contre la sienne. Un rire instinctif et sincère secoua le nouveau-né lorsque les moustaches de Maya le chatouillèrent près du nez.

Ses petites mains embrassèrent la tête de la petite chatte dans une étreinte d'amour vrai.

Chapitre III – L'aide

Les minutes passaient. Peut être même les heures.

Maya n'avait pas la même notion du temps que les humains, et c'était tant mieux pour elle.

Mais elle n'avait pas besoin de savoir décrypter les chiffres d'une horloge pour savoir que quelque chose allait poser problème.

Même si la chambre du bébé semblait recevoir encore un peu de chauffage dans des radiateurs mal entretenus et probablement jamais nettoyés, la température commençait à chuter de façon inquiétante.

Le même froid qui avait lâchement tué son bébé revenait. Il s'approchait lentement et inexorablement, tel un monstre sournois et invisible.

Maya réchauffait son protégé du mieux qu'elle le pouvait mais il fallait agir. Et il fallait agir vite.

Le bébé s'était endormi et respirait calmement. Le bon moment pour aller chercher de l'aide semblait être arrivé.

Avec délicatesse, Maya s'extirpa de l'étreinte du bébé qui continua, bien heureusement, à dormir.

Elle bondit hors du berceau et sortit en courant de la chambre. Elle descendit tout aussi rapidement l'escalier pour se faufiler par la grande trappe de la porte.

Le vent glacial qui la frappa de plein fouet faillit la clouer sur place. Les flocons de neige tourbillonnaient dans une danse effrénée qui n'était pas prête de s'arrêter.

Maya reprit ses esprits et puisa dans ses forces pour affronter les éléments déchaînés.

Elle savait à qui elle allait demander de l'aide, bien qu'elle n'ait aucune idée de la façon dont son interlocuteur allait réagir.

A une dizaine de mètres d'elle se trouvait la niche de Jack, un labrador recueilli sur un bord de route, rare geste de bonté de la part de ses maîtres qui avaient, depuis, rejeté le pauvre animal, lui imposant de dormir dehors par tous les temps.

Maya courut dans la neige, enfonçant ses petites pattes, se frigorifiant le ventre et atteignit la demeure de Jack qui dormait en tremblant, seul dans cette tempête.

Jack ouvrit brusquement les yeux en entendant le miaulement strident de Maya qui lui sauta dessus.

Il se releva et grogna, plutôt gentiment, comme un coup de semonce.

Mais Maya ne comptait pas s'arrêter là. Elle se jeta sur lui en lui attrapant la tête et bondit pour se reculer.

Jack commença à aboyer. Maya lui répondit en miaulant.

Ils ne pouvaient pas se comprendre. Chien et chat n'avaient jamais réussi à communiquer. Mais cela ne signifiait pas qu'ils ne s'appréciaient pas.

Dans le cas présent, Jack et Maya n'avaient pas d'atomes crochus, ni rien d'autre. Ils étaient simplement indifférents l'un envers l'autre.

Et même si Jack avait le cerveau un peu ramolli par la température, il se demandait bien pourquoi ce chat venait le déranger en pleine nuit, par un temps pareil.

Et surtout, Maya semblait insister avec moult signes de tête et miaulements. Jack s'étira et se décida à la suivre, en continuant à grogner et à aboyer.

Chapitre IV – La menace

Jack s'arrêta à la porte, devant la trappe. Il savait qu'il n'avait pas le droit de rentrer.

Mais Maya continuait à insister. Jack, les nerfs à vif, exténué par le froid, lui grogna dessus et montra les dents.

Maya était terrifiée, mais elle ne le laissait pas paraître.

Elle était investie à présent du courage d'une mère, voulant protéger son bébé par tous les moyens, fussent-ils même passer par des blessures.

Jack ne comprenait pas. Des questions tournaient dans sa tête. Il se décida à désobéir à ses maîtres, risquant une punition, des coups de pied ou de ceinture.

Mais après tout, ce n'était pas si rare, lorsque son maître rentrait, en titubant, avec une haleine fétide que Jack ne parvenait pas à identifier. Il subissait alors autant de coups que sa maîtresse.

Jack suivit Maya par la trappe de la porte. Il la suivit jusque dans la cuisine.

Soudain, il s'arrêta net. Le spectacle morbide de la folie humaine s'étendait sous ses yeux.

S'il avait eu le même liquide lacrymal que l'espèce dont avaient fait partie ses maîtres, des larmes auraient coulé sur les poils blonds de ses joues.

Car même après des coups, même après des nuits passées dehors dans le froid, Jack les aimait.

Même lorsque son maître rentrait ivre mort, et qu'il sautillait autour de lui en jappant. Et qu'il recevait une gifle parce qu'il était trop énervé.

Même après tout cela, Jack les aimait comme sa propre famille.

Maya, qui l'avait laissé découvrir le carnage, releva soudain la tête. Les pleurs du bébé avaient recommencé. Mais en plus stridents.

Jack se redressa également.

Comme une fusée, Maya bondit dans les escaliers, suivie de près par Jack.

Ils parvinrent dans la chambre où les cris se faisaient de plus en plus forts. Maya sauta dans le berceau, observée par Jack qui ne savait pas quoi faire.

Les yeux de Maya prirent une expression de frayeur. Une immonde créature avait pris sa place auprès du bébé. Une boule de poils sale, puante et aux yeux perçants qui devait mesurer pas loin de 10 cm, et autant pour sa longue queue.

Un sale rat, comme il y en avait dans cette maison jamais nettoyée par une mère au foyer indigne qui songeait plus à fumer, boire, et tromper son exécration mari avec tout ce qu'elle pouvait trouver.

Le cœur battant la chamade, Maya cracha sur le rat qui se dressa devant elle, menaçant, sa longue queue claquant sur le visage fin et doux du bébé.

Stimulée par les aboiements de Jack et les cris du bébé terrifié, elle se jeta sur l'agresseur, dans le berceau et l'attrapa à la gorge avec ses dents pointues.

Le rat poussa une sorte de son étouffé dans la mâchoire de sa proie. Maya le jeta sans ménagement en dehors du berceau et se précipita vers le bébé.

Jack vit le rat tomber sur le sol, la gorge un peu ouverte. Il ne lui laissa pas le temps de se relever et mit une lourde patte sur lui. D'un coup de dents sec et précis, il lui arracha la tête.

Grâce au ciel, le bébé n'avait rien, si ce n'était une petite trace rouge due au coup de queue du maudit rongeur et Maya se blottit contre lui en lui léchant délicatement la joue, tel le baiser rassurant et guérisseur d'une mère.

Jack regardait autour de lui. Il s'appuya sur le berceau pour regarder Maya qui lui répondit par un regard sans équivoque.

A son tour, Jack avait une mission. Il le savait, et il allait la mener à bien.

Et peu importe ce qu'il adviendrait, ce petit bout était à présent sa seule famille. Et même mourir, pour lui ne serait pas une souffrance vaine.

Il descendit l'escalier en courant et se faufila par la trappe.

Maya et le bébé se serraient dans leurs pattes et bras respectifs. Le temps était compté. Maya ne connaissait pas le mot hypothermie, mais ce qu'elle sentait sur la peau du bébé semblait s'en approcher.

Chapitre V – Le sauvetage

Balayé par une tempête de neige digne d'entrer dans l'histoire de la météorologie, Jack courait de toutes ses forces à travers les bois qui bordaient le coin malfamé de la maison.

Ses quatre pattes glissaient, se prenaient dans des racines, mais peu importait. Même si l'une d'elles commençait à saigner, ce n'était rien.

Il fonçait comme une balle à travers les arbres et finit par arriver au bord d'une route. Des voitures recouvertes par la neige étaient garées. Des lampadaires avaient grillé, le vent balayait des branches qui traversaient l'air comme des flèches d'arbalète. Jack se mit à aboyer aussi fort qu'il le put devant les maisons de cette rue.

Le bébé s'était à nouveau calmé mais il respirait fort. Un peu trop fort au goût de Maya qui savait que quelque chose pouvait arriver. Elle se glissa rapidement sous le semblant de couverture qui entourait son protégé et se mit complètement sur lui. Ses beaux yeux verts semblaient tristes. Elle ne supporterait pas de revivre le drame qu'elle avait vécu.

Voyant que ses aboiements n'apportaient à rien, Jack se décida à hurler, comme les loups à la lune.

Des lumières s'allumèrent dans quelques maisons mais Jack continua, sans s'arrêter.

Une porte s'ouvrit. Puis une deuxième. Vêtus de gros anoraks sur leurs robes de chambre, et de bottes à la place de leurs chaussons, des gens sortirent, affolés.

— Qu'est ce qu'il y a ? Qu'est ce qu'il se passe ?"

— Regardez ! C'est ce chien !"

Jack continuait à aboyer et à crier.

— Je le connais ! C'est le chien de Gérard ! !"

— Il doit être arrivé quelque chose !"

— Il faut aller voir !"

L'un d'eux grimpa dans sa voiture en balayant la neige du pare-brise d'un revers de la main. Un autre monta à ses côtés. Le moteur froid mit quelques secondes à démarrer.

Jack sauta en l'air en aboyant et repartit en courant par les bois. La voiture commença à le suivre depuis la route.

Au bout de quelques minutes, Maya entendit des bruits de klaxon et de voiture. Son bébé semblait tenir le coup. Mais elle décida de rester sur lui jusqu'au bout.

Elle entendait Jack qui aboyait, ainsi que des éclats de voix.

— Tais-toi le chien ! Gérard ! ! Gérard ! ! Ouvre-nous ! !"

Des coups furent donnés à la porte.

— Gérard ! ! ! Gérard ! !"

— Enfonce la porte ! Dépêche-toi ! !"

La porte en bois vermoulu ne fut pas difficile à enfonce et les deux hommes entrèrent dans la maison, précédés par Jack.

— Oh mon dieu ! ! ! Francis, appelle les pompiers ! ! Oh mon dieu, mais qu'est ce qu'il s'est passé ici ! !"

— Allô, oui les pompiers ? Envoyez une ambulance à la maison des Lefevre sur la route 243 ! Vite ! !"

— Où est le bébé ? Leur dernier ? ?"

— Regarde le chien dans l'escalier ! !"

Maya avait un peu peur de ces humains qu'elle ne connaissait pas.

Des pas précipités retentirent dans l'escalier, avec les éclats de voix. Puis, les hommes entrèrent dans la chambre, guidés par Jack et ses jappements.

La première chose que les hommes virent, fut le cadavre du rat par terre. Puis, ils s'approchèrent en hâte du berceau.

- Il est là, Dieu soit loué."
- Regarde, le chat !"
- Brave bête !"

Maya les regarda approcher leurs grosses mains poilues de son protégé. Elle savait qu'ils pourraient mieux le réchauffer qu'elle et elle dut se forcer à ne pas leur cracher dessus.

- Trouve une couverture, il a froid !"
- Si ce chat n'avait pas été là, je crois qu'il serait mort."

Maya les regardait, elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient. Les phrases humaines n'avaient pas de sens pour elle.

Mais lorsqu'un des hommes la prit dans ses bras pour la câliner, tout en flattant les flancs de Jack avec un ton qui semblait être amical, elle comprit que ces humains là, et ceux là précisément, étaient bons.

L'homme qui la tenait la réchauffait également dans son anorak.

Après que l'autre eut enveloppé le bébé dans une meilleure couverture, il s'occupa également de Jack en le séchant.

Chapitre VI – Une nouvelle famille

Quelques minutes plus tard, des sirènes retentissaient.

Tout ce bruit effrayait Maya qui regardait le bébé reprendre un peu de couleurs dans les bras du brave homme.

Des flashes de lumière, les torches électriques des pompiers, des éclats de voix lui emplissaient les yeux et les oreilles.

— Le bébé semble aller mieux, on l'a réchauffé, mais je crois qu'il aurait besoin de soins."

— On va s'en occuper, merci messieurs."

Des humains et tout leur matériel s'occupaient du bébé et Maya n'avait plus rien à faire.

Et plus personne ne prêtait attention à elle.

Que deviendrait-elle à présent ?

Choisirait-elle de mourir, comme ses maîtres ? Se laisserait-elle aller comme eux vers l'obscurité dans cette maison vide ?

Elle aurait pu, si plus rien n'importait pour elle, comme les chiens qui attendent la Grande Faucheuse sur la tombe de leurs maîtres.

Mais pour elle, sa mission n'était pas finie.

Telle la louve qui avait nourri Romulus et Remus, elle avait une responsabilité, et de ce fait, en finir avec la vie que sa mère lui avait généreusement donnée ne faisait pas partie de ses plans.

Son regard croisa celui de Jack qui regardait le va et vient des ambulanciers.

Ensemble, ils poussèrent un miaulement et un jappement.

— Faites sortir ces animaux !" dit un des pompiers, sur un ton peu agréable.

— Attendez !"

Cette voix était celle de l'homme qui avait réchauffé Jack.

— Je crois que si ces deux animaux n'avaient pas agi, le bébé serait mort."

— Comment cela ?"

— Ils se sont occupés de lui et c'est le chien qui nous a alertés."

— C'est vrai ?"

— Oui, je vous le jure."

— Ok, alors on va s'en occuper aussi."

— Monsieur, faites-moi une promesse s'il vous plaît."

— Quoi donc ?"

— Ne les séparez pas. Pour chacun d'eux, seul, la vie ne vaut rien. Ils ont perdu leur famille. Ensemble, ils en forment une nouvelle."

— Mais Monsieur, ce ne sont que des animaux."

— Non Monsieur, ce sont des héros. Et si l'humain avait un tiers de leur bonté d'âme, le monde serait en paix.

— Très bien Monsieur, je vous le promets."

Il ne fallait finalement pas grand chose pour que l'être humain reconnaisse une belle chose, une belle action.

C'était simplement... qu'il n'en avait plus l'habitude.

Maya et Jack n'avaient pas compris ce qui s'était dit entre les deux hommes.

Mais le fait que les pompiers s'occupent également d'eux semblait être une bonne chose.

Et mieux, ils purent accompagner le bébé dans l'ambulance avec les deux braves hommes et les pompiers.

Était-ce réglementaire ? Peu importait à ces hommes qui avaient vu en ces deux créatures à poils une âme plus pure que celle de n'importe quel être humain.

Et ils se battaient jusqu'au bout pour qu'ils ne soient jamais séparés de leur protégé.

La promesse était faite. Maya, Jack et le bébé allaient rester ensemble.

La folie humaine avait fait d'eux des orphelins.
La pureté de l'âme animale avait fait d'eux une famille.

L'espoir de l'homme en quelque chose de bon, qu'il vienne
d'un animal ou de leurs semblables,
leur en avait donné le droit.

UNE FABULEUSE HISTOIRE DE CLOCHES

Léa COLETT

Conte pour adultes ou enfant a fort QI

***Une fabuleuse histoire de cloche
« Saga digne et dingue donc ! »
Surtout lorsqu'un Gueudon fait son entrée dans l'histoire !***



Illustration Léa COLETT

Préface

*Comment et pourquoi ai-je écrit cette légende,
que je dédie à Didier Hallépée ?*

Cette aventure, élaborée sur de troublantes synchronicités, a commencé le 9 juin 2014, (9 juin = Sainte Diane : le chat est associé à Diane chasseresse, dont le culte fut assimilé à celui de Bastet, la déesse chatte d'Égypte), précisément le jour où j'invitai **Didier Hallépée** à être « mon ami » sur Facebook. Cela s'est produit au hasard de mes recherches, afin de participer à un premier concours littéraire ; j'ai déniché les Écrivains de Fondcombe, dont l'érudit auteur précité, est l'organisateur depuis 2007. Il deviendra un illustre personnage reconnu, je n'en doute pas.

Les inscriptions pour le concours avaient commencé en avril 2014. Finalement, je me suis vraiment inscrite qu'en septembre 2014 et je crois que si Didier (du latin : désir) n'était pas revenu vers moi, je n'y aurais pas donné suite.

Quelle ne fut pas ma joie de découvrir, le 11 novembre 2014 à 11 h 11, que j'étais vice-finaliste, sur 108 participants, avec mon premier roman : « Bon grain, mal grain », édité à compte d'éditeur par Assyelle.

Un premier appel téléphonique de Didier en novembre, quelques échanges de conversations et, chemin faisant, je m'intéressai à ce personnage de 1955, qui apparaît toujours en tenue cavalière sur sa page Facebook (cape et chapeau noir).

Je le trouve original, intelligent, le tout enveloppé comme un bonbon au réglisse à l'humour distillé, ma douceur préférée. On le sent vraiment avide de partager avec qui s'intéressera à

son travail... disons..., éléphantique ; d'ailleurs, Monsieur Hallépée a écrit nombreuses histoires d'animaux, notamment de chats de races et en particulier du Chat mau que je découvris grâce à lui.

Sa bibliographie est une mine d'or et j'apprends beaucoup de choses avec ce grand Monsieur, Capitaine de cavalerie, qui fréquentât l'École Polytechnique. Sans retenue, il m'envoie la plupart de ses livres dès lors qu'il sent que je m'y intéresse, et je profiterai de toutes ses œuvres, même si cela doit me prendre toute ma vie. Je le sens avide de partager sa mine de connaissances. Mon intérêt à son égard grandit. Après tout, ce maître n'est-il pas l'un des premiers personnages en dehors de mes relations habituelles, à avoir aimé mon livre, au point de me mettre en seconde position dans le classement ? Je lui en suis gré. Cela fut un phénomène déclencheur : tous deux, il fallait que nous nous retrouvions ! Et là, c'est mon esprit spirituel qui parle.

Qu'importe... en attendant de savoir quel lien de parenté aurions-nous pu avoir dans une autre vie, je me sens aimantée par ce personnage, qui est aussi un bon papa, me semble-t-il. Christian, mon époux ne s'en offusque aucunement et participe même à nos échanges, toujours empreints de culture et d'humour, acquis de façon généreuse. Bref, j'aime ce qu'il représente, parce que ces gens-là sont si rares !

Le premier livre que Didier m'a offert, en version numérique, parce que je lui appris que je m'intéressais beaucoup à l'histoire, c'est une présentation et traduction de la vie de Pierre Bourdeille, qui fut Abbé à Brantôme, né en 1535 et mort en 1614. Je m'intéresse plus particulièrement aux histoires d'époque depuis que Christian et moi sommes devenus généalogistes, avec près de 10 000 actes répertoriés entre nos deux familles. « *Regarde ta boîte mail, le facteur est passé* », m'at-il dit au cours de l'un de ces premiers échanges. Ce fut son premier cadeau à mon égard, d'une longue liste, sachant qu'il a une bibliographie d'au moins 150 œuvres.

Lorsque Didier Hallépée a demandé en janvier 2015 sur son forum les Ecrivains de Fondcombe, ce qui nous intéresserait comme nouveau sujet de concours pour une nouvelle, j'ai aussitôt fait part de mon intérêt pour la généalogie ; j'avais déjà pensé à faire naître une saga familiale. C'est qu'on en rencontre de drôles de faits, en parcourant les vieux actes civils !

J'aime les chats, j'aime la généalogie et j'aime beaucoup Monsieur Didier Hallépée, donc, je ne pouvais passer à côté des deux thèmes proposés pour le nouveau concours de nouvelles.

Comme je ne fais jamais simple, j'ai amalgamé les deux thèmes.

Et une nouvelle aventure vit le jour. Je présentai une première nouvelle aux Ecrivains de Fondcombe en avril 2015. Elle s'intitule : **Une fabuleuse histoire de cloche**, « Une saga digne et dingue donc !

Pour ce faire, je me suis aidée de l'arbre qu'a fourni Didier aux concurrents, de même que j'ai lu « La Reine Sauvage », un roman de Charles d'Héricault, présenté par notre organisateur, où justement il est question de la famille Alespée. J'ai pris beaucoup de plaisir à lire cette histoire qui m'a interpellée un peu plus quant à l'origine de cette famille qui, je le découvre ainsi, vient de l'Eure, comme moi. (Didier Hallépée et moi n'en avons pas encore discuté... je savais juste qu'il était né en région parisienne).

Quel ne fut pas mon étonnement de découvrir dans l'arbre des Hallépée/Alespée/Alépée, des noms de famille figurant dans mon arbre (il n'y a qu'un pas, entre La Vacherie, Boisemont, Suzay et le village de Pont-Saint-Pierre où j'ai vécu). Un engouement s'est manifesté au point de passer des journées entières à chercher des liens avérés avec ma famille. Trois

noms m'ont interpellée : Hardy, Gadouveau, Daniel et surtout Delaisément. A ce jour, je poursuis mes investigations qui m'ont déjà menée à de la famille par alliance. En m'amusant avec ma nouvelle enquête généalogique, j'ai donc découvert la famille Delaisément et j'en ai tiré cette histoire à 50 % vraie, que je vous laisse découvrir.

Prologue

Il s'agit d'un conte dont je suis la narratrice. Je suis une chatte noire, et pas n'importe quelle chatte, une Mau, protectrice des femmes enceintes et des enfants. Je viens de Bubastis en Égypte et l'on me surnommait Bast. Je suis Bastet –fille de Râ– déesse de la joie et du foyer, de la chaleur et du soleil et surtout, de la maternité et, pour trouver des solutions, pour rendre justice, je me promène à travers les temps ; je suis immortelle.

On me fête le 5 février, le jour de l'anniversaire de Christian Colléatte, le mari de l'auteure, un homme aimant, une perle humaine, un sage, lequel a grandi au sein d'une magnifique famille unie de 7 enfants désirés, dont il fut l'aîné de six sœurs.



Ce conte commence avec la naissance d'un gentil enfant bourgeois défiguré nommé Thomas, le 13 janvier 1751, lequel fut ondoyé en l'Église Saint-Vincent de Rouen, puis baptisé ;

sa mère mourut en le mettant au monde et lui ? Eh bien, il échappa de justesse à la mort, à la suite d'une affreuse maladie.

Il se termine avec la naissance d'une jolie enfant de sexe féminin, née en 2008 à Hazebrouck, (jour de la fête des chats des « blogueuses » sur Internet) et répondant au joli prénom de Leia.



Illustration Didier HALLÉPÉE

Cette enfant est ma propre réincarnation. Avec Leia, j'ai bouclé mon dossier « bébés meurtriers » en cassant la damnation et je me suis réincarnée pour un nouveau cycle en ce charmant petit bout de femme, récupérant ainsi la fortune qui me revenait en vue de fonder de nouvelles maternités, de nouveaux centres pour accueillir les enfants maltraités.

Je pense qu'elle vous rappelle Leia Organa, qui devint la Princesse d'Alderaan ?

1^{ère} partie

Famille VASTEL

Au siècle des Lumières sous le règne de Louis XV le Bien Aimé, – à cette époque plutôt bien haï –.

A Rouen le 1^{er} juin 1762

Thomas, dit *le Jeune Vastel*, ou plus souvent, *Le P'tit bedeau*, –parce qu'il ouvre le passage aux quêteurs, qu'il sonne la grosse cloche, à l'église Saint-Vincent sur Rive, en bas de la rue Jeanne d'Arc, à Rouen–, foule du pied un malheureux caillou, comme lui, isolé. Il semble bien triste, longeant nonchalamment les quais de la Seine, dans son bel habit bourgeois : des hauts de chausse dans des tons de bruns dégradés, des bas beiges au bout desquels de jolis souliers terminent leur course, une chemise à jabot et une veste longue.

Mais il s'en contrefiche, de toutes ces richesses ! Il y a tant de misère ! Il est affublé de son inséparable havresac en coutil, toujours rempli de nourriture pour les pauvres, chapardée en cuisine, avec la complicité du majordome de Monsieur son Père. Des rumeurs circulent à propos de ce gosse de 11 ans qui commence à jouer les douze sonates de William Boyce sur l'orgue de l'église. Les gens, mais surtout Monsieur l'Abbé, ont peur qu'il offre son corps à la Seine. « Ce serait bien dommage ! Quel talent, quelle intelligence !, reconnaissent les fidèles ! »

Ses cheveux noirs sont longs et bouclés. Aujourd'hui, il s'est arrêté pour regarder de loin le déchargement du fabuleux Navire « *Hélène et Sloep* », qui ne lui est pas étranger. Cette

fois, sont déchargés des vins, de la résine, du galipot et de la toile de coton.

Même si la guerre contre les anglais est pratiquement terminée et que la navigation reprend peu à peu de l'essor, l'humeur n'est pas au beau fixe car : « *Il n'y a pas un poil de vent* »..., à glisser sous les voiles majestueuses du navire, et... « *La chaleur est caniculaire !* », viennent de se plaindre deux des matelots, ce qui encore, a fait relever les beaux yeux de Thomas, qui d'ordinaire, regardent les cailloux.

— Inutile de courir, les gars, on est bloqués à Rouen encore au moins deux semaines !

Le bel homme, qui maintenant exerce son autorité, suite à ce commentaire, « —parce qu' » *il n'y a jamais de temps à perdre sur un tel navire !* », a-t-il surenchéri. Thomas le connaît bien. Il avait déjà accosté à Rouen, en 1760. L'enfant bedeau au regard triste se faisait une joie angoissée de revoir le Capitaine *Hollandois* aux yeux bleus inquisiteurs et au bel accent. Il parlait très bien le Français.

Deux ans auparavant

Ni l'un ni l'autre n'avait baissé les yeux en cet instant inoubliable. Intie Heeres Sloep avait gentiment ratissé de ses doigts nus le cuir chevelu granuleux, sous l'épaisse et longue tignasse noire bouclée, lorsqu'il avait surpris l'enfant en train de pleurer discrètement, lequel était assis sur des cordages cachés entre deux bidons ; sa tête était enserrée entre ses avant-bras qui prenaient appuis sur ses cuisses, les mains croisées au niveau de sa nuque. Thomas Vastel avait levé ses jolis yeux inondés de larmes, lesquels étaient plantés dans un visage grêlé, marqué à vie, affreusement défiguré par la petite vérole. N'ayant l'air nullement surpris, le jeune Capitaine avait soutenu son regard et lui avait demandé si l' » autre » raison de sa tourmente était la personne qui parlait aux gens comme à des subalternes. Intie Heeres Soep n'avait pas pu oublier

non plus le dessus de sa main, laquelle pouvait faire penser à une tranche de *foye* de veau saignant. Sans doute une espèce de tâche de naissance, avait-il dû penser. Le « pauvre » gosse riche, se levant, cachant aussitôt sa main par réflexe derrière son dos, avoua d'une voix troublée par l'émotion, dans une diction impeccable :

— Oui. J'apprécie cet endroit. Nous y venions souvent avec ma sœur. C'est bien mon père qui est là-bas. Mon nom est Thomas Vastel. Ma sœur s'appelait Hélène. Le Seigneur me l'a enlevée il y a dix jours. Je me demande bien pourquoi je jouis encore de la vie ! Je vois que vous comprenez, lui lança-t-il, arborant son visage à découvert. Mère n'a pu se remettre de ma naissance, parce que j'étais énorme comme un cochon, cria l'enfant en colère contre lui-même ; elle a rendu l'âme et moi, j'ai attrapé... la... petite.... Bref, vous voyez de quoi il s'agit ! J'ai été mis en quarantaine et je suis vivant, oui..., mais je préférerais mourir ou... partir en mer avec vous, tenez !..., la cale ne me fait pas peur !, ajouta-t-il comme une utopique proposition.

— Je fais *escolt* de vos maux ; mais vous avez encore votre père. Mon oreille traînait et j'ai entendu tout à l'heure qu'il vociférait contre vous. Je le vois là-bas... *l'Inspecteur*, pour le *Roy, des manufactures de toiles de Saint Georges*. Voilà comment il s'est présenté à l'humble personne que je suis. Il n'a pas l'air commode !

Le jeune Hollandais ne voulait pas rajouter un discours vain qui aurait pu blesser l'enfant davantage. Quant à Thomas, il avait cessé de se plaindre car son éducation ne lui permettait pas d'en faire étalage ; il avait percé dans le ton de la voix chaude et humaine du Capitaine, bien plus qu'une nuance de mépris, à l'égard de son père... : du dégoût.

— Ne vous inquiétez pas, Thomas Vastel... – et là, il s'était mis à tutoyer l'enfant qui lui avait souri, l'invitant à le suivre s'il ne voulait pas manquer une bonne et agréable expérience—.

— Si tu es encore en vie, mon grand, malgré cette terrible maladie qui t'a mis dans cet état, c'est que tu as quelque chose de très important à faire sur terre, pardi. Pour commencer, je vais te faire visiter mon navire, poursuivit-il fièrement. Ta petite sœur Hélène et ta maman seront contentes de savoir qu'il existe un si beau rafiot qui porte ce joli prénom, celui de ma fille, rappelée elle-aussi à Dieu, avec ma femme, d'origine française, du même prénom. Tu vas le visiter avec son Capitaine : Mon nom est Sloep. Intie Heeres Sloep et je prends quarante aujourd'hui même.

— Bon anniversaire Capitaine. Je n'oublierai jamais cette date : 25 juillet.

— Merci Thomas. Allez, viens..., viens voir *Hélène*, reprit-il, et n'oublie pas ton livre ! Dis donc ! ... tu lis les philosophes de lumière, toi ? Denis Diderot, *Les bijoux indiscrets* ? Cet auteur est très prisé en Hollande. En tout cas, cela promet à ton âge ! Ce n'est pas avec ce genre de littérature que tu vas devenir orfèvre ! Il partit d'un rire à lui faire éclater les boutons de son gilet. Thomas fit de même en regardant son père au loin, qui gloussait certainement d'envie de connaître la raison de leurs *cachinements*.

Thomas ramassa son livre « érotique » avec beaucoup d'égards et le replaça dans l'une des poches de son sac. Il suivit le bel étranger qui ne doutait pas un seul instant que Thomas eut pu fréquenter les meilleurs maîtres du français, enseigné notamment chez les garçons résidant en ville. (L'enseignement des filles demeurait très aléatoire, à moins d'être une jeune fille de condition, qui pouvait recevoir des leçons d'un précepteur).

Le gamin ravi suivit le Capitaine Sloep, rassuré que cette visite puisse avoir lieu avec l'autorisation qui s'imposait, celle de son père, –lequel fut non moins surpris que quelqu'un s'intéressât à son monstrueux fils–, comme il l'avait hurlé un instant plus tôt.

Thomas l'avait suivi comme s'il le connaissait depuis toujours.

De plus près pour lui causer, le Capitaine avait remarqué ses yeux à l'iris marron glacé strié de fils d'or, ombrés de longs cils noirs, lesquels semblaient avoir retrouvé deux étincelles de vie. Sloep l'avait précédé, pour l'emmener d'abord sur le pont, et ce, jusqu'à la barre.

L'observant de profil, il douta fort que l'enfant eut pu hériter des traits grossiers et de l'abord fielleux de Monsieur son Père. Il était persuadé que Thomas devait ressembler à sa maman. Il était aussi certain que Dieu lui donnerait un jour l'occasion de jouir d'une autre vie. Il pouvait l'imaginer comme un enfant tout à fait normal et fit abstraction de ses affreuses pustules sous-cutanées qui n'avaient pu extraire leur perfide boue. Au moins dans son malheur, il était certain ne plus attraper la maladie.

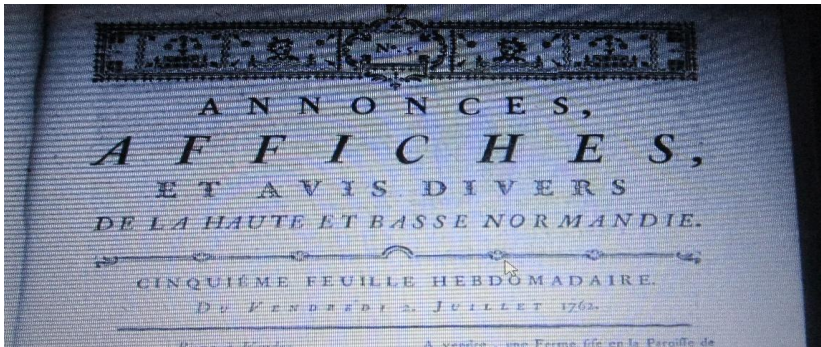
Mais revenons à ce jour de canicule du 1^{er} juin 1762

Thomas s'était assis machinalement exactement à l'endroit où le Capitaine Sloep lui avait caressé les cheveux, le 25 juillet 1760, une date qu'il n'oublierait jamais. Il se demandait si le bel homme aux yeux clairs allait revenir vers le garçon monstrueux qu'il était et se dit que s'il ne le faisait pas, il n'irait pas non plus au-devant de lui. Une petite voix lui laissait entendre qu'il allait revenir et qui sait, peut-être même l'enlever ? Comme l'on peut rêver parfois ! Il sortit du sac qui ne le quittait jamais, la pièce de cuir couleur chair que Sloep lui avait offert deux ans auparavant et la caressa ; il avait tout de suite compris qu'il ferait bon usage de ce qui était encore juste « Son précieux talisman ». Il se souvenait de sa voix à l'intonation paternelle :

— Conserve cette pièce précieusement Thomas ; un jour, tu seras un artiste et tu en feras certainement quelque chose qui t'aidera à marcher dans les pas de Dieu. Attends d'être à l'âge adulte. Je te souhaite bonne chance et je lis dans tes yeux que tu en auras.

Puis l'on vit une femme encapuchonnée s'approcher de l'enfant, lui dire quelque chose à l'oreille. On vit le petit homme la suivre sans broncher et ils disparurent à l'heure vespérale où toute chose peut resplendir d'or, comme... les figures, les visages à découvert de tous ces gens qui vont et viennent... L'enfant se retourna et vit le Capitaine exactement à l'endroit qu'il venait tout juste de quitter. Il tint très fort le précieux morceau de cuir offert par le Capitaine Sloep, le 25 juillet 1760, dans sa main valide.

Le 2 juillet 1762, on pouvait encore lire dans la rubrique « faits divers » des feuilles du tout premier journal de Rouen, sorti 1 mois après la disparition de Thomas :



ce, & qu'il juitinera à quiconque jugera à propos de s'en convaincre, qu'il la tire de ce même endroit.

Le 1. Juin dernier, a été enlevé de Rouen, par une Femme du commun, un jeune Garçon, âgé d'environ douze ans, de la taille de trois pieds ou environ, ayant un habit brun, le visage marqué de petite Vérole, une tache de foye de Veau à la main gauche, natif de la Paroisse de Saint Vincent, se nommant au Baptême, *Thomas*: on les soupçonne avoir pris la route de Basse-Nor-

Du
lemen
contre
qui le
Somme
par e
mis e
D

19

mandie ; on prie les Personnes qui en auront connoissance, de l'arrêter & d'en donner Avis au Bureau Général des Annonces de Rouen.

Le 24 Juin, un Paquebot venant de la Martinique, a mouillé sur la Rade du Havre, il avoit à bord cent sept Personnes, du nombre desquelles

Son père, Gilles Thomas Vastel, qui se retrouvait seul, n'avait pas du tout l'air désappointé. Il battait souvent son fils et certains colportent même qu'il aurait pu le faire supprimer, d'autant qu'il avait honte de lui et de toute la misère qui avait fait basculer sa vie à cause de « ce monstre » !

2^{ème} partie

Famille DELAISEMENT

CHAPITRE I **Famille « Delaisément »** **de Haute-Normandie**

A Susay, dans l'Eure, le 13 janvier 1751 :

J'entendis résonner entre les quatre murs de torchis de notre mesure :

« Enfermez Guéguette à la cave jusqu'à nouvel ordre ! »

Et oui, on avait osé m'appeler ainsi, parce que je ne faisais que guetter.

On m'avait privée du spectacle, alors qu'il eût au contraire fallu que je m'y trouvasse, puisque ma principale vocation est de protéger les femmes enceintes. Souvenez-vous, je suis une chatte mau, la réincarnation de la Déesse Égyptienne Bastet.

A 25 lieues de la Paroisse Saint-Vincent, – à l'heure même où, à Rouen, la sage-femme expulsait enfin le *P'tit Bedeau* de sa mère–, Marie-Marguerite Lesellier, frêle jeune femme blonde au teint laiteux, épouse Delaisément, mettait au monde leur premier enfant, un garçon, prénommé Thomas, au grand plaisir de Thomas Père (laboureur et charron), et de Thomas grand-père. C'était un magnifique et robuste poupon de huit livres et demie, aux cheveux noirs frisés, un vrai Delaisément.

Malheureusement, comme Agathe Cabeuil, épouse Vastel, la maman de Thomas Delaisément mourut en couches, laissant Marie Avise, la sage-femme du village, empreinte de culpabilité, de fatigue et de tristesse.

Les villageois pouvaient se demander, sous le porche de l'église renfermant le cercueil dans lequel reposait pour l'éternité, Marie-Marguerite Lesellier, si le bon paysan, Thomas, *dit le vaillant* pourrait se relever de ce terrible malheur qui le dépouillait de son premier amour en quelques heures. Il n'avait même pas eu le temps de dire adieu à sa bien-aimée et regrettée jeune épouse.

Thomas, dit *Le Jeune*, était un bel enfant souriant et débordant de vie ; le fermier affirma sa paternité du mieux qu'il le put. D'instinct, des notes d'affection, d'amour, remplirent de nouveau sa partition de vie. L'enfant le lui rendait bien ; il ne manquait de rien et l'enfant apprit très vite le métier de son père. En effet, il avait sept ans et l'aidait déjà à la charronnerie.

Thomas Le Vaillant était seul à labourer ses terres. Il se mit en quête d'une femme qui l'aiderait à reconstruire une famille et à s'occuper des tâches ménagères. Il invita sa favorite à guincher lors du bal du village, le 25 juillet 1757 et, le 11 juillet 1758, il se remaria à Harquency, avec la dénommée Marie-Cécile-Antoinette Amaury ; un premier enfant naquit de cette union le 28 septembre 1759 : encore un Thomas, qui hélas, mourut à un mois.

Puis deux belles petites filles virent le jour : Marie Cécile, née le 12 décembre 1760, et Marie-Anne, qui naquit le 16 janvier 1762 pour rendre son âme à Dieu le 25 janvier suivant, morte de la fièvre. La désolation emplit de nouveau l'humble maisonnée.

1762 serait une année aussi noire que les cheveux de Thomas *Le Jeune*, qui avait maintenant 11 ans et qui hélas y resterait ! En effet, par un chaud après-midi de fin mai 1762, alors que la sécheresse sévissait depuis trois longs mois, la grange prit feu, alors que Thomas le Jeune y faisait la sieste, après avoir aidé son père à labourer. Pauvre petit bonhomme. On l'entendit soudainement crier au loin. Le laboureur prit ses jambes à son cou pour lui porter secours le plus vite possible en priant le Seigneur, mais les maudites flammes de l'enfer se repaissaient déjà du visage de son fils. Il le rejoignit enfin et s'allongea sur sa progéniture chérie, pour éteindre le feu qu'il maîtrisa rapidement, implorant sa défunte épouse, Dieu, et tous les saints. Mais l'enfant gisait, inanimé, laissant un père contrit de douleur. Les voisins appelèrent Monsieur le Curé, ancien chapelain de Rouen, qui *connoissait* bien les remèdes ; tout le monde savait qu'il était l'ami intime de la famille.

Montrant le registre des actes de décès à son ami *Prestre* en l'Église Saint-Vincent, Paul de La voix Pierre, alors âgé de 26 ans, lors d'un important regroupement de la Confrérie des Religieux de Haute-Normandie le 30 mai 1762, le Curé de Susay s'exprima au sujet des nombreux décès d'enfants chez les Delaisément.

En parlant de Thomas Delaisément qui se mourrait, ils se mirent d'abord à échanger de singuliers récits nécrologiques ; l'Abbé Paul rappela à son ami de Susay l'histoire tragique qui était arrivée à l'ex Officier des Bourgeois de Rouen, Inspecteur du Roy, Gilles Thomas Vastel. Son ami n'était pas sans savoir qu'il avait pris cet enfant sous son aile, à l'église, depuis le décès de sa petite sœur. Il lui expliqua que ce garçon pesait dix livres à la naissance, et que sa maman, Agathe Cabeuil, notable bourgeoise, n'avait pu se remettre de l'accouchement dévastateur. Cette histoire fit penser à l'abbé de Susay que la naissance de Thomas Delaisément avait aussi tué la première épouse de son ami Thomas, dit le Vaillant, et pour les mêmes raisons.

Un peu plus tard dans la matinée, l'Abbé de Susay examina avec son ami Paul le registre des naissances de Rouen et vérifia le soir, ce qu'il soupçonnait, en se signant, que Thomas Delaisément, dit le Jeune, était né le même jour que Thomas Vastel, dit le Bedeau.

Le lendemain, à cheval, il retrouva son ami Paul, à Rouen. Poursuivant leurs conversations effrénées, ils découvrirent que les deux enfants avaient les cheveux noirs et frisés. L'Abbé Paul De La Voix Pierre lui fit observer l'enfant Vastel et lui reparla de sa petite sœur Hélène, elle aussi décédée, terrassée par la fièvre maligne, il y avait deux ans de cela. Il lui expliqua que Messire Vastel était devenu acariâtre (l'on y serait à moins !), et que le petit Thomas de 11 ans était un gosse très intelligent, instruit et musicien, mais hélas, roué de coups et l'Abbé Paul poursuivit en se tournant vers le Christ sur la Croix :

« J'adore ce gosse. C'est le seul enfant à ma connaissance qui se promène avec des livres dans son havresac. Malheureusement il n'a pas obtenu toutes tes grâces, Mon Dieu ; il a survécu à la petite vérole ; il est affreusement marqué au visage. Il a aussi la « main du Diable », comme dit son père, qui le traite comme un monstre. Il me l'envoie chaque jour pour que je le fasse travailler un peu à l'église. Il ne peut pas le voir, au sens propre comme au sens figuré. Je t'en Prie, Seigneur, fais quelque chose pour Thomas».

Deux jours plus tard, le 30 mai, le petit cœur de Thomas Delaisément battait de plus en plus imperceptiblement... et son état empira. Il ne reprit pas connaissance. Les onguents demeuraient inefficaces et les plaies, nauséabondes, s'infectaient. Monsieur le Curé était allé voir le médecin du village d'à côté, –heureusement fort occupé avec un accouchement difficile, tandis que la sage-femme était déjà accaparée elle-aussi avec une naissance imminente–, pour l'avertir qu'il s'occupait de l'enfant, et qu'il lui prodiguait lui-

même tous les soins connus de la Médecine à l'égard des grands brûlés, en insistant sur le fait que Thomas *le Jeune* était robuste et qu'il allait s'en sortir, mentant par omission sur le fait qu'il n'avait pas repris connaissance, insistant inconsciemment sur son visage perdu et sur sa main gauche très abîmée.

Le père restait au chevet de son fils nuit et jour. Les amis et voisins défilèrent et déposèrent tantôt une miche de pain, tantôt quelques fruits de saison, tantôt un pot de confitures mais surtout des prières, à l'intention du pauvre enfant, de son papa éploré et de son épouse, qui aimait l'enfant de Marie-Marguerite Lesellier, comme son propre fils.

Monsieur le Curé de Susay, ami de la famille, avait accueilli péniblement tous les décès chez les Delaisément ; ces châtements lui faisaient penser à une damnation ; ce dernier accident fit germer en son esprit une singulière idée, alors que le petit se débattait mentalement entre la vie et la mort. Le bon curé était conscient qu'il fallait faire vite car la vie s'en allait de son petit corps déshydraté. Au petit matin du 31 mai 1762, Thomas rendit son âme à Dieu et ce fut un nouveau terrible déchirement pour le laboureur ; sa femme était également bouleversée ayant toujours considéré le premier enfant de Thomas comme le sien.

Alors, les conversations qu'il avait eues avec son ami Paul De La Voix Pierre tintèrent comme une énorme cloche et il expliqua son plan à son ami Thomas *Le Vaillant*, et ô combien il l'était vaillant !

— Mon ami Thomas, je vais donner les sacrements de l'Église à ton petit ange, mais nous allons procéder, si tu le veux bien, à son inhumation, en toute discrétion. Je m'en occupe. Il aura tous les égards de l'Église, au nom de Dieu, du Roy. Je te le garantis. Mais gardons secret ce nouveau malheur, je t'en prie. Ne fais plus entrer personne dans ta maison, jusqu'à nouvel ordre. Il en va de la vie d'un autre

enfant, nommé Thomas lui aussi et qui est né le même jour que notre petit Thomas. Si quelqu'un vient, dis que ton fils dort et que ses jours ne sont plus en danger. Dis-leur que Marie-Cécile et toi en profitez pour vous reposer aussi. S'il-te-plaît, fais cela en hommage à notre grande amitié.

— Mais où donc voulez-vous en venir mon Père ?

— Thomas Vastel est un enfant maltraité. Il pense au suicide m'a dit le jeune prêtre de Rouen Paul de la Voix Pierre. Depuis que sa petite sœur Hélène est morte, son père le traite de monstre ; Thomas n'a plus aucun intérêt à poursuivre sa vie. Il longe sans arrêt les quais de la Seine et un jour, il sautera. Tu es sa seule planche de salut, Thomas.

— Abbé, l'Ami... ! Je ne croise que la mort, chez moi ! A quoi puis-je m'attendre de pire ? Et puis... qu'a-t-il au visage, qui fasse de lui ce monstre dont l'accable son père ? La petite vérole ?

— Oui et il est affreusement marqué ; mais c'est un gentil gamin, intelligent et de très bonne constitution, un agneau du Dieu. Je t'aiderai à nourrir ce rejeton qu'on ne peut rejeter, mais s'il te plaît, prends-le ; fais comme si ton petit Thomas était toujours là. Il est né le même jour que lui ! N'est-ce pas un signe de notre Seigneur ? L'Abbé Paul De La Voix Pierre est déjà complice. De plus, il se pourrait que ce geste enrayer la malédiction qui pèse sur ta famille.

— Mais complice de quoi ? Allez-vous enfin me dire ce que vous manigancez tous les deux ?

— Tu m'as très bien compris, Thomas. Il ne s'agit pas tout à fait d'un enlèvement. Thomas, dit le P'tit Bedeau, sera consentant, grâce à la complicité de notre ami commun : le Prestre de l'Église Saint-Vincent, Paul De la Voix Pierre.

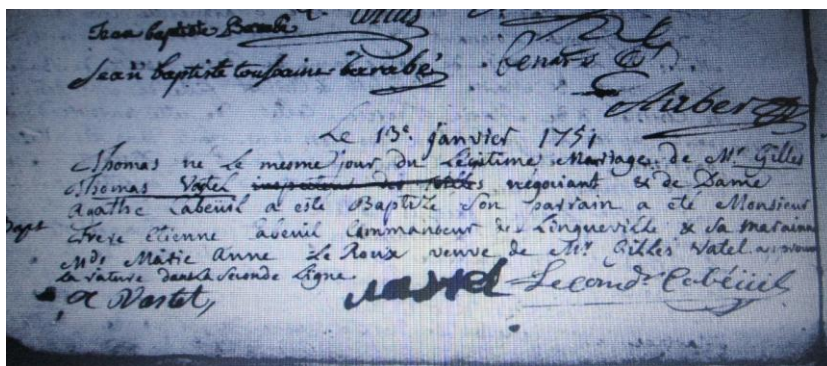
Le 1er juin 1762

C'est Marie-Cécile qui, harnachée à la façon d'une pauvre marchande, avait hélé Thomas Vastel sur les quais de la Seine, pour l'entraîner vers une vie plus douce, le jour de la discrète mise en bière du premier enfant de Thomas Delaisément. Thomas dit le P'tit Bedeau, fils Vastel, avait juste

eu le temps de compter jusqu'à cinq, pour prendre son ultime décision. Il s'était retourné et avait fait un signe au Capitaine *Hollandois*, agitant joyeusement le masque de sa vilaine mais valide main et Sloep lui avait rendu ce même geste amical.

Marie-Cécile était repartie à Susay en diligence, tandis que le prêtre, –qui connaissait parfaitement la contrée– avait d'abord pris, à cheval, la direction de la Basse-Normandie, pour brouiller les pistes. Les dés étaient pipés. Un mendiant put les voir, tous deux radieux, chevaucher vers Boisemont.

Ainsi, seuls Thomas, ses deux parents d'adoption et les deux jeunes *prestres* complices, connaissaient la vérité sur le fameux enlèvement de juin 1762. Et personne n'avait remarqué la dissimilitude des bambins car, pour les villageois, un incendie avait gravement brûlé le visage et une main de Thomas Delaisément. Tout le monde savait que c'était l'abbé de Susay, ancien chapelain à l'hôtel Dieu, qui s'était occupé des soins.



Acte de naissance de Thomas Vastel

Le père de l'enfant Vastel n'avait même pas porté plainte. Il ne voulait surtout pas que la Presse cite son nom. Une enquête approfondie permit vite de lever le doute sur le Capitaine Sloep, qui garda secret l'élan avec lequel le bambin l'avait salué ; il reprit tout de même des nouvelles avant de lever

l'ancre, plus par curiosité que par inquiétude. Il ne s'expliquait pas son attirance pour l'enfant et il avait bien pensé à l'enlever. D'autres desseins lui étaient certainement destinés.

Ni lui ni personne ne revit jamais à Rouen Thomas dit le P'tit Bedeau. Il était né le 13 janvier 1751 et avait été ondoyé puis baptisé à l'Église Saint Vincent, où son ami, mieux son frère..., l'Abbé Paul Charles de la Voix Pierre, avait été son père spirituel. Il était le fils de Gilles Thomas Vastel, riche négociant, et de Agathe Cabeuil, décédée en couches. Sa sœur était morte en 1760. Le gamin était toujours fourré à l'Église Saint-Vincent. L'orgue ferait pleurer le silence, à l'heure des prochaines messes.

CHAPITRE II

Marie Cécile Delaisément se retrouva enceinte. On m'enferma de nouveau à la cave. Je vous rappelle que je suis Guéguette, la chatte mau... celle qui guette...

Hélas, elle perdit son bébé, nommé Thomas André, à l'âge d'un mois, mais étrangement, elle ne mourut pas. L'Abbé suggéra à ses amis de cesser d'appeler leurs garçons par ce prénom. Dieu ne les avait donc pas gratifiés d'avoir accompli une œuvre charitable en acceptant de prendre sous leur toit le P'tit Bedeau ?

Les époux Delaisément ne rencontraient pas souvent le regard du petit Rouennais qui avait honte de son image et ces gens étaient tellement gentils avec lui qu'il ne voulait pas leur imposer la vue de son affreux visage. Il passait son temps à s'instruire, grâce au prêtre de Rouen qui lui faisait parvenir des livres. L'Abbé Paul et lui correspondaient par l'intermédiaire du Curé de Susay et quelquefois, la nuit, il recevait sa visite. Malgré tout, il se sentait vivant et s'affairait pour aider l'homme dit *le Vaillant* qui avait rallumé sa vie. Il griffait la terre, il arrachait les mauvaises herbes, s'éclairant parfois de la lune, ramassait les pommes de terre, nettoyait l'étable, réparait les charrettes. Harassé, il caressait mon noir pelage et s'endormait, souvent au petit matin, sur ses livres. Thomas Le Vaillant et sa bonne Cécile n'avaient rien à lui reprocher, bien au contraire. Ils aimaient ce garçon attachant et si peu loquace et le récompensaient lorsqu'ils en avaient l'occasion. De bonne éducation, il était humble, serviable, d'une extrême gentillesse et semblait heureux dans ses habits de paysan, toujours un peu trop raffinés, payés par les deux prêtres.

Moi, j'étais devenue sa compagne la plus fidèle et il aimait caresser mon poil et dans le bon sens !

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent. Marie-Cécile se retrouva encore enceinte et les angoisses s'emparèrent de nouveau d'elle. « *Pourvu que ce soit une fille, implora-t-elle !* »

Marie-Catherine naquit le 25 juillet 1764. Elle était bien plus vigoureuse que les deux autres filles qui avaient vu le jour dans cette mesure. J'étais pelotonné sous le lit, retenant mes ronronnements. Je guettais... fidèle à mon instinct. C'était la première fois que j'assistais à un accouchement, dans cette vie. Thomas sut tout de suite qu'il aimerait cette enfant, née le même jour que le Capitaine Sloep, qu'il n'oublierait jamais. Il avait inscrit les chiffres 257 dans sa mémoire et ils y resteraient gravés toute sa vie.

Naquit Jean-Baptiste, tandis qu'à la cave je miaulais la mort ; je pus de justesse négocier avec elle un report d'échéance, espérant qu'elle oublierait de nous prendre le nouveau-né ; nous étions le 25 septembre 1766 et ce gros garçon de 8 livres fut gravement cyanosé ; il mourut deux mois plus tard et je me promis de ne jamais repousser la mort.

Ce fut au tour de Gabrielle Scolastique de voir le jour en 1768, après que mes maîtres m'eussent intimé l'ordre de me retirer ! Elle mourut le même jour de la fièvre maligne qu'avait contractée l'aînée des filles, Marie-Cécile, âgée de 9 ans, l'enfant frêle, calme mais si attachante. Malheureusement, elle se laissa emporter par sa sœur, certainement devenue l'Ange Gabrielle ; ces deuils laissèrent de nouveau un grand vide qui désespéra encore un peu plus des parents bien malchanceux. Par bonheur, grâce à mon aide, Marie-Catherine, plus robuste, échappa aux Anges de la mort.

J'étais encore caché dans la chambre, lorsque le neuvième enfant de ces braves gens vint au monde, en un éclair. Marie Cécile, quant à « lui », je n'ai pas commis d'erreur, j'ai bien dit « quant à lui », vit le jour le 25 avril 1770. C'était un beau garçon aux cheveux raides et noirs. Pour chasser les

mauvaises ondes de la malédiction sur les garçons, sur le conseil de Monsieur l'Abbé, ont succédé sur l'acte officiel les deux prénoms de l'antique célèbre et robuste Marc-Antoine. On l'appela Marc. Personne n'avait jamais porté ce prénom à la connaissance des familles Delaisément et Amaury (nom de jeune fille de la femme de Thomas). Etait enfin né chez les Delaisément un garçon viable. Thomas *Le Vaillant* et moi-même avons intercédé auprès de Dieu (moi, auprès de Râ), pour que cet enfant vive et qu'il casse la malédiction qui avait régné sur cette humble maisonnée, dans laquelle étaient déjà décédées huit personnes.

Le soir de la venue au monde de Marie-Cécile dit Marc-Antoine, *Le P'tit Bedeau*, affublé de son chapeau et de sa cape noire, commit d'instinct un larcin qui devait être commandité par Dieu lui-même. Il avait 19 ans. Il se confessa à son grand ami, l'Abbé Paul, dès lors qu'il le revît.

Thomas avait pris l'habitude de commencer à vivre la nuit. Je le suivais partout. J'en profitais pour me mettre en quête d'un joli mâle mau. Je le trouvai très vite.

Thomas de son côté épiait les jolies filles qui travaillaient à l'Auberge de la Vacherie, où il se rendait à pied ; jamais il ne les abordait ; comment aurait-il pu le faire sans devoir un jour baisser son masque ? L'artiste, comme le nommait parfois Thomas *le Vaillant*, s'en était façonné un bien étrange, joliment incrusté de rivets faits maison, ainsi qu'un gant assorti du même cuir, couleur peau.

« Beau jeune homme élégant ! Et quel étonnant charisme ! », s'exclamaient entre elles les jeunes filles de Susay, à l'heure où les cœurs s'échauffent, certains soirs de bals. Thomas ne les rebutait pas. Tout le monde savait qu'enfant, il avait été la proie d'un incendie !

C'est en apercevant Mademoiselle Alespée qui sortait de chez le boulanger, que notre Thomas avait ressenti les premiers

émois, comme des coups d'épée dans le bas ventre ; une douceur étrangère à ses sens encore hier, l'avait enveloppé de fiévreuses pensées. Il fallait qu'il s'empêche de la regarder, qu'il l'oublîât ou plutôt qu'il apprît à vivre avec l'empreinte de son parfum, resté en suspension dans l'air, durant quelques secondes magiques. Sa fraîcheur devait émaner d'un bouquet de lilas. Ses cheveux, aussi noirs, aussi lisses que le poil de mon nouveau compagnon –un chat mau de pure race, certainement livré pour moi par Râ–, étaient ramenés en un chignon de nuque piqué de petites fleurs blanches et vert amande, identiques à celles cousues sur sa robe de moire blanche, qui aurait frôlé la poussière du chemin, si elle n'en avait pas remonté les côtés. Qu'elle était belle ! Thomas se jura qu'on ne l'y reprendrait plus... à se laisser aller à un plaisir aussi envoûtant, qui ne lui apporterait que des désillusions. Pourquoi avait-il refusé d'adopter la voie des études théologiques, le séminaire puis le sacerdoce, comme le lui avait conseillé Paul, son meilleur ami.

Puis il avait vu ce cavalier sauter prestement de son cheval et passer auprès de la belle inconnue, qui répondait au nom de Mademoiselle Léa. Celui-ci avait insisté pour obtenir un baiser, alors que la jeune fille se débattait pour qu'il s'écarte, le priant même très poliment. Il lui avait dit l'une de ces choses irrespectueuses que l'on ne dit pas devant une jeune femme.

Notre antipathie envers cet homme était montée d'instinct et Thomas n'avait pas pu s'empêcher de le suivre. Dans son empressement à entrer boire le bon vin du nouvel aubergiste, le Capitaine François de Sucey, comme il s'était présenté à Léa, avait oublié d'emporter son épée et sa cravache. Ce cavalier aux allures trop cavalières, indigne du grade de Capitaine, ne serait pas près de revoir son épée au pommeau d'or ! Il se promit qu'un jour il en ferait son emblème.

Ce même soir où tant d'évènement se déroulèrent, j'allai me tapir au fond de la cave pour offrir une petite chatte mau de plus à Râ mais aussi pour inciter Thomas à aller jusqu'au bout

de sa mission sur terre. Naquit une belle petite boule noire, bien désirée.

Je suis le seul témoin à avoir vu ce qui s'était véritablement passé en cette fin d'après-midi. Il ne me manque que la parole. J'ai mis « ma puce », à l'oreille de mon perspicace Thomas et, dès qu'il l'aperçut, il s'interrogea : « Pourquoi ce chaton de quelques jours est-il resté prostré contre Léa Alespée, sinon pour tenter de me communiquer un signe ? » Personne d'autre n'avait fait de cas de cette petite merveille poilue. Thomas ne pouvait détacher son regard de la belle petite boule de poils noirs qui avait un point commun avec moi, avait-il remarqué ; la hargne qui lui brisait le cœur lui donnait la nausée dès qu'il observait furtivement le magnifique visage lacéré de Léa ; elle gisait maintenant dans le fossé, les yeux ouverts, à moitié dévêtue. Quelqu'un avait osé abuser d'elle et l'avait tuée. « Mon Dieu, permettez-moi de débusquer ce salaud, s'était-il dit. Je lui couperai la tête. »

Puis les gendarmes étaient venus le chercher car le boulanger avait remarqué qu'il n'avait d'yeux que pour elle, depuis plusieurs semaines. Or, la jeune fille avait reçu des coups de cravache au visage et la réputation sans tache de Thomas le disculpa aussitôt, d'autant qu'un autre témoin était allé voir la maréchaussée. Le Capitaine fut interpellé.

Ma petite chatte vint d'instinct vers Thomas. Il me regarda dans les yeux en me disant : « Je vais l'appeler Désirée ; ce ne serait pas ta fille, dis-moi ? Elle a une oreille légèrement grise, comme la tienne ! »

Désirée fut témoin de la minutie avec laquelle Thomas se confectionna un nouveau masque et des gants assortis. Ce second masque, du plus grand raffinement, fut comme une renaissance dans l'esprit du jeune homme qui affichait une corpulence de plus en plus agréable ; ses vêtements sans

artifice mais de très bon goût, étaient toujours très propres, ce qui était pour lui, l'essentiel. Faire montre d'une quelconque richesse ne l'intéressait nullement.

Et... la nuit, tandis que tout le monde dormait, il devenait lui-même un chat noir. Des gens ont pu le voir rôder. Pourtant, une belle réputation naquit autour de cette ombre capée, d'épée et de tricorne, que l'on qualifia vite de bienveillante ; bientôt, on vit l'Auberge « *Au chat du soir* » ouvrir ses portes.

CHAPITRE III

Nous étions le 25 juillet 1774. Marie-Catherine avait 10 ans. Elle savait écrire et lire grâce à notre érudit Thomas, de 13 ans son aîné. Elle adorait cet étrange et brillant frère qu'elle avait aperçu une nuit, tout vêtu de noir et armé d'une épée dont le pommeau reflétait la lune. Il avait un humour débordant qu'elle partageait volontiers ; on les entendait s'esclaffer dans le village ; ils étaient la vie même ; avec Marc, ils faisaient la joie de cette famille tant affectée par tous ces deuils. L'amour régnait chez les Delaisément, malgré les conditions difficiles de cette époque.

Louis XVI (petit fils de Louis XV), avait accédé au trône en mai et les paysans étaient fatigués d'être les seuls à payer des impôts. Ces tensions s'étaient aggravées par la crise économique et financière qui sévissait dans le pays. Par chance, ou par un drôle de concours de circonstances des secrets de la nuit, la nourriture chez les Delaisément était toujours très suffisante. Le travail ne manquait pas et Thomas le Vaillant parvenait même à faire quelques économies qui lui permettraient de devenir bientôt propriétaire de sa maison et de ses terres. Il faut préciser aussi qu'un cousin bourgeois nommé Charles Emy – dont la grand-mère maternelle s'appelait Marie Alépée –, qui s'était récemment marié, Maître de la paroisse de Cahaignes, dans l'Eure, l'avait avantageusement aidé financièrement suite à quelques services rendus.

Tous s'affairaient à la charronnerie et aidaient aux champs ou à la maison. Même le petit Marc, à 4 ans, aidait sa maman à faire le pain. Et les années passèrent...

Le 25 juillet 1784

Thomas et moi revînmes de Paris pour fêter les vingt ans de Marie-Catherine ; il y était parti, la famille ne sachant pas pour quelles raisons précises. J'étais la seule à être dans le secret, jusqu'à ce que Marie-Catherine ne jouât les jeunes filles indiscrètes. Elle avait vu le visage de Thomas. Elle n'était plus dupe. Durant son absence, elle avait fouillé dans sa chambre, découvert une cachette emprisonnant le beau livre de Diderot, l'épée au pommeau d'or et tant d'autres secrets tous plus « brillants » les uns que les autres... Puis elle s'était emparée de son journal intime, l'avait lu, relu pour bien s'en imprégner et l'avait remis en place.

Elle se dit aussitôt qu'elle avait donc le droit d'aimer cet homme plus que comme un frère. Elle ne pensa plus qu'à cela. Il faut dire que « *les bijoux indiscrets* » de Diderot avaient attisé ses sens féminins. Peu importaient ses traits, puisque son âme était la plus belle de toutes. Ce même soir, Thomas dit *Le Bedeau* trouva en Marie-Catherine, qui l'avait surpris en train de se déshabiller, plus qu'une confidente ; ils s'avouèrent le grand secret « Vastel ». Thomas avait entière confiance en elle et il était heureux de le partager... enfin... avec quelqu'un qu'il aimait, comme il eût aimé sa sœur Hélène !

Ils s'étreignirent et firent l'amour avidement, rien qu'une seule fois. Ce dont Thomas était certain, c'est qu'il ne passerait pas sa vie à attendre la mort, à Susay. Il ne désirait pas tomber amoureux de Marie-Catherine qui de toute façon, souhaitait rester au village pour y mener une vie... disons... normale. Le « P'tit » Bedeau d'un mètre quatre-vingt, qui avait maintenant 33 ans, l'âge du Christ à sa mort, quant à lui, ne souhaitait pas vivre comme un homme normal aurait pu le faire ; il ne savait pourquoi, mais quelque chose le poussait à partir loin, très loin. Nombreux étaient ceux qui ne pensaient qu'à partir pour explorer de nouvelles contrées plus ensoleillées. Il avait fait un rêve étrange, de ceux qu'on ne peut oublier et ce bien avant l'histoire du vol de l'épée au pommeau d'or du Capitaine,

toujours emprisonné : il délesterait les malhonnêtes riches de tout leur or pour enrichir un être pur à l'âme charitable dont il ne connaissait pas encore l'existence. Il désirait ardemment qu'elle ressembla à Léa Alespée, au tréfonds de son être. Il me confiait ceci tous les soirs comme une prière, en me caressant, et son vœu résonna par-delà les ténèbres. Une date lui revenait sans cesse qui ne formait plus qu'un nombre : 2 5 7. Il prit son journal et écrivit jusqu'au petit jour.

Un soir de janvier 1784, je le vis mettre la main sur le ventre de Marie-Catherine.

En mars, Thomas Delaisément, sa femme et Marc moururent de l'épidémie qui ravageât 30 % du village en trois mois. La seule rescapée fut Marie-Marguerite. A cette période, plus personne ne vit la jeune femme, si bien que tous la crurent morte également. Seul Thomas se montrait, et s'occupait activement aux champs et à la charronnerie.

Désirée et moi étions toutes deux présentes lors de l'accouchement, le 26 avril 1785. Ce brave Thomas avait bien besoin de notre aide. Heureusement, c'était une fille, qui pesait tout de même huit livres et demie ! Naquit Leïa, pour ne pas écrire Léa, grâce à l'aide de Thomas, qui avait étudié la médecine en cachette. Il attendit que l'enfant soit sevrée pour libérer Marie-Marguerite qui ne devait en aucun cas révéler la vérité au sujet de celui qu'elle avait cru être son frère. Il fallait qu'elle se marie comme toutes les filles de son âge, maintenant que l'épidémie était éradiquée. La maison lui appartenait de même que toutes les terres. Elle n'était pas riche mais elle n'était pas pauvre non plus. Personne d'autre que « Nous », enfants du soleil, ne pûmes nous douter que Thomas lui avait laissé une grosse somme de pièces d'or et nul ne connut la manière dont il avait procédé pour amasser une telle fortune. Cela, il ne l'avait même pas partagé avec l'unique femme de sa vie.

Lorsque Thomas partit incognito pour la Belgique, un soir d'avril 1786 avec sa fille de un an dans les bras, emportant

aussi la noire Désirée vers une autre destinée, Marie-Catherine déversa d'un coup toutes ses larmes sur moi ; j'allais bientôt m'éteindre. Heureusement, ma descendance était éternellement assurée et mon âme veillerait à jamais sur celle de cette femme explorée mais confiante en l'avenir.

En chemin, Thomas rencontra un certain Martin Legros, fondateur de cloches. Tous deux firent le reste de la route ensemble jusqu'à Malines. Martin parla de son métier à Thomas, lequel buvait ses paroles. Il s'en allait pour livrer trois cloches en l'Église Saint-Martin de Malines. Les deux hommes devinrent amis très rapidement. La famille Legros adopta de suite l'homme au masque et sa charmante petite fille. C'est dans les Flandres qu'il décida d'apprendre son métier : Fondateur de cloches.

Thomas et Leia y demeurèrent jusqu'en 1791, à l'époque où la chapelle Saint Martin devait être confisquée par l'Assemblée anticléricale. Les amis, aidés de toute la famille, ayant eu vent de cette nouvelle, emmenèrent les trois belles cloches de Martin Legros en l'Église Saint-Vincent de Rouen. Ce lieu était selon Thomas un lieu saint protégé par sa mère, sa sœur et l'Abbé Paul de La Voix Pierre, décédé en 1789 et remplacé par un prêtre de son âge, qui deviendra, plus qu'un ami, le véritable frère qu'il n'aura jamais eu. L'abbé porte par un curieux hasard, le nom de jeune fille de sa mère : Cabeuil, Père Edmond Cabeuil. Thomas confia son histoire à son ami, à travers le grillage du confessionnal. Il repartit avec Leia vers de nouvelles contrées où les cloches battaient à toute volée.

L'Église Saint-Vincent est donc maintenant pourvue de trois immenses cloches.

3ème partie

Famille GUEUDON

Saga digne et dingue des Gueudon

CHAPITRE 1

Je me suis réincarnée aussitôt après ma mort, en une autre messagère, chez les Gueudon de Saint-Maur, en 1810. N'oubliez pas qui vous narre cette histoire depuis son commencement en 1751 : je suis l'éternelle et toute puissante chatte mau noire, d'origine égyptienne : Bastet. J'avais mandaté Désirée pour reprendre mon affaire « en pattes », auprès de Thomas en 1785, laquelle s'éteindra bientôt, laissant une belle petite boule de poils, cette fois grise mais à l'oreille noire, dans un fossé. Tradition oblige ! Je lui passe le relais.

Mes pattes de velours, je les ai posées chez Marie Clocher et François Joseph Gueudon, cocher qui m'a débusquée, petite femelle mau, dans un Fossé de Saint-Maur ; cela ne manque pas, les fossés, à Saint-Maur ! Il avait stoppé la diligence pour une envie pressante et j'étais là, tremblante, miaulant au-dessous de son jet. Un elfe farceur m'y avait déposée. François m'a nommée Diane. *(Curieusement, le chat est souvent associé à Diane chasseresse, dont le culte fut assimilé à celui de Bastet, la déesse chatte d'Égypte).*

François-Joseph et Nicolas Gueudon sont tous deux pleins de droiture. Leur vie sous l'Empire est loin d'être austère ; eux, au

moins savent se distraire ! Cocher, assis sur l'Impériale auprès de son ami Benjamin, conducteur, il tient les guides des quatre chevaux et Nicolas, son frère jumeau, talentueux postillon plein de dextérité et de lucidité, est, quant à lui, assigné au grade de militaire d'estafette (service mis en place par le premier directeur général des Postes de Napoléon, en 1804 –mission consistant à faire passer sur sa station, les dépêches du Cabinet–). Celui-ci monte le plus capricieux des quatre chevaux qu'il adore. Mais il doit tout de même leur asséner un petit coup de fouet afin d'encourager son attelage ! C'est durant ce singulier jour que l'Empereur Napoléon 1er va rejoindre Marie-Louise d'Autriche, à Courcelles-sur-Vesles dans l'Aisne, en vue de la ramener à Compiègne pour finaliser leurs noces, célébrées religieusement par procuration à Vienne. Nicolas a une missive à communiquer au relais fixé par l'Empereur en personne. Un envoyé spécial se présenterait à eux de sa part. Ils le reconnaîtraient, leur avait-on fait savoir par missive spéciale.

Il pleut à torrents en cette journée du mardi 27 mars 1810 lorsque, vers trois heures de l'après-midi, dès la sortie du bourg de Braine, sur la route de Soissons à Reims, François-Joseph et Nicolas descendent de la diligence. Malgré l'averse, ils gravissent la petite côte de l'entrée du village de Courcelles-sur-Vesle et ils s'arrêtent devant la Maison de Poste où ils doivent relayer. Ils aperçoivent deux hommes bien vêtus qui paraissent trempés, abrités sous le porche de l'église. Tous fixent leurs regards sur la route.

Il est un peu plus de quatre heures lorsque le somptueux carrosse, aux armes impériales, -précédé de deux hussards aux uniformes bleus-, suivi de plusieurs équipages, se pointe à l'Est. Les garçons d'écurie s'affairent à dételer les chevaux. Soudain les deux hommes trempés bien vêtus se dirigent à grands pas vers la voiture, à l'intérieur de laquelle on peut distinguer deux silhouettes féminines.

François-Joseph et Nicolas n'en croient pas leurs yeux. Ils viennent de reconnaître dans les deux personnages qui s'approchent du carrosse, l'Empereur Napoléon et son beau-frère, le roi de Naples, Joachim Murat. L'un des hussards annonce : "l'Empereur". Aussitôt, un valet de pied saute de son siège, ouvre la portière et abaisse le marchepied.

Jamais une telle occasion ne se reproduira. Les hussards attentifs, aux uniformes bleus, sur un signe approbatif de l'Empereur, n'empêchent pas les jumeaux d'approcher. François-Joseph tient Diane dans ses bras ; Nicolas possède une lettre en portefeuille pour Napoléon 1er et la lui remet en mains propres ; François-Joseph demande la permission de dire quelques mots à sa Majesté ; Marie-Louise s'est mise à la fenêtre et sourit, comprenant la situation, et vu l'ahurissement des deux individus jumeaux. Le spectacle est attendrissant et la nouvelle Impératrice, encore sous le choc de sa séparation d'avec l'Autriche et sa famille, y est sensible. Nicolas bafouille un peu mais s'en tire excellemment :

— Tous mes vœux de bonheur et de prospérité sa Majesté.

Se tournant vers Marie-Louise, François-Joseph, sous l'œil éberlué de son frère, émet dans une phonation parfaite :

— Majesté, croyez que je suis profondément ému de vous rencontrer vous et l'Empereur. Je vous adresse mon plus profond respect et tous mes vœux de bonheur. Mon fils va naître et je ne sais ce qui me pousse à vous prédire que vous aurez un fils, mais en mars prochain. Comme moi, il s'appellera François-Joseph. Je suis devin ; les mots me sont venus certainement par l'opération du Saint-Esprit. Désolé pour cette intrusion !

Marie-Louise, encore toute attendrie par la petite chatte au poil ras, rare en notre contrée, lui tend une grosse bourse emplie de pièces d'or, qu'il accepte. Il la remercie chaleureusement.

Gantée de dentelle sombre, elle caresse encore Diane qui se laisse dorloter en ronronnant, –ce qui lui portera chance pour sa future grossesse–.

François-Joseph se tourne spontanément vers Napoléon :

— Très cher Empereur, je vous admire et je serai bientôt sur le front ; j'ose espérer que je n'y perdrai pas ma précieuse vie !

— Rappelez-moi alors à notre bon souvenir et je vous assignerai le grade de Capitaine dans la classe des officiers subalternes ; je vous en fais la promesse.

Il reçut pour son enfant à naître une bourse et son butin de 3000 francs : (60 pièces d'or d'une valeur de 40 francs et 40 Napoléon d'une valeur de 20 francs), et se fit promesse que son premier enfant deviendrait très riche, soutenant que rien n'arrive par hasard et que l'intrusion de cet évènement dans sa vie était un signe du destin, même s'il l'avait quelque peu forcé. Pour commencer, il jura devant son jumeau que s'il avait un fils, il ne serait ni cocher, ni postillon, ni conducteur de diligence.

CHAPITRE II

Charlie I, Célestin Gueudon dit « l'Aiglon »

L'an mil huit cent dix, le vingtième septième jour du mois de mars, à 7 heures du soir, par devant nous, Marcadier, Adjoint au Maire de la ville de Saint-Maur, faisant les fonctions d'Officier d'état civil audit village, est comparu François, Joseph, Charles Gueudon, âgé de 29 ans, cocher, qui a présenté un enfant de sexe masculin, né ce jourd'hui à 3 h du matin, de lui déclarant et de Marie, Célestine Clocher, -sa femme décédée en couches-, et auquel enfant il a déclaré désirer donner les prénoms de Charlie, Célestin, ladite déclaration faite en présence de Nicolas, Charles, Léonard Gueudon frère jumeau du déclarant, postillon âgé de 29 ans, domicilié lui aussi audit St-Maur, et Benjamin Leblond, ami âgé de trente ans, conducteur de diligences, se sont dits témoins, ont signé après nous, après qu'il eut été fait lecture de l'acte de naissance.

C'est dans ce même caveau que les jumeaux jadis se rassasiaient tous deux, devant un bon verre de Pommery. Tous savaient déjà au village que Charlie ne devrait jamais conduire de diligences, selon les volontés de son père. Le jeune homme, que je suivais partout... et oui, je suis toujours là, fidèle au meilleur des hommes, était ravi. Il avait appris très vite le métier de fondeur, et son intelligence, sa présence d'esprit, sa perspicacité et sa gentillesse étaient si éveillées, que le riche industriel l'adopta tout de suite, au sens propre comme au sens figuré ; la complicité grandit encore lorsqu'il fit du jeune homme, un Maître-Saintier, bourgeois renommé, dont le nouveau nom Charlie Gueudon de Saintor dit l'Aiglon faisait battre les chœurs des églises de tous les villages alentour.

Son papa avait donc raison lorsqu'il affirmait qu'il serait riche ! Charlie n'avait jamais dépensé une seule pièce de la bourse qu'il gardait toujours comme un précieux totem, en souvenir de son bon père dont il conserverait la vision d'un être si jovial.

Thomas (Leonardo Bencivenga di Santora) aborda une conversation secrète avec Leia. Il lui révéla toute la vérité, car il sentait que son horloge commençait à montrer des signes de faiblesse. L'abbé Edmond Cabeuil, qui avait succédé à son ami Paul de la Voix Pierre, l'avait lui aussi suivi, par-delà ses périples, et était devenu son plus fidèle employé à la trésorerie.

Par une drôle de synchronicité, et en toute sincérité, deux cœurs tout neufs se mirent à battre, d'abord en silence, puis de plus en plus fort. Léonardo, s'adressant à son ami, lui confia : « Je l'aime bien Charlie ; il va avoir 20 ans ; Leia et lui peuvent prendre ma suite, je commence à être fatigué ». Je désire voir naître un petit fils. Le Prêtre lui répondit : « Pourquoi pas ; ils n'ont que 25 ans de différence et Leia peut encore enfanter à 45 ans ! » Le vieil homme masqué de 79 ans se fiait toujours à son instinct.

La cloche de l'Église Saint-Paul/Saint-Pierre battit à toute volée, célébrant un grand mariage en l'église de Guise, le 25 juillet 1830. Le père de Leia tenait beaucoup à faire célébrer ce mariage à cette date précisément. Leia Bencivenga di Santora s'avérait être une délicieuse et coquette femme que Charlie ne se lassait pas d'admirer. Il l'aimait et l'écart d'âge lui était indifférent. L'harmonie de jours divins était assurée, au plus grand plaisir de Léonardo et de son ami Edmond.

Quelques jours après le mariage de sa fille, lors d'un retour de voyage en calèche en direction du Nord où il était allé livrer une magnifique cloche, en l'Église Saint-Vincent de Rouen, Léonardo mourut dans les bras de son fils adoptif Charlie, après lui avoir révélé de quelle matière était fondue la cloche « LEIA ».

— Tous les papiers sont en ordre auprès de Maître Hardy, lui confia-t-il juste avant de fermer les yeux ; Edmond t'en dira davantage. Tant que la famille ne manquera pas d'argent, elle devra rester là où elle se trouve. N'oublie jamais ces chiffres : 2 5 7.

CHAPITRE III

Marie-Catherine Delaisément a fait le voyage qui relie Susay à Guise avec l'Abbé Edmond Cabeuil, venu spécialement pour lui faire part de la terrible nouvelle et lui narrer tout ce qu'elle ne savait pas encore. Thomas n'était pas son frère légitime mais il était resté le premier et le seul grand amour de sa vie. Ils avaient conçu cette belle petite fille qu'elle avait su cacher et abandonner, parce qu'elle n'avait d'autre choix, acculée entre un impossible amour et le désir de savoir sa fille heureuse. C'était pour cette raison que dès que Leia avait été sevrée, son père l'avait emmenée vers d'autres contrées, avait changé de nom et l'avait adoptée. Tout avait été simple, grâce à Paul, son ami Prêtre qui l'avait vite rejoint. Edmond lui avait succédé. Il s'était lui aussi délesté, au nom de l'amitié, de sa soutane.

Marie-Catherine savait que Leia était heureuse. Un si grand nombre de bébés étaient morts autour d'elle. Il avait été convenu entre Thomas et elle que tant qu'elle n'avait pas de nouvelles, c'est qu'ils étaient en vie et elle était persuadée que Thomas était encore un bon papa et que leur fille ne manquait de rien. C'était tout ce qui lui importait. Elle avait tout de même épousé Eustache Hallépée en 1795. Il était très malade aujourd'hui et ses jours étaient comptés mais elle avait vécu heureuse avec lui. Elle avait eu quatre autres enfants dont François, qui étrangement, en tant que mâle, avait vécu. Les trois autres, deux filles et un garçon étaient décédés. François avait repris la ferme.

Edmond Cabeuil lui annonça d'abord le décès de Thomas ; puis il lui apprit qu'elle allait bientôt devenir la grand-mère d'un bébé, conçu par Charlie Célestin Gueudon de Saintor, le fils adoptif de Thomas.

2 jours plus tard

Léonard 2, Lancelot Gueudon dit « l'Angelus »

Acte de naissance

L'an 1831, le vingt-deuxième jour du mois de février, dix heures du matin, en la mairie et par devant nous, Augustin, Louis Cardot, Chevalier de la Légion d'Honneur, premier Adjoint au Maire et Officier de l'état civil de la ville de Guise, Canton de Guise, arrondissement de Pervins, Département de l'Aisne, est comparue **Marie Catherine Delaisément** qui adopte aujourd'hui le petit orphelin, fils légitime du défunt Charlie, Célestin Gueudon de Saintor dit l'Aiglou âgé de 22 ans, qu'on a retrouvé pendu ce matin, fondateur de cloches, demeurant à Guise, lui-même fils du défunt François, Charles, Joseph Gueudon mort à Craonne le 7 mars 1814, et de la défunte Célestine Clocher, décédée en couches le 27 mars 1810 et fils adoptif du défunt et regretté Leonardo, Luigi, Bencivenga di Santora, Maître Saintier de la ville de Guise. Sa fille Leia Rosaria Bencivenga di Santora, est décédée en couches hier, à l'âge de 46 ans. Marie-Catherine Delaisément, amie intime de la famille, nous a présenté un enfant de sexe masculin né au domicile desdits époux, à 4 heures du matin, d'elle déclarante et auquel il a été déclaré vouloir donner les prénoms de Léonard, Louis. Le présent acte a été rédigé en présence de l'Abbé Caron, Vicaire de Guise, de Jean-Baptiste André Godin, de la commune d'Esquéhéries, âgé de 17 ans, et de Edmond Cabeuil, âgé de 78 ans, tous trois amis de la famille.

— Qu'il est beau, ton petit Léonard, Thomas, dit Catherine en levant le bébé vers le ciel ! Il a les yeux de sa maman. Je le serre dans mes bras à longueur de journée pour le protéger ; toutes les grandes dames de Guise défilent pour voir le petit ange « L'Angelus » disent-elles ! Hier, nous avons encore la

visite de Monsieur Le Carré, notre maire. Notre secret est bien gardé mon Thomas, sois en certain !

Marie-Catherine était bouleversée. Cet enfant prénommé Léonard, qu'elle venait d'adopter à l'âge de 62 ans était son petit-fils et ce serait son secret. Elle versa une lourde larme qui tomba sur la joue du bébé bien joufflu de 9 mois et le tint serré sur son cœur en se souvenant de sa petite Leia qu'elle avait mise au monde pour la retrouver femme de 46 ans et la voir mourir en accouchant d'un trop gros bébé. L'Angelus lui saisit instinctivement sa main de ses petits doigts potelés comme pour dévier ses pensées trop cruelles. Elle connut de nouveau le pouvoir du moment présent. Le contact était définitivement établi et les deux belles âmes ne se quitteraient plus jamais et même par-delà les frontières du possible. L'on n'entendit plus jamais les pleurs du bébé et au contraire, des éclats de rire fusèrent aux quatre coins de Guise, ce qui était digne d'un Gueudon.

CHAPITRE IV

1853 – Sous le règne de Napoléon Bonaparte

A 20 ans, Léonard connaissait déjà le métier de son père et toutes les nouvelles techniques des fondeurs de cloches. Il aimait battre la campagne pour embellir encore les églises environnantes. Monsieur Le Carré, Maire, Monsieur le Curé et ses confrères des villes avoisinantes lui consentaient des budgets pour changer les cloches ou en livrer de nouvelles. La vie était belle sous l'Empire, comme ses cloches aux précieux alliages d'airain, d'argent, de cuivre, qui faisant résonner dans les campagnes les plus beaux sons jamais entendus. Il se disait qu'un jour, comme son grand-père, il en créerait une seconde immense et toute en or, une jumelle de celle qui était déjà déposée secrètement en l'église Saint-Vincent ; il avait eu le plaisir de la toucher à dix ans, en présence d'Edmond

Cabeuil et de Maître Daniel, faisant ce même jour la connaissance de l'Abbé Vincent Hervé, lequel deviendrait son grand confident, après Edmond. Il avait lu les inscriptions gravées par son grand-père : LEIA – 257. Il avait lu le livre secret de Thomas-Léonardo. Un être pur de milieu modeste serait un jour l'unique légataire de tout cet or. Il partagea avec ses défunts aïeux, en prière, chaque nuit, son souhait de faire doubler cette fortune, dès le début des années 50.

Trois ans plus tard

— Rémi, avoua-t-il à son meilleur ami, j'aimerais partir en Californie et vivre l'aventure de chercheur d'or durant quelques mois, avec deux de mes employés.

— Cela tombe à pic, Léonard, lui répondit Rémi et nos idées doivent germer ensemble !, ma parole ! Je compte bien me ruer également dans ce nouvel engouement dont tout le monde parle ; après tout, je suis libre ; je veux dire... je suis célibataire, moi ! Je me sens pousser des ailes, certainement grâce à toi l'Angelus ! Mais dis-donc, tu ne m'as pas dit que tu désirais épouser Léopoldine Tardieu parce qu'elle est enceinte ?

— Oui, je compte bien épouser Léopoldine, parce qu'elle attend notre enfant mais aussi parce que je l'aime. Le mariage aura lieu avant notre départ car... je vais partir avec toi. Je les couvrirai d'or. Ma femme ne manquera de rien ; j'y veillerai ; je l'aime.

— Vas-donc voir Maître Diane Bastet ; c'est une jeune femme qui vient d'ouvrir son étude à Guise. Elle connaît toutes les ficelles des finances ; de plus, c'est une jolie femme que je tente de courtiser. Une jolie petite chatte !

CHAPITRE V

Je vous avais bien dit que je reviendrais ! D'ailleurs, je ne vous ai jamais quittés ! Il fallait que je fasse la lumière sur les criminels ayant assassinés Léonard et son ami Rémi, alors qu'ils venaient de trouver un filon. Ils sont morts à présent ; nous fûmes nombreux dans les ténèbres à piéger ces deux individus. Il s'agit des deux plus jeunes employés de l'entreprise Thomas Leonardo Bencivenga di Santora. Ils mourront en prison ; justice a été rendue et l'or revient au dernier né, grâce à l'avocate que je suis devenue en la personne de Diane Bastet. L'unique légataire sera à la tête d'une phénoménale fortune.

4^{ème} PARTIE

Famille HALLEPEE (Epilogue)

1855

Léo HALLEPEE

Marie-Marguerite Delaisément, revenue à Susay, a conseillé à son adorable petit-fils Eléonor Benjamin Hallépée, fils de François, d'épouser Léopoldine Tardieu, de Guise, de façon à ce que l'enfant qu'elle porte (son arrière petit enfant légitime), ait un nom, au cas où sa mère mourrait, comme tant de femmes qui ont eu un garçon, selon la malédiction connue.

Eléonor Hallépée adore sa grand-mère et ne reste pas insensible à l'histoire de ses ancêtres. A 23 ans, cuisinier de métier, il épouse Léopoldine et reconnaîtra l'enfant qui sera l'héritier d'une énorme fortune.

Hélas, Léopoldine meurt en mettant au monde un gros garçon nommé Léo, en ce 22/08/1855.

Il n'y a plus de chatte mau pour veiller à ce que les naissances s'effectuent au mieux. Mais je reste fidèle à Thomas Vastel, en l'étude de Maître Bastet à Guise. Désolée pour la pauvre maman. Je suis notaire et non sage-femme, responsable de l'immense fortune dont Thomas Vastel fut l'initiateur. Les papiers sont en ordre. Bientôt, je reviendrai sous la forme animale dans laquelle je me sens merveilleusement bien.

Eléonor Hallépée s'est remarié avec Célanie, Rosalie Dailly à Boisemont en 1860 et Gaston Benjamin est né le 22 août

1863, étrangement le même jour que Léo. Il n'y a pas de hasard. Le hasard, c'est Dieu ou Râ, qui se ballade incognito.

Léo est tombé gravement malade lorsque Gaston Benjamin est arrivé au monde. Il est décédé six mois plus tard de la diphtérie, emportant son arrière-grand-mère de 99 ans, qui l'a veillé nuit et jour. Gaston Benjamin est donc devenu à son tour l'héritier de Thomas Vastel. La bonne arrière-grand-mère y a veillé en faisant livrer un recueil de son histoire, en l'étude de Maître Diane Bastet, devenue son amie de Guise.

L'histoire n'est pas terminée...

Les trois Gaston Hallépée

Deux extraits des journaux intimes de Gaston Benjamin et de Gaston Emile furent découverts par Bernard Gaston, chez le notaire, lesquels étaient joints au livre de Marie-Catherine Delaisément intitulé :

Une Fabuleuse histoire de cloche.

Premier extrait

Je me nomme Gaston Benjamin Hallepée ; nous sommes le 26 octobre 1889 et je vais me marier avec Emilie Eugénie Daniel. J'habite dans l'Eure aux Andelys et je suis toujours cuisinier à l'hôpital militaire où ma femme est maîtresse de coupe. Je viens de lire l'histoire de Marie-Catherine Delaisément. Elle l'a écrite pour sa descendance. C'est une histoire merveilleuse. Il faudra que nous la fassions imprimer un jour.

1903

Je vais mourir et j'ai à peine quarante ans ; j'ai eu le temps de raconter la grande histoire de notre famille à Lucien, Robert et Gaston Emile. Etant donné que Gaston Emile (né en 1892 aux Andelys, dans l'Eure), est le seul de mes enfants qui m'ait offert une descendance. Je lui ai annoncé en tête à tête qu'il deviendrait après moi le détenteur d'un grand secret. Il était très fier de le détenir à son tour mais ne jura pas solennellement qu'il demeurerait aussi muet qu'une tombe à ce sujet. En tant qu'imprimeur, il désirait que cette histoire voie enfin le jour. Il signa toutefois comme tous ses ancêtres, dans le masque de Thomas Vastel et promit le silence à son père, tant que celui-ci serait vivant. Nous sommes allés enregistrer cet acte à Guise, en l'étude de Maîtres Diane et Thomas Bastet.

Second extrait

Bernard, Gaston

1955

Je m'appelle Bernard Gaston Hallépée et je suis né le 9 juin 1928 ; je suis le fils de Gaston dit Emile, toujours vivant. Il est l'imprimeur du livre de Marie-Catherine Delaisément (Achévé d'imprimé en 1890). Je suis le petit-fils de Gaston Benjamin. Horloger bijoutier depuis l'âge de 35 ans, j'ai élaboré une chatte mau en or, grandeur nature ; je l'ai déposée chez un huissier de confiance, ami du prêtre actuel de l'Église Saint-Vincent de Rouen, successeur de l'Abbé Vincent Daniel. Les prêtres et les grands avocats de Rouen ont toujours été de la famille ou de grands amis. Il ne pouvait en être autrement, à cause du secret, qui prit substance avec la naissance de Thomas Vastel, en 1751. Il est écrit que le trésor reviendra à une enfant nommée Lea. Elle pourrait bien naître, selon moi, 257 ans après Thomas Vastel, ce qui donne 2008.

A cette occasion, et j'espère être toujours en vie, il faudra ouvrir le ventre de ma chatte en or, grâce à une petite clef ; une autre petite chatte Bastet d'or naîtra de ses entrailles. Elle portera l'inscription Lea – 257.

Didier, mon fils cadet vient de naître à Saint-Maur, pour ne pas dire Saint-Mau. D'après le récit de Marie-Catherine Delaisément, Bastet est souvent apparue dans les fossés. Je suis un grand amoureux des chats mais je préfère ne pas en avoir à la maison tant qu'il y aura des petits.

La suite de cette histoire, je vais vous la raconter. Vous savez bien que je ne vous ai jamais fait faux bond ! Je suis de retour, sous forme animale, magnifique chatte mau que Didier a été chercher en Égypte. Une pure chatte grise de race, avec une petite tache noire en-haut de l'oreille.

Diane Bastet, notaire de Guise, s'est éteinte à 75 ans. C'est son fils Thomas qui lui avait succédé. Il vient de mourir et a passé le relais. Il n'empêche que l'étude détient le secret. Le successeur de Thomas Bastet n'aura qu'à faire son travail.

Didier a engendré Laureen avec sa première femme ; elle est née trop tôt pour être l'héritière. Le papa de Didier avait bien pressenti que le 25 juillet signifiait 257 ans après la naissance de Thomas Vastel. Bernard Gaston Hallépée est décédé à 68 ans, en 1996.

Puis Didier a épousé la belle promise, certainement son arrière-arrière-arrière petite cousine. Il le découvrira un jour puisqu'il s'intéresse à la généalogie. Il ne faudra pas qu'il s'étonne que Bastet lui envoie un jour une amie dénommée Léa, qui s'intéressera beaucoup à sa lignée, juste pour rappeler à son bon souvenir une certaine Léa Alespée de Susay, qui fut le détonateur du secret.

Ils engendreront tous deux l'heureuse héritière de l'immense fortune générée par Thomas Vastel, 257 ans après sa naissance.

L'heureuse maman de notre petite princesse tant attendue est née un jour porte-bonheur.

Didier (*Désir*) Alespée, le géniteur choisi par la Déesse Bastet, épousa cette belle, de presque vingt ans sa cadette.

Leia est née de cette union en 2008 à Hazebrouck, le jour de la fête des chats des blogueuses sur Internet : $1751+257 = 2008$.

Lorsque le notaire se rendit avec Didier et moi en l'Église Saint Vincent de Rouen, quelques jours après la naissance de Leia, il ne restait plus qu'une cloche sur quatre.

« Deux d'entre elles ont été enlevées pendant l'occupation allemande, nous apprit le vieux prêtre. Quatre cloches se trouvaient dans le clocher au XIXème siècle. En 1809, il n'en restait plus que trois. Elles avaient été achetées en Belgique et provenaient de Malines. Elles avaient été fondues par Martin Legros qui a vécu entre 1714 et 1789. Mais, la cloche subsistant, miraculeusement échappée de la ruine de l'église, a d'abord servi à la chapelle provisoire de l'église Saint-Maclou. Elle a été remontée près de la moderne église Sainte-Jeanne d'Arc. Elle mesure 0,73 m de haut et 0,91 m de diamètre. On peut dire que son tintement était bizarre. »

Père Edmond nous emmena dans le clocher. Il sortit une petite caissette de sous le plancher. On pouvait lire en lettres d'or enluminées :

LEIA - 257

Leia pourra disposer de ce trésor Vastel sous la seule condition qu'elle soit pauvre, et qu'elle partage cette fortune avec autant de pauvres que de descendants de Thomas Vastel, confirma notre petit cousin, devenu Notaire.

Je vous laisse le soin de les compter.

CHAT, CHIEN ET HOMME LA LÉGENDE DES ORIGINES

Didier HALLÉPÉE



Illustration Didier HALLÉPÉE

Autrefois, les elfes parcouraient le monde. On les disait fils des étoiles, réfugiés d'un monde qui s'éteignait et fuyant les sombres menaces qui hantent les galaxies.

Ils étaient arrivés au temps des grands dragons, ceux que l'on appelle aussi dinosaures. La disparition des grands dragons leur avait rappelé que s'ils étaient immortels, ils n'étaient pas éternels, car même les dieux peuvent périr d'accident.

Leur vie bucolique se déroulait dans la joie et les chansons au cœur de l'immense et impénétrable forêt du Sahara lorsque le péril venu d'au-delà des étoiles les retrouva. Leurs ennemis innommables les avaient retrouvés.

Ils avaient l'apparence de loups gigantesque sur la figure desquels on pouvait lire une cruauté maléfique, une cruauté qui n'était pas de ce monde ! Une cruauté magique prête à se repaître de la magie des elfes.

L'affrontement fut à la hauteur des puissances magiques qui se heurtaient ! L'affrontement final fut tel que la magie détruisit la magie, entraînant chaos et destruction alentour. La terre en trembla sur son orbite. L'immense, la magnifique forêt du Sahara en fut détruite à jamais, changée en un aride désert. Plus jamais les chansons des elfes ne s'élèveraient sous ses frondaisons.

Vint enfin le moment où la dernière poignée d'elfes affronta ses derniers adversaires, les derniers survivants des puissances du mal ! Épuisés, exténués, les adversaires firent une pause. L'extermination mutuelle était proche. Plus jamais l'une ou l'autre race ne pourrait prospérer. Croître et multiplier était devenu un passé à jamais révolu. Nul enjeu ne justifiait plus cette lutte.

Incapables de vaincre, les derniers survivants jetèrent le reste de leurs pouvoirs magiques dans le combat final. La magie affronta la magie. Ainsi furent détruites les dernières traces de

magie sur notre monde. Ainsi furent détruits le mal absolu et le bien absolu, ne laissant sur notre monde que l'Espérance !

Ainsi les derniers survivants de ces deux races furent-ils privés de leurs pouvoirs magiques et devinrent-ils mortels.

Les elfes devinrent humains ! La plus noble part en eux était la soif de liberté qui s'exprimait dans leur communion avec la nature, dans cette démarche souple et ondulante, dans cet étrange regard qui traversait leurs vertes pupilles au dessin vertical. C'est ainsi que l'essence des elfes devint le chat ! Et que jamais plus l'homme ne connaîtrait l'essence de la liberté qui serait l'objet des aspirations les plus profondément ancrées en lui !

Leurs ennemis de leur côté perdirent taille et puissance, sauvagerie et cruauté, devinrent loups et chiens, perdirent soif de conquête et de liberté. Ils jurèrent fidélité à ce qui restait de leurs anciens adversaires.

C'est ainsi que naquirent l'homme, le chat et le chien et que la place de chacun fut inscrite au firmament. L'homme toujours dominerait et aspirerait à une liberté qui jamais ne saurait lui suffire. Le chien, dans une fidélité à toute épreuve, jamais ne pourrait plus imaginer la liberté perdue. Le chat, épris de liberté, chercherait toujours autour de l'homme son moi à jamais disparu, mais jamais ne saurait connaître le repos. Et chat et chien garderaient à jamais une part de cet antagonisme qui avait failli tout annihiler !

On dit que certains furent peu affectés par ces transformations. Anubis raconta son histoire qui fut interprétée et transmise dans le Livre des Morts. Le dernier de la race dit-on disparut en France du côté de Gévaudan.

Isis, Osiris, Seth et quelques autres vécurent leurs derniers siècles au cœur de ce qui fut autrefois l'impénétrable forêt du Sahara et allait devenir les déserts de la Haute et de la Basse

Égypte. Leurs récits, mal compris des hommes, allaient faire d'eux les divinités de l'Égypte naissante. Le souvenir d'Anubis fut associé à l'idée de la mort et son nom fut donné au dieu d'Égypte qui avait pour charge de guides les âmes dans l'au-delà.

La dernière d'entre eux, Bastet, avait à la fois gardé son humanité et sa soif de liberté absolue. Tout en elle s'exprimait dans sa démarche et son allure féline. Elle ressemblait à une déesse à tête de chatte et exprimait en elle à la fois la douceur bucolique de sa race et les extrêmes colères qui avaient failli vaincre leurs ennemis.

C'est ainsi que Bastet, dernière survivante de ces épopées fantastiques, devint déesse de ce peuple nouveau qui jamais plus ne pourrait atteindre la splendeur de ces elfes dont il était issu. Bastet permit l'alliance de son peuple, les chats, avec les humains leur permettant de vivre enfin côte à côte dans une approximation bien imparfaite de l'être unique qu'ils étaient autrefois. Ainsi l'homme découvrit que le chat était la part d'absolu qui lui manquait.

On dit qu'une part de magie vit encore dans les lignées les plus antiques des chats d'Égypte et qu'ils peuvent rendre à certains humains une part du passé perdu.

Aujourd'hui encore, le mau égyptien porte en lui la bénédiction de Bastet. Conscient de cette richesse, il l'exprime par sa noblesse d'allure, sa forte personnalité indépendante, son tendresse fusionnelle pour l'humain. Selon la légende, la magie pourra renaître lorsque seront réunis dans une même portée les quatre couleurs du mau : le silver, le bronze, le black smoke et le noir, pour peu que leur humain favori en soit digne.

TABLE DES MATIERES

Présentation du concours	5
<i>Le concours de Nouvelles</i>	5
<i>Les contraintes</i>	6
<i>Les thèmes</i>	6
<i>Le prix</i>	8
<i>Les délibérations</i>	8
<i>Les résultats</i>	13
<i>Recueils de nouvelles</i>	15
Le livre qui voulait une maison	17
ChatRmant	49
L'empathique	57
Madrugada - Prélude	69
Pap, mam et tout le tralallah	103
Évitez de donner votre langue à ce chat	107
Cléo, mon enfant chat	119
Amnet	131
Il y a un autre chat qui habite chez moi	139
Irma	143
Maléficia	155
La princesse-grenouille et le chat tigré	163
Le chat riant	173
Le blog de l'année	183
Woody, Orphée et Aymée	189

Vacances	197
Docteur Chat Piro	205
Je reste zen... aussi avec mon chat	213
<i>Les phénomènes paranormaux du quotidien :</i>	<i>214</i>
La nuit aux yeux de chat	217
La maison de mes rêves	233
Le congrès clandestin	243
Pour une âme	253
L'envolée	269
- Bonjour, Théophoris !	270
L'homme qui aimait trop les chats	279
Philippe Alespée	285
Maya	291
<i>Chapitre I – Le réveil</i>	<i>291</i>
<i>Chapitre II – La protection</i>	<i>293</i>
<i>Chapitre III – L'aide</i>	<i>295</i>
<i>Chapitre IV – La menace</i>	<i>298</i>
<i>Chapitre V – Le sauvetage</i>	<i>301</i>
<i>Chapitre VI – Une nouvelle famille</i>	<i>304</i>
Une fabuleuse histoire de cloches	307
<i>Préface</i>	<i>308</i>
<i>Prologue</i>	<i>312</i>
<i>1^{ère} partie Famille VASTEL</i>	<i>314</i>
<i>2^{ème} partie Famille DELAISEMENT</i>	<i>321</i>
<i>CHAPITRE I Famille « Delaisément » de Haute-Normandie</i>	<i>321</i>

<i>CHAPITRE II</i>	329
<i>CHAPITRE III</i>	335
<i>3ème partie Famille GUEUDON</i>	339
<i>CHAPITRE 1</i>	339
<i>CHAPITRE II</i>	343
<i>CHAPITRE III</i>	346
<i>CHAPITRE IV</i>	348
<i>CHAPITRE V</i>	350
<i>4^{ème} PARTIE Famille HALLEPEE (Epilogue)</i>	351
<i>Les trois Gaston Hallépée</i>	353
Chat, chien et homme la légende des origines	357

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres félines

Christine Béchar – Madrugada (3^{ème} au Prix Fondcombe 2014)
Chantal Vidil – Animal Triste
Didier Hallépée – Secrets de chat
Didier Hallépée – Le chat de race et son histoire
Didier Hallépée – Les contes de Bastet
Concours de nouvelles Fondcombe 2015

La saga des Alespée

Charles d'Héricault – La reine sauvage
Léon Puisseux – Siège et prise de Caen par les anglais
Léon Puisseux – Siège et prise de Rouen par les anglais
Didier Hallépée – Le procès de Jeanne d'Arc
Didier Hallépée – La saga des Alespée
Didier Hallépée – À ma fille
Didier Hallépée – À mon fils
Didier Hallépée – À mes enfants
Concours de nouvelles Fondcombe 2015

Autres œuvres des participants

Claude-Aimé Motongane – Le coffret des savoirs (Prix Fondcombe 2010)
Lea Collett – Bon grain, mal grain (2^{ème} au Prix Fondcombe 2014)
Isabelle Estournet-Djehizian – Momig (prix spécial au Prix Fondcombe 2014)
François Briand – Clerc Obscur
François Briand – Mon beau sapin
Ysaline Fearfaol – La meute de Chânaïs
Ysaline Fearfaol – Les plumes d'Ysaline
Kathy Dorl – Ce que femme veut
Kathy Dorl – Le cœur des femmes bat plus vite
Kathy Dorl – Fifty-Fifty : et toujours un grain de folie
Kathy Dorl – Déconfitures et pas de pot

Coco Camel – Je reste zen... avec mon mari, mes enfants,
 mon patron
 Jean-David Christinat – À titre presque postume
 Chantal Vidil – L'oubli que vous serez
 Nathalie Bessonnet – Merci maman
 Loetitia Manent – Ma Provence au fil des jours
 André Berliet Sanchez – Mamie Toinette
 Martine Loeb – Causeries entre objets consentants
 Aurore Aylin– Les Kergallens - Joanna
 Aurore Aylin– Les Kergallens - Thaïs
 Christine Béchar – Au seuil de l'instant
 Christine Béchar – Dérive
 Ned Leztneik – Alegranza, le doigt de Dieu
 Ned Leztneik – Au temps conté
 Pierette Frey – Seize textes pour un mal-être
 Pierette Frey – John
 Hélène Dupas – Nouvelles encrées
 Hélène Dupas – Impressions d'Écosse
 Andras Fenris – Testamentum, la prophétie de Jeanne d'Arc
 Andras Fenris – Place défaite
 Andras Fenris – Le chevalier du 3^{ème} sous-sol
 Andras Fenris – Urban Massai - la Cité des Fleurs
 Loetitia Manent – Ma Provence au Fil des Jours
 Loetitia Manent – Poupée de Chiffon
 Loetitia Manent – J'ai un gros, gros problème
 Loetitia Manent – Émois poétiques d'une Femme
 Nicole Provence – L'étang de la Mariée
 Nicole Provence – Les secrets du coffret
 Nicole Provence – Le gourou des terres froides
 Nicole Provence – La dernière cuvée de Marianne
 Nicole Provence – Le ravin des anges
 Nicole Provence – La pierre du diable
 Nicole Provence – Sur les traces du quartanier
 Nicole Provence – Angkor, les génies décapités
 Patrick Péronne – Les trilles du rossignol
 Patrick Péronne – Vide-grenier
 Patrick Péronne – J'ai rouvert les vannes
 Patrick Péronne – Le syndrome du pot de chambre

Michèle Boland – Des bleus au cœur
Michèle Boland – Humeurs grises Nouvelles noires
Michèle Boland – Le magasin de contes
Michèle Boland – Entre chien et loup
Michèle Boland – Nouvelles à fleur de peau
Michèle Boland – Le nouveau magasin de contes
Michèle Boland – Contes en stock
Michèle Boland – Contes à travers les saisons
Evelyne Patricia Lokrou – La dispute
Evelyne Patricia Lokrou – Adolescence
Evelyne Patricia Lokrou – Le don
Evelyne Patricia Lokrou – Comme un poème
Evelyne Patricia Lokrou – Le royaume
Evelyne Patricia Lokrou – L'autobus du village et autres nouvelles
Didier Hallépée, Jean-François Guédon – Nombres en Folie
Coralie Grimaud, Jean-François Guédon, Didier Hallépée – Histoire de l'Art – Les Beaux- Arts par les citations
Coralie Grimaud, Jean-François Guédon, Didier Hallépée, Laura Sixou- Zeno, Aurélie Nicolas – La Finance par les citations
Coralie Grimaud, Jean-François Guédon, Didier Hallépée – La Culture générale par les citations
Coralie Grimaud, Jean-François Guédon, Didier Hallépée – Le monde économique par les citations

LE CHAT MAU EGYPTIEN



Didier HALLÉPÉE



les écrivains de

FONDCOMBE



Collection Animaux

DIDIER HALLÉPÉE

LE CHAT DE RACE ET SON HISTOIRE



 *les écrivains de*
FONDCOMBE 

Collection Animaux

MON CHAT M'A DIT, MON CHIEN M'A DIT

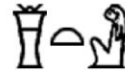


Didier HALLÉPÉE



Collection Animaux

CONTES DE BASTET



Présenté par Didier HALLÉPÉE



les écrivains de
FONDCOMBE



Collection Fables et Contes

MOT A MAU

MAU MEWS

Les pensées du chat mau – Mau thoughts



Come, superb cat, on my amorous heart

Didier HALLÉPÉE



Collection Bandes Dessinées
Collection Animaux

PENSÉES ROYALES CANINES

KING BARKS

Les pensées du King Charles – King thoughts



*A boy can learn a lot from a dog: obedience, loyalty,
and the importance of turning around three times before lying down*

Robert Benchley

Didier HALLÉPÉE



Collection Bandes Dessinées

Collection Animaux

« Les écrivains de Fondcombe » ont été créés pour encourager et faire connaître les auteurs qui n'ont pas eu la chance d'être publiés par une grande maison d'édition.

Le pari est simple : ensemble, nous représentons la puissance d'une grande maison d'édition et notre production est importante. Le succès de quelques uns peut profiter à tous.

C'est dans ce cadre qu'a été créé le Concours de nouvelles Fondcombe qui permet d'encourager et de récompenser chaque année des auteurs méritants et de leur apporter une modeste notoriété, premier pas sur le chemin du succès.

La plus grande récompense est, pour chacun de ces auteurs, de mettre un point final à une œuvre qui pourra être partagée avec de nombreux lecteurs.

Le présent recueil rassemble les nouvelles présentées au concours Fondcombe 2015, thème « félin ».

Le chat doit être présent dans la nouvelle et y tenir un rôle important sous une forme ou une autre. Mais il n'est pas obligé d'en être le personnage principal.

Il importe peu que le chat soit de gouttière ou de race. Les félins sauvages sont également admis.

Les auteurs des nouvelles ont été invités à proposer des illustrations qui ont également participé à un classement spécifique.

Et vous, cher lecteur, quelle nouvelle auriez-vous préférée ?



les écrivains de

FONDCOMBE

